



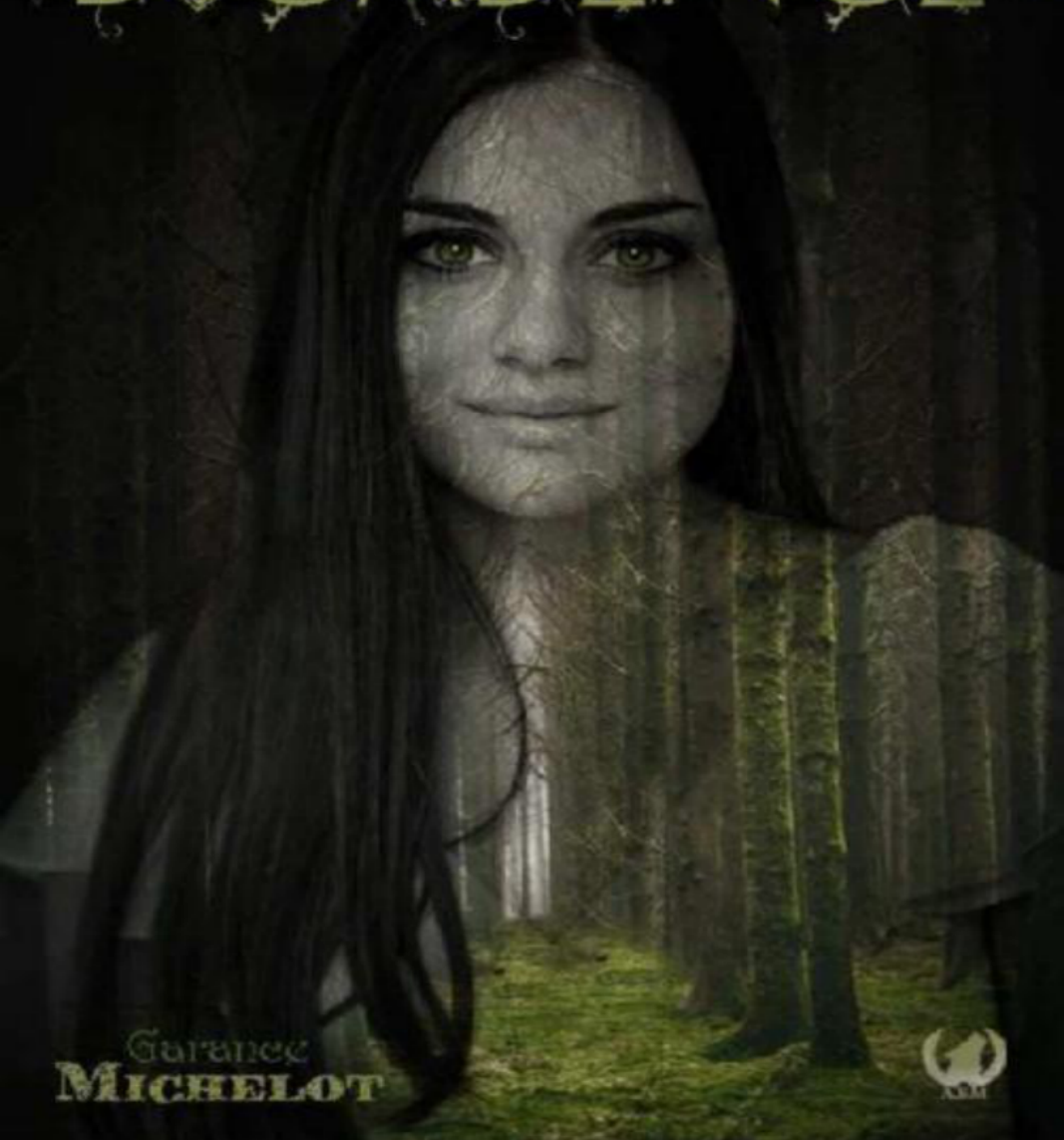
Décadence

Garance Michelot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DECADENCE



Gaëtan
MICHELOT



Décadence.

Garance Michelot.

Fantastique

Editions « Arts En Mots »

Illustration graphique : © Flora Duboc

Quand je me suis penchée sur cette poussière en songeant que chacune de ses particules avait appartenu à un autre monde, pas à une autre planète, tu comprends, car les planètes font partie de notre monde et il suffirait de voyager assez loin pour les atteindre, non, vraiment un monde autre, une nature autre, un univers autre, un lieu que personne ne pourrait jamais atteindre, même en voyageant à travers l'espace pendant une durée indéfinie, un monde auquel seul la magie permettrait d'accéder...

Clive Staple Lewis, Le Monde De Narnia.

CHAPITRE I : Lorsque le rêve se mélange à la réalité.

J'ouvrais les yeux toujours au même endroit, une grande pièce cubique entièrement blanche et sans fenêtres. Il faisait bon dans la pièce. Tellement bon que c'en devenait insupportable, j'avais l'impression de flotter dans les airs malgré le fait que mes pieds touchaient bel et bien le sol. Comme toujours, un adolescent qui devait être un peu plus âgé que moi, habillé tout en blanc, blond aux yeux bleus, beau s'approchait de moi et me faisait signe de le suivre. Comme toujours, je le suivais. Il sentait bon le linge propre et un petit quelque chose d'autre que je ne parvenais pas à identifier. Puis nous nous arrêtions devant une grande porte blanche ornées de moulures gothiques. Je demandais son prénom et là, je le voyais s'évaporer. Alors, je pleurais, je hurlais, comme toujours j'avais la sensation étrange qu'à chaque fois qu'il disparaissait, il emportait une partie de moi.

Je me réveillai, une fois de plus en hurlant, couverte de sueur dans mon lit. Ce n'était qu'un rêve. Un rêve que je faisais chaque nuit depuis près de sept mois. Des pas retentirent dans le couloir ; je me préparai au pire. Un frisson d'appréhension parcourut mon corps. La poignée tourna et mon père arriva. Enfin, il n'était pas vraiment mon père. Mon père était un soldat russe que ma mère avait rencontré en mission humanitaire. Quand elle fut rentrée à la maison, elle avait tout avoué à son mari — donc mon beau-père —, qui m'avait tout de suite haïe.

Alors il me battait. À chaque fois que je parlais sans en avoir été priée, que je mangeais trop, que je n'obéissais pas, que je salissais mes vêtements, que j'étais malade, etc. En fait, je devais être la fille parfaite, ce qui ne suffirait sûrement pas ; il trouverait toujours quelque chose à redire. Après, il m'enfermait dans ma chambre pour

tout le reste de la journée. Enfin, c'était ce qu'il croyait ; en réalité, j'enfilais une paire de bottillons, une veste en cuir, un jeans — volés dans une boutique non loin de là —, puis m'enfuyais par la fenêtre. J'allais en rue voler une bricole à la boulangerie, je me battais souvent, faisais des paris... Lorsque je gagnais de l'argent, je le dépensais chez le médecin qui refermait mes plaies, quand je remportais des brimborions, je les vendais et si je gagnais une bouteille d'alcool je me torchais un bon coup. À la fin de la journée, je revenais à la maison en broyant du noir. Heureusement pour moi, je n'avais jamais été attrapée. Je n'osais même pas imaginer le sort qui m'attendait si cela venait à arriver...

Il entra dans ma chambre, furibond et hurla :

— Ferme-la ! J'en ai plus qu'assez de tes cauchemars alors file à la salle de bain retire ta chemise de nuit !

— Non, s'il vous plaît, je ne l'ai pas fait exprès, me justifiai-je, au bord des larmes.

— Obéis et non il ne me plaît pas ! rugit-il tandis que la colère lui donnait une teinte cramoisie qui aurait été amusante dans une autre situation.

Mais ses algarades et ses menaces ternissaient considérablement le tableau.

Je me levai toute tremblante de mon lit et me dirigeai vers la salle de bains. Dans le couloir, je croisai ma petite et détestable demi-sœur. Elle me dit sur un ton moqueur :

— Alors on a peur du méchant papa qui frappe la petite Tanya ?

Ô que je la détestais cette garce aussi belle que méchante, aussi imbue d'elle-même qu'elle n'était pourrie-gâtée et elle n'avait même pas le dos couvert de cicatrices ! Je passai mon chemin en maudissant le monde entier. J'en avais marre qu'on me frappe, qu'on me crache dessus, qu'on me considère comme un cheveu sur la soupe. Je me souvenais d'un jour, l'année de mes treize ans, la seule fois où j'avais pu parler à ma mère seule à seule, à vrai dire :

— Tu es celle des deux qui est née par amour, Tanya.

— Et je suis celle des deux qui n'en a jamais reçu ! Pourquoi ne m'as-tu pas laissée là-haut !?

— Tanya, c'est la plus grosse erreur que j'aie faite et elle est impardonnable...

— La plus grosse ?! Mmmh pas sûr, il y a aussi celle où tu laisses ton mari me frapper continuellement !

— Tu ne peux pas comprendre.

Elle n'était pas mieux que lui. Et moi, j'étais seule.

En entrant dans la salle de bain, je vis l'objet qui me labourait le dos depuis des années. Enfin, j'avais de la chance quand ce n'était « que » la ceinture. La dernière fois par exemple, une chaise m'avait volé à la figure. Ça fait assez mal, mine de rien.

Je grimaçai à ce souvenir avant de retirer ma chemise de nuit et d'attendre mon supplice agenouillée sur le carrelage froid.

J'entendis mon beau-père (rien que le bruit de sa respiration rauque suffisait à nourrir mes pires cauchemars) entrer dans la pièce cent fois maudite, prendre la ceinture et CLAC ! Premier coup. Une douleur fulgurante me traversa le dos, me brûla, le sang dégouлина le long de ce dernier. Je tentai d'apaiser la panique qui montait en moi en me remémorant le visage du jeune homme de mon rêve, son odeur,... Enfin, tout ce qui pouvait me distraire.

J'avais un rapport très étrange avec lui : il était mon ami imaginaire qui venait soulager le cours de mes songes lorsque ceux-ci tournaient à des choses morbides. Les pensées bouillonnaient dans mon cerveau et fleurissaient pour ne jamais aboutir. Deuxième coup, troisième, quatrième, cinquième, sixième,... au dix-huitième, je me sentis sombrer dans l'inconscience. Un mélange de douleur et de profond épuisement mental

Le lendemain matin, je me réveillai toute poisseuse de sang, courbatue et de mauvaise humeur. Très mauvaise humeur. Mais j'avais un plan.

Durant l'après-midi, je retournai dans ma chambre comme d'habitude, barricadai la porte pour éviter une visite inopportune et troquai ma robe contre un jogging. La télévision était allumée à l'étage inférieur et louangeait probablement l'immense théâtre sanglant qu'était devenu le monde. Je raflai mon portable dans le fond du tiroir de ma table de nuit puis me ravisai : si quelqu'un venait à signaler ma

disparition, la police saurait me localiser avec mon téléphone. J'ouvris la fenêtre et descendis prudemment. La chaleur était écrasante. Je me mis à marcher tranquillement en sifflotant un petit air de ma composition. Au loin, des rires et des voix s'élevaient. La puanteur des rues me rassérénait. Je m'aventurai jusqu'à l'avenue du Général-Patton, plus détendue que jamais. Au milieu du rond-point trônait une énorme statue de cruche toute miteuse et derrière elle, il y avait un snack à la façade d'une couleur orange un peu trop orange pour une façade. Une femme me klaxonna lorsque je traversai la route, quatre mètres à côté du passage pour piétons avant de lui adresser un splendide doigt d'honneur. Je pris sur la droite, vers une passerelle mais m'arrêtai lorsque je vis deux hommes se diriger vers moi. Ils me suivaient. J'accélérai le pas, cherchant à les semer sans leur mettre la puce à l'oreille. La soudaine légèreté qui m'habitait quelques secondes avant s'évapora directement pour laisser place à du stress. Je sursautai lorsqu'un troisième surgit devant moi, me piégeant. Un grand baraqué m'interpella :

— Eh, toi, tu nous files ton fric et tes bijoux si tu veux passer en un seul morceau, me dit-il en prenant un air supérieur assez agaçant.

Je l'avais déjà croisé plusieurs fois, il était toujours en train de persécuter quelqu'un.

— Sinon quoi ? répondis-je sur la défensive.

— Sinon COUIC ! s'exclama-t-il en passant son index en travers de son cou.

— Vous croyez vraiment que je vais vous donner tout ce que je possède sous prétexte de votre âge et de votre nombre peut-être ? les questionnai-je sur un ton de défi.

— Non on ne croit pas, on sait et pas peut-être, mais sûrement, répliqua-t-il, le sourire aux lèvres.

— Alors vous voulez la baston ? dis-je en arquant le sourcil, l'air truculente.

— Ouais ! répondirent-ils en chœur.

Le grand baraqué s'approcha de moi en retroussant ses manches :

— Attention, ça va pisser le sang !

Je jubilais intérieurement.

— Je ne te le fais pas dire ! m'exclamai-je.

J'étais quasiment sûre de l'emporter.

Je tendis mon doigt devant moi et le plaçai en dessous de sa glotte tandis qu'il avançait. Soudain, il poussa un hurlement déchirant en s'affalant à terre en position fœtale. Les deux autres s'empressèrent de rappliquer pendant que leur leader se remettait tant bien que mal sur ses jambes pour se sauver. J'esquivai un pied qui aurait pu me casser quelques côtes et attrapai l'autre pied pour le déséquilibrer. Mon assaillant s'étala de tout son long. J'en profitai pour lui donner le plus puissant coup de poing de ma vie dans sa mâchoire qui émit un craquement sinistre et parfaitement ragoutant. Le choc de mon poing sur sa mâchoire m'avait foulé le poignet.

À mon plus grand désarroi, l'autre me prit par la taille et plaqua mon dos contre son torse pour m'immobiliser. Je tombai en gémissant. Ce fut à ce moment-là qu'il vit toutes mes cicatrices et mes plaies encore ouvertes. Il se jeta sur moi et me laboura le dos de ses ongles. Je hurlai de plus belle en essayant de garder la tête froide. Garder la tête froide, c'était ma seule et unique chance de m'en sortir, trouver une idée mais la douleur m'empêchait de réfléchir. Un petit garçon s'approcha en catimini et j'essayai de lui intimer de s'enfuir mais au lieu de cela, je n'articulai qu'un son rauque et guttural dénué de sens. M'étonnant, il se jeta sur mon agresseur pour nouer son doudou sur ses yeux. Je profitai de cet instant d'égarement pour balancer le tranchant de ma main dans son cou. Il me lâcha brutalement et je me dégageai vivement. J'empoignai mon petit sauveur et pris mes jambes à mon cou sans demander mon reste. Cela m'apprendrait à faire ma maligne et à être trop sûre de moi !

Lorsque nous fûmes en sécurité, je lui demandai son nom, encore essoufflée.

— Henri. Henri Massiga, madame.

— Où sont tes parents ?

Il haussa des épaules, l'air évasif.

— En train de me chercher.

— Pourquoi t'es-tu enfui ? Pourquoi m'as-tu sauvée ?

— J'avais envie de prendre un peu l'air. J'étais en face de ma maison

quand je t'ai vue. Je t'ai sauvée parce que personne d'autre n'allait le faire.

Ce petit était décidément très étrange, un peu lunatique, en déduisis-je. Il n'avait pas plus de huit ans alors que j'avais l'impression de parler à quelqu'un de plus âgé.

— Pouvez-vous me raccompagner chez moi ? Ils vont finir par s'inquiéter et c'est très mauvais. Il paraît que leurs cheveux deviennent blancs s'ils stressent. De plus, je crois que tu es pressée.

Je souris. Décidément, il me plaisait bien. Je le raccompagnai chez lui et remerciai mille fois Henri, lui promettant de revenir le voir souvent.

— Oh, Tanya, j'oubliais ! Tu remettras mes salutations à Erriks !

J'arquai le sourcil tout en m'interrogeant sur la santé mentale du jeune garçon mais finis tout de même par accepter.

Je fis de l'auto-stop. Une femme accepta de m'emmener à Bruxelles, là-bas, un « ami » d'enfance avait son kot. Il s'appelait Tom Denis, il était le fils d'un ami de mon beau-père. Quand j'avais sept ans, Tom avait eu connaissance de mes déboires familiaux. Ensemble, nous avions organisé une fugue et construit une cabane dans les bois pour y vivre toute notre vie. Cependant, la nuit-même où nous nous étions enfuis, nous avions eu tellement froid que nous étions revenus de nous-même chez nous. Je ne l'avais plus jamais revu depuis.

Je fis donc le trajet avec cette femme. Apparemment, elle travaillerait dans une banque au Luxembourg, elle aurait un mari et deux enfants, etc. Elle souffrait d'un léger bégaiement auquel je ne prêtais pas attention. Elle me déposa le long de la route de la capitale et je la remerciai chaleureusement puis marchai, encore et toujours jusqu'à ce que je tombe sur des panneaux. Saint-Omer. Cela ne me disait rien qui vaille. Il s'agissait peut-être d'une petite ville de banlieue.

— Ah non, ma p'tite dame ! Z'êtes pas du tout en Belgique ! Z'êtes à environ trente-huit kilomètres de Calais, quarante minutes de bagnole.

La sale... mon indignation encore si vive ne me permettait pas de mettre le doigt sur un mot assez puissant pour exprimer mon dégoût !

Elle m'avait fait un sale tour ! Comment avait-elle pu abandonner un passager qui lui faisait confiance aussi loin de l'endroit où elle devait le déposer ? Je me rappelai son bégaiement. En y réfléchissant, peut-être était-elle malade ou déséquilibrée ? Dans tous les cas, que ce fût par idiotie ou par maladie, elle n'avait pas à faire cela. Par sa faute, j'étais maintenant à des kilomètres et des kilomètres d'où j'aurais dû être, comme si je n'étais déjà pas dans une situation assez précaire !

— Merci de vos renseignements, madame.

J'avais failli lui demander de m'y emmener mais je ne voulais plus faire confiance à quelqu'un, dès à présent. J'avais un plan. Je serais arrivée environ à minuit à Calais ou alors, je marchais jusqu'à vingt heures et dormais dehors. Je choisis cette option. La dame rentra dans sa maison et par la fenêtre, je l'aperçus en train de se faire un thé. Je profitai de ce moment d'inattention pour escalader la clôture et me diriger vers la cabane de jardin. Je forçai la serrure qui n'était pas très solide et entrai en m'assurant que personne ne m'observait. C'était assez poussiéreux et exigu mais heureusement, le sol était en parquet et non en terre battue comme je l'avais craint tout d'abord. Je repoussai les seaux, les arrosoirs, les pelles, les râteliers et les tondeuses pour me faire une toute petite place dans ce capharnaüm.

Au matin, je me réveillai à sept heures et atteignis Calais avant midi. Je me cachai derrière une pompe à essence et attendis jusqu'à ce qu'un énorme camion immatriculé belge arrive. Génial ! Si je le prenais, certes je ne serais pas sûre d'arriver à Bruxelles, mais au moins en Belgique ! Le gars allait payer son plein et pendant ce temps, je forçai un peu sur la poignée de la remorque et m'introduisis à l'intérieur.

Le trajet fut long. Ma plus grande hantise était qu'un contrôleur vînt inspecter la remorque et me trouvât. Le camion transportait des caisses de Coca. J'en ouvris une le plus silencieusement possible et entrouvris la porte de la remorque. Je vérifiai que personne ne roulait sur la route derrière moi ; je ne voulais surtout pas provoquer d'accident. Personne. Je lorgnai le macadam défiler sous moi, cela me donnait un peu la nausée, surtout quand la route était fort abîmée. Je

commençai à jeter les bouteilles sur les accotements tant qu'on était encore en France car si le conducteur avait le malheur de se faire contrôler, je pouvais être sûre que quelqu'un viendrait vérifier au moins une caisse du chargement. Une fois la caisse vide, je la mis bien derrière pour être sûre que si les contrôleurs vérifiaient une boîte, elle ne serait pas dans leur ligne de mire et m'enfermai dedans. Peu après, comme craint, le camion s'arrêta. J'entendis la voix du chauffeur et celle d'un contrôleur. La porte de la remorque s'ouvrit. Mon estomac se rétrécit à la taille d'un petit pois. Mon cœur battait tellement vite que j'avais peur qu'ils ne l'entendent d'où ils étaient. Ils prirent une boîte, deux, trois, quatre, cinq... ouf ! Le contrôleur les ouvrit :

— C'est bon, vous pouvez continuer.

J'avais eu de la chance !

Ils remirent les boîtes en place et le camion redémarra. Le véhicule s'arrêta à nouveau à une pompe à essence et je m'enfuis cependant qu'il était à la caisse.

Je marchai une heure durant, au bord de la route, de peur de me perdre dans cet environnement que je ne connaissais pas. J'observai le paysage urbain et constatai non sans amusement que les voitures roulaient en contre-sens. À moins que...

J'interrogeai un passant, me rongé à moitié les ongles d'horreur :

— Monsieur, où sommes-nous ?

— Sorry, young lady, I can't get what you're telling me.

*Désolé, jeune fille, je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites.

Non !!! C'était la pire des catastrophes ! J'étais en Angleterre ! J'aurais dû prévoir qu'en montant dans un camion de marchandises à Calais, il y avait quatre-vingt pour cents de débarquer ici... J'étais tellement idiote !

J'aperçus un grand manoir du dix-huitième siècle, un peu plus loin. Le toit et la moitié des murs étaient en ardoises, se prolongeant ensuite jusqu'au sol par du crépit blanc un peu sali par le temps.

Une idée (pas forcément bonne) germa dans mon esprit. Je m'installai sur le trottoir, contre la façade de la gigantesque demeure. J'étais tellement sale et dépenaillée que les gens me prendraient sans

problème pour une sans-abri au comble de la misère.

Les passants me regardaient tristement, de temps en temps, ils me lançaient une pièce. Pendant ces longues heures d'attente, je m'amusais à les classer dans l'ordre chronologique pour suivre le cours de l'évolution de la « mémérisation » de la reine d'Angleterre. D'accord, ce jeu était particulièrement nul, passer une journée assise sur un trottoir fait vite désespérer. Une vieille dame vint m'apporter des tartines de confiture que j'engloutis goulûment car je n'avais pas mangé depuis le début de ma fugue. En fin d'après-midi, je vis deux enfants marcher en portant leurs valises. Une petite fille d'environ huit ans et...

Je pâlis d'un seul coup. Mon cœur battait à toute vitesse, il battait tellement vite que j'avais peur de faire une syncope. Puis le jeune homme qui accompagnait la petite fille se retourna : le doute n'était plus permis, c'était l'adolescent du rêve que je faisais depuis le jour de mes quinze ans. Mis à part le fait qu'il portait un jeans délavé et un t-shirt noir, c'était bel et bien lui. Ils s'arrêtèrent devant la porte du manoir, discutant entre eux en anglais. Lorsqu'il m'aperçut, il s'immobilisa et me regarda fixement avec des yeux incrédules. Le garçon sortit de son mutisme assez vite, fit un signe de tête. Ils s'accroupirent devant moi. La petite fille me tendit la main et je la serrai avec un petit air hésitant :

— Bonjour.

— Salut. Comment tu t'appelles ?

— Je m'appelle Tanya Zovkiny, j'ai quinze ans, me présentai-je. (En notant au passage que mon « 'My name is Tanya Zovkiny, I'm fifteen years old » ressemblait plutôt à « Maille néme ize Tanya Zovkiny, aime fiftine irze aulde »)

La petite fille enchaîna sur un ton enjoué :

— Je m'appelle Emily Hightley, je suis âgée de neuf ans. Ravie de te rencontrer.

Ensuite, je me décidai à parler avec celui qui n'était, encore cinq minutes auparavant, qu'un rêve.

Je lui serrai la main et il se présenta en français avec un léger accent :

— Cameron Hightley, enchanté. J'ai dix-sept ans et je parle assez couramment français.

— Comment as-tu deviné que j'étais francophone ? lui demandai-je sur le ton de la plaisanterie.

Il rougit comme une pivoine, ce que je trouvais en définitive tout-à-fait charmant.

— C'est que... hum... tu as un... léger accent.

Je souris de façon à lui faire comprendre que je savais qu'il faisait de l'euphémisme.

— Oui, bon, d'accord, tu as un très gros accent, ajouta-t-il, au comble de la gêne.

Cameron tremblait, avait les mains moites. Je me promis d'avoir une conversation seul à seule avec lui. Je plongeai mes yeux dans les siens et nous nous dévisageâmes un moment. Son regard me mettait un peu mal à l'aise. Je baissai la tête.

Cameron avait un visage plutôt angélique bien qu'il eût un look assez « métal » sans pour autant que ce fût abusif. Ses yeux me faisaient presque sentir le vent marin me fouetter le visage tant ils faisaient penser à un océan déchaîné durant un orage. Avant, j'avais toujours trouvé que les accents étrangers ridicules au possible mais... le sien m'avait fait changer d'avis. En fin de compte, je trouvais cela très séduisant. Il se releva et m'aida par la même occasion mais aucun de nous deux ne se décida à lâcher la main de l'autre. Emily mit les pieds dans le plat :

— Cam, tu vas l'effrayer à force de t'agripper à elle comme ça !

Le nommé Cameron baissa la tête, honteusement s'empourpra encore plus au point de ressembler à un coup de soleil géant et me lâcha la main. Un filet de sueur froide coula le long de ma colonne vertébrale : la situation était tellement surréaliste que je commençais à avoir très sérieusement peur...

— Tu... je ne peux pas te laisser comme ça... Emily, va sonner à la porte de tonton Jon et demande-lui ce que l'on pourrait faire pour l'aider.

Emily courut sonner à la porte du manoir et je la vis commencer à parler à un homme d'âge moyen. Cameron me chuchota :

— Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais je crois que nous devons parler en tête à tête. Histoire d'être... sur la même longueur d'onde.

— Je crois aussi.

L'homme s'avança vers nous. Il avait des cheveux bruns et des yeux gris ombragés de mystères par de longs cils foncés.

— Mademoiselle, je ne sais pas ce que fait une jeune Française fait ici, assise sur un trottoir mais sachez que je suis en mesure de faire quelque chose pour vous. Il y a assez de place chez pour vous héberger le temps que vous trouviez une solution alternative à votre précarité. De plus, il est prévu que la météo se gâte cette nuit, je ne voudrais pas que vous attrapiez froid.

— En fait, je suis Belge. Je... vraiment, mille mercis, je ne sais pas comment vous remercier. Je ne veux pas vous déranger...

— Ne vous inquiétez pas, je le fais avec plaisir.

— J'aurais également une requête... je... hum ne voudrais pas abuser de votre bonne volonté mais... je voudrais... aller à Bruxelles et... vu que vous semblez posséder une voiture... hum... voilà.

J'eus un peu peur qu'il ne m'ait pas comprise alors que je m'égarais dans mes propos incohérents à rajouter mon accent pitoyable...

Jon Cooperly sourit, visiblement amusé par mon baragouinage.

— Évidemment ! Vous devez avoir des parents, non ? Il faudrait les contacter.

Je me décon fis totalement à ces mots : s'il appelait mes parents, c'en était fini de moi !

— Non ! Non... en fait, euh... Ils sont morts quand j'avais quatre ans dans un accident de voiture... Mais... Un ami majeur qui habite à Bruxelles a accepté de me prendre en charge cette année... mentis-je, au comble de la désespérance.

— Cela ne te dérangerait pas de... rester un peu pour... apprendre à nous connaître... je veux dire, tu vois de quoi je parle, me coupa Cameron en français.

— Non, non, pas du tout.

Il adressa un regard plein d'espoir à son oncle qui, malheureusement, ne parlait pas français. Cameron traduisit sa

requête, à laquelle Cooperly accéda, pour une durée de deux jours. Nous entrâmes dans le manoir. Cameron n'arrêtait pas de me jeter des regards incrédules et rougissait lorsque nos regards se croisaient. Nous fîmes le tour, bavardant autant que mon niveau en anglais me le permettait. Leur radotage *so British* finit même par me donner la migraine. Arrivée l'heure du dîner nous mangeâmes à la table de Monsieur Cooperly. Je n'avais jamais englouti autant de choses succulentes en un seul repas.

Ensuite, nous nous installâmes dans le salon, une grande pièce très moderne et parlâmes de nous. Cameron et Emily racontèrent qu'ils habitaient non loin d'ici, à Basingstoke, dans le Hampshire, que leur mère était institutrice et que leur père était un homme d'affaires, qu'ils étaient en vacances chez leur oncle. Tout allait bien jusqu'au moment où Cameron me demanda :

— Et toi ? Comment es-tu arrivée ici ?

— Hum, il est tard, je crois qu'Emily devrait être au lit, lâchai-je en lançant un regard explicite au jeune homme.

Une fois seuls, Cameron et moi allâmes nous installer dans le salon près du feu. Il était nerveux et visiblement très pressé de pouvoir me parler sans ambages :

— Alors toi aussi, tu fais des rêves dont je fais partie ?

— Oui, dis-je d'une petite voix. Mais ce n'est pas tout, je pense que c'est pour ça que je suis en Angleterre que j'étais là pour te rencontrer, que ce n'était pas un hasard. Sur mon chemin, il m'est arrivé tout un tas de misères et de malchances tellement peu communes que je suis sûre qu'elles étaient là pour me faire débarquer coûte que coûte ici.

— Raconte-moi ton rêve, s'il te plaît.

— Au début, je me réveille dans une immense pièce blanche dépourvue de fenêtres et je tourne la tête vers toi ; tu es habillé en blanc et tu me fais signe de te suivre. Alors, je te suis et nous nous arrêtons devant une porte. Je te demande comment tu t'appelles et tu t'évapores. Alors, je pleure, je hurle. C'était bizarre parce que j'avais l'impression qu'à chaque fois que tu disparaissais, tu emportais une partie de moi.

— J'ai fait le même, constata-t-il d'une voix blanche.

- Tu crois qu'on devrait en parler ?
- Non, on nous prendrait pour des fous !
- Mais... et si nous l'étions ?
- Non, nous ne le sommes pas, j'en suis convaincu. Néanmoins, je voudrais en connaître un peu plus sur
 - Ce n'est pas vraiment un conte de fées.
 - Ce n'est pas grave j'aimerais tout de même l'entendre.
 - Bon, OK. En 1996, ma mère rencontre un soldat russe en Sibérie, à Verkhoïansk et s'éprend de lui. En rentrant chez elle, j'ai trois ans. Elle a avoué ses amourettes à son mari qui m'a détestée sur-le-champ. Je vivais en Wallonie.
 - Mais que fabriques-tu ici alors ?

Je vouâtai les épaules, très mal à l'aise quant à ma fugue.

- Pardonne-moi, je ne veux pas t'en parler. Retiens juste que je ne voulais pas en arriver là. Après, j'ai fait de l'auto-stop pour aller à Bruxelles, capitale belge parce que j'ai un ami là-haut. Mais une femme m'a emmenée dans le nord de la France, à Saint-Omer à la place et m'a abandonnée là. Elle devait souffrir de problèmes mentaux. Dans tous les cas, je me suis retroussée dans une situation bien délicate. Je suis montée dans un camion par effraction et ai traversé la Manche involontairement. J'ai donc eu l'idée de me faire passer pour une sans-abri. Ici le temps de trouver... une solution
- Il y a peut-être moyen de négocier avec mon oncle pour que tu restes plus longtemps ici.
- Je ne veux pas vous déranger... aller à Bruxelles au plus tôt est la meilleure solution pour tout le monde.
- Je voudrais... que nous restions en contact le plus longtemps possible. Je... ne veux pas que tu partes tout de suite.
- J'aimerais bien aussi. Apprendre à te connaître.

Il y eut un léger moment de malaise que je décidai de briser au plus vite pour ne pas laisser la conversation retomber.

- Depuis combien de temps rêves-tu ?
- Deux ans et demi. Et toi ?
- Sept mois.

Il réfléchit un moment avant de conclure :

— Je suis plus âgé que toi, tu remarqueras que mes tourments ont commencé quand j'avais ton âge.

Un long silence s'installa et je fixai intensément les flammes. Il voulait que je reste. C'était très idiot mais... cette pensée me réconfortait, elle... me guérissait de mes douleurs. Mon ami imaginaire n'était pas imaginaire, il existait. Je pouvais dorénavant communiquer avec lui, ne plus avoir la boule au ventre à force d'appréhender la fin du rêve, moment où nous nous quittions à chaque fois brutalement. Je pouvais enfin le connaître, le dévisager sans vergogne et sans craindre qu'il ne s'évapore sous mes yeux.

— Cameron, j'ai un truc bizarre à te demander.

— Vas-y, m'incita-t-il, alors qu'un sourire narquois et timide à la fois éclairait son visage.

— Je... voudrais sentir que tu es vivant.

Le jeune Anglais arqua le sourcil, assurément surpris par ma requête plus qu'étrange.

— Eh bien... je veux bien mais comment...

Je me levai un peu trop vivement et m'agenouillai devant lui. Lentement, je posai ma main sur son torse pour sentir son cœur battre. J'avais peur de découvrir qu'il n'était pas réel, que tout ce que je venais de vivre n'était qu'un rêve, peur de découvrir qu'en fin de compte, nous nous étions rencontrés pour à nouveau être séparés par... les frontières que nous imposait l'esprit. Mes épaules se déchargèrent d'un poids lourd au moment où je sentis battre son cœur à la chamade, la chaleur de sa peau, le rythme de sa respiration...

Cameron mêla ses doigts aux miens et nous restâmes un long moment à nous dévisager mutuellement sans aucune gêne. Je pouvais discerner chacun de ses traits et me permis même le geste un peu familier de replacer une de ses mèches de cheveux, qu'il réitéra.

— Je suis... tellement heureux de pouvoir... je voulais tellement pouvoir te rencontrer en vrai que je ne réalise pas encore... que tu n'es plus seulement le fruit de mon imagination.

Après quelques minutes encore de contemplation béate, nous partîmes chacun dans notre chambre pour une nuit sans tourments.

Je me réveillais dans la pièce blanche et apercevais Cameron. Je l'appelais, il se dirigeait vers moi :

— Comment vas-tu ? Tu t'es pris un sacré coup sur la tête et tu m'as fait une de ces peurs !

Ma vue se troublait.

— Cameron, soufflais-je.

Il enfouissait son visage dans mon cou.

— Tanya, ne pars pas s'il te plaît !

Puis je me sentais sombrer à nouveau dans l'inconscience.

Je me réveillai trempée de sueur mais cette fois, je ne criais pas. Ce rêve était très troublant. Cameron me demandait si j'allais bien et il me suppliait de ne pas partir ce qui, je supposais, voulait dire ne pas mourir, dans ce cas-là ! Je décidai d'aller en parler avec lui. De toute façon, je ne risquais pas de le réveiller. Je descendis de mon lit, traversai la chambre et refermai délicatement la porte pour ne pas déranger la petite Emily. Une fois la porte refermée, je longuai le couloir sur la pointe des pieds et ouvris doucement la porte de la chambre de Cameron. Il se mit sur son séant :

— J'allais venir te voir. C'est terrifiant, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ne restons pas là, Tonton risquerait de nous entendre.

Nous descendîmes tous les deux les escaliers et nous assîmes aux places que nous occupions hier.

— Aller, vas-y raconte ! le suppliai-je brûlante d'impatience.

— Eh bien, j'avais l'impression d'être à fleur de peau, je tournais en rond en jetant parfois un coup d'œil sur toi. Tu étais allongée par terre, inconsciente. Quand tu t'es réveillée tu as prononcé mon nom et là, j'ai ressenti un intense soulagement, je me précipite vers toi et je m'agenouille en te disant « Comment vas-tu ? Tu t'es pris un sacré coup sur la tête et tu m'as fait une de ces peurs ! », j'ignore bien pourquoi. Tu as refermé les yeux, j'étais au désespoir. Après, je me

suis réveillé. Et toi ?

— J'ai fait ce que tu as dit, sans plus.

Au fond de moi, j'étais déçue : nous n'avions pas fait le même rêve. Il lui manquait la partie la plus troublante justement... Devais-je le lui dire ? J'optai pour l'option la plus simple : celle du « non ».

— C'est un message que nous devons décoder.

— C'est possible, oui, mais que veut-il dire ?

— Je l'ignore. Cette histoire dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer.

— Si on jouait au loup ? demanda Emily qui s'ennuyait, le jour suivant.

Nous étions dans la bibliothèque. C'était une grande pièce à la tapisserie bordeaux et bien évidemment de grandes armoires en chêne avec de grandes portes en verre qui laissaient transparaître une montagne de livres. La petite fille était vêtue d'une petite robe d'été blanche qui mettait en valeur ses cheveux auburn, ses taches de rousseur et ses yeux marron pétillants de malice.

— Bon aller, une partie, répondis-je pour lui faire plaisir. Tirons au sort celui ou celle qui sera le loup.

Nous tirâmes donc au sort : Cameron eut le moins de chance. Il commença par courir après sa sœur qui s'échappa se cacher derrière une impressionnante pile de livre. Le « loup » se tourna vers moi et s'approcha. Je reculai promptement, me pris les pieds dans une latte de parquet qui ressortait, me cognai violemment contre l'armoire pour finalement m'effondrer à terre. L'armoire un peu branlante vacilla et tomba sur moi dans un gros bruit creux. La vitre se brisa sur ma tête. Une montagne de bouquins en tous genres me tomba dessus.

CAMERON.

Je réalisai ce qu'il s'était passé au moment où une incroyable quantité de sang coula sur le plancher.

— Tonton !!!

Tremblant, j'envoyai Emily chercher Tonton Jon. J'extirpai Tanya de sous l'armoire. Elle était dans un piteux état. Le sang maculait son visage et masquait ses traits. Des copeaux de verre étaient incrustés partout dans sa peau, un énorme morceau d'au moins quatre pouces profondément était enfoncé sous son sein gauche. Je n'osais pas le retirer de peur d'aggraver son état de santé. Tanya demeurait inanimée. Je sentis la peur monter en moi, engourdir et paralyser mes synapses. Je pris son pouls, les doigts devenus maladroits sous l'angoisse croissante qui me serrait les entrailles et altérerait mon jugement. Ouf ! Elle vivait toujours, mais ses battements étaient faibles et très irréguliers. Je ne savais pas quoi faire.

Un geste qui pourrait la sauver le temps que Tonton Jon arrive !

Je paniquais, haïssant mon impuissance, les mains et les vêtements pleins de sang. La culpabilité s'empara de moi, se déchaîna dans mon esprit. Tonton Jon arriva en courant. Sans hésiter, il appela les urgences.

Une dizaine de minutes plus tard, des ambulanciers vinrent la chercher pour l'emmener à l'hôpital. Je faisais des sueurs froides, ma terreur ne faisait qu'accroître. Tonton Jon fit garder Em par une baby-sitter. Nous grimpâmes ensemble dans sa voiture en direction de l'hôpital dans lequel ils emmenaient Tanya. Je profitai de ce moment pour pleurer nerveusement en me passant les mains sur le visage.

Sans quitter la route des yeux mon oncle me chuchota :

— Ne t'inquiète pas...

— Tout est de ma faute. Nous jouions au loup avec les petits et je l'ai fait tomber... elle avait un morceau de quatre pouces qui lui transperçait les côtes et ce n'est pas grave dis-tu ?!

— Tu l'aimes bien, pas vrai ?

Mes sanglots devinrent incontrôlables. Le fait qu'il eût mis à jour un sentiment que je m'efforçais d'ignorer me serra le cœur. Bien sûr que je l'aimais bien ! Cela faisait des années qu'elle hantait mes rêves et suscitait mon attention à chaque fois que j'avais le malheur de m'endormir !

— Là n'est pas le problème !

— Eh bien si. Vous croyez que je suis gâteaux ou quoi ? Tu ne crois

quand même pas que je ne te vois pas chaque nuit te faufiler dans sa chambre ?

— Tu m'espionnes ? demandai-je en lui lançant un regard accusateur. Déjà, ce n'est pas dans sa chambre mais dans le salon !

— Non, je te surveille.

— Alors pourquoi me poses-tu cette question si tu en connais la réponse !?

— Calme-toi, jeune homme ou je te décharge le long de la route et tu continues à pieds !

Je ravalai ma fierté et fis cesser ma crise de nerf.

— Que faites-vous ?

— Nous parlons.

— Arrête de me mentir. Je vais te dire une chose : je ne peux vous empêcher de vous voir, mais fais attention aux bêtises que l'amour pourrait te faire faire. Réfléchis avant de t'engager. On ne sait pas ce qu'elle a vécu, ni qui elle est.

— Elle est à moitié morte, que veux-tu que je fasse !!!!

Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose puis la referma. Tant mieux : je ne voulais pas entendre ce qu'il avait à dire.

Quelques minutes plus tard, nous nous garâmes dans le parking. Tanya était dans une chambre fermée dans laquelle les visiteurs n'étaient pas autorisés à entrer. Un docteur avec une sacrée tête de renard et aux cheveux roux carotte s'approcha de nous.

— Il faut opérer, nous informa-t-il sans plus de politesses.

Je suppliai mon oncle du regard.

— Faites comme bon vous semble, docteur.

— Vous devez signer des papiers. Quel est votre lien de parenté ?

— Hum...

Il arquait le sourcil.

— Eh bien ?

— C'est une sans-papiers.

— Connaissez-vous ses origines ? Père, mère, lieu et date de naissance...

— Non.

— Donc fatalement, vous ne savez pas si elle était sous un autre

traitement, si ses vaccins sont en ordre...

— Exact.

Il leva les yeux au ciel.

— Génial...

Je me mêlai à la conversation.

— S'il vous plaît... essayez au moins...

— Bien sûr.

Il entra dans la salle pour commencer à opérer.

Je tournais en rond comme un lion en cage. Nous nous fîmes conduire à une petite pièce équipée d'un petit haut-parleur par lequel le chirurgien expliquait le déroulement de l'opération. L'entêtante odeur d'éther qui embaumait la pièce me donnait la migraine.

Puis soudain, par le haut-parleur, l'écho d'un murmure d'inquiétude d'un chirurgien nous parvint. Je me raidis. Rapidement, l'écho fut accompagné par le bruit strident de l'électrocardiogramme. Je sentis mon estomac faire le grand huit. Je me levai, dévasté. J'essayai d'ouvrir la porte de la salle d'opération. C'est sans surprise que je constatai qu'elle était fermée à clé.

— Tanya !!!

Je tambourinai à la porte dans l'espoir qu'un chirurgien ouvrît par la suite de cette opération ratée. Le sang battait dans mes tempes.

— Open that door, motherfuckers !!!

*Ouvrez cette porte, bande d'enfoirés !!!

Tonton Jon m'attrapa et me fit reculer. Je me débattis comme un diable.

— Cameron, hurler et insulter ne sert à rien.

Je réalisai l'idiotie de mon acte et me rassis sur ma chaise, complètement lessivé et pantelant, abattu. Si elle venait à mourir, la reverrais-je dans mes rêves ?

L'électrocardiogramme émettait toujours le bruit continu qui me vrillait les oreilles depuis toute à l'heure. Le bruit d'un cœur à l'arrêt, de toute évidence. Puis, le ciel soit béni, il recommença à battre régulièrement. Je me sentis soudain déchargé d'un poids lourd, le soulagement me permit enfin de respirer à nouveau correctement.

— Nous l'avons échappé belle, le cœur de la patiente s'est arrêté de

battre pendant exactement 313,89 secondes. Vous êtes également priés de garder votre sang-froid si vous entendez un événement de ce genre, nous donnons le meilleur de nous-même.

— Oui ben c'est pas assez, marmonnai-je entre mes dents.

TANYA.

Lorsque je repris conscience, j'étais allongée sur un lit d'hôpital. Une forte odeur d'éther parvint à mes narines. J'avais la tête comme un seau et l'impression qu'un camion m'avait roulée dessus. J'appelai Cameron et Emily. Ces derniers arrivèrent en courant.

— Que m'est-il arrivé ?

J'avais la désagréable impression qu'il me manquait des pièces du puzzle, j'étais totalement désorientée.

— Je ne sais pas, j'ai juste entendu un gros BOUM et Cameron hurler à l'aide.

— Eh bien tu as trébuché dans une latte de parquet et l'armoire t'a assommée. Nous avons eu super peur, il y avait du sang partout une des vitres s'était cassée sur ta tête. C'était il y a trois jours, m'expliqua Cameron.

À ce moment-là, un médecin aux cheveux de cuivre et aux yeux noisette arriva avec un dossier sous le bras, droit comme un « i » :

— Mademoiselle Zovkiny, bonjour. Je suis le docteur Kolp, je vais vous expliquer votre cas ; vous avez eu de la chance de vous en sortir aussi bien, mais vous aurez quand même quelques séquelles tels des maux de tête fréquents. Le choc violent que vous avez reçu plus encore les coupures dues au verre, vous auriez pu en mourir. Je vous conseille de...

Ce fut les seules choses que je compris de son monologue en anglais.

— Je crois que je vais pouvoir partir, déclarai-je néanmoins lorsqu'il eut fini.

— Si vous vous en sentez capable. Mais je dois vous avertir que vous êtes une sans-papiers, sans identité, nous n'avions donc pas le droit de vous soigner. Je vous ai soignée et j'encours des peines de prison.

Je tournai la tête vers Jon afin de deviner ses intentions.

— Je me chargerai des frais, docteur.

Le chirurgien marmonna un bref « merci » entre ses dents avant de sortir comme une furie de la chambre.

— Je... merci infiniment, Monsieur Cooperly, je vous rembourserai dès que... l'occasion se présentera...

Il balaya ma proposition d'un geste de la main avant d'affirmer que ce ne serait pas nécessaire, qu'il irait magouiller avec docteur Kolp pour mettre l'opération à son compte. Ainsi, les assurances marcheraient.

Ce fut alors que Cameron se pencha sur moi et me chuchota à l'oreille :

— Tu m'as fait une de ces peurs !

Je souris à cette allusion anamnétique de notre rêve.

Il me prit la main et y glissa un morceau de papier. Il sortit de la chambre en sifflotant mine de rien un petit air du nouvel album de notre groupe fétiche. Je dépliai le papier et le lus.

R.D.V. Cette nuit dans le salon après chaque nouveau rêve.

Je me levai, déchirai mon bilan médical puis fouillai les tiroirs jusqu'à tomber sur un BIC :

OK, j'espère juste que ce n'est pas pour parler de la prochaine chose qui va me tomber sur la tête ;-) Cameron, ne crois-tu pas que nous devrions en parler à quelqu'un ? Ta sœur t'a-t-elle déjà dit ou sous-entendu quelque chose à ce propos ? Ces rêves commencent à me faire peur...

Le lendemain, je mis mes chaussures dès que j'en obtins la permission et sortis de la chambre. Ils m'attendaient dans couloir.

Je les rejoignis. Je fourrai le mot dans la main de Cameron avant rejoindre Emily.

Après que nous eussions mis sa sœur au lit, Cameron et moi allâmes à nouveau nous installer dans le salon.

— En fait, je pense que nous rêvons de ce qui va nous arriver dans un futur proche, ce sont des prédictions. Enfin, pas dans tous les cas, car notre premier rêve ne s'est pas exaucé concrètement... Pour le mot que tu m'as donné, non, je ne crois pas que nous devons leur en parler. Il y a peu de chances qu'ils devinent la vérité étant elle-même tellement complexe et saugrenue. Cependant, il y a mon oncle. Il m'a parlé. Il est encore loin de la vérité, mais il risque de s'en rapprocher de trop près dans les jours à suivre. Il est courant de nos activités nocturnes mais il croit qu'elles sont d'une tout autre nature et qu'elles se déroulent dans ta chambre. On devrait peut-être lui dire. C'est peut-être mauvais de lui laisser croire à ce qu'il croit, parce qu'il m'a mis en garde contre les dangers de l'amour, qu'il ne pouvait pas nous empêcher de nous voir, mais que ce n'est pas pour cette que nous devons faire n'importe quoi et que je devais réfléchir avant de m'engager. Il était tellement certain de ce qu'il avançait que... voilà. Peut-être le détromper lui serait aussi bénéfique qu'à nous.

— Bon, je propose qu'on attende après l'accomplissement de notre prochain rêve pour voir s'il se détrompe. Si oui, on le laisse se faire des films moins... moins et si non, eh bien, on déballe tout de A à Z.

Cameron et moi obtînmes la permission d'aller chez l'un de ses amis : Sean. Sean était un garçon de presque dix-huit ans, domicilié à Worting. Il était scolarisé à l'université de Winchester avec Cameron. Cam n'était pas censé être à l'université à son âge mais il avait un temps d'avance sur les garçons de son âge au niveau intellectuel, ce qui lui avait permis de sauter une classe. Sean était plus petit que Cameron, les yeux et les cheveux brun, ni beau ni laid. Des échos que j'en avais eus, il était le petit rigolo de la classe, rôle qu'il tenait très à cœur.

— Mais tu nous viens en charmante compagnie, mon petit blondinet !

— Sean, je te présente Tanya Zovkin une amie à moi séjournant à Basingstoke pour une durée indéterminée.

— Salut, dis-je en lui serrant la main.

— Hey, la vache tu as un de ces accents de dingue ! Tu viens d'où ?

— De Belgique.

— Oui, elle est ma correspondante.

— Mmmmh. L'autre con, ça fait cinq ans qu'il apprend le français comme un plouc alors que tout le monde parle espagnol. On serait dans la même classe s'il n'avait pas fait n'importe quoi !

Cameron manifesta son mécontentement en décochant un coup de pied dans le tibia de son ami. Celui-ci grimaça et le gratifia d'un doigt d'honneur.

— Cam, il y a Edward et Adam qui sont là.

Lesdits Edward et Adam déboulèrent et se jetèrent sur Cameron comme s'ils ne l'avaient pas vu depuis des lustres.

J'entendis Edward, un jeune homme très roux et constellé de taches de rousseur, chuchoter à Cameron :

— C'est une bombe ta meuf !

— Ce n'est pas ma meuf alors tais-toi, siffla-t-il entre ses dents.

Je fis comme si de rien n'était. Malgré tout, ce compliment m'avait fait un drôle d'effet : personne ne m'avait dit que j'étais belle auparavant. Enfin... je supposais qu'être une bombe, dans le langage garçon, voulait dire être belle.

L'après-midi durant, Sean n'arrêta pas de se moquer de moi en imitant mon accent. La petite bande de Cameron m'enseigna l'art de rue. Ils étaient très doués. Il peignaient dans les ruines d'une ancienne usine désaffectée. Je ne m'étais jamais sentie aussi libre de toute ma vie. Libre et merveilleusement bien.

L'après-midi durant, donc, nous peignîmes en écoutant le Black Album de Metallica qu'Edward avait téléchargé sur son téléphone. Puis, sur le chemin du retour, devant une église orthodoxe, nous croisâmes un autre petit groupe de gens de mon âge qui ne semblaient de porter notre petite troupe dans leur cœur.

— Hey les ratés ! C'est qui la blonde ? les apostropha une fille au physique de top model.

Elle s'approcha de moi, me détaillant des pieds à la tête, sans aucune gêne.

— Je suis une amie à Cameron.

— Ashley, pars.

En plus, elle s'appelait Ashley ! Dans les séries américaines, les Ashley sont toujours des langues de vipère !

— Mais pourquoi donc mon Caminouchet ? J'ai encore le droit de parler à qui je veux, quand même ! En plus, elle a l'air d'être un peu jeune pour vous... petits coquins !

Sa bande ricana. Je commençais à m'énerver.

— Nous avons mieux à faire que d'écouter tes idioties, dis-je, un peu piquée au vif.

— Oh ! Elle montre les crocs la blondasse !

— Tu m'appelles encore blondasse et je t'en fous une, ripostai-je tandis que mes mains me démangeaient de plus en plus.

— Cameron il est pour moi, blondasse alors tu bouges tes paluches de là.

Je contins ma colère encore un peu. Adam posa sa main sur mon épaule, voyant que je n'allais pas tarder à saturer.

— Laisse-la, Tanya, Ashley est trop bête pour avoir le mérite de te mettre en colère.

— Ta gueule sale black ! C'est pas une affaire de babouin, cette histoire.

Adam parut blessé. Je la giflai. Ashley recula en titubant et en frottant sa joue frappée qui prenait une teinte écarlate. Une clameur moqueuse s'éleva mais cette fois, elle ne m'était pas destinée. Leur petite troupe de morveux partit en déblatérant des insultes à tour de bras.

— Merci, Tanya.

— De rien, mec. De toute façon, je ne supporte pas les filles dans son genre, ça me met toujours en rogne.

Il sourit et nous reprîmes la route. Sean était tout fou.

— Punaise, Tanya ! Tu as giflé Ashley ! Je n'en reviens pas !

Depuis notre mauvaise rencontre fortuite, Cameron ne parlait plus et paraissait d'humeur sombre, ce qui me mit un peu la puce à l'oreille. Je décidai donc d'en toucher un mot à Adam alors que Sean continuait à sauter partout.

— Ouais, Ashley drague Cameron depuis quelques années mais comme tu as pu le constater, elle ne s'y prend pas très bien. Et puis un jour, on était tous à une fête de fin d'examens et il avait bu un coup.

— Et ?

— Ashley en a profité et ça s'est terminé en partie de jambes en l'air avec deux autres pétasses. Une sex tape filmée à l'insu de Cam a été diffusée, bref, ça a fait toute une histoire et ça ne fait que très peu de temps que l'affaire s'est tassée, c'est un sujet extrêmement sensible, pour lui et... sa famille.

À ces mots, mon estomac fit une embardée : quelle fille répugnante ! J'aurais dû la frapper plus fort !

— Cameron l'a toujours regretté. Il se sent honteux dès qu'il la voit, elle ou un de ses acolytes. En plus, penses-tu ! L'autre débile n'a pas manqué de s'en vanter !

Puis soudain, je me sentis très mal. J'avais des crampes au ventre, ma tête me lancinait, ma vue se troublait et les nausées me prirent. Cameron virait aussi blanc qu'un linge : il paraissait ne pas se sentir bien, lui aussi. Sûrement à cause de notre malencontreuse rencontre ? Non...

Je paniquai en supposant une autre probabilité : normalement, nos rêves ne se faisaient qu'uniquement de nuit. Mais peut-être qu'aujourd'hui était une exception à la règle ?

Je m'appuyai contre un mur, les mains appuyées contre les cuisses. Des gouttes de sueur coulaient le long de mes tempes, provoquèrent en moi des frissons incontrôlables.

— Euh... vous allez bien, les gars ? nous demanda Sean, inquiet.

Le jeune homme s'effondra quelques secondes à peine avant moi.

Cameron se tenait à côté de moi. Nous nous trouvions toujours dans la pièce blanche sauf que contrairement à d'habitude, son sol était couvert de feuilles teintes en blanc :

— C'est pas vrai, Tanya, ce rêve n'est pas un rêve nous sommes dans un endroit que je ne connais pas ! Il y a Emily !

— Mais Cameron, c'est impossible !

Six hommes aux longs cheveux, aux oreilles pointues, à la coiffure pour le moins extravagante, vêtus de blanc et armés d'arc nous encerclaient. Ils demandaient de nous mettre à genoux les mains sur la tête.

Puis, pour la première fois, nos rêves montrèrent une seconde scène bien détachée de la première.

J'étais debout en face d'une femme aux cheveux noirs parsemés de gris, vêtue d'une robe féodale en velours. Cependant, la couleur originale de son vêtement ne devait sûrement pas être le blanc. Dans ma tête résonnaient ces paroles : « deux objets bien précis ». Derrière cette femme, je remarquais une autre, belle et jeune. Celle-ci me donnait des sueurs froides, elle avait quelque chose d'inhumain. Elle saisissait l'aînée par la gorge. J'étais au bras d'un homme mais j'avais beau essayer, je n'arrivais pas à détourner le regard des femmes pour le tourner vers lui et découvrir son visage.

Je me réveillai en même temps que Cameron, couchée sur le trottoir. Sean, Adam et Edward nous dévisageaient, paniqués et incrédules. Je mis un petit temps avant de me remémorer la situation dans laquelle je me trouvais avant d'être interrompue par la vision.

— Tanya !

— Cam, on est mal, nos rêves ne se trompent jamais !

— C'est surtout qu'ils ne sont jamais arrivés en plein jour ! Qu'as-tu vu ?

Sans tenir compte de nos amis, je le lui racontai mon rêve et il me raconta le sien. Seule la première scène était commune. Chez lui, dans la deuxième scène, il était assis sur une chaise, devant un âtre et

laissait une vague de souvenirs affluer. Il ne voulait pas me raconter les souvenirs. Peut-être était-ce parce que c'étaient des souvenirs assez douloureux de sa vie ?

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? nous interrompit Edward.

CAMERON.

J'étais encore étourdi par la puissance et la réalité de mon rêve. Cette profonde sensation de force, cette tristesse autant que cet impérieux désir de protéger... Dans ma tête, le son magnifique son de la voix de Tanya retentissait encore.

— Je t'aime... m'avait-elle dit dans l'un des souvenirs qui me submergeait dans ce faux salon que représentait la pièce blanche.

Elle paraissait plus âgée. Ses traits tirés prouvaient une immense fatigue, elle n'était visiblement pas en très bon état. L'horreur m'avait noué la gorge lorsque j'avais caressé son dos : je n'avais senti qu'une maigreur effrayante qui indiquait une mort certaine dans peu de temps. Pourtant, malgré ces signes de mal-être évidents, je continuais à avoir envie d'elle, je continuais à la trouver plus belle de jour en jour. Si elle ne se ressaisissait pas rapidement, elle allait mourir, j'allais me retrouver seul contre le monde entier mais elle ne semblait pas s'en rendre compte : elle me souriait, m'embrassait, me faisait l'amour comme si tout allait bien, comme si elle ne savait pas elle-même que c'était bientôt la fin, comme si elle ne sentait pas son corps la lâcher peu à peu. Cela me rendait infiniment triste mais ça me donnait également la furieuse envie de la sauver.

Je n'avais jamais couru après les filles mais... Tanya, c'était différent. Elle avait quelque chose que je n'avais jamais vu ailleurs...

Elle était en quelque sorte mon idéale. Tanya avait la peau d'albâtre, des cheveux blond très clairs mi-longs qu'elle portait toujours attachés et des mèches rebelles encadraient son visage parfaitement dessiné. Ses yeux bleus bien que glacés et terriblement froids me donnaient des bouffées de chaleur quand ils se posaient sur moi. Elle était assez grande — plus ou moins soixante-sept pouces —

et élancée. Elle m'évoquait une guerrière nordique quelques fois, de par son physique mais aussi son caractère et ses objectifs...

Ce souvenir était impossible, j'étais bien trop timide pour ne serait-ce que lui faire un compliment. Évidemment, je n'avais jamais pensé à elle de façon indécente. Je me sentais un peu coupable d'avoir fait ce rêve, j'avais violé son intimité en quelque sorte. En même temps, j'étais terrifié : si cela était une vision du futur, dans ce cas, il ne promettait pas d'être brillant...

TANYA.

Cameron me lança un regard implorant ma permission de leur raconter notre histoire.

Depuis notre vision, il ne cessait de me couvrir des yeux soucieusement, un éclat paniqué dans le regard. Qu'avait-il donc vu pour paraître aussi troublé ?

Nous qui croyions que la vérité les ferait bien rire, il n'en fut rien et chacun jura de ne jamais révéler quoi que ce soit à personne.

Cameron et moi nous souhaitâmes bonne nuit et allâmes tous nous coucher. Je m'endormis très rapidement. Cette nuit fut une nuit sans rêve, la première depuis deux mois.

CHAPITRE II: *Advitam Æternam.*

JON COOPERLY.

J'entrai dans la cuisine, comme chaque jour, pour me faire une tasse de thé. D'habitude, Cameron et la jeune Tanya mangeaient déjà leur petit-déjeuner, accompagnés des babillages incessants d'Em, mon neveu dévorant du regard la Belge, comme hypnotisé par son charme. Mais personne n'y était, ce jour-là. Peu inquiété, je m'attelai à mes besognes quotidiennes. À neuf heures, cependant, je ne pus m'empêcher d'aller jeter un coup d'œil dans la chambre des deux grands, plutôt curieux de percer le mystère de leur relation. J'entrouvris doucement la porte de la chambre de Cameron, quand... Horreur ! Il n'était pas dans son lit !

Je réitérai l'opération pour la chambre de Tanya, persuadé de leur liaison à ce moment-là mais aucun d'eux n'était couché. Je fouillai minutieusement les moindres recoins du manoir sans le moindre résultat : ils s'étaient volatilisés. Un boule de terreur pure et simple me serra la gorge et m'empêcha de respirer convenablement. Catastrophé, j'appelai Helena, ma sœur et mère des Hightley.

— Allô, Helena ?

— Salut, Jon ! Ça va ? Les enfants ne t'en font pas trop voir des vertes et des pas mûres ?

— Justement, à ce propos, je crois que... enfin... que... ils ont disparu.

— Quoi ?! Explique-moi tout !

— Eh bien... en arrivant chez moi, les enfants ont rencontré une jeune fille sans-papiers. Cam était tout bizarre en me voyant. Soit, j'ai accepté la fille que je devais emmener à Bruxelles dans trois jours. Elle ne devait rester que deux jours mais nous avons eu quelques complications médicales et je l'ai gardée cinq jours, jusqu'à aujourd'hui. Écoute, je crois que Cameron et elle étaient en couple et euh... qu'ils faisaient des choses pas très catholiques dans mon dos. Mais lorsque j'ai posé la question à ton fils, il a dit que oui, il l'aimait

mais niait fermement mes autres accusations. Il n'empêchait que leur comportement au moment de leur rencontre était plus que suspect. Puis, ce matin, pouf ! Ilsont disparu !

— Oh my God, j'appelle Peter ! Jon, on arrive avant midi, balbutia-t-elle avant de raccrocher rapidement.

Mon ventre se tordit dans tous les sens tant l'appréhension et l'inquiétude me nouait les entrailles. Oui, je savais que quelque chose qui dépassait les limites de mon entendement se déroulaient sous mon toit et... que j'étais totalement impuissant face à cela.

Helena m'avait parlé des troubles du sommeil de Cameron : celui-ci se réveillait chaque nuit le diable au corps, transpirant comme s'il avait couru le marathon, hurlant et pleurant à la mort. Ma sœur, morte d'inquiétude pour son fils avait fait appel à un psychologue auquel Cameron avait été clairement réfractaire.

— Je ne suis pas fou !!! avait-il hurlé, complètement hors de lui.

— Nous le savons, mon chéri, mais il faut que cela cesse : tes points sont en chute libre et...

— Mais je ne veux pas que cela cesse !!! Je... J'aime ça !!! Même si ça me déchire à chaque fois que ça se termine, durant le court moment que durent mes hallucinations, je suis heureux !!!!!

Cameron qui avait toujours été quelqu'un de calme, doux et posé se montrait presque violent.

— De quoi rêves-tu ? Savoir pourrait nous aider à comprendre.

Le psy, un certain McCloud, avait pâli devant l'agressivité de mon neveu. Cameron avait respiré un bon coup puis il avait déclaré, d'un ton tellement placide qu'après sa crise colère, il en était effrayant :

— Je suis habillé tout en blanc. Il y a du blanc partout. Je me trouve dans une pièce dans laquelle il n'y a qu'une grande porte blanche ornementale. Le plafond y est fissuré de part et d'autre. Une fille est allongée au sol ; elle dort. Puis, après quelques minutes, elle se réveille et je lui fais signe de me suivre pour lui montrer la grande porte. Ne sait-on jamais, elle pourrait savoir ce qu'il se cache derrière. Elle me suit à chaque fois. Nous arrivons à la porte et là, elle tente de dire quelque chose, mais n'y parvient pas : elle disparaît sous mes

yeux, me plongeant dans un désespoir total et sans bornes. C'est bon ? Vous êtes contents ? Maintenant, le psy se lève, me prescrit des somnifères en me disant que ça va aller alors qu'il sait très bien que ça n'ira jamais et il va te demander quatre-vingt boules pour la séance, maman. C'est ça que tu veux ?

— À quoi ressemble cette jeune fille ? Quel âge lui donnes-tu ?

— Je ne dirai rien à ce propos. Sachez juste que je me sens proche d'elle : un secret nous lie, elle a accès à ce que je suis comme j'ai accès à ce qu'elle est. Je la sens comme moi : elle est différente. Quelque chose la hante et elle sait tout comme moi que quelque chose va arriver. Nous sommes liés et rien, rien, même pas un putain de psy et tous les somnifères du monde ne pourra nous l'arracher !

Depuis lors, nous n'avons jamais reparlé de cet... incident. Mais la première nuit de ces vacances d'été, j'avais entendu Cameron et Tanya se réveiller en même temps, hurlant tous les deux. Ils présentaient les mêmes symptômes et ce phénomène se reproduisait chaque nuit. Coïncidence ? Je n'y croyais pas. Et lorsqu'ils s'étaient rencontrés, ils avaient tous les deux l'air tellement éberlués de se rencontrer que... suspicion s'imposait. Qui était vraiment Tanya ? Et si... elle était la jeune fille dont Cameron avait rêvé ? Y était-elle pour quelque chose dans cette disparition ? Je commençai à me maudire d'avoir accueilli une inconnue en ma demeure, mettant ainsi mes neveux en danger. J'allais tous les retrouver .Ou... s'ils étaient déjà morts, j'allais tenter d'élucider le mystère de ces rêves.

Comme prévu, Helena et Peter arrivèrent à onze heures et demie chez moi, se faisant sang d'encre pour leurs enfants. Et ils n'avaient pas tort...

Nous appelâmes la police, Helena fondant littéralement en larmes contre moi. Les forces de l'ordre se mêlèrent à la situation.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel dans le comportement de ces jeunes gens ? Des signes de déstabilisation psychologique, de harcèlement moral ou sexuel, des problèmes à l'école ?

— Pour la part des Hightley, non, je ne pense qu'ils aient ce genre de

problèmes. Enfin... le jeune homme avait eu certains ennuis avec une fille de l'université, mais tout est rentré dans l'ordre depuis pas mal de temps. Cependant, je ne connais rien du passé de la sans-papiers...

— Quel est son nom ?

— Tanya Zovkiny. Enfin, c'est ce qu'elle prétendait...

— Monsieur Hightley et cette jeune fille entretenaient des relations, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Savez-vous d'où venait-elle ?

— De Belgique francophone.

— Bien. Nous contacterons les différents postes de police criminelle belges, et reparlerons de tout cela après avoir obtenu plus de détails et contacté une éventuelle famille.

— Elle m'a dit n'avoir plus de parents, les ayant perdus dans un accident de voiture.

— Nous confirmerons cette information. En attendant, veuillez nous laisser perquisitionner votre maison, Monsieur Cooperly.

Helena n'avait cessé de pleurer dans l'épaule de Peter qui tentait de garder la tête haute, anéantie. J'étais enragé contre moi-même d'avoir été aussi laxiste.

Je n'avais pas touché à leurs chambres, de peur de brouiller les pistes et je rejoignis les policiers à l'étage supérieur, laissant ma sœur et son mari se consoler mutuellement. Mais moi aussi, je voulais pleurer. Les enfants de ma sœur étaient comme les miens et... j'avais besoin d'eux. Ils étaient les enfants que je n'avais jamais eus pour cause de mes nombreux déboires amoureux mais surtout de ma stérilité.

Le commissaire Rickwier soulevait les délicatement les draps. Dans cette pièce flottait une odeur... qui m'indiquait, me soufflait que... quelque chose de plus impensable s'était passé, que les policiers ne brassaient que du vent.

— Vous avez trouvé quelque chose, Monsieur Rickwier ?

Soudain, il se figea et me répondit d'une voix blanche :

— Oui.

Il prit entre ses doigts un morceau de papier, déclenchant l'animosité de mon estomac qui devait probablement m'en vouloir de ne rien avoir mangé depuis ce matin.

— Qu'est-il marqué dessus ? demandai-je d'une voix blanche.

— Notre lien est indestructible

Même les limites de l'esprit jamais ne sauront nous séparer

Le lierre n'étouffera pas la rose

Advitam Aeternam.

Les larmes me vinrent sans que je pusse les retenir. C'était l'écriture de Cameron et je supposais que Tanya avait écrit la conclusion latine. Ils avaient donc organisé une fuite ensemble, de peur d'être un jour séparés car ils savaient tous les deux que ceci était inévitable. Un acte d'amour désespéré.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, le commissaire Rickwier me contredit :

— L'écriture du jeune homme est tremblante et révèle que ce mot a été écrit sous pression, les deux adolescents étaient probablement menacés, tenus en joue ou que sais-je d'autre ! Cependant, s'ils s'aimaient comme vous le dites, ils l'ont probablement imaginé mais s'ils étaient partis de leur plein gré, ils auraient probablement pris une veste, une bouteille d'eau ou ce genre de choses. Et... le j... il n'y aurait pas du sang qui tombe goutte à goutte sur le plancher, acheva-t-il lorsque son fut attiré par le rouge écarlate visible sous le lit.

Helena, qui m'avait rejoint à mon insu, plaqua sa main contre sa bouche et hurla à cette annonce. Dévastée, elle glissa contre le mur émettant des plaintes et des sanglots déchirants : Cam et Em étaient sans doute morts. Preuve en était de l'essence de leur vie qui s'était échappé comme l'eau entre nos doigts.

Peter, alerté par le bruit arriva sur la scène pour soutenir sa femme. Le commissaire Rickwier partit tard le soir, très ébranlé par la lettre d'adieu et le décès théorique des enfants.

Le lendemain, la police de Basingstoke lança une alerte kidnappeur/pédophile/tueur en série, ce qui n'eut pas pour effet de rassurer Helena qui se mit à dépérir lentement et sombrer dans la dépression.

Quelques mois plus tard, l'enquête n'avait toujours pas porté ses fruits. Il fallait se rendre à l'évidence : leur mort était officielle. L'analyse du sang avait démontré que celui retrouvé sur « la scène de crime » était bien le leur et à partir de ce jour, les Hightley ne furent que larmes et cris.

Sean, Edward et Adam apprirent bien vite le décès de leur meilleur ami : ils s'effondrèrent comme Helena qui put compter sur leur dévouement.

Ce jour-là, justement nous prenions tous ensemble le thé. Soudain, quelqu'un frappa à la porte. Je me levai subitement pour ouvrir à un visiteur plutôt... inattendu. J'ouvris la porte pour me retrouver nez à nez avec un grand homme blond d'une bonne quarantaine d'années, à l'aspect plutôt rigide.

— Qui êtes-vous ?

Ce fut l'homme qui me répondit, avec un accent russe très prononcé :

— Je suis Svyatoslav Zovkiny, le père de Tanya Zovkiny et voici mon ex-épouse, se présenta-t-il, laissant poindre une note d'acidité sur les mots « ex » et « père ».

J'entrouvris une bouche médusée tandis que Sean et ma sœur me rejoignaient. Helena faisait un énorme burn-out : elle avait brutalement perdu quinze kilos, débutant une rude anorexie. Son visage était creusé et d'immenses cernes bleus marquaient ses yeux ternis par la peine. Elle semblait plus vieille, plus aigrie. Selon Peter, dès que son épouse franchissait le seuil de la maison familiale, elle fondait en larmes et partait s'enfermer dans sa chambre. Leur couple n'allait plus bien, plus aucun d'entre eux n'avait goût à la vie, ne communiquait, ils commençaient à faire chambre à part... mon beau-frère était désespéré.

Je me ressaisis bien vite, de peur de me perdre au fil de ces sombres pensées.

— Hum, enchanté. Je suis l'oncle de Cameron et Emily.

Au nom de ses enfants, Helena étouffa un sanglot avant de courir se cacher aux toilettes pour pleurer.

— Notre fille est-elle ici ? La police nous a téléphoné en nous disant que nous trouverions plus de détails quant à cette petite fugueuse... L'actuel mari de Françoise ici présente la battait et apparemment, ce n'était pas très beau à voir.

Il foudroya la nommée Françoise du regard. Je compris que Tanya avait probablement un passé familial assez mouvementé.

— Je... entrez, nous en avons pour un petit bout de temps, les invitai-je sans pour autant perdre contenance devant cette situation plus que délicate tandis que Sean capitulait une fois de plus face à son chagrin.

Svyatoslav et Françoise entrèrent et nous nous installâmes dans le salon. Mes deux visiteurs n'avaient pas l'air d'avoir de bons rapports : je les surpris plusieurs fois à s'échanger des œillades acides. Tous deux exsudaient le dédain pour l'autre. Qu'est-ce qui avait bien pu écarter des êtres comme eux ?

Jon, reprends-toi, la curiosité est un vilain défaut ! Surtout que tu croules déjà sous tes problèmes et chagrin, ne viens pas te charger en plus de ceux des autres !

— Alors ? Où est-elle ?

— Hum... elle et mes neveux sont... morts.

Les invités écarquillèrent les yeux d'étonnement avant d'accuser le coup chacun à leur façon : la femme ne fit que blanchir à en frôler la transparence tandis que l'homme s'autorisa quelques larmes. Ils se mirent à converser en russe.

(Jon n'avait pas pu comprendre cet échange.)

— C'est ta faute ! Tu es partie du jour au lendemain de Verkhoïansk avec ma fille, je ne l'ai plus jamais revue et je ne vous ai plus jamais retrouvées jusqu'au jour où la police anglaise m'annonce que je dois aller d'urgence dans le Hampshire ! Pour apprendre quoi ? Que ton *мыдак* de Philippe battait MA fille et que celle-ci s'est enfuie en Angleterre pour y mourir !!! L'Angleterre, Françoise !!! Tu trouves ça normal ?! Moi pas, en tout cas ! Tu as tout laissé faire et c'est ta faute

et uniquement la tienne si elle est morte !!! J'espère que tu as eu ce que tu voulais ! Tu as gâché la vie de cette gamine et comme si ça ne suffisait pas, tu l'as tuée ! Tu as tué ma fille !!!

— Svyat, tu...

— Ne m'appelle pas Svyat !!!

— Svyatoslav, ce n'est la faute à aucun de nous...

— Tais-toi, laisse notre hôte nous prouver que j'ai raison.

Le Russe avait pris une teinte écarlate tant il contenait sa colère. Cet homme ne devait pas avoir eu la vie facile...

— Comment Tanya est-elle morte ? me demanda-t-il en anglais.

— Il faut tout reprendre depuis le début.

Je leur relatai donc comment j'avais accueilli leur fille, comment elle et Cameron se sont retrouvés, mes soupçons quant aux rêves des jeunes gens et tout ce que je savais de l'enquête - c'est-à-dire pas grand-chose...

— Nous préparions leurs funérailles juste à l'instant. Où désirez-vous l'enterrer ?

— Hum... enterrez-la ici, près de votre neveu. Je pense que c'est ce qu'elle voudrait, si elle aimait Cameron comme vous le décrivez...

— Non ! Philippe et moi lui offrirons une tombe digne de ce nom près de chez nous !

— Pour faire quoi, hein ? ! Tu ne lui pas offert la vie qu'elle aurait dû avoir, tu ne vas pas maintenant l'empêcher de reposer auprès de...

— Ce gars n'était probablement qu'une simple amourette d'adolescents !

— Peut-être, mais au moins, lui, il l'a aimée comme jamais toi tu ne l'as fait alors ma décision est prise : c'est ici. Tu n'as pas ton mot à dire. Je me suis retrouvé seul à Verkhoïansk alors que la veille encore, je vivais un rêve éveillé avec toi et une petite fille adorable. Tu n'imagines même pas combien j'ai souffert de votre fuite donc maintenant, à moi de prendre ma revanche, aussi petite puisse-t-elle être : je suis revenu et dès aujourd'hui, tu vas apprendre à la fermer et récolter ce que tu as semé sans un mot.

Françoise s'écrasa face au regard brillant de venimosité de son ex-mari : je n'avais pas compris leur échange mais je me doutais que

ce ne devait pas être très tendre...

J'avais accueilli le Russe et la Belge jusqu'au jour de l'enterrement. Ils faisaient tous les efforts possibles pour cohabiter tous les deux mais les soirées se terminaient souvent en claquements de porte en en disputes qui prenaient de plus en plus d'ampleur.

Je revêtis un costume noir et gominai mes cheveux bruns qui se faisaient de plus en plus parsemés vers l'arrière.

Helena m'attendait avec Peter dans le hall, inconsolables tous les deux. Leurs vies ne seraient plus jamais les mêmes après cela. On a beau dire, beau faire, des blessures comme en ont subies les Hightley, aucun couple, aucune famille ne s'en remet jamais.

Tout était ma faute : j'avais laissé Tanya s'infiltrer dans ma famille, nous attirer des problèmes, nous réduire à néant... Jon, Jon, mais qu'as-tu fait, mais qu'as-tu fait ? Ta naïveté n'a-t-elle réellement aucune limite ? Débile un jour, débile toujours !

Je ravalai mes larmes, ayant fait le choix de faire bonne figure devant ma sœur afin d'être plus apte à la consoler. Enfin... si des chagrins de cette nature étaient réellement consolables...

Je descendis les marches des escaliers et rejoignis cette triste procession. Helena avait enfilé une robe portefeuille noire qui lui descendait jusqu'aux genoux. Elle flottait un peu dans son vêtement étant donné son état physique qualifiable de « squelettique ». Oui, « squelettique » était le mot le plus approprié pour nommer sa détérioration. Et le pire dans tout cela, c'était que le chagrin n'avait pas encore terminé son travail... Ses yeux qu'elle n'avait pas pris la peine de maquiller étaient injectés de sang et sa lèvre supérieure tremblotait. Depuis la disparition de ses enfants, son visage s'était ridé comme la terre desséchée d'un désert et ses cheveux grisonnaient à une vitesse alarmante. On pouvait en dire autant de Peter. Sean, Adam et Edward avaient eux aussi tenu à rendre. Un dernier hommage à leur meilleur ami. Ils lui avaient été loyaux jusqu'à la fin, nous avaient aidés autant qu'il leur était possible et ma reconnaissance envers eux

n'avait aucune limite. Svyatoslav ressemblait à une épave mais son charisme de commandant d'armée resplendissait dans son uniforme kaki. Pour l'occasion, il portait sa chapka et toutes ses décorations. Le Russe se tenait droit, et digne, renonçant de céder à une mélancolie bien que trop présente. Et Françoise eh bien... elle portait un pantalon et un chandail gris. Elle était très cernée.

Après avoir dit bonjour à tout ce petit monde, nous partîmes à la cérémonie qui se déroulait à St Michael's Church. L'église était un beau bâtiment, en soi mais je n'avais pas le cœur à apprécier la beauté de l'édifice.

Des médias locaux étaient présents (afin de gagner leur pain sur le dos de notre propre malheur) et pas mal d'habitants de Basingstoke et Woking avaient fait le déplacement. Soudain, le corbillard arriva, transportant les trois cercueils vides de ceux qui avaient éclairé ma vie pendant presque dix-huit magnifiques années. Les pleurs redoublèrent.

Mon monde était sens dessus dessous.

La messe se déroula comme dans un rêve, comme si je ne réalisais pas, comme si je refusais d'accepter l'inacceptable. Puis, nous fîmes un cortège jusqu'au cimetière où le pasteur récita une dernière prière. Lorsque les trois bières furent délicatement posées dans le caveau, les Hightley jetèrent une rose blanche dans chacun des trous, provoquant les gémissements d'Helena et les pleurs plus discrets mais tout aussi poignants de Peter.

Notre lien est indestructible

Même les limites de l'esprit jamais ne sauront nous séparer

Le lierre n'étouffera pas la rose

Advitam Æternam.

La lettre d'adieux prenait tout son sens à présent, Cameron avait raison rien ne les séparerait plus jamais maintenant qu'ils étaient morts ensemble.

CHAPITRE III : S.O. S, Terriens en détresse...

TANYA.

Quand je me réveillai, j'étais couchée non pas sur mon lit mais à même le sol, sur des feuilles mortes, Emily et Cameron endormis à côté de moi. Nous n'étions plus en pyjama mais tous habillés de blanc. J'eus un mauvais pressentiment. Au fond de moi, je savais que je savais ce qu'il se passait, ma conscience avait juste un peu de mal à l'admettre. Les rayons du soleil matinal dardèrent sur moi leurs rayons tièdes, Cameron soupira dans son sommeil. Ceci me tira de ma rêverie : nous ne devons pas rester là. Une goutte de rosée tomba sur sa joue et le réveilla en sursaut. Stupéfait, Cameron lança un regard circulaire autour de lui, me fixa longuement, complètement abasourdi. Il pâlisait à vue d'œil. Sans me lâcher des yeux, il prit ma main, puis jura en anglais d'un vocabulaire qui aurait fait pâlir un charretier.

— Tu es bien réelle ! On n'est pas dans l'un de ces rêves !

— Cameron, j'ai peur... lui avouai-je, ma confusion laissant place à de la terreur pure et simple.

Il s'ébouriffa les cheveux pour en retirer toutes les feuilles mortes qui s'y étaient accrochées dans son sommeil et se laissa à nouveau aller à un flot jurons de plus en plus originaux.

— Moi aussi, Tanya, lâcha-t-il entre deux exclamations très fleuries.

Un filet de sueur froide me coula dans la nuque tandis que des vertiges me rendaient nauséuse. Il secoua Emily qui se réveilla à son tour. Celle-ci était terrorisée.

— On doit soit trouver un moyen de retourner chez nous soit trouver les archers blancs ! dis-je, sur le point de tourner de l'œil.

— Dans le rêve, les archers blancs n'ont pas l'air d'être des amis, objecta Cameron.

— Mais alors que fait-on ? m'exclamai-je, une pointe d'hystérie dans la voix.

— On doit se cacher au plus vite.

Nous prîmes Emily par la main et commençâmes à courir mais trop tard : six hommes (qui en réalité ne portaient pas de blanc) nous encerclèrent, armés d'arc. Je contenus de justesse un fou rire nerveux en avisant leur coiffure mais leur mine agressive me calma instantanément. Ils portaient tous des bottes, un pantalon et une veste en cuir.

— Ce sont des Humains ! dit un des archers « blancs » à celui qui devait être leur chef.

— Je ne suis pas idiot, je le vois bien, répliqua sèchement celui-ci. Agenouillez-vous et mettez vos mains derrière votre tête.

Tout le monde obéit sauf Emily à qui nous avions oublié de traduire car les hommes aux oreilles pointues parlaient français. Le chef pointa son arc sur la petite fille :

— Obéis ou tu ressembleras à un hérisson dans ni plus ni moins d'une minute !

— Elle ne comprend pas ce que vous dites, elle ne parle qu'anglais, dis-je en pleurant.

Je m'étais dit qu'une touche de sentimental éviterait à Emily une mort atroce.

— Alors traduis-lui ce que je dis espèce de cruche ! Tima Ké Sathi pointe ton arc sur elle !

L'intéressé fit donc ce que son chef lui ordonnait. Je me retrouvais tenue en joue. Formidable... La petite fille était tétanisée et elle n'arrêta pas de loucher sur la pointe de la flèche qui la menaçait.

— Emily, mets-toi à genoux les mains sur la tête, ordonnai-je d'une voix tremblante de mon fameux anglais hasardeux.

La petite Anglaise obtempéra.

— Voilà. Maintenant, toi, le grand, je vais te poser des questions. Tu vas me répondre et me dire la vérité. Si j'apprends que tu m'as menti, Tima Ké Sathi tue la fille qu'il tient en joue et peut-être l'autre si c'est un gros mensonge.

Pris de panique, Cameron me jeta un regard terrorisé. Je l'implorai d'obéir en anglais. Le chef aboya :

— Parlez en Laeavan sinon elle est morte !

Ne sachant pas ce qu'était le Laeavan, Cameron se mit à parler

en français ce qui parut contenter le chef :

— Je m'appelle Pramukha et je suis le chef de l'armée des Elfes.

Des Elfes ? Mais c'était impossible ! Dans quoi m'étais-je encore fourrée !? Après une fugue foireuse, un débarquement improvisé en Angleterre, j'allais faire la causette avec des Elfes dans une forêt je ne savais pas où ? Et les licornes, c'était pour quand ?!

— Ma première question est : comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Cameron Hightley, elle c'est Emily Hightley et Tanya Hightley, répondit Cameron en nous montrant tour à tour.

J'arquai le sourcil. Pourquoi m'avait-il attribué son nom de famille en sachant pertinemment que c'était risqué de mentir à ce moment-là ?

— D'où venez-vous ? Tu parles avec un accent tout-à-fait atypique, continua le chef.

— D'Angleterre.

— Connais pas. Où est-ce ?

— Eh bien en Europe ! À l'est de l'Irlande et du pays de Galles, au nord de la France, au sud de l'Écosse pour être précis. Nous n'avons pas l'euro et tout le bazar mais nous faisons tout de même partie de l'Union Européenne. Je viens d'une ville nommée Basingstoke. Pas très touristique mais c'est très joli...

— Connais pas non plus. Donc vous venez de contrées inconnues des Elfes. Et que faites-vous ici ?

Je tiquai un peu lorsque Pramukha prononça le mot « contrées » : il se croyait au Moyen Âge ou quoi ?

Une idée plutôt saugrenue me traversa l'esprit : et si c'était une caméra cachée ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Tu te moques de moi, hein ? Toutes les personnes qui entrent dans nos Contrées savent pourquoi elles y sont ! Venez-vous réclamer une audience à l'Elfe qui sait tout ?

— Non ! C'est la vérité...

— Abattez-la !

J'entendis Emily pleurer et Cameron hoqueter des justifications.

Ce n'est pas une caméra cachée, réalisai-je un peu tard.

Tima Ké Sathi ferma son œil gauche. Je plongeai mon regard dans le sien, une larme coula le long de ma joue et j'ordonnai à mes amis de ne pas regarder. Puis, après avoir profité des derniers rayons de soleil que je verrais de ma vie, je fermai les paupières pour ne jamais les rouvrir.

Y avait-il quelque chose après la vie ? Je n'y avais jamais cru. À vrai dire, je n'avais jamais cru en rien mais... j'allais me faire tuer par un Elfe qui n'était pas sensé exister dans la « vraie vie », alors pourquoi un dieu, un après n'existerait pas ? Je l'espérais de tout mon cœur, je ne voulais que cela se termine ainsi, pas en ces circonstances, pas... non, c'était trop tôt ! Je voulais mourir vieille et moche, je voulais mourir après avoir connu la vie, je voulais mourir dans les bras de quelqu'un qui m'aurait aimée...

— Tima Ké Sathi ! Ne tire surtout pas ! hurla une voix envoûtante au loin.

— Maître, dirent les six Elfes en posant un genou à terre.

Je relevai la tête et vis un Elfe habillé d'une longue robe tout en vert et en dorures, et couronné une discrète couronne d'or massif. Il était très grand, plutôt agréable à regarder et dégageait une prestance et un charisme étonnant.

— Relevez-vous, Humains.

Encore sous le choc de ce que nous venions de vivre, nous nous relevâmes, un peu chancelants.

— Je sais que ce que le grand Humain a dit est vrai car je l'ai lu dans les étoiles. Vous venez d'un autre monde pour aider celui-ci et nous débarrasser des Conspirateurs.

— Euh... vous devez vous tromper, nous sommes des adolescents et nous ne connaissons rien de l'art de la guerre, le contredis-je l'estomac encore à l'envers.

J'avais été à deux doigts de me faire tirer par un Elfe. J'avais été à deux doigts de me faire tirer par un Elfe. J'avais été à deux doigts de me faire tirer par un Elfe. Cette phrase tournait en boucle dans ma tête, m'empêchant toute réflexion cohérente.

— D'accord, alors je vais vous poser une question grâce à laquelle je saurais déterminer si oui ou non vous êtes ceux que JE crois. Est-ce

que vous, les deux grands Humains, êtes des Rêveurs ?

— Euh... ben... il se pourrait que oui. Enfin... tout dépend de ce que vous entendez par « Rêveurs » mais...

— Alors venez avec moi, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— C'est qu'on nous attend, dit en anglais Emily qui avait sûrement déjà compris dans quel imbroglio nous étions.

Je traduisis dans les grandes lignes et notre sauveur répondit d'un calme des plus placides :

— Dans ce cas, ils attendront un peu plus longtemps que prévu.

Nous progressâmes dans la forêt jusqu'au plus grand et magnifique arbre que j'aie vu de ma vie. Le roi nous apprit qu'il s'appelait Bora Pèra et qu'il était en fait la capitale elfique. Nous entrâmes dans l'arbre par un trou sous les racines. À l'intérieur, siégeait un véritable royaume. Il y avait des marchands vendant des légumes inconnus dans leurs étals, des maisons, des écoles, etc... nous voyions même la sève de l'arbre circuler dans les murs ! Puis, nous arrivâmes au plus bel endroit de la cité.

— Vous voici chez moi. Comme vous êtes mes invités pour quelques jours. Après, nous irons chercher des soldats pour votre guerre chez les Hommes, les Nains et chez les Fées. Les Lutins sont un peuple extrêmement pacifique. Et de toute façon, ils n'ont pas le physique...

Il nous racontait cela comme si c'était *normal* que nous soyons ici en train de parler de plans, de guerre et de magie alors qu'une semaine avant, je me faisais rosser par mon beau-père ! Comment était-ce possible ? Comment ma vie avait-elle put changer à ce point en si peu de temps ?

— Bon. Pour commencer, nous allons vous apprendre à vous battre.

— Pardon ?!dîmes Cameron et moi en même temps.

— Évidemment, comment croyez-vous que les guerres se font ? Vous allez commencer par apprendre le tir à l'arc car c'est l'arme de prédilection des Elfes. Par exemple, les Humains préfèrent les épées, les Nains, eux, privilégient les haches et les Fées aiment les poignards et tout les peuples sauf les Lutins pratiquent le combat à mains nues. Vous, en tant que futur Magiciens, vous devez savoir toutes les

manier.

— Et Emily ?

— Elle n'a aucun rôle dans la prophétie et n'a pas encore la condition physique pour guerroyer. Pour toi déjà, j'ai un doute quant à tes capacités... Il est hors de question d'accorder à la petite une arme.

Je fus un peu piquée qu'il ait des doutes quant à mes capacités à me défendre mais je n'ajoutai rien de peur de le froisser.

— Quand aura lieu cette guerre ?

— Lorsque nous serons prêts. Mais rapidement de préférence.

— Je doute d'être prête un jour ...

— Vous le serez bientôt, vous l'avez dans le sang :les étoiles en disent long sur vous et vos... capacités.

— Nous n'avons jamais tué.

— Non, mais cela ne risquerait de trop tarder. Ici, nous vivons des temps sombres et il est indispensable de tuer pour survivre. Notre pays est affaibli par la barbarie des Ebwyn. Les Ebwyn sont de vastes territoires inexplorés dans lesquels se réfugient toutes les pires vermines que notre monde ait connues. Dissidents, traîtres, tueurs en tout genre, Conspirateurs, Vulsh, sauvages, violeurs, rois déchus,... et plus.

Cette pensée me fit frissonner.

— Il en est hors de question. Nous ne savons rien et ne nous battons pas.

— C'est le seul moyen que vous avez pour rentrer chez vous, me siffla-t-il sentencieusement en me dardant d'un regard dur et menaçant.

Je rangeai ma grande langue, effrayée par tant d'agressivité de sa part.

— Nous commençons maintenant votre apprentissage du tir à l'arc. Vous avez un mois grand maximum pour toucher des petites cibles mouvantes à chaque fois. Je vais vous laisser tous les deux et deux gardiennes vont s'occuper de votre sœur. Vous êtes dans la Pièce des Secrets. Tout ce qui est dit ou fait dans cette pièce, est à tout jamais inconnu des personnes qui n'étaient pas avec vous. Impossible pour vous de révéler d'une quelconque façon les secrets que l'autre vous a dévoilés.

L'Elfe qui sait tout s'éclipsa.

À l'annonce de tout ce que nous devrions faire, Cameron avait blanchi tellement qu'il en était presque transparent. Je m'approchai doucement de lui et brisai le silence qui devenait de plus en plus gênant de seconde en seconde :

— On va s'en sortir, tu vas voir.

— Ah oui ? Toi peut-être mais personnellement, je ne sais rien faire de tout ce qu'il a cité !

— Parce que tu crois que moi oui ? Cameron, tu en es capable, il l'a dit.

— Es-tu aveugle ? Ses étoiles disent peut-être vrai sur nous. Nous nous battons pour lui mais il est possible que nous ayons atterri dans le mauvais camp ! Et s'il nous voulait seulement pour avoir l'avantage ? Nous avons peut-être d'autres pouvoirs que celui de rêver et si c'est justement ça qu'il veut ? Il ne nous a pas *précisément* expliqué comment revenir à Basingstoke. Nous ne pouvons pas rester ici ! Il sait que la seule chose pour laquelle nous oserions nous battre, c'est rentrer chez nous ! Il en sait beaucoup trop sur nous, il sait sûrement des choses que nous-mêmes ignorons. Et de toute façon, même s'il avait raison, je suis mort d'avance, dit-il en s'asseyant par terre et en se passant les mains sur le visage.

Je m'agenouillai aussi et m'aperçus qu'il pleurait. Je lui passai les bras autour du torse et le serrai très fort, un peu désemparée. Je posai ma tête sur son épaule et nous pleurâmes. Nous pleurâmes un long moment puis je me ressaisis.

— Si nous nous effondrons déjà, nous sommes d'office morts. Pour survivre, on va devoir être forts. Alors, on va s'y mettre.

— Oui, tu as raison, bredouilla-t-il.

— Au fait, pourquoi m'as-tu fait passer pour ta sœur ?

— Des Elfes. Ça ne te fait pas penser à un roman fantasy ? Dans ce genre de romans, généralement, c'est un monde un peu féodal, si tu vois ce que je veux dire. Politiquement parlant, nous sommes plus en sécurité ainsi. Si... nous devons avoir des problèmes. Une femme seule n'est jamais bien vue par ce genre de sociétés, il est mieux que tu aies un homme de ta famille proche pour te mettre à l'abri.

Nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers la porte quand Cameron m'attrapa le bras et me força à me tourner vers lui :

— Désolé de m'être effondré et d'avoir pleuré. Je n'aurais pas dû te montrer ma faiblesse. Je suis... minable.

— Ce n'est rien, tout le monde a ses coups de blues et puis, j'ai pleuré aussi, le rassurai-je, émue pour une raison inconnue.

Il m'adressa un sourire crispé pour toute réponse.

Nous nous dirigeâmes vers la salle d'entraînement et nous choisîmes un arc et des flèches. Un Elfe s'approcha de nous :

— Je serai votre moniteur tout au long de votre entraînement. Je vois que vous avez déjà choisis un arc et des flèches. Suivez-moi.

Nous obéîmes et il nous conduisit en face de deux cibles. Notre moniteur était un petit peu plus grand que Cameron et avait des yeux aussi noirs que la nuit qui m'engloutissaient dans un tourbillon de mystère. Ses cheveux auburn très longs lui tombaient probablement au milieu du dos et remontaient sur sa tête de la même façon que tous les autres Elfes rencontrés depuis notre arrivée : ses tresses formaient des arabesques improbables qui formaient comme un arbre. Notre moniteur ne put s'empêcher de sourire narquoisement en constatant que j'analysais son accoutrement.

— Vous êtes nouvelle dans le coin, visiblement, me fit-il remarquer.

— Hum... oui. Pourquoi un arbre ?

— Vous ne connaissez donc pas la mythologie ? Les Elfes sont les créations d'Eliadgar, le dieu qui nous a tous façonnés dans un arbre.

— Cela doit être euh... encombrant.

— Non, on s'y habitue vite, expliqua-t-il en me faisant un clin d'œil. Cameron se raidit à mesure que Preaphasar prenait ses aises avec moi alors qu'il l'ignorait royalement. Les Elfes de sexe masculin commencent à se tresser les cheveux à leur centième année. Donc ça fait extrêmement longtemps... Et nous nous rasons le crâne pour partir à la guerre. Bref, trêve de bavardages inutile, nous aurons tout le temps de parler des us et coutumes elfiques après le cours. En position de tir !

Cameron et moi obtempérâmes de notre mieux, lorsque je réalisai à quel point la cible était loin.

— Euh... elle n'est pas un peu loin là...

— Non. Appelez-moi Preaphasar. Je pense que l'Elfe qui sait tout vous a d'ores et déjà expliqué votre apprentissage du maniement des armes. Je vais vous proposer quelque chose : vous savez, lors de batailles, vous ne porterez pas de vêtements comme vous en portez maintenant, vous porterez des armures. Il est évidemment beaucoup plus difficile de se battre car elle entrave vos gestes. Il va donc vous falloir un entraînement sur deux avec.

— Oui, mais il n'est pas un roi ? questionna Cameron

— Non, il est simplement le chef. Chaque Contrée possède des commandants chez nous, c'est l'Elfe qui sait tout, chez les Nains, c'est Zgul, chez les Féés, c'est Florian, chez les Humains, c'est Erriks. Enfin lui, c'est un cas à part car il est également le maître suprême de toute la nation. Et chez les Lutins, c'est Dariss. Sa Majesté est quelqu'un de très louable, et ses exploits guerriers ont fait de lui la personne la plus respectée que Laeava ait connue. D'ailleurs, la Magie elle-même se tient à carreaux face à lui !

Je décidai de le couper dans ce flot ininterrompu de louanges à Sa Majesté en le ramenant sur le droit chemin.

— Mais pourquoi l'Elfe porte-t-il une couronne alors ?

— C'est la couronne de la connaissance. Chaque million d'années, naît un Elfe qui possède la connaissance de la puissante magie de la nuit des temps. Attention, il ne la pratique pas ! Il la connaît. Croyez-moi, être Magicien est d'une rareté telle que ceux-ci sont souvent pris pour des dieux auprès de la plèbe, seuls les gens cultivés savent de quoi il en vient. L'Elfe qui sait tout est là pour le guider, si jamais il s'avère qu'un Magicien naisse dans ce millénaire. Et s'il meurt malencontreusement avant son échéance prévue, il est remplacé par le Yraïdh. Au cas où vous ne le sauriez pas un Elfe ne peut mourir que sur un champ de bataille, nous raconte Preaphasar. Le problème de notre longévité, c'est que la surpopulation est plutôt commune. Dans ce cas, nous avons deux solutions : soit poser une restriction sur la natalité soit éradiquer les plus vieux. Nous trouvons plus intéressant de renouveler la population alors nous tuons les plus âgés.

Je grimaçai à cette explication des méthodes un peu barbares pour

éviter des seuils de population trop importants.

— Rassurez-vous, ma chère, la guerre subie il y a onze ans a fait énormément de morts et notre démographie n'a jamais été aussi basse, il est donc inutile de s'inquiéter pour le moment. Bref, pour en revenir à notre cours de tir, vous tenez votre arc dans la main gauche, vous encochez une flèche sur la corde, vous positionnez vos doigts de cette façon, vous montez en arc, vous visez et vous tirez...

Après plusieurs heures de tir, nous arrivons presque à chaque fois à tirer dans la cible. Quelques Elfes étaient venus au cour de tir, eux aussi. Ils étaient tous plus forts les uns que les autres. Lorsqu'ils partaient chercher leurs flèches et que l'une d'elle n'était pas au millimètre près dans le centre, ils maugréaient « mauvaise volée » avec une moue dégoûtée tandis que moi, je galérais pour toucher le cible à dix-huit mètres, eux tiraient à nonante mètres facilement !

— La vue est le sens le plus développé chez un Elfe, il voit aussi bien qu'un aigle, avait rapidement expliqué Preaphasar.

À l'heure du repas, notre moniteur nous conduisit donc à la salle à manger où nous attendaient déjà L'Elfe qui sait tout et Emily autour d'une grande table ronde recouverte d'une nappe blanche sur laquelle étaient posés des plats étranges mais néanmoins appétissants :

— Il y a une chose que j'aimerais que vous me disiez, commençai-je au milieu du repas.

— Quoi ?

— Que savez-vous sur moi que je ne sais pas déjà ?

À vrai dire, depuis que Preaphasar m'avait parlé du savoir de l'Elfe qui sait tout sur le destin des gens, cette question tournait en boucle dans mon esprit.

— Que tu as d'immenses pouvoirs.

— Comme ?

— Comme par exemple que tu maîtrises le feu et la glace et que tu sais, entre autre, parler aux animaux, que tu peux créer des sorts qui ont effet sur des êtres vivants, créer et téléporter des objets ? Tu es une Magicienne et que...

— Et que quoi ?

— Tu ne dois pas le savoir maintenant, je ne serais pas sûr de ce que j'avancerais. Vois-tu, j'ai consacré ma vie à la prophétie mais elle garde encore de nombreux secrets.

— Des pouvoirs magiques... murmurai-je impressionnée par ce que je venais d'apprendre.

— Tu ne les possèdes pas encore, précisa-t-il. Ils ne se déclenchent qu'après un grave choc à propos de la mort. C'est pourquoi je t'apprendrai à les utiliser une fois que tu les auras. Cameron ?

— Qu'en est-il de moi ?

— Ton cas est un peu plus compliqué à interpréter mais à première vue, tu devrais avoir les mêmes capacités que ta sœur.

— Wow !

Au combat à mains nues, Preaphasar me demanda de lui montrer tout ce que je savais faire en faisant comme si il était un ennemi qui voulait me tuer. Il commença par une offensive qui devait être un coup de poing dans le ventre si je ne l'avais pas esquivé. Je lui balançai mon poing dans l'œil. Il poussa un gémissement. Je lui saisis le bras et le lui tordis derrière le dos jusqu'à ce que Preaphasar m'envoie son autre coude dans la figure et me fende la lèvre inférieure. Je reculai de quelques pas en titubant, un peu groggy. Quand j'eus enfin repris mes esprits, je pris la torgnole de ma vie. Je lui envoyai un coup de coude dans le ventre qui le plia en deux puis lui saisis les mains, les fis passer au-dessus de ma tête en tournant sur moi-même et l'envoyai bouler par-dessus mon dos. Preaphasar retomba lourdement sur le sol. J'en profitai pour l'immobiliser. Il tenta de se défaire plusieurs fois de mon étreinte, en vain :

— C'est bon, tu peux me lâcher, m'annonça-t-il, le souffle court.

J'obéis, essoufflée. Il se releva en se massant le bas du dos.

— Ouah ! Je n'est pas eu affaire à un adversaire aussi fort que toi depuis bien une centaine d'années ! Mais tu aurais pu y aller doucement ! Je suis sûr que je suis courbatu pour au moins trois mois ! Dis-moi, où as-tu appris à te battre comme ça ?

— C'est une histoire compliquée, répondis-je en soignant ma lèvre.

Je sentis le regard de Cameron peser sur moi. Je me tournai vers lui. Il avait la bouche entre-ouverte et dardait sur moi un regard indéfinissable. Il détourna les yeux d'un air gêné. Je n'avais pas pensé à cela. Lui, il croyait que j'étais... quelqu'un d'autre. Non, pas quelqu'un d'autre juste... j'avais caché mon mauvais côté.

— Et toi Cameron, nous allons voir si tu es aussi doué que Tanya.

— Ça m'étonnerait. Je ne me sens pas très bien, je vais faire un tour dans la forêt.

Il s'en fut sans même un regard en claquant la porte derrière lui. Je rejoignis Cameron en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cameron ? Tu es tout bizarre.

— Il y a que tu n'es pas la personne que je croyais et que je ne sais pas ce que je dois faire : t'admirer, devenir jaloux, essayer de t'égaliser ou ne plus te faire confiance. J'ai l'air d'un bel idiot à côté de toi maintenant !

— Mais tu ne dois rien faire de tout cela, tu dois toujours être le même envers moi, je suis toujours la même ! m'exclamai-je, gênée par ses révélations. Que dois-je faire pour regagner ton estime ?

— Me dire la vérité. En entier.

Je pris une grande inspiration et lâchai à contrecœur :

— Tout ce que je t'ai dit est vrai, mais j'ai caché une partie de la vérité. Cela faisait dix ans que mon beau-père me battait. Après le mauvais quart d'heure, il m'enfermait dans ma chambre et m'y laissait durant la journée. Mais je m'enfuyais par la fenêtre. Je passais toutes mes journées dans la rue alors je me suis bien évidemment fait des ennemis qui voulaient ma peau comme le boulanger à qui je dévalisais la boutique quotidiennement, quelques fouilles-merde, etc. Alors là, j'ai dû apprendre à me défendre. Sinon, je faisais des paris quand je gagnais de l'argent, je le dépensais chez le médecin pour qu'il referme mes blessures, si je remportais une connerie, je la revendais pour la raison que je viens de citer et si je gagnais de l'alcool, je me saoulais jusqu'à ce que je ne sente plus la douleur. Voilà en résumé, ce qu'était ma vie.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu me dis la vérité ? demanda-t-il, une

moue dubitative imprimée sur le visage.

— Ça, dis-je en soulevant ma tunique jusqu'à mes premières cicatrices.

Il observa brièvement mes stigmates et bafouilla :

— Je suis désolé de t'avoir parlé ainsi, j'ignorais ce que tu avais enduré si j'avais su...

— Si tu avais su, tu aurais fait attention à moi et tu ne m'aurais jamais considérée comme tu m'as considérée jusqu'à maintenant.

Il pressa ma main dans la sienne. J'espérais que la lueur qui brillait dans ses yeux bleus n'était pas de la compassion : je détestais la compassion. En soi, elle n'était pas mauvaise mais plutôt... impuissante. Oui, voilà, la compassion, c'est de l'impuissance. Et l'impuissance, c'est minable.

— Je m'excuse de m'être fâché parce que tu m'as caché certaines choses, je... n'aurais pas dû.

— Ne t'excuses pas, tu as été franc avec moi et tu m'as ouvert les yeux mais si tu veux mon avis, Preaphasar nous attend.

J'étais à genoux, dans la pièce blanche et en face de moi, un énorme loup se dressait. Il possédait des yeux glacés qui me transperçaient comme des aiguilles de glace, son pelage était de plusieurs nuances de gris et de blanc. J'avais peur. J'étais en face à face avec un loup ! Mais, bizarrement, je m'identifiais à cet animal. Puis, un aigle arrivait de nulle part et se posait sur mon épaule. Une voix retentissait dans ma tête :

— *Ta deuxième peau te plaît ?*

— Ma deuxième peau ?

Je devais être cinglée, je parlais à un aigle. Un aigle avec un petit accent anglais.

— *Tu n'as pas encore compris ?*

— J'ai peur d'avoir compris.

— *Vas-y, entre en contact avec ton loup.*

Je tendais la main pour la poser sur la tête du loup. Puis, confusion, tout tournait et je me retrouvais *dans* le loup. L'aigle

s'envolait.

— *Tu vois ! Rien de plus facile !*

Je n'émettais que des grognements animaux qui me surprirent moi-même.

— *Essaie la télépathie, si tu veux me causer. Tu n'as qu'à penser à ce que tu veux me dire.*

— *Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Je fais quoi ?* demandai-je, l'hystérie me guettant. Je laissai une flopée de jurons très fleuris franchir mes lèvres avant d'implorer : *Monsieur L'Aigle,...*

— *Monsieur L'Aigle ! Tanya, tu as déjà été plus perspicace ?* glatit l'oiseau.

— *Cam ?!*

Je me réveillai le souffle court. Le lendemain, je parlerais à Cameron dans la Pièce des Secrets : c'était peut-être cela que nous ne devions pas savoir ! La métamorphose n'était peut-être pas chose commune à Laeava !

En arrivant au tir, Preaphasar changea radicalement de programme :

— *Personne ne vous a donné des vêtements dignes de ce nom ? Ah là là, je dois tout faire dans cet arbre ! Allez dans votre chambre, je vous apporte ce qu'il faut.*

Je patientai donc. Preaphasar passa des vêtements par la porte entrouverte. Je les enfilai.

C'étaient une chemise blanche, une veste en cuir brun se fermant sur le côté avec des boutons, un pantalon en cuir brun également et des sandales de cuir — des habits d'Elfes, en somme. Enfiler ces vêtements me fit réaliser pour la première fois une chose qui avait de quoi m'effrayer : j'étais perdue dans un monde inaccessible de là d'où je venais, sans aucun moyen viable de retour. Laeava était un monde

dangereux, l'Elfe qui sait tout l'avait lui-même affirmé. J'allais devoir tuer, l'Elfe qui sait tout l'avait lui-même affirmé. J'allais, selon toute probabilité mourir là. J'allais devoir obéir ou payer mon insoumission au prix fort.

En me déshabillant, je m'aperçus que mon téléphone était dans la poche du pantalon blanc que j'avais en arrivant, ce qui me fit émerger de mes sombres pensées. Je le gardai même si, franchement, je ne pensais pas qu'il allait me servir à grand-chose. Nonobstant, demeurait quelque chose qui m'intriguait : je ne l'avais pas emmené en Angleterre. Je ne savais tout bonnement pas comment il avait atterri dans ma suite. Il était intact, de surplus. La batterie était presque morte, mais j'eus le temps de constater que toutes mes données demeuraient intactes elles aussi. De toute façon, je ne pouvais rien en faire. Je le posai sur ma table de nuit avant de rejoindre Cameron et Preaphasar.

Quelques jours plus tard, nous commençâmes l'entraînement en armure. Une Elfe m'aida à l'enfiler. Ce n'était pas du métal comme je m'y attendais, mais du cuir. Un cuir étrangement dur. Extrêmement léger mais dur. L'armure était, comme je pouvais m'y attendre, verte comme l'emblème de Laeava, le lierre, un symbole sacré. Le plastron était adapté à ma morphologie de femme. Il était divisé en deux parties, une pour la poitrine et une autre pour le ventre se terminant chacune en formant une pointe vers le haut juste au-dessus de la braconnière qui faisait plutôt office de ceinture. Les tassettes étaient stylisées tout comme les cuissardes, les genouillères, les grèves et les solerets. Les épaulières étaient en forme de feuilles et la cubitière, absente puisqu'elle ne permettait pas de positionner son bras correctement pour tirer. Le canon d'avant-bras était plutôt discret et le brassard, peu perfectionné. Dans ma braconnière, je trouvai une poche dans laquelle il y avait deux gantelets. Des gantelets spéciaux car ils n'étaient pas fait pour manier une arme, mais munis de griffes et de

clous pour le corps à corps. Je rangeai les gantelets et découvris d'autres gants : une paire pour le tir à l'arc et une autre pour l'escrime. Je me regardai dans le miroir. Mon reflet me faisait penser à un personnage de film fantastique médiéval - ou à une sauterelle, mais c'était moins glorieux.

Durant l'entraînement, je fus tellement nulle que j'eus l'impression de tout recommencer de zéro. C'était comme si je n'avais jamais pris les cours de Preaphasar auparavant. Il s'approcha de moi :
— Ne t'inquiète pas, mes premiers cours en armure ont été aussi chaotiques.

— Tu étais déjà plus doué que moi d'avance.

— On a tous commencé avec le même niveau : zéro. Certains vont plus loin que d'autres pour la simple et bonne raison qu'il veulent y arriver, se battre pour parvenir à leurs fins. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que tu feras.

CAMERON.

J'appréciais vraiment Preaphasar mais il avait le don de me mettre hors de moi à chaque fois qu'il courtisait Tanya ! Pourquoi faisait-il cela ? À Laeava, une race était incapable de ressentir de l'amour pour une autre, alors pourquoi s'amusait-il avec elle ? Ou alors, je me trompais totalement, devenais complètement paranoïaque et son comportement était tout à fait normal.

Malgré cette conclusion plutôt rassurante, je ne pus m'empêcher de ressentir un pincement au cœur lorsqu'il posa ses sales paluches sur sa taille.

Je le fusillai du regard ; il releva la tête pile-poil à ce moment-là. À mon grand étonnement, il m'adressa un petit sourire narquois qui eut pour effet de déclencher en moi une vague de jalousie incontrôlable.

TANYA.

Je repris courage. Preaphasar savait de quoi il parlait, je pouvais

lui faire entièrement confiance.

Après ce désastreux cours de tir : cours d'histoire de la mythologie et sur les Rêves, notamment leur fonctionnement.

— Il y a trois catégories concrètes de Rêves répertoriées à ce jour : il y a les prédictions. Ce sont des Rêves qui indiquent clairement une action qui se déroulera telle quelle tôt ou tard. Les visions abstraites tentent de nous dévoiler des secrets par des chemins tortueux et s'apparentent plutôt à des énigmes. Généralement, ce sont aussi des "prévisions" mis à part le fait qu'elles sont codées et désignent un futur plus large et des significations plus profondes. Les Rêves de jour sont rares et ne surviennent qu'à des Rêveurs puissants. Elles peuvent être abstraites ou représentantes conformes du futur. Tout se déroule toujours dans une pièce blanche dans laquelle il y a un propylée, nous ignorons pas pour quelles raisons. Hélas, toutes nos connaissances dans ce domaine sont purement spéculatives. Enfin, closons ce sujet et passons maintenant à l'histoire de la Création.

L'Elfe se redressa, s'éclaircit la voix puis entama son récit :

— Au tout début, il n'y avait rien. Puis, Kethi décida de combler ce vide qui l'ennuyait. Par la simple force de sa pensée, il créa Laeava, y fit pousser de la végétation, créa le ciel et l'eau. Il fit alors appel à ses cinq enfants : Makteh, Rrogder, Lorant, Eliadgar et Cloviss et les envoya sur Laeava en leur ordonnant de procréer la population de cette terre paradisiaque. Makteh, vénéré père des Nains alla s'installer son territoire et décida de modeler sa première création dans la pierre. Rrogder, vénéré père des Humains, décida de modeler sa première création dans le feu. Lorant, vénéré père des Fées décida de modeler sa première création dans l'air. Eliadgar, vénéré père des Elfes, décida de modeler sa première création dans un arbre et enfin Cloviss, vénéré père des Lutins, décida de modeler sa première création dans la terre. Tous leur donnèrent les attraits et les coutumes qu'ils souhaitaient. Hélas, Rrogder et Lorant eurent une terrible dispute et tous deux léguèrent leur haine pour leurs cousins à leurs enfants qui, par la suite, ne cessèrent jamais de se faire la guerre. Ceci est bien évidemment un résumé mais je vous donnerai un exemplaire à chacun de la copie de ce manuscrit écrit à l'aube des temps. Des questions ?

— Euh... oui.

— J'écoute.

— Y a-t-il d'autres dieux que Kethi, Lorant, Eliadgar, Cloviss, Rrogder et Makteh ?

— Oui. Il y a Ekatherina. Elle n'est pas très appréciée des Laeavans car la légende dit que son charme ravagera le cœur du fils illégitime de Rrogder. Je n'y crois pas tellement personnellement car Rrogder ne ferait jamais l'erreur d'entretenir une quelconque relation avec l'une de ses créatures et en plus de laisser un enfant sur son passage. C'est absurde. Et plus absurde encore ! Il est écrit qu'elle saura réunifier tous les peuples dans le feu et le sang... Le Livre Évincé contient des choses atroces et d'autres carrément aberrantes et ridicules. C'est pourquoi la majorité des Laeavans préfèrent ignorer ce livre. Ceux qui croient en ce genre d'inepties s'en cachent souvent.

Au nom d'Ekatherina, un étrange sentiment, un sentiment de renaissance s'empara de moi. Ma vision devint noire.

Entraînée dans une chute aussi vertigineuse qu'inexorable, j'ouvris les yeux. Ils se mirent à pleurer sur-le-champ tant la vitesse à laquelle je tombais était impressionnante. Malgré les larmes qui m'aveuglaient, je savais discerner la surface vers laquelle je tombais. Le sol ? Peut-être... J'aperçus enfin les écumes de petites vagues : la mer. Étant données les circonstances, l'atterrissage risquait de faire mal. Très mal. Paniquée, je fis l'effort de fermer mes yeux pour ne pas voir mon échéance arriver. L'eau qui se rapprochait m'angoissait, c'était mieux ainsi.

Une douleur cuisante apparut aux alentours de mes omoplates, puis s'intensifia jusqu'à frôler la limite du supportable. Intriguée par cet étrange phénomène, je tournai la tête dans le but d'en apercevoir la source. Je fus médusée de constater qu'une immense paire d'ailes noires légèrement translucides étaient apparues comme par magie. Des ailes. Je mis un certain temps avant d'intégrer l'information. Une époustouflante paire d'ailes noires semblait faire partie de mon corps,

comme un prolongement de mon dos. Hélas, la réalité refit bien vite surface lorsque je remarquai que la mer se rapprochait encore et toujours, un peu plus à chaque seconde.

Je possédais des ailes, je pouvais me sauver dorénavant. Mais comment les utiliser ? L'adrénaline monta d'un coup en moi : il ne me restait pas beaucoup de temps, quelques secondes tout au plus. Tant bien que mal, je tentai de rassembler mes idées et de me concentrer sur la seule et unique chose capable de me tirer d'affaire : ma nouvelle capacité à voler. Sans vraiment comprendre comment, elles se mirent à battre faiblement et très irrégulièrement. Heureusement, ce fut assez pour amortir ma chute, qui ne fut pas fatale. Je ne fis que plonger dans l'eau glaciale. Tellement glaciale que mon cœur cessa d'en battre un instant. Je ne parvenais plus à réfléchir, même mon nom ne me revenait plus à l'esprit. Des milliers de lames empoisonnées me traversaient les côtes, se plantaient dans mes poumons... Je poussai un long hurlement silencieux qui n'eut pour effet que de faire quelques bulles.

Soudain, des milliers de voix enchanteresses murmurèrent une seule et même parole :

— Tout est vrai... le Livre Évincé n'est pas un mensonge... Sa vérité fera surface dans peu de temps... Ekatherina...

Je me redressai violemment sur ma chaise en hurlant comme une possédée. Cette dernière bascula — au même titre que le bureau — et je m'écrasai durement à terre, en pleine proie à une crise de panique. J'étais essoufflée comme si je venais de courir un marathon, couchée au sol toute tremblotante. Je me sentais effroyablement mal. Pourtant, ce n'était pas un Rêve avec un grand « r » comme je m'en étais accoutumée mais simplement un rêve banal. Je m'étais endormie durant le cours de Preaphasar et cela avait visiblement perturbé mon esprit. Rien de plus. Rien de plus. Pourtant, cette terreur demeurerait inexplicable. Ce rêve insinuait clairement que j'étais Ekatherina. C'était absurde, je ne l'étais pas le moins du monde, j'étais parfaitement humaine — enfin si la catégorie « humain » acceptait les

humains aux pouvoirs surnaturels —, pas une quelconque déesse détestée des Laeavans. Je n'avais l'intention d'assassiner quiconque dans le feu et le sang...

Cameron se précipita sur moi, talonné de près par notre moniteur ; ils avaient tous les deux l'air catastrophés.

— Tanya ! Tu vas bien ?! Que s'est-il passé ?! Tu as eu une vision ?! s'enquérit Preaphasar.

Le jeune Anglais coupa court à ce flot de questions ininterrompu en me serrant dans ses bras, bouleversé :

— Qu'as-tu vu ? chuchota-t-il à mon oreille de façon à ce que personne d'autre ne l'entende.

— Ce n'est pas ce que tu crois...

— Tu sais, tu peux absolument tout me dire, jamais je ne te trahirai. Même si c'est grave.

— Je te promets que ce n'est rien de grave...

— Alors parles-en au lieu de me laisser avoir peur.

— Non... je suis désolée mais je ne te dirai rien...

Son étreinte se desserra un peu à cause de sa déception mais il n'ajouta rien, perdu dans ses pensées. Je surpris Preaphasar lui jeter un regard mauvais mais j'étais bien trop mal pour rajouter quelque chose. Que cachaient-ils enfin ces deux-là ?!

Après le cours, Cameron et moi allâmes nous promener dans les bois. Nous nous assîmes tous les deux au pied d'un arbre tandis qu'Emily qui nous racontait sa journée en esquissant de grands mouvements de bras. Nous ne la voyions presque plus. Pour cause : notre emploi du temps extrêmement chargé. Je savais que Cameron souffrait de cet éloignement. Le soleil se couchait lentement à l'horizon : une nourrice vint donc reprendre la fillette pour la mettre au lit. Cameron avait beau leur répéter qu'elle avait huit ans et qu'elle n'était plus un bébé, les jeunes femmes Elfes s'obstinaient à la traiter comme telle.

— Tanya, es-tu réellement sûre... de ne pas vouloir te confier à moi à propos de la vision ?

Je hochai la tête avec véhémence. Il persistait à croire que ce

petit rêve de rien du tout était une vision mais j'étais quasi certaine que ça n'en était pas une. Cameron avait de nouveau rougi comme une pivoine. Il faisait des nœuds dans un brin d'herbe.

— Ouais. Comme toi lors de notre vision à Worting. Tu ne me l'as jamais racontée en entier.

— Et je ne peux toujours pas.

Son visage reprit une couleur à peu près normale.

— Dis-moi le tien, je te dirai le mien.

— Tanya...

— Voilà, t'as choisi qu'on ait des secrets.

Il soupira en levant les yeux au ciel et choisit un nouveau brin d'herbe à torturer.

— Bon, OK... céda-t-il à contrecœur. J'ai rêvé de toi. Tu m'as hurlé à la figure que tu ne voulais plus jamais me revoir et que si tu entendais ne serait-ce qu'une fois parler de moi, tu me démontais la gueule personnellement.

Cameron me regardait droit dans les yeux. Mais sa voix avait tremblé, elle m'avait paru creuse, l'ombre d'un mensonge planait.

— Tu mens.

Il lança le brin d'herbe, vivement agacé par mon jeu du chat et de la souris.

— Tanya !

— Cam, je ne veux pas que cela creuse un fossé entre nous, mais sache que mon offre sera toujours valable ton secret — le vrai — contre le mien.

Il se leva rageusement et fit les cent pas en se passant les mains sur le visage. Je voyais bien qu'il était enragé, et c'était peu de le dire.

— Tu es vraiment une emmerdeuse, tu sais ?! Je sais que ce tu me caches est capital et toi, tu me fais languir en me disant neuneuneu, ton secret contre le mien !!! Mais là est bien le problème, Tanya !!! Je n'ai pas de secrets !!!

Je fus surprise par son ton, qui n'avait rien à voir avec le jeune homme doux qu'il était habituellement.

— Tu t'amuses à fabriquer des problèmes là où il n'y en n'a pas ! On

est coincés dans un monde de tarés, les gens nous prennent pour des magiciens, sans le moindre espoir de retour !!! Tu t'imagines ce que c'est d'être arraché à sa famille, ses amis ?! Tu es mon seul repère et tu t'amuses avec mes nerfs ! Tu ne peux probablement pas t'imaginer à quel point je fais des efforts pour me retenir de te botter le cul, en ce moment !

Mes yeux sortaient probablement de mes orbites. Il écumait de rage. La colère faisait fortement ressortir son accent.

— Parce que tu crois que je n'ai pas envie de t'en coller une non plus ?! Crois-moi, Cameron, si je ne te le dis pas, c'est qu'il y a une raison !

Il se figea.

— Tu... as vu quelque chose de dangereux pour moi ? Comme... je ne sais pas... la date et les circonstances de ma mort ?

— Non, ça ne te concerne pas toi.

— Dans ce cas, pourquoi...

— Tu ne serais plus jamais le même à mon égard, le coupai-je.

Il me serra contre lui tandis que les larmes me montaient aux yeux.

— Désolé de m'être emporté, je n'aurais jamais dû.

— Désolée de t'avoir poussé à bout, je n'aurais jamais dû...

Le soir, je montai voir Preaphasar dans sa suite. J'entrai. Il cacha brusquement quelque chose derrière son dos et ferma rapidement un livre gros de vingt centimètres d'épaisseur dans un nuage de poussière.

— Tanya ! Que fais-tu ici ? s'exclama-t-il nerveusement.

— Que faisais-tu ?

La suspicion s'insinua en moi. Il était louche. Que manigançait-il de pas catholique dans mon dos ?

— Je cuisinais.

Effectivement, sur la table derrière lui s'accumulaient plein d'ustensiles et d'ingrédients. J'en reconnaissais une grande partie car je les avais étudiés au marché. Le remord m'assaillit : et dire que je l'avais suspecté de faire des bêtises en cachette ! Je commençais à devenir paranoïaque !

Je le regardai faire un moment et quand je ne reconnaissais pas un légume, il m'en faisait goûter un bout et m'expliquait ses propriétés pendant qu'il préparait un « izayvirhaoffhfpahvhpgzyahhafeio » comme il dirait. Je tentai plusieurs fois de prononcer le mot de cette boisson censée soigner les maux de tête aigus, en vain. À la fin, j'obtins le droit d'en boire une gorgée.

— Mais une seule ! dit-il en me tendant sa préparation.

Cette dernière n'avait aucun goût définissable, ni bonne ni mauvaise. Cependant, elle me donna une irréprouvable envie de dormir.

Après le mois de prorogation, nous fîmes nos baluchons pour aller rendre visite aux Fées et ramasser des troupes pour la guerre.

Le problème du simple rêve que j'avais fait durant le cours d'histoire de la mythologie m'obsédait et Cameron se sentait toujours obligé d'en rajouter une couche en me harcelant de questions à ce sujet. Je savais qu'il ne fallait surtout pas que j'en parle. Je ne voulais guère mentir à Cameron ou à Preaphasar ni mettre la guerre en péril mais... j'éprouvais le besoin viscéral de garder ce secret. Du moins tant que je n'aurais pas élucidé ce mystère.

Pendant la semaine, nous avons eu plusieurs cours de géographie, d'histoire et d'équitation grâce auxquels nous connaissions le minimum de ce que devait savoir et savoir-faire un soldat. Notre ignorance sur les aptitudes de ce monde était un handicap et la charge de l'atténuer reposait entièrement sur notre enseignement.

Emily bondit dans mes bras et couvrit mon visage de baisers. Je la serrai contre moi en respirant une dernière fois le parfum des cheveux. Cameron ne put s'empêcher de se joindre à notre câlin, lui qui était réellement affecté par cette séparation de durée indéterminée avec sa sœur. Ce devait être dur pour lui, de laisser le seul membre de sa famille présent à Laeava avec des gens qu'il ne connaissait même pas...

— Mettons-nous en route car le trajet est long ! dit l'Elfe qui sait tout en talonnant son cheval.

Ce fut sur ces dernières larmes que nous dîmes adieux à Bora Pèra et à Emily...

Au soir, nous établîmes un campement et fîmes un feu. Cameron et moi nous installâmes l'un à côté de l'autre devant. Mes cuisses me faisaient un mal de chien : la chevauchée ne me réussissait pas !

— Les Fées ont l'air d'avoir un sacré mauvais caractère, lâcha le jeune Anglais afin d'amorcer une conversation susceptible d'apaiser notre stress grandissant.

— Ouais, ça va être difficile de les rallier aux Humains pour éliminer les Conspirateurs qui commencent à organiser des raids dans tout Laeava. Ils percent nos défenses.

La pression que ses premières paroles avaient retirée revint en force grâce à mon formidable don pour plomber le moral à tout le monde.

— On réussira peut-être à les rallier à nous, mais peut-être pas éviter une nouvelle guerre entre ces deux peuples après celle-ci. À moins que pendant la guerre, des liens de fraternité se créent...

— C'est beau de rêver, Cam.

Il leva les yeux au ciel, presque amusé de voir que mon angoisse m'empêchait de positiver.

— Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qui t'a fait si peur dans ton rêve ? riposta-t-il afin de me prouver qu'il était meilleur que moi dans l'art de plomber l'ambiance.

C'était de bonne guerre, il fallait se l'avouer.

Je me raidis avant de soupirer, exaspérée par ses questions incessantes à propos de ma vision.

— Cam... On a déjà mis le sujet sur le tapis plusieurs fois. Pourquoi insistes-tu ?!

Il me jeta un regard oblique en faisant machinalement des nœuds dans un brin d'herbe. Je comprenais son trouble. Mais tout révéler

était au-dessus de mes forces, une partie de moi voulait tout garder à tout prix.

— Je suis ton ami... tu sais que tu peux absolument tout me dire.

Non, Cameron n'était pas mon ami, il était bien plus: un frère de cœur. Et c'était justement tout lui révéler qui me faisait peur. Tout me terrifiait dès qu'il s'agissait de lui. Et du panthéon...

— Pas ça. Je... pense... que cela pourrait nuire à notre amitié. Pas le pseudo rêve évidemment mais bien ce qu'il cache ou ce qui en découlerait

Il serrait le poing tellement fort que ses jointures blanchissaient.

— Dans ce cas, je veux savoir encore plus. Je finirai par tout découvrir, en faveur ou contre ton gré. C'est toujours comme ça, les secrets. On finit toujours par les dévoiler au grand jour.

Sa phrase me fit peur. Enfin... fit peur à la partie de moi qui emprisonnait ce secret au plus profond de mon être dans l'espérance de l'y enterrer pour ne plus jamais le voir en ressortir.

— Alors, je veux que mon secret reste secret le plus longtemps possible.

CAMERON.

Je regardai le beau visage de Tanya. Je discernai le conflit intérieur qui se jouait en elle. Bien que sa réticence à me raconter son rêve me vexât, je la comprenais. Moi aussi, si j'avais connaissance d'une chose qui pourrait mettre nos relations en péril, je tenterais de tout dissimuler aussi longtemps que possible. Tanya s'installa contre moi, ce qui fit battre mon cœur à la chamade, au risque de me provoquer un arrêt cardiaque.

— Je te jure que ton rêve n'aura aucun impact sur notre amitié.

Puis je me souvins une fois de plus du rêve que j'avais fait dans la rue avec Edward, Sean et Adam. Celui-ci, si j'avais daigné le lui raconter, aurait bien pu tout casser. Surtout si mes sentiments n'étaient pas réciproques... Et cette maigreur à effrayer des cadavres... ce sourire qui cachait tellement de souffrance et de sous-sentiments... Le sourire de la mort qui avançait vers elle pour lui prendre la main...

Rien que d'y songer à nouveau, les poils se dressaient tous seuls ! Mais je savais que Tanya était loin d'être quelqu'un de faible, qu'elle pouvait se relever après tous les coups imaginables, elle triompherait. Après tout, ce rêve ne la montrait pas morte mais dans un piètre état. Il pouvait n'être qu'une mise en garde, non une annonce de son décès certain dans un futur plus ou moins proche. Peut-être broyais-je du noir pour peu après tout...

TANYA.

J'aperçus Tima Ké Sathi qui était assis seul dans son coin.

— Je reviens tout de suite, dis-je, ravie de trouver une occasion de m'échapper de cette discussion gênante.

Je me dirigeai vers l'Elfe soldat et m'assis à côté de lui. Le regard critique de Cameron nous pesait dessus. Je l'ignorai, peu encline à subir ses reproches silencieux.

— Vous ne devez pas vous en vouloir.

Il réfléchit un moment puis prit une grande inspiration :

— Si, j'ai failli tuer une jeune fille même pas adulte et tous ses compagnons, qui, pour la plupart, sont plus jeunes qu'elle, débita le guerrier d'une traite.

— Vous ne l'avez pas fait et de toute façon, je suis sûre que vous avez hésité.

— J'avoue que j'ai un peu flanché quand vous avez dit aux autres de ne pas regarder et que vous m'avez fixé droit dans les yeux. Votre regard n'était pas implorant comme celui des traîtres que j'ai abattus de cette façon, le vôtre était déterminé. Ça m'a déstabilisé. J'ai admiré votre courage. Le courage que j'aurais dû avoir pour baisser mon arc et contredire mon chef. Pramukha était déjà quelqu'un de fort peu apprécié, même par l'Elfe qui sait tout. Il ne se sent même pas coupable de ce qu'il a failli faire et m'a même traité de mauviette lorsque j'ai quitté l'armée d'élite. (Une lueur de haine pure traversa son regard). Alors, je vais vous donner un conseil, méfiez-vous de lui. Il complotte quelque chose de mauvais contre vous, vos amis et contre l'Elfe qui sait tout. À cause de vous, il a perdu l'estime de ses soldats,

la chose à laquelle il tenait le plus au monde.

— Mais pourquoi...

— Je ne le laisserai pas vous faire du mal. Autrement dit, je m'engage à être votre espion, mon arc est à votre service.

— D'accord. Mais vous savez, vous n'êtes pas obligé de...

— Si je ne le fais pas, je n'aurais jamais l'esprit tranquille et si vous mourez à cause des machinations de mon chef (ex-chef devrais-je dire), je m'en voudrais jusqu'à ma mort, aussi lointaine puisse-t-elle être dans le futur.

— Je vous remercie Tima Ké Sathi.

Je revins près de Cameron, légèrement estomaquée par la tournure inattendue — et carrément disproportionnée selon moi — qu'avait prise cette discussion :

— Qu'est-ce que tu fichais avec ce pourri ?

— De un ce n'est pas un pourri, de deux jusqu'à ce que je lui rende visite, il était un homme brisé, de trois, il vient de me proposer SA protection et SA parole.

— Et que valent SA paroles et SA protection ?

— SA vie et la nôtre.

— Bon, OK, mais ne lui fais pas trop confiance.

— Monsieur ne ferait-il pas une petite crise de paranoïa ?

— Pas le moins du monde, contredit-il, l'expression bougonne.

Preaphasar vint se placer entre nous et la conversation prit une tournure plus joyeuse grâce à sa bonne humeur communicative.

Quatre jours de voyage plus tard, je me réveillai en sursaut dans ma tente. Quand j'ouvris les yeux, je vis Pramukha qui me pointait d'une flèche sur le cou.

— Lève-toi ! ordonna-t-il sèchement.

Je m'exécutai, pas trop pressée que son arme me transperce pour m'arracher à la vie.

Dis donc, Tanya ! À chaque fois que tu es à deux doigts de crever, tu deviens brusquement très poète ! ironisai-je malgré ma

situation pas très enviable.

Je me sentis blanchir sous le coup de l'insoutenable montée d'adrénaline que je subissais : vite vite vite, trouver une échappatoire ! Mais il n'y en avait aucun viable, je le savais plus que bien...

— Je m'étonne qu'une gamine comme toi m'ait fait perdre autant. Mais tu vas payer pour tout et alors là, tu seras pardonnée. Tes crimes seront expiés.

— Pardonnée de quoi ? Quels crimes ? demandai-je tandis que j'avais du mal à déglutir et la désagréable impression que j'allais vomir mes boyaux.

Le moment de poésie était indubitablement passé.

— Pardonnée d'être intervenue dans ma vie.

Le sang dégouлина de mon cou, ce qui fit tressauter ma jambe droite sous l'assaut de toute une panoplie de sentiments néfastes. L'heure de la mort avait-elle déjà sonné ? Pas si vite quand même !

Je commençais (« finissais » correspondrait mieux comme terme étant donné que je ne ferais plus long feu de toute évidence) à désespérer quand je vis arriver par derrière Cameron et Tima Ké Sathi armés d'arc. Hélas, Pramukha prit conscience que je regardais derrière lui. Presque aussitôt, je sentis la pression sur mon cou se durcir.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous me surpreniez si facilement.

Pramukha allait me tuer quand une flèche lui traversa la gorge. Le sang m'éclaboussa. Je vis le chef d'arme Elfe s'effondrer. Derrière lui se tenait Cameron, les yeux vides, sous le choc de ce qu'il venait de faire et Tima Ké Sathi qui essayait de réanimer ce qui ressemblait alors à son fantôme. Je m'approchai de lui. Il tourna vers moi un regard vide et me dit d'une voix tremblante :

— Tanya, je... suis désolé j'aurais pu te tuer mais je n'avais pas confiance en Tima Ké Sathi, Pramukha allait te tuer et je n'ai pas réfléchi et... j'ai peur. J'ai peur. J'ai peur d'avoir changé.

— Non, tu n'as pas changé, tu es toujours Cameron Hightley, dix-sept ans, originaire de Basingstoke dans le Hampshire en Angleterre... rien n'a changé. Tu ne lui aurais pas tiré une flèche, je serais dans un beaucoup plus mauvais état, le rassurai-je en étouffant un sanglot.

Malgré tout, il resta de marbre. Il tremblotait, avait la chair de

poule. Il tournait et retournait nerveusement son arc orné de magnifiques gravures de lierre dans sa main. Ses veines saillaient. Il bouillait intérieurement, je n'étais pas dupe. Il essayait de se contenir, de ne pas laisser son mal-être remonter à la surface. Ce n'était pas quelque chose de bien, je le savais pour en avoir fait l'expérience. Il devait prendre l'air, se lâcher. Vite. Alors, je me mis sur la pointe des pieds et lui posai un baiser sur le front, ce qui parut le réveiller un peu.

— Tanya, tu es couverte de sang, m'informa-t-il d'une voix faiblarde et paniquée.

— Ce n'est pas le mien.

Il parut un peu rassuré par cette perspective.

— Vous devriez aller vous coucher. Je m'occupe du corps.

— Non, Tanya, reste avec moi.

Nous sortîmes de la tente et marchâmes dans les bois en silence un moment. Les bruits de la nuit me ressourçaient après toutes ces visions d'horreurs. J'entendais la respiration saccadée et irrégulière de Cameron qui tremblait comme une feuille à côté de moi. Je lui jetai un œil : une perle de sueur froide coulait le long de sa tempe et ses cheveux blonds emmêlés reflétaient la lumière des Lunes Laeavanes. Ses yeux s'embaient un peu plus à chaque pas même si je voyais qu'il tentait autant que possible de retenir ses pleurs devant moi.

— Tanya, est-ce que tu me considéreras toujours comme avant ?

— Comme tu l'as fait pour moi quand tu as appris pour mon passé tumultueux.

— Si Emily savait...

— Elle serait fière d'avoir un frère qui la défend.

— Je ne sais pas...

— Moi, je sais.

— Elle me manque tellement...

— On la reverra bientôt, ne t'en fais pas, elle est en sécurité... le rassurai-je.

Nous nous étions assis au bord de la Madineih, une rivière Laeavane. Cameron s'endormit trois heures avant le lever du soleil. Je caressai ses cheveux en repensant à Pramukha ; ce dernier n'avait rien

dans sa vie. Aucun but, aucune issue, aucun ami, c'était un pauvre type. Il n'avait rien su bâtir dans sa misérable existence d'immortel. Imaginons que ma tentative de fugue ait échoué, je serais quelqu'un comme lui. Cette pensée me percuta violemment : j'avais échappé de peu au naufrage.

Quand la troupe apprit la mort du chef et de ses circonstances, ils enterrèrent le corps sous un chêne et taillèrent dans un rocher la pierre tombale :

Ci-gît un traître mort pour avoir essayé de tuer une
Magicienne.

Pramukha :

Né le 56e jour Dairasanaya 3 653
Décédé 253e jour Dairasanaya 14 598 150

Laeava, Contrées Elfiques.

Les funérailles eurent lieu sans cérémonie, ni prière ni bénédiction, châtiment accordé aux traîtres que la vie n'a pas eu le temps de punir.

CHAPITRE IV : Départ précipité.

DEUX SEMAINES ET DEMIE PLUS TARD.

— Terre des Fées en vue !!! hurla l'un des éclaireurs.

Le stress me noua les entrailles. La haine qui animait les Fées et les Humains était un obstacle pour le rassemblement des troupes. Plus qu'un obstacle même : un danger.

— Regarde comme c'est magnifique ! s'exclama Cameron, me tirant de ma rêverie.

En effet, la terre des Fées est l'une des plus belles choses qu'il m'ait été donné de voir dans ma courte vie. Ce palais de verre au milieu de cette vallée en plein coucher de soleil réfléchissait la lumière somptueusement. Le spectacle était époustouflant. Pourtant, c'était une terre déboisée et « urbanisée » (autant qu'il en était possible dans un endroit moins développé que la Terre). Les fleurs y poussaient deux fois plus vites et plus belles que dans les autres endroits de Laeava et les oiseaux avaient des couleurs chatoyantes magnifiées par les éclats de lumière.

— Retirez vos carquois et lâchez vos arcs ! nous ordonna une voix au-dessus de notre tête.

Une fois l'ordre exécuté, une vingtaine de Fées hommes et femmes vêtus de bleu nuit, possédant des ailes de toutes les couleurs se regroupèrent devant nous.

— Que nous vaut l'honneur de la visite d'une armée d'Elfe ?

— Les Conspirateurs, répondit platement l'Elfe qui sait tout.

Il faisait preuve d'un calme olympien, comme si nous n'étions pas menacés d'une centaine de poignards.

Quand un Fée hurla :

— Des Humains ! Ils ont caché des Humains dans leurs rangs !

Les Fées dégainèrent tous leur poignard, prêts à transpercer quiconque oserait bouger le petit doigt.

— Paix. Ils sont sous ma protection.

— Vous venez de vous proclamer ennemis des Fées ! Tout Humain entré dans nos Contrées est condamné à subir notre sentence et à ne plus jamais en sortir.

Je me tassai sur ma selle. J'avais soudain l'envie de devenir invisible et de partir de là au plus vite en courant dans tous les sens. Rester entre les mains de Fées belliqueuses ne me tentait pas tellement.

— Voici Cameron Hightley et Tanya Hightley.

— Qu'est-ce que leurs noms changent ?

— Rien mais leurs aptitudes, si. Ils sont notre seule chance de nous en sortir et d'éliminer les Conspirateurs.

— Mais enfin, ce ne sont que des enfants et Humains en plus ! Et quand bien même ils sauraient manier à la perfection toutes les armes que ça ne changerait rien contre une armée de Conspirateurs !

— Ce sont des Magiciens et des Rêveurs ! Le garçon et la fille parlent aux animaux et maîtrisent entre autre la glace et le feu. L'un d'eux est l'Étranger !

Il avait un peu menti car on *pourrait* faire de la magie mais on en était encore parfaitement incapables. Au nom d' " Étranger" un frisson parcouru le Chef des Fées, Florian. Pas un frisson d'horreur ; juste de l'impatience mêlée à... de l'incrédulité ? De l'admiration ?

— L'Étranger ? répéta-t-il d'une voix blanche.

Je ne comprenais guère en quoi le fameux Étranger les perturbait tant mais mon instinct de survie me chuchotait d'agir pour garder ma petite vie sauve. Je fis signe à Cam de descendre de son cheval. Nous descendîmes simultanément de notre monture, décidés à en mettre plein la vue de nos spectateurs. Depuis le rêve du loup et de l'aigle, nous n'avions jamais réellement tenté de nous transformer mais dans de tels cas de forces majeures, risquer le tout pour le tout était nécessaire.

— Que...

Nous avançâmes jusqu'à être en face du groupe de Fées puis nous nous transformâmes. Elles hurlèrent cependant que Florian nous dévisageait calmement avec des yeux ébahis.

— Nous les acceptons dans Dachifumu, conclut-il finalement, sans même concerter ses conseillers dont les visages se déconfirent.

Une clameur de désapprobation parcourut ses partisans mais il n'en tint point compte, comme obnubilé par la puissance que nous représentions. Sûrement rêvait-il déjà d'user de nous à ses propres fins...

Même l'Elfe qui sait tout n'était pas au courant pour notre autre pouvoir. Une pierre deux coups. Nous ne lui avions rien révélé au sujet de nos éventuelles transformations.

— Mais ce ne sont que des enfants ! Nous ne pouvons pas fonder tous nos espoirs sur *eux* ! finit-il néanmoins par protester malgré son admiration mal dissimulée.

— Je tiens à préciser que le garçons a dix-sept ans, dix-huit très bientôt et qu'il est donc considéré comme adulte depuis pas mal de temps.

— Et la fille ?

— Elle aura seize ans dans moins de cent jours. De toute façon, elle est très mature moralement comme physiquement. Donc vous n'avez pas de raison de vous inquiéter sur leur maturité.

— Vous avez gagné, concéda Florian. Je les accepte dans Dachifumu le temps que nous négociions.

Nous reprîmes notre apparence humaine, soulagés d'avoir échappé au pire. Nous entrâmes dans le palais en compagnie de Fées très hostiles à notre présence. Le hall était, tout comme la façade, fait de verre mais, bizarrement, impossible de voir à travers. Ce n'était pas du miroir non plus, il ne possédait aucun reflet. Cela y ressemblait tellement et en même temps, pas du tout. Cameron regardait le plafond.

Un Fée me tira de ma pensée :

— Les deux Humains, si vous venez réellement d'où vous prétendez, vous devez sûrement vous demander quelle est la matière composant Dachifumu, dit-il avec froideur. C'est du datika.

Je remarquai alors que toute l'armée n'était pas entré, seulement Tima Ké Sathi — nouvellement élu chef d'armes suite au décès de Pramukha — , l'Elfe qui sait tout, Preaphasar qui devait continuer

notre entraînement et quelques vagues connaissances.

— Je vais vous conduire à vos chambres, vous donner des vêtements convenables et entraîner les Magiciens à manier le poignard. Je m'appelle Draëllys.

Quand ledit Draëllys ouvrit la porte de ma chambre, je sentis Cameron me glisser un mot dans la main. Une fois la porte refermée, je vérifiai que personne ne m'épiait, risque tout-à-fait justifié étant donné que je me trouvais en territoire ennemi, avant de le lire :

R.D.V dans ma chambre après le dîner. J'ai certaines choses à te confier qu'il aurait été plus approprié de dire dans la Pièce des Secrets mais ça ne peut plus attendre. Je ne peux plus attendre.

Je me demandais ce qu'il avait à me dire de si important, une chose si cruciale qui ne pouvait plus attendre et plutôt secrète. En déposant le papier sur ma table de nuit, je vis les vêtements posés sur mon lit, un immense lit à baldaquins avec des draps turquoises. Il y avait une grande armoire et un bureau en bois avec de l'encre et des plumes, le sol était en parquet et les murs peints en bleu et blanc. J'enfilai une robe faite de multiples voiles bleus nuit. Elle n'était pas du tout confortable mais bon, si me plier à leurs traditions pouvait aider à sauver ma peau...

Mon cœur battit à tout rompre lorsque, dans la glace, je me vis, les magnifiques ailes déployées, les cheveux relevés en chignon, et coiffée d'un genre de plumes noires me revenant sur les tempes. J'avais des griffes d'au moins quinze centimètres. Je portais une robe noire comme celle dans mon rêve, le bas en voilage et le haut en genre de bustier en cuir. J'avais l'air menaçante mais j'étais belle. En fait, quand j'étais Ekatherina, j'avais quelque chose en plus. L'étonnement me serra le cœur. Je regardai mes vêtements, puis le reflet : le miroir ne renvoyait pas ma véritable image. Ou peut-être était-ce ma vraie image mais celle que je ne voulais pas voir ?

Du calme, Tanya, le pouvoir commence à te monter à la tête, tu

es en train de te prendre pour une déesse ! Reprends-toi vite !

Je détournai le regard du miroir, toute chamboulée. Encore une hallucination. En effet, je ne me tenais pas en grande estime et voir ce que j'aurais pu être si... je n'avais pas mal tourné me... déstabilisait. Je continuais à m'habiller, morose. À ma grande surprise, il n'y avait pas de chaussures. Par conséquent, j'enfilai mes sandales elfiques. En fait, c'était logique qu'il n'y eût pas de chaussures, les Fées n'utilisaient quasiment jamais leurs pieds.

Quand je sortis de ma chambre, une Fée me guida jusqu'à la salle à manger sans un mot, le visage fermé. Je ne lui avais rien fait. Pourtant, je me heurtais directement à un mur de haine construit sur le préjugé.

Je m'assis à côté de Cameron. Un silence gêné s'installa. Toutes les Fées, qui étaient assises à la table, nous reluquaient avec insistance pendant que nous mangions. Je craignais d'avoir de la nourriture entre les dents ou d'avoir de la sauce autour de la bouche ou d'en mettre à côté.

Puis tout à coup, Florian s'exclama :

— Vous essayez vraiment de me faire croire que ces deux coincés vont nous rendre le pays ?

L'Elfe qui sait tout se racla la gorge bruyamment en signe de mécontentement.

— Quoi ? C'est la vérité, deux gamins qui ont l'air de ne rien connaître à la guerre, qui sont des Humains ne venant pas de *notre* monde, pas fichus d'en placer une et qui ne regardent que leur assiette, ça ne sent pas le caractère que doit avoir un bon Magicien, un bon Étranger ni même celui d'un bidasse. Des vrais gosses immatures et complètement inconscients ! On dirait qu'après le repas, ils vont aller jouer dans un bac à sable ! C'est tout purement ridicule ! Une véritable mascarade cette soi-disant guerre !

Cameron leva la tête vers l'homme en question.

— Alors ça, c'est la meilleure ! Nous sommes le seul espoir de ton pays et tu te permets encore de nous critiquer ! C'est une tradition chez vous de prendre les gens pour les idiots ? Vous ne pouvez vous permettre de faire un commentaire sur ma maturité, je suis un homme

accompli ! Un conseil si vous voulez garder la tête sur les deux épaules : ne remettez PLUS JAMAIS en cause notre crédibilité ! Vous non plus, vous n'avez pas l'air d'un guerrier ! Avec vos yeux de cochons, votre moustache ridicule et votre bedaine qui dépasse de cinquante centimètres de votre pantalon ! Ce n'est pas pour cette raison que je me suis permis de vous le faire savoir ! Enfin... oui mais... non. Pour couronner le tout, nous sommes sur des terres où les habitants sont les plus bouchés, racistes et CONS que j'aie rencontrés de ma vie ! Sur ces bonnes paroles, je prends congé !

L'énervement faisait ressortir très fort son accent anglais. Il sortit à grands pas de la salle à manger et claqua la porte derrière lui. Un peu mal à l'aise, je dis, en me dandinant sur ma chaise comme une idiote, bien sûr :

— Il n'a pas tout à fait tort, alors réfléchissez à ses paroles.

— Ouais, tu es sa diablesse de sœur, de toute façon ! Je n'aurais jamais dû vous offrir un dîner comme celui-ci, c'est du gaspillage ! Au prochain repas, vous aurez une place de choix dans mes porcheries !

Je fis volte-face, complètement hors de moi. Il perdit son assurance face à mon regard impérieux. Je m'avançai, grimpai sur la chaise puis sur la table et renversai son verre de vin sur son costume d'apparat d'un coup de pied.

— Voyez ce à quoi se résume être « quelqu'un » ! Rejeter les gens qui ne vous ressemblent pas qui ne sont pas pour autant inférieurs à vous. Et si, il y avait une autre façon de vaincre que de se chamailler entre nous ? Et si, pour ce faire, nous devons nous battre tous, main dans la main ? Ne faire plus qu'un ? Je suis sûre que vous ne vous rappelez même plus la raison pour laquelle vous n'aimez pas les Humains ! En ces temps sombres, le véritable ennemi guette, il attend le bon moment pour frapper et nous mettre à genoux. C'est pour cette raison que nous devons mettre nos vieilles querelles de côté et nous unir. Il est temps de mettre un terme à ces gamineries !

Je me penchai sur Florian, Chef des Fées et Fée qui m'avait insultée et approchai mon visage à quelques centimètres du sien.

— Et c'est également pour cette raison que je ne t'ai pas encore démonté la trogne.

Je le fixai droit dans les yeux d'un air condescendant en sachant très bien que j'avais l'air tellement enragée que c'en était flippant. Il sentait la peur. Malgré moi, je partis dans un fou rire irrécupérable. Florian s'empourpra d'énervement :

— Quoi ?! Pourquoi vous riez ainsi ?! La situation n'a rien de cocasse !

— Vous auriez vu votre tête !

J'essayais tant bien que mal de reprendre mon sérieux.

— Vous voyez, je vous fais peur, vous me craignez. Pourquoi ? Parce que je connais la recette parfaite pour faire peur, avoir l'air cruelle. C'est en faisant peur que l'on gagne le respect de grands bonshommes comme vous qui se prennent pour l'élite. Je viens de faire effondrer, en un seul regard, toutes vos convictions quant à votre puissance. Maintenant, grâce à moi, vous savez que vous n'êtes pas le haut de la chaîne alimentaire et que de nous deux, le prédateur, c'est moi.

Je partis calmement de la salle où régnait un silence de mort. Arrivée devant la porte de la chambre de Cameron, je frappai.

— Entre.

Il était assis devant son bureau, les coudes dessus. Il se passait nerveusement les mains sur le visage.

— Tu sais tu as eu raison de leur livrer ton point de vue, ils ont peut-être matière à réfléchir.

— Tu parles ! Ils se contrefichent de ce que je pense ! En plus, j'ai l'impression que je viens de gâcher une partie de la future armée. Je m'en veux et en même temps je me dis que ces sales cochons de Fées ont bien mérité que je leur remette les pendules à l'heure. Je me suis emporté, je n'aurais pas dû...

Je pris une chaise et m'assis à côté de lui.

— Tu ne devrais pas avoir autant de remords. Leur haine envers notre race les aveugle, ils ne voient pas le véritable problème. Bon, il est vrai que nos coups de gueule n'étaient pas la manière adéquate de trouver un terrain d'entente mais...

— Tanya, ce gars-là et peut-être d'autres vont m'en vouloir, et vont essayer de me tuer alors surtout ne te mêle pas à ça.

— Mais...

— J'ai vu jusqu'où je suis capable d'aller pour te protéger et je pense

que je pourrais encore aller plus loin et je ne veux pas avoir à le refaire.

— Mais enfin Cameron tu crois vraiment que parce que c'est risqué, je vais te laisser traverser ça seul ? Et puis, tu n'es pas obligé de te sacrifier pour moi, ce n'est pas ton rôle.

— S'il te plaît, ne discute pas.

— À ce que je sache, ce n'est pas parce que tu es majeur que tu as le droit de me donner des ordres de cette manière !

— Tanya...

— Fous-moi la paix ! Rien que pour t'embêter, je vais non seulement m'en mêler mais en plus, je vais mettre toute la faute sur moi ! De toute manière, pendant ton absence, j'ai pris la parole à ma sauce et je ne suis pas sûre que ça ait plus à tout le monde !

— Écoute-moi... essaya-t-il de dire en m'attrapant le poignet tandis que je sortais. (Il ferma la porte et il m'obligea à me tourner vers lui). Écoute-moi. Je suis prêt à donner jusqu'à ma vie pour sauver la tienne. Je veux que tu fasses attention à toi. Alors... pourquoi te mets-tu en danger inopinément ?

— Je... Parce que... tu... bafouillai-je.

Il m'avait prise au dépourvu. Il venait de dire qu'il était prêt à mourir pour moi, ces mots résonnaient dans mon crâne et m'empêchaient toute réponse viable. Finalement, je lui fis un crochet. Il s'étala à terre.

— Encore un truc, je sais me défendre alors arrête de me protéger, OK ?

— Laisse-moi deviner, c'est pour ça que j'ai dû tuer Pramukha ? J'ai tort ?

J'avais tellement envie de le frapper que je décidai de tourner les talons afin de ne pas avoir recours à des gestes ou des paroles que je regretterais à coup sûr. Ma chambre étant juste en face de la sienne, en à peine trois pas j'étais dans ma suite. J'entendis sa porte s'ouvrir. Il frappa à la mienne.

— Tanya, ouvre-moi s'il te plaît !

— Tu y croyais vraiment ?

— Non, mais j'espérais.

— Et si je t'ouvre, que vas-tu faire ? Me crier dessus ? Me dire de faire un gros dodo autrement je serai fatiguée demain ?

— Non, je peux le faire à travers la porte.

— Me frapper ? Ne te gêne surtout pas, j'ai l'habitude. Mais il va falloir que tu entres et ce n'est pas gagné.

— Tu sais bien que je serais incapable de te frapper.

Tout à coup, une bouffée de remords m'envahit : je venais tout de même de le faire tomber alors que lui n'aurait jamais osé. Je m'effondrai sur le lit et éclatai en sanglots. Il parut l'entendre.

Oh non ! Il allait encore me prendre pour une gamine ! Mais qu'est-ce que j'étais débile ! J'étais en train de lui rendre la vie impossible avec mes brouilles et mes petits complexes de, de ... de gamine ! Je l'entendis soudain hurler de douleur. Catastrophée, je sortis de la chambre.

Cameron gisait à terre, un poignard planté dans l'épaule droite, sous la clavicule. Je vis aussi, à quelques mètres un Fée de plus ou moins quinze ans s'enfuir en volant.

— Sauras-tu tenir encore un peu ?

Il arriva à articuler entre deux gémissements :

— Je crois.

Je me métamorphosai et me lançai à la poursuite de son agresseur. Les griffes de mes pattes patinaient un peu sur le sol, émettant un crissement abominable. Si seulement j'étais un aigle comme Cameron, je pourrais le choper au vol. Heureusement, les plafonds — ici du moins — n'étaient pas hauts. Une fois à son niveau, je bondis aussi haut que possible et attrapai le morveux. En retombant à terre, je repris ma forme habituelle. Il se débattit mais je le retenais par la peau du cou pour le plaquer violemment au mur.

— Alors, on s'amuse à planter des poignards sur tout ce qui bouge et on s'enfuit à tire-d'aile ?

— Ton frère n'est pas « tout ce qui bouge », il était ma cible. Il l'a bien mérité : il a couvert de honte mon père, mon peuple et il gâché toutes les chances que les Fées rejoignent son armée. Il est l'enfant le plus idiot et détestable que j'aie rencontré de ma vie. Et je peux te dire que j'en ai déjà rencontrés beaucoup !

— Je vais te buter.

— Ça m'étonnerait ! s'exclama-t-il me crachant dans la figure.

Mais à peine eut-il le temps de faire quelques pas que je le rattrapai.

— Où vas-tu comme ça ?

Je lui envoyai une taloche des plus magistrales. Il gémit. Je lui balançai mon poing dans le ventre. Il pleura. Il reçut mon pied dans les côtes qui émirent un craquement.

— Que t'imaginais-tu ? Tu n'avais aucune chance contre quelqu'un comme moi.

Je lui envoyai mon poing dans la figure. Sa mâchoire se brisa.

Au cours d'un acte violent, l'adrénaline monte inexorablement. Je n'avais pas su m'arrêter à cause de l'adrénaline et j'avais continué à la frapper alors qu'il n'en avait plus besoin.

Je le traînai par les cheveux jusqu'à le relever. Je frappai sa tête contre le mur. Une fois, deux fois, trois fois, à la quatrième, je parvins à me maîtriser, juste à temps : un coup de plus et je le tuais.

Je le lâchai, abominée par la violence mon acte. Je ne laissai pas pour autant mon dégoût s'afficher sur mon visage. Le sien était couvert de sang, il lui manquait pas mal de dents, son nez était éclaté, ... Les remords m'envahirent.

— Je ne devrais pas. Avec tout ce que je t'ai infligé, t'es défiguré à vie. Ça te va bien le nez en patate. J'espère que tu es content de ton nouveau style. D'ailleurs, si tu voulais tuer Cameron, je tiens à te dire que tu as raté ta cible. Tu l'as touché à l'épaule.

Je lui crachai dans la figure.

— Je sais que ce n'est pas très féminin mais ça soulage toujours.

— Vous êtes la personne... la plus monstrueuse que j'aie rencontrée... vous êtes un monstre. Aucune personne... ne condamne quelqu'un sans le moindre... remord... comme vous le... faites. Les gens comme vous ne... méritent qu'une chose... mourir dans les pires souffrances et... agoniser durant des semaines entières...

— Quelqu'un de minable comme toi ne devrait pas se mêler des affaires des grands. Tu t'es mesuré à moi en te sentant homme, tu reviens en rampant comme une larve, en enfant fragile pleurant dans

les jupes de sa mère. Je suis bien consciente que lorsque je mourrai, je ferai partie des âmes déchues, mais je m'en fiche.

— Mon père... le grand... Florian... viendra pour te massacrer...

— S'il vient, comptez deux nez en patate dans ta famille.

Je m'essuyai le visage. Avec la raclée qu'il s'était prise, il ne risquait plus de me poignarder par surprise. Je courus vers l'endroit où j'avais laissé Cameron. Ce dernier saignait tellement qu'il en était tout blanc. Je m'agenouillai à côté de lui, lui retirai sa veste et déboutonnai sa chemise pour essayer de retirer le poignard mais il stoppa mon geste.

— Arrête, je... vais crier et... alerter tout le monde.

— Mais...

— Il faut que nous nous enfuyions. Autrement, nous aurons... tout un peuple... sur le dos.

— Si tu parviens encore à te métamorphoser, je serais capable de te porter...

Une fois métamorphosé, je le pris dans mes bras et entrai dans ma chambre en tornade.

— *Mais que fiches-tu ?! La sortie se situe de l'autre côté !*

— Je laisse un mot à l'Elfe qui sait tout pour lui faire signifier qu'on se retrouve dans les Contrées Humaines. De toute façon, si nous sortons par la grande porte, nous nous ferons remarquer.

Je déposai Cameron sur mon oreiller puis m'installai au bureau.

Cameron et moi devons fuir, nous nous dirigeons vers les Contrées Humaines.

Tanya et Cameron.

J'attrapai Cameron aigle, raflai mon arc, mon carquois et mes flèches. J'ouvris la fenêtre.

— La porte est sûrement fermée.

J'attachai bout à bout les rideaux de mon lit à baldaquins et nouai l'extrémité à la poignée de la fenêtre : le datika n'offrait pas de points d'encrages. Je descendis laborieusement en patinant tellement

que je finis par chuter de quelques mètres de haut.

Quand je m'écrasai à terre sans par miracle me blesser, je courus jusqu'au moment où, épuisée, je m'arrêtai. Je déposai aussi délicatement que possible Cameron à terre. Il reprit sa forme humaine. Tant mieux, j'aurais plus facile à le soigner ainsi.

— Tu vois... que tu me l'as quand même... ouverte cette porte.

— Tu es débile. J'essaie de retirer le poignard à trois. Un, deux...

— Non, s'il te plaît.

Je me levai et fis mine d'aller me coucher quand je fis volte-face d'un mouvement subreptice d'une rapidité qui m'étonna moi-même, tirai sur le poignard et le jetai à terre. Cameron poussa un cri étouffé par ma main sur sa bouche. Je n'aimais pas le faire souffrir, mais c'était indispensable.

— Toi, quand je serai remis, il vaudra mieux courir vite.

— Tu as dit que tu ne me frapperais jamais.

Je déchirai un bout de l'un des innombrables voiles de ma robe (je n'avais pas pensé à me changer avant de partir) et le nouai de façon à faire une sorte de bandage. Il saignait énormément, j'espérais que mes soins suffiraient à le garder en vie jusqu'à ce que nous trouvions de l'aide.

— Tanya, je suis désolé de te donner l'impression de te prendre pour une petite fille. Mais j'espère que tu comprends mon point de vue aussi.

Je me rembrunis, me retournai et me couchai. Cameron comprit que je ne voulais pas approfondir le sujet car il ne ajouta rien.

Je me trouvais dans la pièce blanche et un poignard me sifflait aux oreilles.

Cameron et moi nous réveillâmes en même temps, légèrement essoufflés.

— Tu n'es pas dans mon rêve.

— Ni toi dans le mien.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter au sujet de ce rêve, je ne saurais même pas deviner s'il est prémonitoire à abstrait, constatai-je à mon

grand regret. Un poignard m'a simplement sifflé aux oreilles.

— Ma vue était très trouble, une intense douleur me broyait l'épaule.

— Je pars à la chasse pas trop loin. Si quelque chose ne va pas tu cries, ou tu m'envoies un signal par télépathie.

— Mmmmh.

Je grimpai dans un arbre, quelques centaines de mètres plus loin. Durant une heure, je restai silencieuse, aux aguets. J'aperçus dans le ciel des oiseaux. À cette distance, je n'aurais su en déterminer l'espèce mais peu m'importait : pas question de négliger quoi que ce soit qui ait pu servir de nourriture en pleine nature. Je retirai une flèche de mon carquois, l'encochai, montai en arc, visai et tirai. Je réitérai le geste à cinq reprises. Cinq oiseaux tombèrent donc dans la clairière. Je descendis de l'arbre pour les ramasser. J'avais eu de la chance, aujourd'hui du moins. Mais serait-ce le cas tous les jours ? Trouverions-nous assez vite notre chemin pour ne pas mourir ? La nature nous exposait à tellement de dangers... Blessures, maladies, empoisonnements, froid, inanition, déshydratation, bêtes sauvages... Rien que d'y penser, j'en eus la chair de poule.

Cameron me vit arriver, mes prises à la main :

— Crois-tu que la viande crue est mangeable ? Je veux dire...

— Non, c'est ignoble mais tu n'as pas le choix, grognai-je comme un vieil ours mal léché.

En effet, le visage défiguré du fils de Florian pesait encore très lourd sur ma conscience et pourrissait mon esprit de remords.

Après un repas dur à avaler, nous nous mîmes en route. Nous nous guidions grâce au soleil — brillant à cette époque de l'année — pour enfin arriver vers les Contrées Humaines, situées au nord de Laeava. Certainement ne verrions-nous jamais ces contrées mais... l'espoir fait vivre, comme qui dirait ! Malgré la hauteur et le feuillage très impressionnant de certains arbres, la lumière du soleil parvenait toujours à filtrer jusqu'à nous, comme s'il voulait absolument que nous ne perdions pas le nord de vue. Ce qui nous arrangeait...

Cameron brisa le silence qui s'était installé depuis quelques heures déjà, depuis que nous avions repris la marche :

— Tanya, maintenant nous devons faire des choix : soit nous tenons

notre promesse et rencontrons le roi, soit nous récupérons Emily et retournons chez nous après la guerre si nous y survivons, soit, toujours avec Emily, nous nous établissons ici et vivons dans les bois, débita-t-il d'une traite.

Pour moi, il n'avait jamais été question de faire autrement que prévu — c'est-à-dire comme nous l'avions indiqué à l'Elfe qui sait tout sur le papier — mais il était vrai que cette fuite nous permettait une chose : faire le choix de notre futur parcours à Laeava. Rester là et vivre en paix dans les bois avec Emily me parut fort attrayant. Cependant, cette proposition signifiait aussi abandonner toute tentative de retrouver nos familles ce qui, en définitive, me déplut assez pour me faire bannir cette idée de la tête. Même si je n'avais aucune famille que je veuille revoir sur Terre, Sean, Harry et Adam me manquaient terriblement. Et savoir que les Hightley seraient de nouveau unis me réchaufferait le cœur...

— Pour la première proposition, je n'ai pas très envie de devenir un soldat et de mener une guerre, pour la troisième on risque fort de se faire capturer ou assassiner par les Conspirateurs quand ils auront gagné la guerre et en Angleterre, personne ne m'attend, je n'aurais nulle-part où aller. Ton oncle et moi avons conclu qu'après l'été, il me conduirait à Bruxelles. Mais... je n'ai plus envie d'y aller, et cela impliquerait que nous ne nous revoyions plus jamais. Bref. Pour couronner le tout, dans n'importe quel monde, personne ne voudra aider une... personne comme moi. Je veux dire... je suis un pou de la société en quelque sorte. J'ai fait plus de mal que de bien, je pense même avoir... gâché la vie de certaines personnes et... Enfin... aucune des situations n'a d'avantages. Mais pour toi et Emily, j'opterais pour la deuxième.

— Si, moi, je voudrais t'aider et je suis sûr que tu n'es pas un pou de la société, tu es tellement gentille que je te vois mal faire du mal à qui que ce soit... Ne choisis pas en fonction de moi et Emily. Nous sommes trois. Toi, elle et moi. Pas seulement elle et moi.

— Je ne t'ai pas raconté toutes les choses horribles que j'ai faites et qui te feraient définitivement me détester. Je ne suis pas gentille je suis juste... immonde, déblatérerai-je en me remémorant chacun de mes

péchés.

Il soupira en levant les yeux au ciel, au comble de l'exaspération.

— Que m'as-tu *encore* caché ? lâcha-t-il en appuyant bien sur le « encore » pour me faire clairement signifier que je le gavais avec mes secrets.

— Tu ne veux pas savoir.

— Je viens de te proposer de vivre le reste de nos vies cachés ensemble, alors bien sûr que si, je veux tout savoir !

— Tu vas le regretter.

— Ce ne doit pas être si dramatique !

— J'ai défigur^é le Fée qui t'a tiré dessus. J'ai voulu le tuer, j'ai failli le tuer... j'ai... j'ai... Mon Dieu, tu aurais vu sa tête après mon... pétage de plombs... il ne ressemblait plus à un Fée, il était plus mort que vivant je... Tout cela, sans le moindre remord, la moindre larme. Ça va maintenant ou t'en veux plus parce que j'en ai une sacré collection de choses comme ça !?

— Tanya, ce n'est pas drôle.

— Je ne ris pas. Je suis quelqu'un de dévoyé, Cameron. Je n'ai pas su me contrôler avec le fils de Florian, je ne saurais sûrement pas non plus avec quelqu'un d'autre. Je pourrais... je pourrais même te faire du mal.

— Tu n'aurais jamais mis la vie de quelqu'un en danger, telle que je te connais.

— Eh bien, il faut croire que tu ne m'as jamais vraiment connue, alors.

— N'essaie pas de me faire croire une telle chose. Tu sais très bien que ce n'est pas ainsi que je te considérerais plus mature.

— Mais c'est la vérité !

— Je pense que je te connais assez pour...

— Savoir que je ne te dis que la stricte vérité, achevai-je.

Cameron arrêta de marcher et me devisagea longtemps sans un mot, comme pour peser le pour et le contre. Il avait l'air franchement déboussolé.

— Je... c'est impossible... défigurer quelqu'un c'est...

Je baissai la tête honteusement, peu fière d'avoir déballé cela

sur un coup de tête. J'aurais dû me taire, j'aurais dû me taire, j'aurais dû me taire...

— Tanya, mais dis-moi qui tu es vraiment, à la fin ! Pourquoi t'amuses-tu à jouer avec moi tout le temps ?! Ne vois-tu pas que tu me pousses à bout ?!

— Mais je... je ne sais pas si je suis la Tanya que tu connais, si je suis la fille battue, si je suis cette peste malfaisante ou si je suis celle qui n'a plus qu'à mourir. Parce que tu sais ce qu'on fait aux gens comme moi ? On les met en prison — on les tue parfois — et surtout on les déteste. Alors, je te laisse décider de mon sort, tu me tues, tu m'abandonnes, tu restes avec moi à tes risques et périls (parce qu'on ne sait jamais que me prenne l'envie de te tuer), tu me livres aux Conspirateurs, enfin bref ce que tu veux. Mais quoi qu'il en soit, Cameron, fais le bon choix.

Je lui tendis le poignard, les doigts tremblants. Au fond de moi, j'avais toujours espéré mourir. Je n'étais jamais passée à l'acte, trop scrupuleuse ou trop pusillanime, je ne sais pas, mais je n'avais jamais rien tenté. Peut-être que... le moment était venu ? Aussi étrange que cela puisse paraître, je me sentais prête.

Et s'il n'y avait rien après ? Tant pis : rien, c'est toujours mieux que pire.

Il le prit dans ses mains et le tendit vers moi. Une veine de sa tempe saillait, une goutte de sueur froide perla sur son front. Il avait brusquement blanchi, tant que je crus un instant qu'il allait s'évanouir.

— Mais qu'entends-tu par bon choix ? Finit-il par demander d'une voix aussi blanche que son visage.

— Celui que tu ne regretteras pas, je suppose.

Il s'avança vers moi, lâcha le poignard, prit mon visage entre ses mains et... posa ses lèvres sur les miennes. Mon cœur eut un raté. Non, en fait, quatre-vingt-sept ratés. Ce n'était pas du tout la réaction escomptée après tout ce que je venais de révéler. Quelque chose clochait, il devait ne pas avoir bien compris ce que je venais de raconter. Possible, je n'avais peut-être pas assez bien articulé pour que son anglophonisme ne lui permît de comprendre. Ma respiration

s'accéléra : je nageais en plein délire. Cameron plaqua mon dos contre un arbre ensuite passa un bras autour de ma taille. Désespérée, je ne sus que faire et pour la peine, ne fis rien, comme si mon cerveau faisait grève, que les machines étaient tombées en panne. Cameron m'embrassa doucement dans le cou.

— Très, très, trèèèèèèèè mauvais choix...

— Je t'aime, Tanya. Depuis longtemps...

Les mots se répercutaient dans ma boîte crânienne. Dommage que le personnel avait fait grève, il aurait été pratique pour moi de réagir.

Quelques minutes plus tard, une fois que mon cerveau eut retrouvé le mode « on », je me décollai de lui.

— Non, sérieusement là.

— Mais je suis sérieux, tu n'imaginais quand même pas que je te tuerais ou te livrerais aux Conspirateurs ou m'amuse à embrasser une fille parce que j'avais envie de rigoler ?

— Eh bien tu veux savoir quoi ? Si. Par contre, je n'imaginais pas que tu allais m'embrasser et ce n'est pas dans mes priorités de de... de faire ce genre de chose ! C'est très mauvais pour nous deux.

Je vis son visage se décomposer au gré de mes paroles. Il réfléchit. Pendant ce temps, je me défis de son étreinte et me tapotai les joues dans l'espoir vain de calmer le feu qui devait me donner une couleur écarlate fort impressionnante.

— En fait, tu me trouves absolument idiot. C'est ça ? Tu peux me le dire. Je préfère ne pas me faire d'illusions. Je ne suis peut-être pas assez beau ou intelligent ou fort...

— Arrête ! Tu sais que je te trouve bien. Je ne pense juste pas que ce que je ressens pour toi est de l'amour. Point, tout s'arrête là, ne cherche pas.

Il se passa la main sur le visage.

— J'ai tout gâché...

Je le serrai maladroitement dans mes bras.

— Mais non, mais non...

CAMERON.

Je me sentais tellement ridicule ! J'ignorais même pourquoi je m'étais lancé, c'était totalement idiot !!! Le pire était que j'avais vraiment cru que Tanya pourrait ressentir quelque chose pour moi. J'avais été bête et c'est tout. Mais les rêves ne se trompent jamais... Il était peut-être abstrait. J'avais voulu le prendre au pied de la lettre et je m'étais planté. J'aurais dû plutôt dire « Tanya, tu sais, j'y ai longtemps réfléchi et... je crois que je suis tombé amoureux de toi » plutôt que lui bondir dessus comme je l'avais fait. Probablement l'avais-je brusquée. Ce n'était pas mon genre d'agir aussi impulsivement. Je ne le referais plus jamais, déjà une overdose de râteaux.

— Au cours de ta vie, tu as sûrement embrassé des filles bien mieux que moi et moins compliquées dans de bien meilleures circonstances !

Je me rembrunis directement en devinant une allusion mon « aventure » (si on peut appeler cela ainsi) avec Ashley.

— Sean t'a raconté, n'est-ce pas ?

— Non, Edward. Je m'inquiétais pour toi parce que tu étais vraiment perturbé après notre rencontre avec cette peste et ils m'ont un peu parlé de cette histoire. Mais je ne pensais pas à elle en disant cela euh...

J'étais piqué par sa remarque : elle me prenait vraiment pour un coureur !

— Ouais, c'est bon.

Je m'enfonçais de plus en plus dans la honte...

— D'ailleurs, je voulais t'en parler hier à Dachifumu mais notre dipute a une fois de plus tout gâché.

TANYA.

— Cam, laisse tomber, s'il te plaît, il est inutile de ressasser cela, reprenons de là où nous en étions avant ce matin, OK ?

D'accord, cette réponse ne contenait aucun tact. En fait, elle

sonnait mieux dans ma tête. Une fois que je l'avais prononcée, je l'avais trouvée d'une débilité sans nom.

Je venais de recevoir mon premier baiser, je venais de recevoir mon premier baiser... Ouah ! Cependant, une petite vois insidieuse répétait toujours « Et tu as remballé le type le plus gentil de la Terre, et tu as remballé le type le plus gentil de la Terre... ».

Nous marchâmes durant trois jours. Je cherchais un moyen de nous tirer de ce mauvais pas mais c'était impossible. Cameron n'osait plus me regarder dans les yeux, me parler, il avait perdu confiance en lui,... Je me sentais coupable de lui infliger cela. Mais je ne pouvais tout de même pas faire semblant de partager ses sentiments pour qu'il cesse sa déprime ! Peut-être devais-je lui laisser un peu de temps ? Ou peut-être pas...

Au soir, nous nous assîmes à terre et mangeâmes les restes de la chasse du matin en silence. Un silence lourd et pesant.

— Que choisissons-nous de faire, finalement ?

— Comme tu veux, dit-il sur un ton morne.

— Cam... tu ne vas pas pouvoir me râler dessus éternellement.

— Ce n'est pas sur toi que je râle, c'est sur moi-même. Je m'en veux d'avoir été bête à ce point...

— Tu n'as pas été bête, tu as tenté ta chance, c'est tout.

— Je... non, ce que j'ai fait est impardonnable.

Un long silence s'installa. Aucun de nous deux n'osa le rompre.

Je me réveillai en sursaut en même temps que Cameron. Malgré l'ambiguïté qui régnait entre nous depuis sa déclaration, nous avions dû dormir l'un contre l'autre tant la nuit avait été froide.

— Aouch !

Je me retournai en un clin d'œil. Il se tenait l'épaule blessée en grimaçant.

— Cameron, je crois que ta blessure s'infecte !

— Tu vois, je te l'avais dit que j'étais mort d'avance, gémit-il en

contenant sa douleur de son mieux.

— Tais-toi, dis-je au bord des larmes.

— Connais-tu une plante médicinale ou quelque chose similaire ? Cette maudite région n'offre rien de mieux, de toute façon...

— J'ai entendu parler de l'hamamélis mais je ne suis même pas certaine que cette fleur pousse à Laeava. Néanmoins, de la chambre que m'avaient attribuée les Fées, je voyais une grande serre donc. Peut-être les Fées en faisaient-elles pousser dans ce coin-là... Autrement, hum... nous aviserons le moment venu...

— C'est très dangereux pour...

— Ne dis pas un mot de plus ou je te jure que tu passeras un mauvais quart d'heure. Combien de fois vais-je devoir te le répéter ? Je ne suis plus une gamine et tu n'es pas mon père !!!

— Oui mais même...

— Ferme-la !

Quand je revins de la chasse, je déposai mes prises près des vêtements que Cameron avait déposés au pied d'un arbre avant d'aller se laver dans le lac le plus proche. Il fallait avouer que mon état était lamentable : j'étais sale, des traces de boue maculaient mon corps et mon visage, multiples égratignures teintaient ma peau de rouge, ma robe était en lambeaux et mes cheveux, en bataille et plus de toute première propreté. Je décidai donc de rejoindre Cameron.

Je retirai mes vêtements puis marchai jusqu'au lac pour m'immerger petit à petit dans l'eau glaciale. Au loin, j'aperçus le jeune Anglais qui frottait ardemment sa plaie pour la laver un maximum. Je nageai discrètement jusqu'à lui et, brusquement, je m'agrippai à lui et enfonçai sa tête sous l'eau. Il se débattit comme un diable pour remonter à la surface. Il m'adressa un sourire mesquin avant de m'asperger le visage jusqu'à ce que j'en boive la tasse.

Soudain, nous entendîmes des voix masculines au loin, des bruits rythmés de bottes et des cliquetis d'armures. Plus vif que moi, Cameron m'attira sous l'eau afin de nous dissimuler sous une touffe d'herbes aquatiques :

— Je vous assure, mon commandant, j'ai entendu des rires par-là !

Une autre voix confirma les doutes du premier quant à notre

présence sur les lieux.

— Y a des fringues ici, commandant ! Bleus, c'des Fées ! Un homme et une femme qui doivent se balader dans l'bois d'puis un p'tit bout d'temps vu l'état...

— Taisez-vous !

Je retins ma respiration, tremblante de peur.

— Tins, tins, c'des pudiques on dirait, z'ont gardés leurs calebards ! se moqua un troisième.

— On pourrait les r'trouver et s'taper la gueuse ! proposa une voix qui semblait être celle du deuxième.

Cameron resserra son étreinte autour de ma taille et grinça des dents.

— On parie combien qu'ils sont à la flotte ?

— Sur la tête de vos mères qu'ils ont entendus vos voix de cons et qu'ils se sont taillés tranquilles alors maintenant, cesser de dire des âneries à tout bout de champ et concentrez-vous sur la mission que vous avez. Si ça se trouve, la gueuse que vous cherchez est tellement moche qu'elle vous dégoûterait à jamais de toucher une autre femme ! Alors passez votre chemin ! De toute façon, les Fées sont, pour le moment, impartiales dans la guerre qui se prépare alors laissons-les.

Les pas s'éloignèrent et nous pûmes enfin relâcher la pression.

— Ce n'est pas prudent ce que nous avons fait...

Je hochai la tête et sortis de l'eau, les jambes toutes flageolantes tellement j'avais eu peur. Je remis discrètement en place la bretelle de mon soutien-gorge et enfilai ma robe ou du moins ce qu'il en restait. Qui étaient ces gens ? Des... des Conspirateurs ? À Laeava ? N'étaient-ils pas censés rester de leur côté de la Muraille Verte ? Avaient-ils... percé les défenses Laeavanes ?

Dans tous les cas, nous n'avions pas été très prudents et avions failli en payer les conséquences.

Quand Cam revint enfin du lac, j'examinai une dernière fois sa blessure qui n'avait de cesse de s'aggraver.

— Dans quelle direction est Dachifumu ?

Cameron sursauta de m'entendre parler tout haut puis regarda le ciel, se rendant à l'évidence : si je n'allais pas à la serre, il mourrait.

— Si mes souvenirs sont exacts (et si nous ne sommes pas perdus) , c'est plein sud.

— OK. Je serai de retour dans quatre jours maximum. Si ce n'est pas le cas... considère-moi comme morte et continue à avancer jusqu'à arriver au moins chez les Lutins. Ne fais pas de conneries et survis, autrement je te jure que tu vas m'entendre, d'accord ?

— Mmmmh, répondit-il, légèrement boudeur de me donner raison.

Après quelques adieux durant lesquels je faillis verser quelques larmes, je me transformai en loup et courus encore et encore comme jamais je n'en avais été capable. Ma deuxième forme me dotait d'une endurance incroyable ! Ou peut-être était-ce parce qu'il s'agissait de la vie de Cameron ?

Je n'en savais rien, peut-être ne le saurai-je jamais, mais je courus jusqu'à ce que la nuit tombât. Une fois arrêtée, je m'assis pour faire une petite pause.

— *Tu es toujours en vie ?*

— *Non, je crois que je suis mort. Où es-tu ?*

— *Dans les bois.*

— *Très drôle.*

— *Je ne sais pas trop, il ne me semble pas que nous y soyons déjà passés. Tu vas bien ? Tu ne manques de rien ? Pas de Conspirateurs à tes trousses ?*

— *Rien de dramatique pour le moment, je m'ennuie juste un peu.*

Je mis pas mal de temps à m'endormir, la constante impression que le danger me guettait m'empêchait résolument de relâcher ne serait-ce qu'un peu la pression.

Dès que je fus réveillée à cause de mon rêve, je me remis en route. Plus vite je revenais à lui, plus il aurait de chances de s'en sortir.

Quelques heures plus tard, j'arrivai à Dachifumu. La beauté du lieu demeurerait époustouflante néanmoins, je ne pus m'empêcher de lui trouver un aspect lugubre et menaçant.

Je finis (un peu au hasard) par trouver une distillerie en contrebas. Il n'y avait personne. Les gros réservoirs de cuivre

étaient tous rangés les uns à côté des autres et fonctionnaient seuls. Peut-être le gérant était-il parti pour peu de temps ? L'aubaine ! Cela me semblait presque trop beau pour être vrai !

Je volai deux bouteilles d'alcool pur. Ensuite, je m'introduisis dans la serre. J'adoptai ma forme humaine pour déambuler dans les rayons garnis d'arbustes en tous genres. Enfin j'aperçus des bouquets de fleurs jaunes pisseux qui correspondaient bel et bien à la description que je me faisais de l'hamamélis. J'en fourrai un maximum dans ma sacoche en peau de renard.

Soudain, un poignard me frôla la tempe. Exactement comme dans mon rêve. Je me retournai et vis Draëllys, fermement campé sur ses deux jambes, indubitablement déterminé à me tuer sur-le-champ. Il me bondit dessus puis m'immobilisa sans préambule. Je tombai lourdement au sol. Il me chuchota à l'oreille :

— Notre chef a promis son poste à celui ou celle qui rapportera ta tête, petite. Navré d'avoir à arracher ta jolie petite tête...

Je déglutis difficilement.

Il commença à me rouer de coups. Deux coups de poing dans la figure, cinq dans le ventre... il me plaça un autre poignard sur la gorge. Prise de panique, je commençais à gesticuler dans tous les sens. Dans mon agitation, je touchai une flèche (mon carquois s'était renversé quand j'étais tombée) avec mon bras. Je pris fermement le projectile dans ma main, la seule qui pouvant arriver jusqu'à la flèche. Je l'enfonçai de toutes mes forces dans le ventre de Draëllys. Il s'effondra et vomissant du sang. Il s'étranglait lui-même. Tout à coup, ma victime cessa de bouger, la mare de sang s'élargit autour de son corps. Je l'avais éventré. Ses viscères commençaient à sortir de sa plaie béante ce qui faillit me faire tourner de l'œil. Je l'avais éventré. J'avais éventré quelqu'un. Il avait les yeux grands ouverts. Je ramassai hâtivement mes affaires et retirai la flèche du cadavre. J'avais éventré quelqu'un. Je vomis. Mon Dieu, qu'avais-je fait ? C'était abominable... Cet homme avait sûrement une famille, des amis, des parents, une femme, peut-être même des enfants... Oh non... m'essuyai la bouche du revers de la main. Je venais de tuer. Bizarrement, je ne réagissais pas comme Cameron. C'était le vide, je ne ressentais rien. « Et si j'étais

un monstre ? » me souviens-je m'être demandé. Alors non seulement j'étais un danger pour Cameron et, cerise sur le gâteau, je pouvais tuer sans éprouver le moindre remord.

Pâle comme la mort, flottant dans mon cauchemar éveillé, je décousis la veste de Draëllys et récupérai le fil ; j'avais l'intention de l'utiliser pour recoudre la plaie de mon ami. Quelques mois avant, j'aurais été incapable de prédire que mes rêves m'emmèneraient aussi loin dans ma monstruosité. Ils m'avaient poussée dans mes retranchements, avaient brisé ce qui faisait de moi une humaine. La source même de l'humanité de toute personne, c'était la capacité de ressentir de l'empathie, le désir de voir les gens vivre. Si je ne possédais plus cela, j'étais... autre chose.

Draëllys me dévisageait, le regard vide. La mort avait peint un rictus moqueur sur son visage. Un visage jeune, plein de vitalité, que la mort avait figé dans le temps. Que la mort avait contraint au néant. Non, ce n'était pas la mort qui avait fait cela. C'était moi. Ses yeux noirs de brillaient plus, ne brilleraient plus. Ses ailes déformées et froissées se mirent à changer radicalement d'aspect : elles perdirent en quelques minutes leur bleu éclatant pour devenir ternes et sèches. Elles finirent bientôt par ressembler à des toiles d'araignée puis... disparurent.

Je m'évanouis.

J'étais plaquée contre un mur de la pièce blanche et en face de moi se tenait un spectre.

Autour de nous, de nombreux cadavres s'amoncelaient. Mon regard ne pouvait se détacher d'eux, mon épouvante ne me permettait plus de réfléchir intelligiblement quand soudain, Cameron, vêtu de noir, me saisit par les épaules et posa une main sur ma bouche pour étouffer mon cri de surprise.

— This is the cloud that swallows trust

This is the black that uncolors us

This is the face that you hide from

This is the mask that comes undone.

Je repoussai Cam en vain, il me tenait fermement, ses doigts s'enfonçaient presque dans ma chair. Ses pupilles se dilataient et se

contractaient spasmodiquement.

— Lâche-moi ! lui hurlai-je à la figure.

Mes paroles ne le firent même pas ciller, comme s'il ne m'avait pas entendue. Il continua à me toiser de haut en me murmurant ces phrases qui me parlaient de ma monstruosité.

— Tu es un monstre, mais c'est ainsi que je t'aime: j'aime les monstres, j'aime ton côté sombre. Certains cachent mieux le véritable nature mais j'aime quand tu ne sais plus t'arrêter, quand tu perds contrôle...

Cameron s'effaça devant moi comme un mirage me laissant seule aux côtés du spectre qui n'avait pas bougé et du monticule de cadavres.

Je hurlais à la mort en me réveillant, le visage ruisselant de larmes.

C'était faux ! Cam n'aurait jamais dit des abominations pareilles, c'était un fantôme qui me tourmentait dans les pires moments de ma vie, rien de tout ce qui venait de se passer n'était réel !

Je lançai un regard circulaire autour de moi avant de constater que j'étais toujours dans la serre. Je me remis debout en tâchant d'oublier cet affreux cauchemar pour me concentrer sur mon seul et unique but : ramener l'alcool et l'hamamélis à Cameron.

Je me mis en route, totalement déboussolée.

— *Tanya ...*

— *Que se passe-t-il ? m'enquis-je.*

— *Je crois que je n'en ai plus pour longtemps.*

— *Pourquoi ?*

— *Ma blessure suinte le pus. J'ai tellement mal que je me suis évanoui déjà trois fois.*

— *Tiens bon, j'ai tout ce qu'il faut.*

— ...

— *Cameron ?*

J'accélérai. Si j'arrivais trop tard je... ne préférerais pas y penser.

Quand la nuit tomba, je ne m'arrêtai pas. Je ne voulais plus m'arrêter, chaque seconde comptait. Lorsque je retrouvai Cameron, il faisait déjà noir depuis bien longtemps.

Il était couché, endormi — ou évanoui ou mort. Sa blessure dégoulinait de pus. Je m'agenouillai près de lui et le secouai légèrement. Il était brûlant. Cameron entrouvrit les yeux faiblement, juste assez pour me prouver qu'il demeurerait toujours conscient. Je versai un peu d'eau sur la plaie et la désinfectai avec l'alcool. Je lui refis un bandage en glissant quelques fleurs d'hamamélis sous le tissu. Il frissonna.

— J'ai froid.

Sa voix n'était plus qu'un chuchotement.

— Tu as de la fièvre, gros nigaud.

Je ne dormis pas du reste de la nuit, l'esprit trop accaparé par le remord, le souci et les visions d'horreur que pour m'assoupir. Je le recousis puis, toutes les demi-heures, je partais au ruisseau, mouillais un bout de tissu et lui posais sur le front. Le jour suivant, je fis de même. Infatigablement. De toute façon, le fait de m'endormir (et peut-être rêver donc) ou faire une pause m'effrayait.

Je dus cependant m'abandonner à quelque songe car, lorsque j'émergeai, Cameron était adossé à un arbre.

— Je vois que tu vas mieux.

— Ouais, pas trop. Ce n'est pas la forme. Je m'étonne d'être encore vivant.

Il parlait de son état avec tant de désinvolture que je voulus le secouer en lui hurlant que j'avais dû recourir à des monstruosité pour sauver sa peau.

— ...

— Tu sais, je te trouve bizarre depuis que tu es revenue. Que s'est-il passé là-bas ? Tu sais que tu peux tout me dire...

— Il se trouve que ton hamamélis a un prix et que ce prix était la vie de Draëlllys, lâchai-je platement.

Cameron parut un peu sous le choc, mais il devait être habitué depuis le temps à ces déclarations toutes plus graves les unes que les autres.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Tu n'aurais pas dû garder ça pour toi...

— Déjà, tu pionçais la moitié de la journée et quand tu étais réveillé, tu étais tellement mal que je n'avais pas envie de rajouter mes problèmes aux tiens, le coupai-je plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

Je me mis à pleurer.

— Mais le pire c'est qu'au moment où je suis sortie pour reprendre la route, je me suis dit que de toute façon il l'avait cherché puis après, j'ai pensé à toi, ce que tu penserais si tu savais que j'avais tué quelqu'un sans le moindre remords et...

— Je t'arrête tout de suite, si tu n'éprouvais aucun remords, tu ne serais pas en train de pleurer. Et maintenant, si tu veux, raconte-moi tout.

Je lui narrai tout dans les moindres détails. Du meurtre du Fée jusqu'à l'affreuse vision.

Ce fut horrible. Survivre trois semaines dans la nature avoir faim, soif, froid, souffrir, ressasser mes idées noires. Cam était incontestablement mieux taillé pour la survie que moi. Nous avions chacun nos qualités, nos défauts, on se complétait.

Nous marchions sur un grand terrain plat et déboisé plein de terriers. L'herbe ne poussait pas plus haut que dix centimètres, probablement pour la commodité des Lutins car ils étaient vraiment très petits : vingt centimètres de haut en moyenne. En effet, nous étions finalement arrivés à Chizungu... À vrai dire, nous étions tellement épuisés que, quelques jours plus tôt, nous avions décidé de dévier un peu de notre trajectoire afin de faire une escalade chez les Lutins. Ces derniers étaient réputés pour leur hospitalité. Pourquoi ne pas tenter notre chance ?

Nous entreprîmes de trouver quelqu'un qui pourrait nous aider mais il n'y avait personne : c'était l'heure de la sieste. Les Lutins dormaient pendant une heure, en début d'après-midi. Nous ne

risquions donc pas de trouver grand monde. Tout-à-coup, un Lutin surgit d'une touffe d'herbes. Il portait une veste et un pantalon en velours très coloré et avait de gigantesques yeux verts et les joues rebondies.

— Bonjour, je suis Dariss. Si vous avez réussi à passer notre barrière magique, c'est que vos intentions sont bonnes. Alors que fabriquez-vous ici ? dit-il de sa petite voix fluette.

— C'est une longue histoire... déclara Cameron, presque gêné.

— Nous vous hébergerons aussi longtemps que vous le voudrez. Venez avec moi, j'ai à votre disposition des terriers pour les grandes personnes.

— C'est très gentil à vous... le remerciai-je, soulagée de pouvoir enfin dormir dans un lit.

Nous entrâmes dans le terrier en question. Il était aussi beau et spacieux que ma suite à Bora Pèra, ce qui était étonnant étant donné les techniques de construction employées par les Lutins.

— Je vais vous laisser, n'hésitez pas à m'appeler si vous avez une question.

Nous le merciâmes une fois de plus chaleureusement puis Dariss prit congé.

Je gravis les escaliers et entrai dans la chambre. Il n'y avait pas de lit mais un grand nid d'oreillers et de tissus de toutes les couleurs. Je déposai mon sac, accrochai mon arc et mon carquois au portemanteau, puis me vautrai dans le nid. Celui-ci s'avéra tellement confortable que je m'y endormis aussitôt.

Je ne me réveillai que lorsque Cameron vint me chercher lavé, rasé et habillé de cuir.

Je pris un bain et m'habillai à la façon des Elfes, savourant tout ce confort dont j'avais tant rêvé ces dernières semaines. Quand j'entrai dans la chambre, Cameron était couché dans mon lit et lisait un livre.

Je m'installai près de lui.

— Que lis-tu ?

Cameron regarda la couverture.

— Être Magicien, tout un art, d'un certain Valeyd Korgun.

— Des livres ainsi existent ? Je croyais que les Magiciens étaient d'une

rareté incommensurable !

— Ouais, justement, c'est un Magicien qui l'a écrit il y a des milliers d'années. C'est incroyable que le manuscrit n'ait pas été endommagé. C'est sans doute une reproduction.

— Où l'as-tu trouvé ?

— À la bibliothèque, en-bas des escaliers.

— Qu'est-ce que tu faisais à la bibliothèque, Monsieur l'Intello ? Et encore autre chose : que fais-tu dans MA chambre ? dis-je en dégageant une mèche de cheveux de son front.

Non, non, non, il ne fallait pas que je fasse cela ! Je retirai mes doigts en me maudissant. Il allait peut-être se faire des films si... je devenais trop familière.

Dariss entra sans même frapper.

— Dans une heure, je vous invite à un dîner devant chez moi, déclara-t-il en sautillant.

Ce Lutin dégageait tellement de candeur que j'avais souvent tendance à oublier qu'il était sûrement de quatre-vingts ans mon aîné.

— D'accord, encore merci de votre hospitalité !

Le Barengan s'en alla en nous promettant un repas digne des plus grands bals de Sa Majesté, tout enjoué de recevoir des « grandes personnes » à sa table.

Un long silence s'installa.

— Cameron, tu sais, des fois, j'ai l'impression que je ne suis plus moi-même, lâchai-je sans ambages.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, je me sens bizarre. Mon corps bouge mais je n'en suis pas consciente.

— Sûrement un coup de mou. On vient quand même de passer des jours et des jours à survivre dans les bois, nous ne mangions pas énormément et l'eau n'était pas de bonne qualité.

— Mmmmh...

— Nous en parlerons à Dariss, si cela peut te rassurer. J'ai entendu dire qu'il est un Barengan hors pair.

— Les Barengans ne sont pas des Magiciens, ils soignent par la Magie et ont certaines autres notions.

— Oui, mais voir quelqu'un te délestera déjà d'un poids.

Je hochai affirmativement la tête. Nous sortîmes de notre terrier. Dariss nous attendait devant le sien, toujours aussi souriant.

Nous nous assîmes à table et Dariss dit, un ton plus bas :

— Soyons francs, je ne sais pas comment la petite a passé le Portail avec la quantité de noirceur et de maléfices qu'il y a en elle.

Cette phrase me fit l'effet d'un coup de poing. Je ne m'attendais vraiment pas à une telle introduction de première conversation !

— Des maléfices ? chuchotai-je.

— Placés par un Ensorceleur Conspirateur de votre entourage il y a environ deux ou trois mois à en juger par l'odeur.

— Les maléfices ont une odeur ?

— Oui, pour les Barengans. Le tien par exemple sent la vanille. Plus un maléfice sent bon, plus il est vicieux et compliqué et il se trouve que tu as l'odeur la plus exquise que je n'ai jamais sentie de ma vie.

— Génial. Avez-vous des bonnes nouvelles ?

— Oui...

— Qui est la personne qui a fait ça ? dit Cameron une pointe de nervosité et d'énervement dans la voix.

— Laisse-le terminer sa phrase !

— Non, c'est une bonne question. Je ne connais pas son nom, mais il foncièrement mauvais et très proche de vous. Le motif qui aurait poussé cet Ensorceleur à commettre un tel acte me paraît plutôt clair ; vous êtes deux Magiciens au même millénaire, mais pas uniquement : aussi des Rêveurs, des Mutants et vous venez d'un autre monde. Dès lors, vous serez convoités. Convoités ou détestés. Vous ne devez plus faire confiance à personne à Laeava. Du moins, pas à n'importe qui.

— Attendez, comment savez-vous que nous venons d'un autre monde ?

— Il n'y a pas que l'Elfe qui sait tout qui regarde le ciel. Cependant, nous avons un gros problème : tu sens la vanille.

— Vous connaissez le maléfice ?

— Oui. Je le connais mais je n'ai jamais croisé un cas.

— Quels en sont les effets ?

— Tu deviens quelqu'un d'autre par moment, tu perds le contrôle de toi-même et tu deviens l'esclave de la personne qui t'a jeté le maléfice. Apparemment, cette personne te veut vivante autrement tu serais déjà morte. Plus les jours passent et plus le maléfice a de l'emprise sur de toi.

— Est-il en votre pouvoir de m'en défaire ?

— Non. Mais je vais passer la nuit à fabriquer une immunisation pour ta future altercation avec ton bourreau. Elle te préservera du maléfice et de son Ensorceleur pour environ deux ans. Deux ans, c'est très court.

Une vague de déception et de désespoir me submergea.

— Mais vous ne pouvez pas me laisser ainsi ! Deux ans de vie, c'est minable ! Autant mourir maintenant !

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! Il y a une solution.

— Laquelle ?

— Tuer l'Ensorceleur qui t'a maudite pour obtenir la Mort d'Encre.

— Et qui est-ce ? Qu'est la Mort d'Encre ?

— Je ne suis pas en mesure de mettre un nom sur son visage. Je peux juste vous dire que c'est un homme Elfe et la Mort d'Encre, est... un processus de purification, de l'exorcisme auto-infligé. Une fois que tu l'auras tué (il n'y a que toi qui peux le tuer), tu devras boire tout le sang contenu dans son cœur au moment de sa mort. Après, le maléfice se transforme en une espèce d'encre noire que tu vomiras. Hélas, tes nausées seront si violentes que tu pourrais en mourir si tu ne fais pas attention à ne pas t'étrangler. L'exorcisme est déjà de base un principe de purification très violent et radical mais ici... le geste prend une tout autre dimension.

J'avais le cœur au bord des lèvres rien que d'y penser. Cette Mort d'Encre ferait de moi une cannibale. Beurk !

— Nous devons attendre demain avant de décider quelque chose, intervint Cameron. La nuit porte conseil.

Nous tentâmes de reprendre une discussion banale mais cette dernière tourna vite autour du sujet de nos destins.

— Savez-vous lequel de vous deux est l'Étranger ?

Cameron et moi lui jetâmes des regards interloqués.

— Vous ne savez pas ?

— Hum... non.

— C'est très simple : dans la prophétie, un seul de vous deux est à la hauteur de vaincre la Magie. Non pas que cela veuille dire que le plus faible mourra, juste qu'il n'est pas tenu par la prophétie.

Un silence froid s'abattit lourdement sur la table. Voilà, Laeava avait définitivement jeté un froid entre Cameron et moi. Comme déjà spécifié plus loin, j'aimais Cameron plus que tout mais lui serait peut-être jaloux si jamais j'étais libre. Bien qu'il eût avoué m'aimer, la jalousie est quelque chose de fort...

— Et ?

— L'Elfe qui sait tout assure que nous saurons bientôt vous départager.

Tandis que le Barengan allait chercher le plat suivant, Cameron se tourna vers moi.

— Tanya... Si je suis le puissant, tu promets de ne jamais me lâcher ?

Le soulagement me déchargea du poids qui pesait sur moi, il fit moins froid tout à coup.

— Et toi, tu promets ?

— Juré.

Je lui souris faiblement, tourmentée par cette fameuse prophétie.

La suite du repas se déroula normalement. Puis, Cameron et moi allâmes nous coucher. Alors que nous descendions dans notre terrier, une violente migraine me serra la tête dans un étau. Cameron me vit m'appuyer au mur.

— Ça va ?

— Pas vraiment, je suis en train de faire une grosse migraine. Je crois que ce sont les fameux maux de tête que le médecin m'avait prédits. Ne te tracasse pas.

Il s'avança à grands pas vers moi et m'enlaça pour m'empêcher de tomber. Je fermai les yeux, sur le point de tourner de l'œil. Cameron replaça l'une de mes mèches derrière mon oreille.

— Tanya, es-tu sûre de ne pas vouloir appeler Dariss ? me demanda-t-il soucieusement.

— Ouais, ouais, pas de soucis.

Il grimaça, me faisant bien comprendre qu'il ne cesserait pas de s'inquiéter. La douleur était si forte que je craignais d'en mourir. À vrai dire, je n'étais même plus sûre d'être vivante. Je n'étais plus sûre de rien. Je me surpris à attirer le visage de Cameron au mien et à l'embrasser passionnément. Inconsciemment, sa main descendit plus bas que ma taille ; il se laissait gagner par la fièvre. La douleur s'invitait toujours en moi, mais le baiser de Cameron la combattait. Alors que je m'aventurais dans son cou, le jeune Anglais se remit légèrement de sa surprise :

— Tanya, que... je ne comprends pas...

— Moi non plus...

— Tu es sûrement en pleine crise ou je ne sais quoi.

— Tu calmes ma douleur...

Il se rembrunit, son visage se ferma mais il ne rajouta rien, ne bougea plus. Il était comme pétrifié. Ma géhenne refit surface brutalement. C'était comme si... mon annonce avait bloqué les bienfaits de nos baisers.

— Tu m'utilises pour...

— Je ne t'utilise pas ! Quand j'ai commencé à t'embrasser, je ne savais pas que ça m'aiderait !

— Alors pourquoi as-tu commencé ?

— Je...

Le jeune Anglais semblait perdu dans toutes mes contradictions. À vrai dire, moi aussi je me perdais dans mes contradictions. Il esquissa le geste de se détourner de moi pour rejoindre sa chambre mais parut se rappeler au dernier moment que je me trouvais en difficulté. Il se rapprocha à nouveau, hésitant. Nos lèvres finirent par se rencontrer à nouveau, plus doucement que la première fois. À nouveau je me sentis mieux. Soudain, j'ai senti mon esprit s'embrumer. Les images autour de moi s'estompaient... Je mordis accidentellement la lèvre inférieure de Cameron en perdant connaissance.

J'ouvris les yeux au contact froid de l'eau que Cameron était en train d'appliquer sur mon visage. La première chose dont je me souvins était le goût âcre et cuivré du sang dans ma bouche. Comment se faisait-ce que j'aie du sang dans ma bouche ? De qui venait-il ? Je me souvins du baiser que j'avais accordé à Cam, juste avant de mourir... enfin, de m'évanouir. Oui, c'était sûrement de là qu'il venait.

— Cam... eron...

— Non, je ne veux pas qu'on en parle. Laisse, ce n'est pas grave.

— Mais...

— Laisse !

Il avait haussé la voix. J'en avais moi-même été surprise.

— ...

— Je veux qu'on oublie ça. Il ne s'est rien passé.

— Je vais mieux, va te coucher.

Il posa un baiser sur mon front et tourna les talons sans un mot, plongé dans ses pensées.

Je me réveillai en sueur, me levai et retirai une flèche de mon carquois pendu au porte-manteau. Je me dirigeai vers la chambre de Cameron comme un automate. Il était endormi. Je posai la flèche sur sa gorge. Il se réveilla en sursaut.

— Ouh, punaise ! jura-t-il pas encore tout à fait réveillé.

Je rapprochai mon visage du sien tout en m'installant sur lui.

— Tu croyais vraiment que j'allais t'épargner avec des mots d'amour ? Je ne suis pas une sentimentale, tu sais ?

— J'ai l'impression de m'en apercevoir.

Une perle de sueur coula sur sa tempe, sa terreur me procura un sentiment de bien-être et de surpuissance délicieusement grisant. Je dessinai trois estafilades sur son torse, ce qui le fit grimacer.

— Tant mieux. Alors, un petit mot pour tes dernières secondes de vie ?

— Oui. Tu me laisses parler jusqu'au bout d'accord ?

— OK, vas vite, j'ai pas que ça à faire.

— Tanya, réveille-toi ! Tu n'es pas toi. La vraie Tanya ne me tuerait pas...

— Autre chose !

— Bon, je suis navré que tu aies terminé comme ça, désolé de terminer comme ça, mais saches que je serais mort en t'aimant. Et je voudrais aussi que tu promettes à Emily que ma dernière pensée lui a appartenu.

— Fini ? Bon, alors étape suivante : comme tu es condamné, je vais te révéler qui est l'auteur de ton meurtre. Mais d'abord, rien que pour s'amuser, tu as trois chances pour deviner.

— Tima Ké Sathi.

— Faux. Tu devrais lui faire un peu plus confiance, ce n'est pas une mauvaise personne.

— L'Elfe qui sait tout.

— Faux. Dernière chance.

— Ena. Il me regarde de travers depuis que j'ai gagné tout son argent aux osselets.

— Raté ! J'étais sûre que tu ne devinerais pas ! Eh bien c'est... Preaphasar !

— Mais il est notre ami ! C'est impossible !

— Faut croire qu'il n'y a pas que moi qui joue double jeu. En plus, tu m'as sacrément facilité la tâche, tu t'es laissé embobiner tout seul comme un grand ! Alors, passons à la troisième étape, la plus excitante : en finir. Alors, pour commencer, tu ne peux pas mourir sans souffrir un minimum donc je vais te charcuter un peu.

Il caressa ma joue et replaça une mèche derrière mon oreille alors que je commençai par le lacérer à des endroits stratégiques afin qu'il meure tout de suite, me contrefichant royalement de son petit élan de sentimentalisme. Cameron gémit puis au fur et à mesure que les lacérations se faisaient beaucoup plus profondes, il hurla. Quelques minutes plus tard, il m'implora :

— S'il... te plaît...

— Taratata ! Pas de suppliques.

Tout à coup, il dégagea ses bras et me fit tomber du nid. Je m'écrasai lourdement au sol. Le temps que je reprenne mes esprits,

j'étais désarmée et immobilisée. Il m'attacha au nid, rampa jusqu'au mur, couvert de sang pour s'effondrer à terre. Venait-il de mourir ?

J'ouvris les yeux. La première chose que je vis fut des longues traînées de sang, maculant le parquet autrefois impeccable du terrier. Je les suivis des yeux jusqu'à apercevoir Cameron adossé au mur, en train de passer sa main sur l'une de ses innombrables blessures.

— Cameron, qui nous a fait ça ?

Il leva des yeux vitreux sur moi.

— Toi.

Mon cœur se serra ; impossible d'y croire. Je me souvins alors de la discussion que nous avions eue avec Dariss la veille. Cet incident survenait au moment opportun pour menacer toutes nos entreprises. Ce sortilège nous obligeait définitivement à rencontrer le roi, en espérant qu'il prenne pitié de mon sort.

Je hurlai :

— À l'aide, Cameron est blessé !!!

Je gesticulais dans tous les sens pour essayer de me libérer.

— Personne ne viendra.

— Cameron, je suis désolée...

— Ce n'est pas ta faute.

— Ne me déteste pas...

— Je ne pourrais jamais te détester. De toute manière, je sais que tu as agi contre ton gré, tu es sous l'emprise d'un sortilège.

— Je... merci. Peux-tu me dire où est la flèche ?

— Mmmmh.

Il se retourna ; le projectile était planté dans son dos. Je fermai un court moment les yeux pour me recentrer : la situation était catastrophique.

— Tu pourrais venir jusqu'à moi ?

— Oui, mais je ne suis pas sûre de le vouloir.

— Je comprends que tu n'aies pas envie de me libérer, mais il le faut.

— Et si justement, quand je t'aurais délivrée, tu en profitais pour

m'achever ?

— Il faut que tu saches que si tu ne me délivres pas, tu périras à coup sûr et si tu me délivres, tu as quelques possibilités de t'en sortir. Si j'étais toi, je choisirais l'alternative t'offrant le plus de chances de survivre.

— Tu as gagné mais je te préviens, tu retires la flèche délicatement.

— Dans la mesure du possible.

Il rampa jusqu'à moi en gémissant ; chaque geste le faisait beaucoup souffrir. J'arrachai l'arme de mon mieux. Cameron jura d'un vocabulaire qui aurait fait pâlir un charretier anglais. Je ne pus que constater l'ampleur des dégâts que j'avais causés alors que le sang séché s'incrustait sous mes ongles. À l'aide du tranchant, je coupai mes liens.

— J'arrive.

Je courus au terrier de Dariss, peu rassurée de laisser seul le jeune Anglais seul, puis frappai à la porte.

— Entrez !

— Je ne peux pas, dis-je en détaillant la porte d'entrée qui ne faisait pas plus de trente centimètres de diamètre.

— Ah ! Excusez-moi.

Il ouvrit la trappe.

— Que se passe-t-il ?

— C'est moi...

Dariss comprit immédiatement.

— Est-il vivant ?

— Oui, mais pas en bon état.

— Était-il dans votre chambre au moment de votre perte de contrôle ?

— Non.

Nous entrâmes dans la chambre où Cameron était allongé par terre, luttant faiblement contre la fièvre.

— Je suis là, ne vous tracassez pas, Monsieur Hightley.

Puis il continua en chuchotant :

— Dites donc vous l'avez bien amoché, votre frangin ! Sortez du terrier Mademoiselle Hightley, je ne suis pas certain que vous vouliez assister à ce spectacle. Surtout s'il ne s'en sort pas.

J'obéis à ces ordres comme un robot, le regard dans le vague. Une fois dehors, je m'assis sur une souche, l'esprit complètement vide. Clariss, la cuisinière, m'apporta un repas que je refusai bien que mon estomac ne fût pas de cet avis ; ma gorge était tellement nouée que je parvenais à peine à avaler ma salive. Toutes mes certitudes s'effondraient une à une, je me retrouvais ensevelie sous un tas de mensonges, de secrets, de problèmes... Je ne savais même pas de quel côté j'étais : le bien ou le mal ?

Les deux jours suivants se déroulèrent de la même façon. Monotones. Tristes. Stressants. Tous ces facteurs ont fini par avoir raison de mes nerfs : mon cerveau surchauffait, mes forces m'abandonnaient... J'étais dans un bien piètre état. Je sentis soudain des petits picotements fourmiller dans mon ventre. Ils gagnèrent bientôt tout mon corps, ensuite se transformèrent en brûlures. Puis les brûlures se concentrèrent dans mon cœur puis longèrent mes bras... le bout de mes doigts noircit, comme s'il nourrissait lui-même l'immense brasier qui en sortait. Oui, en effet, d'imposantes flammes jaillissaient. Plus rien ne me surprenait, décidément. La combustion de mes doigts cessa lorsque la glace remplaça le feu, sans que je ne pusse contrôler changement. La glace percuta violemment l'herbe cramée par mon assaut précédent puis suivit lentement le tracé d'un cercle au sol. Le tracé se mit à prendre de la hauteur sous forme de piliers couverts de givre. Ces derniers se rejoignirent tous en un seul point à quelques mètres au-dessus de ma tête, créant une cage. À peine apparus que mes pouvoirs m'avertissaient déjà qu'ils seraient ma perte. Au coucher du soleil.

Dariss sortit du terrier, très cerné.

— Il veut te voir.

À cette annonce, mes genoux cédèrent sous l'ampleur de mon soulagement : Cameron avait survécu à ses blessures, demeurerait assez fort pour parler. Je fis un geste horizontal avec ma main et la cage vola en éclats. Une petite partie de moi souffla : « Ouah, comme au cinéma ! » mais je l'étouffai vite, trop sous pression que pour me laisser aller à ce genre de pensées inutiles.

J'entrai dans le terrier à grands pas et arrivai devant la porte de

sa chambre. Après avoir pris une grande inspiration pour me redonner du courage, j'ouvris la porte. Cameron tourna la tête vers moi, ce qui fissura mon cœur: il avait l'air mieux que trois jours avant mais gérer sa précédente blessure plus tout ce que je lui avais infligé quelques jours plus tôt devenait compliqué. Les draps couvraient ses blessures ce qui m'empêchait de constater l'ampleur de ma dangerosité. Il avait les yeux bouffis, injectés de sang et d'immenses cernes bleues.

— Dis donc, t'as pas l'air d'être bien toi non plus, dit-il, la voix rauque.

— Ça va ? Qu'est-ce que Dariss t'a fait ? Tu as toujours mal ? Je suis désolée. Je vais partir, tu seras en sécurité et je reviendrai quand j'aurai retrouvé l'Ensorcelleur... débitai-je d'un coup tandis que mon cerveau bouillonnait de mille et une idées rocambolesques.

— Du calme ! Je suis en vie. Tu ne peux pas partir maintenant. En fait, tu ne *dois* pas partir, j'ai besoin de toi. Je dois te dire quelque chose, je sais que tu as déjà assez de problèmes comme ça, mais c'est trop important pour que je ne t'en informe pas.

— Quoi encore ?

— De un, je connais l'identité de ton Ensorcelleur.

— Et c'est ?

— Preaphasar.

Mon estomac se rétrécit à la taille d'un petit pois, la trahison me blessa au plus profond de mon être.

— Mais... c'est notre ami !

Cameron haussa les épaules avant de grimacer, se souvenant soudain que ses blessures étaient loin d'être bénignes.

— J'ai dit la même chose et tu m'as répondu que tu n'étais pas la seule à jouer double jeu. Il y a autre chose : les Conspirateurs ont kidnappé Emily, Dariss a reçu une lettre ce matin envoyée de Bora Père. Nos vies contre la sienne, annonça-t-il en étouffant un sanglot.

Ma tête tourna ; la situation ne faisait qu'empirer, nous étions à peine arrivés ici que je ne voyais déjà plus le bout du tunnel. Je me sentais comme une souris dans un piège ; plus aucune issue ne s'offrait à moi, je n'avais plus qu'à attendre qu'une fois le piège refermé, quelqu'un vienne ramasser mon cadavre.

— On... a combien de temps ?

— Deux ans. Maximum. Non négociable. À compter d'hier. Autrement, nous recevrons un colis plutôt... morbide.

Je pris un tabouret et m'affalai dessus, anéantie ; plus rien n'allait dans le bon sens, le monde tournait à l'envers.

— Que feras-tu ? Personnellement, je suis prête à m'occuper de Preaphasar seule.

— Je viens t'aider à le tuer. Je veux sa peau pour avoir osé s'en prendre à ma sœur. Je vais le défoncer, il va regretter d'être né, murmura-t-il, rempli de haine.

Jamais je ne l'aurais cru capable de dire de telles choses en le pensant réellement. Ce voyage nous endurcissait, remontait à la surface notre côté sombre, réveillait notre instinct de survie... Mais je n'étais pas sûre que ce fût pour un bien.

— Tanya, il faut que Dariss me recouse, me prévint Cameron, me tirant subitement de mes sombres pensées.

— Excusez-moi...

Je me levai et me dirigeai vers la porte, morose.

— Mademoiselle Hightley, restez, il faut que vous voyiez les dégâts que vous pouvez causer sous ce maléfice.

— Je... ne veux pas.

— Oh ! Je ne suis pas défiguré ! bouda Cameron.

— Non, mais...

Dariss abaissa la couverture de façon à découvrir son torse. La tête me tourna encore : je ne pouvais pas imaginer avoir fait cela. Il était couturé de partout, rafistolé un peu comme moi : du fil, pour soigner des blessures qui, nous le savions, ne guériraient jamais. Et moi qui désirais par-dessus tout ne pas le faire souffrir de mes mains !

J'avais le cœur au bord des lèvres. Je me précipitai dans ma chambre, le souffle irrégulier et l'estomac en vrac.

J'irais tuer Preaphasar, même si devoir accomplir la Mort d'Encre me dégoûtait. Pour Cameron, pour Emily. Je pris mon sac en renard et le bourrai de tout ce dont j'aurais besoin pour aller chez les Humains et apprendre l'escrime dans un entraînement intensif, tuer Preaphasar, délivrer Emily et éradiquer la Conspiration. Tant

d'horribles choses à faire !

J'enfilai mon carquois et mon arc. J'entendis une personne à la démarche laborieuse légèrement irrégulière entrer dans ma chambre.

— Tanya, n'y vas pas seule...

— Tu es trop faible pour entreprendre un quelconque voyage ! Je peux très bien rejoindre les Contrées Humaines seule, arranger mon plan. Tu me rejoindras lorsque tu seras en état.

— Non. On s'est séparés d'Emily en croyant qu'elle serait en sécurité. Regarde ce qui lui est arrivé. Si nous nous séparons, il pourrait nous arriver la même chose.

Je faillis lâcher mon sac en renard : le prétexte du sort de sa sœur me touchait énormément. Il le savait. Il l'avait fait exprès, cet argument était le seul capable à me faire changer d'avis. Une fois de plus, le jeune Anglais avait visé juste :

— Je ne sais pas...

— Dariss viendra avec nous, il surveillera mon état. Si mes blessures ne guérissent pas ou que ma santé se détériore, je te promets de rester calme.

Je soupirai, me sachant vaincue :

— OK, prépare tes affaires, on y va.

J'attendis que les deux hommes aient fini les préparatifs du départ dehors, ne pouvant m'empêcher d'admirer les immenses traces d'herbe cramée et de copeaux de glace éparpillés partout. À ce moment-là, les mots de l'Elfe qui sait tout prirent un sens nouveau : « Tu peux te faire du mal autant qu'aux autres si tu ne maîtrises pas tes pouvoirs au plus vite. »

Dans toute cette histoire, le danger, c'était moi.

CHAPITRE V : Ohne Herz.

Au bout d'une semaine, Cameron déboula comme un fou furieux au bord du chemin où nous l'attendions. J'étais restée assise sous un arbre non loin de la route pour soulager mes pieds meurtris : les lanières de mes sandalettes avaient cédé durant la route.

— Venez voir, vite !!! nous pressa-t-il, surexcité.

— Du calme, tu pourrais te faire mal à gesticuler ainsi !

— Non, c'est encore mieux ! J'ai vu la forteresse et un Elfe parler à un garde Humain ! Il ne manque plus que nous et on entre enfin dans le vif de l'action ! Tu sais ce que ça veut dire ? Qu'on va pouvoir rentrer chez nous viiiiiiteeeee !!!

— Calme-toi, je peux te garantir qu'on ne rentrera chez nous de si tôt. Et puis, il fallait s'attendre à ce qu'ils arrivent avant nous, répondis-je platement, pas vraiment impatiente à l'idée de plonger dans l'inconnu, ce dernier n'étant indubitablement pas des plus paisible.

—Party pooper, grommela Cameron dans sa barbe.

Lorsque nous arrivâmes à la porte de cette forteresse, un garde armé d'une framée, droit comme un piquet, nous intercepta :

— Qui êtes-vous pour oser vous pointer là à c't heure ?

— Des invités des Elfes.

— Quelle bande de malotrus ces Elfes ! Ils se permettent d'inviter des amis alors qu'ils ne sont pas chez eux, grommela-t-il dans sa barbe. Mot de passe ?

— Lipanga.

— Et en plus ils connaissent le mot de passe ! Relevez la herse ! gueula-t-il à pleins poumons.

Nous entrâmes dans le donjon, guidés par Dariss qui connaissait étonnamment bien les lieux. Il devait être un proche de Sa Majesté. L'Elfe qui sait tout se précipita sur nous, les bras grands ouverts pour nous serrer contre lui comme ses propres enfants, un sourire rayonnant sur le visage.

— Vous voilà ! Vous avez bien fait d'agir ainsi, les Fées n'auraient fait qu'une bouchée de vous ! Je suis tellement impatient que vous

rencontriez Sa Majesté ! Il n'a cessé de me poser des questions sur vous !

— Où est Preaphasar ? demanda sèchement Cameron, coupant court au joyeux monologue du Chef des Elfes qui n'avait pourtant pas coutume de se laisser aller à tant d'allégresse.

— Il est parti il y a deux semaines car sa mère est malade, elle a besoin de lui, expliqua-t-il, soudain d'un calme platonique. Pourquoi ?

Cameron allait répondre, mais je fus plus rapide que lui afin de l'empêcher de dire une bêtise :

— Nous devons lui parler.

— Dans ce cas, soit vous lui envoyez un pigeon, soit vous attendez qu'il revienne.

— Bonjour collègue ! le salua jovialement Dariss.

— Ah ! Ce cher Dariss ! Quoi de neuf ?

Ils glosèrent ainsi tout le long du chemin de la porte d'entrée à la salle du trône. Deux gardes en armure complète surveillaient l'entrée de la salle du trône. Dès qu'ils virent l'Elfe qui sait tout, ils ouvrirent ces dernières en grand, nous laissant ainsi pénétrer une énorme salle. Le roi Humain siégeait au fond de cette pièce, accompagné de ses partisans. Ces derniers ne semblaient guère avoir été avertis de notre visite. Certains eurent même un mouvement dégoûtés en voyant quels minables accoutrements nous portions. Cameron et moi nous agenouillâmes devant Sa Majesté. Au moment où je posai les yeux sur lui, j'eus une sorte de flash. D'abord, je le vis agenouillé au pied d'un arbre près d'un énorme bâtiment blanc comme la neige ; il priait les dieux. Puis, je vis une autre scène. Le roi avait de l'eau jusqu'à la taille. Je faisais partie de la scène, nous étions à la mer. Il m'éclaboussait en riant. Puis, dans son armure, l'épée à la main, l'air épuisé. Il était couvert d'éclaboussures de sang et la douleur imprégnait son beau visage. Tout cela en deux secondes, même pas.

Intimidés d'être le centre d'attention de tous les grands de ce monde, nous frémissions.

Il était vraiment jeune pour un roi. Il devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans, les yeux d'un gris incroyablement limpide et troublant,

carrément surhumain, les cheveux noirs, le teint blême. Sa barbe noire contrastait fort avec sa peau extrêmement blanche et sublimait les formes harmonieuses de son visage. Il était d'une beauté étourdissante, tout en lui dégageait une aura divine. Son visage n'exprimait qu'impassibilité, lui accordant un air infaillible. Il prit la parole :

— Bienvenue à vous, étrangers. Que venez-vous chercher dans mon royaume ? Argent, asile, bénédiction, mariage,...

Le roi avait une voix glaciale et mystérieuse qui donnait l'envie de l'écouter des heures entières. Ses paroles étaient banales, mais il était tellement disert qu'elles paraissaient incroyablement élégantes et bien choisies, sa façon de se comporter assez magnétique ne faisant que mettre en valeur son charisme.

Sachant très bien qu'il était impoli de couper la parole au roi, Cameron le fit tout de même :

— Une armée.

Sa Majesté arqua le sourcil, exprimant volontairement pour la première fois une émotion.

— Intéressant, et qui êtes-vous pour me demander cela ?

— Tanya Hightley, Magicienne, Rêveuse, Mutante et Humaine d'un autre monde, amie des Elfes.

— Et Cameron Hightley, Magicien, Rêveur, Mutant et Humain d'un autre monde, ami des Elfes.

Nouvelle expression de surprise.

— Ce serait vous.

— En personne.

— Qui est l'Étranger ?

Je sentis un malaise chez l'Elfe qui sait tout qui adressa au roi un regard explicite. Enfin... il devait être explicite à qui était au courant des supercheries des grands de ce monde. Le souverain reprit vite contenance.

— Mais est-ce normal qu'une femme soit accoutrée de cette façon et qu'elle porte des armes qu'aucune ne devrait porter et n'a jamais porté jusqu'à aujourd'hui ?

— C'est plus que normal, c'est primordial.

— Je vois que la barbarie règne dans les pays du sud, soupira-t-il à l'intention des représentants de ces régions.

Je pris sur moi pour ne pas répliquer, mais il m'énervait déjà, ce petit morveux !

— Benn sera l'entraîneur de Monsieur Hightley...

— Et de Mademoiselle Hightley, continua l'Elfe qui sait tout, de plus en plus embarrassé.

— Il va conduire Monsieur Hightley à sa suite et Elliane fera de même avec Mademoiselle Hightley. Elle sera également votre duègne, poursuivit-il, imperturbable.

Je sentis la moutarde me monter au nez : c'était à croire qu'il le faisait exprès !

— Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui me dicte comment conduire !

— Pourtant, vous êtes d'une insolence peu commune. Et je pense qu'une duègne pour assurer votre éducation ne serait pas de refus. Vous êtes tellement jeune...

Je bouillonnais de rage. Le roi se leva prestement.

— Maintenant, je dois prendre congé de vous. Je vous souhaite un bon séjour en ma demeure.

Il quitta la pièce de sa leste démarche charismatique. Je ne pus le lâcher du regard jusqu'à ce que Sa Majesté ne soit hors de me vue, comme hypnotisée. Lorsque je parvins enfin à tourner la tête, Cameron me dévisageait avec une moue réprobatrice. Je chuchotai :

— Cam ?

— Mmmmh ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'aime pas vos échanges de regards.

— Cameron, je ne ressens rien pour toi, ce qui veut dire que j'ai le droit de regarder quelqu'un...

— Oui, oui. Tu m'as demandé ce qui n'allait pas et je te l'ai dit. Point. Pas besoin d'en faire toute une histoire. Mes sentiments n'engagent que moi.

J'avais bien conscience d'avoir considéré le roi avec un peu trop d'insistance et que ç'aurait pu blesser Cameron mais... comme il l'avait si bien dit, ses sentiments n'engageaient que lui. Elliane, ma

duègne, me conduisit jusqu'à ma suite qui, elle-même, était plus grande que mon domicile en Belgique. Émerveillée, je bondis dans mon lit m'y roulai pour en apprécier toute la douceur après des jours de marche éreintante. J'explorai les autres pièces et... roulements de tambour... eau chaude à la salle de bain ! Selon mon cours de géographie donné par ce très cher Preaphasar, la forteresse était construite sur une nappe souterraine naturellement chaude. Après un bon bain, je me retrouvai en sous-vêtement devant la garde de robe, qui ne contenait qu'une seule et unique robe. Cette dernière était... tout simplement magnifique. Elle se composait de voiles diaphanes aériens rose poudré, d'un bustier magnifique tout... tout de cette robe n'était que beauté. Tellement que j'en avais presque peur de la toucher ! L'idée même de la porter me rendait nerveuse : j'étais tout-à-fait capable de la déchirer, de la tacher, de l'abîmer de maintes et diverses façons...

— Aller, Tanya ! Si cela peut t'aider pour te faire bien voir auprès du roi ! soupirai-je en maudissant mentalement le surplus d'hormones que m'infligeait l'âge ingrat.

Je posai délicatement ma main sur le cintre et saisis l'œuvre d'art que j'allais bientôt porter.

Mon arrivée dans l'immense salle à manger ne passa pas inaperçue ; la personne qui s'était chargée de mes vêtements s'était visiblement préoccupée à ce que je me fasse remarquer auprès de la population influente de Laeava pour promouvoir ma quête. Cameron s'avança vers moi et m'offrit son bras, tel un gentleman Laeavan mais je n'avais d'yeux que pour Sa Majesté qui n'avait fait aucune folie au niveau vestimentaire mais qui n'en n'avait résolument aucunement besoin. Même en haillons, il m'éblouirait totalement par sa splendeur naturelle. Le rouge me monta aux joues lorsque je réalisai qu'il me détaillait de haut en bas, toujours aussi austère malgré un imperceptible sourire en coin terriblement séduisant venu éclairer son visage.

— Tu es éblouissante, Tanya, me chuchota Cameron.

Je sursautai, surprise d'être arrachée à ma contemplation.

— Pardon ?

Il soupira, à mi-chemin entre l'exaspération et la vexation.

— Je viens de te dire que tu étais éblouissante mais tu ne m'as pas entendu puisque tu étais en pleine séance de mate, marmonna-t-il en se renfrognant instantanément.

— Désolée, m'excusai-je sincèrement.

Un serveur nous présenta deux verres.

— Tu sais... commença-t-il avant d'être interrompu par Sa Majesté qui s'avançait vers nous.

Roi Erriks m'offrit à son tour son bras, tout en demandant, comme la tradition le voulait, poliment à Cameron :

— Puis-je vous emprunter quelques instants votre cavalière, monseigneur ?

— Mmmphmmm, grommela-t-il de mauvaise foi.

Très seigneurial comme réponse !

Le roi m'emmena un peu plus loin, toujours aussi placide, ce qui m'agaça un peu.

— Je pense que vous venez de marquer un beau point, mademoiselle.

— Mon but n'était aucunement de séduire par mon apparence.

— Peu importe la façon dont vous séduisez, la seule chose qui compte, c'est le résultat.

— Donc, j'ai fait sensation ce soir pour une raison quelconque et vous m'arrachez à mon cavalier pour vous faire voir avec une femme qui porte une robe tellement prohibitive qu'elle pourrait couvrir les dépenses d'un village entier ?

— En quelque sorte, répliqua-t-il en souriant, l'air amusé par cette conversation que je trouvais vraiment gênante. Mais vous faire voir avec moi vous est aussi bénéfique que ça l'est pour mon image publique : vous profitez également de mon rang pour parvenir à vos fins. Et croyez-moi, je n'y crois pas trop, à vos petites magouilles. Mais je ferme les yeux et laisse les autres croire aux bobards d'imposteurs de votre style : si vous pouviez les rallier et nous débarrasser des Conspirateurs sans que j'aie besoin de sortir les mains de mes poches, cela m'arrangerait tout de même.

— Vous êtes un connard, lâchai-je, agacée par son comportement.

Je me mis à dévisager les personnes autour de moi, parées de leurs atours de fête, un sourire faux collé au visage, tellement hypocrites... Ils bavardaient calmement dans cette immense pièce sans prêter attention à la splendeur de l'endroit, aux lustres finement travaillé à la façon elfique, aux voûtes gracieuses...

— Dans cette cour remplie de flagorneurs, être un « connard » est une grande qualité, m'expliqua-t-il, une pointe de sarcasme dans la voix, me tirant brutalement de mon observation.

Je levai les yeux au ciel.

— Avoir un ego surdimensionné aussi, visiblement.

— Décidément, vous comprenez bien vite comment marche la monarchie, ma chère, me railla le monarque.

Je remarquai une jeune femme brune enceinte jusqu'aux os qui nous suivait de regard depuis tout à l'heure nous talonnait de près. Trop près. Volontairement, elle coïça la traîne de ma robe sous son pied, ce qui déchira l'étoffe fragile. En quelques secondes, une grande moitié de ma jupe se retrouvait par terre alors que des cris indignés s'élevaient dans la salle.

— Oups, excusez-moi, mademoiselle, dit-elle, un sourire surnois plaqué aux lèvres.

Erriks, qui avait probablement compris la supercherie, prit calmement la parole.

— Dame Egaulviask, votre comportement est très dégradant, vous ne méritez plus votre place parmi mes favoris, je vous prie expressément de quitter ma cour, et même la Capitale.

La jeune femme fondit en larmes et quitta la réception, me laissant dans mon humiliation : je me retrouvais les jambes découvertes devant une centaine de personnes. Noblement, Sa Majesté me conduisit dans les couloirs du château, jusqu'à sa suite. Il m'y fit entrer sobrement, acte qui eut pour effet de transformer mes jambes en coton. Mon dieu ! J'allais entrer dans les appartements de ... calme-toi.

— Je suis navré de ce malheureux accident, mademoiselle.

Je mimai être offusquée.

— Je... je... vous faites bien !

En réalité, j'étais bien désespérée.

Il ouvrit une immense commode et en sortit des habits semblables aux siens.

— Vous avez désespérément besoin d'être au centre de l'attention ? Je crois que... ce que j'ai à vous proposer peut vous aider.

Il me tendit un ensemble complet m'indiqua où se trouvait la salle de bain.

En termes de splendeur, il n'y avait pas mieux. Je me croyais atterrie au royaume des bienheureux ; je menais depuis hier une vie de château, actuellement nue dans la salle de bain d'un dieu vivant... il y avait pire comme situation !

Ma première crainte avait été de ressembler à un sac car la tenue aurait été trop grande pour moi mais bizarrement, elle était plutôt bien ajustée.

C'était une sorte de tailleur noir aux amples manches trois quarts qui se fermait en croisant les deux extrémités et en les nouant dans le dos avec un fin fil noir. Je le serrai au maximum mais même ainsi, ça me faisait un décolleté un peu trop plongeant à mon goût. Malgré cet inconvénient, je le gardai — en avais-je réellement le choix ? — et choisis un pantalon en cuir noir, des bottes et une magnifique cape aux motifs cousus de fils argentés.

Une fois, sortie, je découvris Sa Majesté, accoudé à une commode, un verre d'alcool à la main.

— Ça vous arrive souvent de prêter vos affaires aux dames ? l'interrogeai-je, un peu interpellée (et vexée) du fait que tout soit à la taille de quelqu'un de mon âge.

— Jamais. Mais je garde ces vieilles affaires, que je portais quand j'avais un peu moins de treize ans, pour ne pas perdre pied. Vous savez, le pouvoir, c'est vite grisant alors il vous faut toujours quelque chose pour vous rappeler qui vous êtes et vous reconnecter à la réalité.

— Sentimental ? ricanai-je.

— Lucide.

— Qui êtes-vous ? le mis-je à l'épreuve, assez peu pressée de retourner près de tous ces aristocrates.

— Vous ne croyez pas qu'on devrait retourner à la réception ? se

défila-t-il habilement.

— Vous esquivez.

— Je n'ai rien à vous prouver, mademoiselle. Je crois qu'être en ma compagnie ne vous attire que des ennuis, auprès du haut peuple comme auprès de votre frère. À l'heure qu'il est, il doit sûrement commencer à se tracasser pour votre pucelage, se moqua-t-il ouvertement en m'attirant dehors.

— Vous n'avez aucune manière, pour quelqu'un de votre rang ! m'indignai-je, outrée par ses propos.

— Je ne fais qu'émettre des suppositions très pertinentes ! se justifia-t-il presque innocemment.

— Donc selon vous, c'est pertinent qu'il soit possible que vous soyez en train de m'amadouer pour que je finisse la soirée déshonorée dans votre lit.

— Ce pourrait être pertinent si cela avait été dans mes projets. Hélas pour vous, j'ai un autre plan-cul bien plus intéressant, ce soir. Cependant, après votre mariage (je ne voudrais surtout pas froisser les dieux), je peux nous arranger quelque chose de pas très honnête...

— Vous rêvez.

— Je ne rêve pas du tout ! Je faisais simplement cette proposition par pur altruisme !

Aussi beau et charmant puisse-t-il être, cette fripouille m'énervait d'avoir le dernier mot tout le temps ! Ne souhaitant guère approfondir le sujet très inapproprié de la vie sexuelle (certainement palpitante) du roi Laeavan, je dérivai sur un autre sujet.

— Connaissez-vous la dame qui a voulu m'humilier ?

— Évidemment. Elle a longtemps été une de mes soupirantes les plus ferventes jusqu'à ce qu'elle ne se marie avec un seigneur plus offrant (qui avait quatre fois mon âge mais passons), elle est néanmoins restée très amoureuse de moi. Elle n'a probablement pas supporté me voir en autre compagnie que la sienne.

— Les mariages royaux ou seigneuriaux sont-ils tous arrangés ?

— Généralement oui. C'est extrêmement rare, chez les personnes de haut rang, que certains se marient par amour mais c'est arrivé quelques fois au cours de l'Histoire. Inutile de préciser que chacun de

ces couples a terminé de façon tragique.

Nous arrivâmes dans le couloir qui menait à la grande salle.

— Maintenant, je ne vous ai pas donné mes vêtements, nous n'avons guère échangé plus de trois mots ensemble, est-ce clair ? me dit-il avant de pousser les immenses portes.

— Parfaitement clair, obéis-je, peu désireuse de m'attirer les foudres de quelqu'un d'imprévisible comme lui.

Malgré son arrogance indéniable, cet homme serait peut-être ma seule chance de réaliser la Mort d'Encre et de rentrer chez moi saine et sauve.

— J'espère que vous êtes un homme de confiance, Majesté ; ma vie dépend de vous, dorénavant.

— Des millions de vies dépendent de la mienne. Cependant, si vous jetez votre dévolu sur moi, j'espère que vous n'avez pas peur de la mort.

— Tellement rassurant ! m'apitoyai-je en voyant rouge.

Des murmures réprobateurs s'élevèrent. Mon regard croisa malencontreusement celui, furibond, de Cameron qui était accompagné de charmantes personnes. Seulement, ses yeux descendirent vite loucher quelques secondes dans mon décolleté avant de rejoindre le droit chemin.

— Tout le monde vous regarde, dites-moi merci.

Contenant sa colère, Cameron s'avança vers moi et, sans un regard pour le souverain, m'empoigna le bras, m'empêchant de faire une réplique cinglante au monarque.

— Où étais-tu ? Qu'as-tu fait avec lui pendant autant de temps ? Et que fais-tu fringuée comme ça ?

— J'étais repartie trouver quelque chose qui pourrait couvrir mes jambes, monsieur !

— Tu n'aimes pas montrer tes jambes mais tes seins, ça va tout seul ! Tu as encore quinze ans ! Alors je sais que je ne suis pas censé te traiter comme une gamine mais... mais ce n'est pas une raison pour te laisser t'exhiber comme ça !

— Et toi, tu as dix-sept ans, calme-toi !

— Était-ce obligé que ce... vieux dégueulasse t'accompagne ? ! Il devait

t'aider à enlever ta robe, c'est ça ? s'énerva-t-il en prenant un teint rouge qui tirait sur le violet tant il se maîtrisait.

— Eh bien... sa présence n'était pas requise, en effet, mais ne t'en fais pas, j'ai su me déshabiller sans son aide ! Je ne suis pas une fille qui saute sur le premier inconnu, si c'est de cela que tu as peur !

— Permets-moi d'en douter ! Tu te serais vue il y a à peine une heure, à moitié en train de lui baver dessus ! Tu ne dois pas te laisser séduire aussi facilement !

J'étais profondément choquée de découvrir la façon dont il me voyait : une coureuse.

— De un : je n'ai rien fait, ni dit de compromettant en l'absence de papa Cameron, de deux : je n'ai aucune leçon à prendre d'un mec qui a baisé trois filles de son lycée en même temps (j'insistai bien sur ces trois mots) sous prétexte qu'il était complètement saoul !

Son visage se décomposa littéralement lors de mes blâmes : j'avais touché le point faible. Je sortis rageusement de la salle, Cameron sur mes pas. Au moins, nous pourrions nous disputer sans être scrutés et que chacun de nos faits et gestes soit jugé.

— Si, justement, tu as des leçons à recevoir de mon expérience ; je veux t'éviter de faire les mêmes erreurs que moi. Tu risques de tout faire foirer si tu agis trop impulsivement !

— Cam, c'est bon. Ce sujet est bien trop délicat pour nous.

— Tanya ! Mes sentiments ou l'ambiguïté de notre situation n'ont absolument rien à voir avec le sujet de cette dispute !

—Tu n'assumes pas, hein ? La sex-tape non plus, n'est-ce pas ? Et après ça, tu voudrais me faire la morale comme maman poule ? Ah ! Tu peux danser sur ta tête !

La gifle partit toute seule et vint violemment s'échouer sur ma joue. Le bruit de la claque résonna dans le couloir en échos, précédant nos cris. Je posai ma main sur l'endroit qui commençait à picoter mon visage.

—Tu es vraiment infernale !!! J'en ai marre de supporter tes états d'âme et tes remarques acerbes !!!hurla-t-il alors que j'étais bouche bée, un peu sonnée par le magistral gnon que je venais de me prendre dans la figure.

Roi Erriks se planta derrière Cameron et l'éloigna de moi, apparemment soucieux que je ne me retrouve pas trop amochée par mon propre "frère".

— Monsieur Hightley, je vous prie de vous calmer ; vous défouler sur votre sœur n'arrangera rien !

Le jeune Anglais fusilla son hôte du regard.

— Ce ne sont pas vos affaires, Votre Majesté, riposta sèchement mon cavalier.

— La maltraitance d'une dame est répréhensible, en ma demeure. Vous battrez votre sœur loin d'ici, si vous le désirez mais s'il vous plaît, contenez votre violence pour le moment.

— Mais je ne la bats pas ! cria Cameron, indigné par cette accusation.

— Non, en effet, vous venez juste de la gifler. Croyez-moi, je ne doute aucunement de votre bonté mais je ne crois que ce que mes yeux voient. Retournez à la réception, maintenant et oubliez cet incident.

Furieux, Cameron se dégagea et me tourna le dos, hors de lui.

— Problèmes familiaux ? s'enquiert le souverain lorsque mon pseudo frère fut loin.

— C'est vous qui créez ces problèmes, Majesté. Je me faisais justement réprimander pour m'être changée dans vos appartements. Comme vous l'avez si bien dit, il se tracassait pour mon pucelage. Alors j'ai sorti un argument qui ne lui a pas plu. J'avoue avoir mérité ma torgnole, maintenant, mêlez-vous de ce qui vous regarde, le remballai-je, irritée moi aussi de m'être retrouvée dans une situation aussi fâcheuse.

Je pris une chaise à côté de Cameron et m'assis après que chacun ait recouvré contenance. Il me fusilla du regard. Je sentais qu'après le repas, j'allais me faire remettre les pendules à l'heure bien correctement.

— Je disais donc que mes hommes sont prêts à combattre, mais il ne reste plus qu'à me persuader de le leur ordonner.

Visiblement, le jeune Anglais n'avait pas perdu le nord et avait entrepris une conversation diplomatique.

— Comment voulez-vous qu'on vous persuade ? demanda Cameron

sur un ton de défi.

Ses yeux brillaient d'une haine pure et simple.

Finalement, cela risquait de tourner à quelque chose de vraiment pas diplomatique.

— De la magie. Je veux voir de mes propres yeux la puissance de la nuit des temps.

Nous nous levâmes et commençâmes par nous transformer. Toute la table était en émoi devant notre prodige. Personne n'avait jamais été témoin d'une chose pareille.

— *Pourquoi as-tu fais cela ?*

— *Quoi ?*

— *Tu sais très bien de quoi je parle.*

— *Ces gens me prennent pour une créature docile ! Je dois leur prouver que je suis capable de mener leurs armées et cela commence par un petit geste comme celui-ci !* expliquai-je en cachant la complicité d'Erriks au sujet de mon accoutrement.

— *Tu ferais bien de changer ton fusil d'épaule si tu veux que Mort d'Encre il y ait. Et je suis navré pour... l'incident de tout à l'heure mais tu as été tellement exécration que t'en prendre une de temps en temps pour te remettre les idées en place, ça ne te fait pas de mal !*

— *Je t'emmerde.*

— *Tanya, ne fais pas de conneries, il s'agit de vie ou de mort.*

— *C'est toi qui me dis ça ? Si je me rappelle, c'est bien ta faute si on n'a pas les Fées.*

Je repris ma forme humaine, rouge de rage. Cameron fit de même. Nous nous rassîmes en nous faisant la tête.

— Si je ne m'abuse, vous avez aussi parlé de feu et de glace.

Je sentis l'Elfe qui sait tout se tendre en même temps que Cameron qui commença sa phrase :

— C'est exact mais...

Je continuai pour lui éviter de faire une bêtise, ce que notre situation ne nous permettait pas :

— Mais si vous voulez que votre château finisse pas en un tas de cendres, je ne vais pas tout de suite faire démonstration du feu.

— Comme vous le sentez.

Je trouvais dingue comme cet homme était bon acteur ! L'heure avant, il me faisait une proposition déplacée et là, il marchandait sa participation à la guerre !

Je me levai. J'entendis Cameron me chuchoter de ne pas me ridiculiser. Il ignorait l'apparition de mes pouvoirs grâce à lui qui m'avait fait une peur bleue. L'Elfe qui sait tout acquiesça, apparemment confiant, ce qui me rassura. Je me reculai.

Si j'avais refusé de faire démonstration du feu, c'était tout simplement parce que le feu consommait bien plus d'énergie que la glace et me blessait les doigts mais également. Aussi, perdre le contrôle engendrerait plus de dégâts.

Je commençai par poser une couche de givre sur le sol et les murs étant à maximum trois mètres de moi. Un « Oh ! » d'étonnement retentit dans la salle mais le roi demeura impassible. Pourquoi n'était-il pas impressionné ?

Je créai une barrière de stalagmites autour de moi, offrant à mes doigts l'occasion de protester contre ma magie. La barrière vola en éclats. Le même effet de film d'action qu'à Chizungu. Je ramenai les copeaux de glace vers moi et les rassemblai de façon à créer une sculpture en forme d'une feuille de lierre, le symbole de Laeava avant d'en faire grimper le long des pieds de table. Quand je me rassis, mes traîtres de doigts bleus me faisaient un mal de chien.

— Impressionnant. Laissez-moi quelques jours pour réfléchir.

Je m'étais surpassée et me heurtais tout de même à une impassibilité plutôt blessante.

La suite du repas se passa plutôt bien quand un serviteur annonça qu'il y aurait un duel à mains nues avec les deux champions les plus doués des Contrées Humaines. Nombreux furent ceux qui misèrent gros sur les lutteurs ; le pari était quelque chose de fort apprécié dans la tradition Laeavane.

Le combat eut lieu. Les champions étaient de très haut niveau. Beaucoup plus forts que Preaphasar.

— Comment vous arrangerez-vous, pour les combats ? Avez-vous déjà un plan ? questionna Roi Erriks.

— Tout cela variera si les Nains acceptent.

— Déposerez-vous mademoiselle à Tekt, la Capitale des Contrées Naines, le temps de la guerre ?

— Non, je me battrai dans nos rangs, l'interrompis-je.

Ses bavardages misogynes m'irritaient de plus en plus.

— Vous n'êtes pas un soldat et je doute de votre capacité à vous défendre seule.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

— Quel est le plus fort de vos lutteurs à mains nues ?

— Celui qui a gagné le duel. Une véritable force de la nature.

— Faites-le revenir.

— Si mademoiselle le désire.

Une fois que fut revenu, je me levai, dégrafai ma cape et avançai vers lui, l'air assuré alors qu'en réalité, j'avais peur d'être en train de faire la pire bêtise de ma vie, bien que j'en aie déjà fait une sacrée ribambelle. Cameron avait déjà compris mon intention car il se passait la main sur le visage, signe chez lui, de tracas. Je m'arrêtai à deux mètres de Gros Biscoteaux qui n'avait guère l'air de comprendre la situation :

— Tu peux y aller, hein. Vas-y, défonce-moi la tronche !

Je rajoute un ton plus haut :

— Messieurs, place aux paris !

— Je ne frapperai pas une...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que je lui donnai déjà un coup de pied dans ses parties génitales. Il avait l'air de souffrir mais riposta en me poussant à terre. Je m'étais de tout mon long après avoir fait un vol plané de quelques mètres sous la puissance du coup ; il était beaucoup plus fort et musclé que Preaphasar et je ne pesais pas bien lourd. Je le vis s'avancer vers moi ; il s'apprêtait à me donner le coup de grâce que j'esquivai habilement en lui faisant un crochet. Gros Biscoteaux se retrouva les quatre fers en l'air. Je me levai. Assis, il faisait presque ma taille. Il se releva d'un bond avec une vitesse surprenante pour sa taille et sa masse. Je lui sautai sur le dos et lui envoyai mon poing dans la figure. Il se laissa tomber en arrière afin de m'écraser de tout son poids. J'avais les phalanges en compote : il avait la tête dure ! La violence de la chute expulsa tout l'air de mes

poumons. Il se retourna et leva son poing pour me frapper mais je le stoppai à temps en lui assenant un coup dans la glotte avec le tranchant de ma main qui lui arrêta momentanément l'appareil respiratoire. Je me relevai difficilement. Une fois que sa respiration redevint normale, prenant garde à ne pas le tuer, je lui assenai un coup de pied dans le sternum qui lui coupa une fois de plus le souffle et j'en profitai pour le rouer de coups. Au bout d'un moment, il leva la main en signe d'abandon. Je me relevai, chancelante et me rassis en face du roi, un petit sourire suffisant plaqué aux lèvres. Il était livide. Enfin, il était tellement pâlichon de base qu'on aurait dit un fantôme. Gros Biscoteaux avait déclaré forfait.

— Il vous en faut plus ou ça ira ?

— Ça ira, répondit-il.

— ...

— Nous disions donc... ah oui ! Ma participation à la guerre aura un prix, mais laissez-moi la nuit pour médités.

La soirée se passa ainsi, sans accrochage notable.

Cameron et moi étions dans un couloir quand il se tourna vers moi et me devisagea d'un air enragé. Malheureusement pour moi, il n'avait guère décoléré de la soirée...

— Quoi ? J'ai gagné le duel ! me justifiai-je d'un ton innocent.

— Et tu nous as peut-être fait perdre la guerre, pire Emily et peut-être TA raison. Arrête un peu d'essayer de faire tes preuves et de faire n'importe quoi et *pense* ! Les guerres ne se gagnent pas qu'avec des armes et des duels. Ceux qui les gagnent sont les gens qui pèsent leurs moindres gestes et paroles ! Ce que tu ne fais pas, je précise.

— Cameron...

— Lâche-moi, je vais réfléchir pour limiter *tes* dégâts !

Il n'avait pas tort. Loin de là...

Je m'étais comportée comme une idiote.

— Cameron Hightley ! Tu vas m'écouter maintenant !!! J'en ai plus qu'assez de tout !!! Je veux tout abandonner et couler mes derniers jours de lucidité en paix loin d'ici !!! Je n'en peux plus de tous ces reproches !!! Je veux laisser faire le destin, de tout façon, on pourra se

battre que ça ne changera rien, c'est toujours lui qui gagne !!!

Je lui tournai le dos et m'en allai à grands pas, des larmes de rage au coin des yeux. Il m'attrapa par la taille, me força à me retourner. Au lieu de me secouer comme un prunier, il me serra dans ses bras. Je posai ma tête dans son cou et pleurai enfin, peu importait s'il me prenait pour une gamine, pour une aguicheuse, pour une pauvre fille... Je m'en moquais. Je me moquais de ce qu'il pouvait penser, je voulais juste qu'il continue à m'aimer et veiller sur moi.

— Va réfléchir, lançai-je après un reniflement pas très glamour.

— À quoi bon, ce qui est fait est fait, réfléchir ne sert plus à rien.

On s'embrassa d'abord comme la première fois (enfin... les premières fois) mais après, nos baisers se firent plus fougueux et nettement moins chastes.

— Je te désire tellement, je perds totalement le contrôle de moi-même, quelques fois. J'aime tout de toi, personne ne peut imaginer.

— Si, j' imagine très bien même...

Pourquoi avais-je répondu cela ?! Par ma faute, la température venait de grimper d'un cran alors j'étais loin d'être prête.

Cameron tira sur le fil qui fermait mon tailleur et je lui déboutonnai sa chemise. Je sentis les battements de mon cœur s'accélérer : tout se précipitait. Mon tailleur et sa chemise tombèrent à terre en quelques froissements. Bien qu'il ait déjà fait de l'athlétisme en Angleterre avant dans son ancien lycée, l'entraînement avait beaucoup changé sa musculature. Je prenais néanmoins garde à ne pas toucher ses blessures encore sensibles. Mon soutien-gorge tomba à son tour alors que sa bouche explorait mon cou. Je sentis le désir me submerger pour la première fois de ma vie. Il glissa sa main dans mes cheveux et me caressa le bas du dos, le souffle haché. Je parcourus son torse de mes lèvres. J'enroulai mes jambes autour de sa taille, emportée dans un tourbillon vertigineux d'envie. Cameron avait la chair de poule, son poulx battait tellement fort et irrégulièrement que j'avais peur qu'il ne fasse un infarctus. Je me rendis bien vite compte que le mien était à peu près dans le même état. Je le repoussai en cachant ma poitrine dans un éclair de lucidité.

— Cameron ! le réprimandai-je alors que je me savais plus fautive que

lui dans ce débordement.

Je tournai sur moi-même pour vérifier qu'il n'y avait personne.

— Tu es inconscient !

— C'est pour la prochaine fois que tu diras que tu ne m'aimes pas. Et puis, tu as commencé.

Je ramassai mon tailleur et le renouai en vitesse, écarlate.

— Ne cherche pas à m'embrouiller, s'il te plaît !

— Mais... je ne te laisse pas complètement indifférente.

— Ne cherche pas la misère !

— D'accord. Alors reprenons où nous en étions. Tu me râlais dessus et piquais ta crise.

— Ah oui ! Exact ! OK ? Alors arrêtes de me traiter comme une moins que rien en prétendant t'y connaître en matière de guerre sinon je t'en colle une !!! hurlai-je en simulant une rage démesurée.

Ne sait-on jamais, il était toujours possible que quelqu'un passe par là.

— À ce que je viens de comprendre, tu as fait une connerie et tu ne l'assumes pas, c'est ça ?!

— Ce que tu appelles « connerie », mon cher monsieur, ça s'appelle du spectacle ! Alors si tu as les nerfs, tu vas te défouler autre part !

— Mais oui, bien sûr ! Évidemment, mademoiselle est impeccable et moi, je n'ai qu'à aller balader !!!

— Tu as tout compris !

Je chuchotai plus bas :

— Cam, ce que tu ressens pour moi, je le ressentirai pour quelqu'un d'autre, un jour.

Je partis comme une furie tandis que ses épaules s'affaissaient et que son regard se ternissait sous le coup du chagrin.

Je me vautrai sur le lit et réfléchis ; j'avais encore le cœur battant de ce que Cameron et moi avions fait. Nous avions largement dépassé les limites, ce ne devait plus arriver.

Afin de me remettre les idées en place, je me fis couler un bain. J'éclatais les bulles de savon à la surface de l'eau songeusement. À vrai dire, les visions que j'avais eues en voyant le roi m'intriguaient également, je ne savais trop qu'en penser. Malgré tout, je me sentais

bien. Cela faisait tellement longtemps ! J'entendis des coups frappés à la porte. Je soupirai.

— Deux secondes ! m'exclamai-je en sortant précipitamment de la baignoire. J'enfilai rapidement un pantalon en cuir brun et une chemise en lin blanc.

Je traversai ma suite en courant et ouvris la porte. C'était le roi Erriks.

— Mademoiselle Hightley, j'ai à vous parler.

Je me lamentai mentalement d'être dans un si piteux état devant un homme d'une telle prestance qu'il ne me déplairait pas de le séduire.

— Il me semblait que vous aviez un plan-cul de prévu, le raillai-je cyniquement.

— Il attendra quelques minutes, le temps que je règle ces deux, trois détails avec vous, répliqua-t-il d'un ton très professionnel alors que le sujet ne s'y prêtait pas forcément.

Curieuse de ce qu'il avait à me dire, je le fis entrer malgré mon accoutrement.

— Entrez, Votre Majesté.

Je conduisis le roi au salon tellement énorme qu'il faisait probablement quatre fois le salon de Jon Cooperly. Nous nous assîmes.

— Navré de vous déranger. Dans un premier temps, j'aimerais savoir si vous étiez sûre de vouloir combattre aux côtés de mes hommes, durant cette guerre. Bien que vous ayez un certain talent, inutile de le nier, ce n'est pas une décision que vous prenez à la légère.

— Je suis décidée, rien ne me fera changer d'avis.

— Vous des centaines de personnes. Vous verrez des milliers de personnes mourir dans des conditions plus atroces que tout ce que vous pouvez imaginer dans vos pires cauchemars. Votre frère, des amis ou des amants agoniseront des heures, des jours, des semaines sous vos yeux. Vous serez vous-même traitée comme un animal, torturée, blessée, traumatisée et brisée. Votre esprit de guerrière juvénile peut croire que vous êtes assez forte mais vous ne le saurez vraiment que lorsqu'il sera trop tard pour vous raviser. Vous serez

majeure dans deux mois, mais je vois déjà en vous une femme. En tant que telle, je vous demande d'imaginer à quel point vous serez transformée, à quel point vous pouvez... basculer dans la folie.

— Pourquoi vous inquiéter autant ? Me voir partir au combat, renoncer et échouer vous donnerait raison !

— Je ne suis pas cruel au point de vous souhaiter un sort aussi funeste. Vous êtes encore jeune et belle, vous pouvez marier un homme, donner naissance à de nombreux enfants et vivre une vie que tout le monde vous envierait. Dans l'éventualité où vous revenez de la guerre, vous serez usée, marquée de cicatrices, éventuellement défigurée, handicapée, totalement isolée...

— Il y a quelque chose que vous ne comprenez pas : je ne compte pas avoir des enfants ou me marier avant une bonne quinzaine d'années, surtout ici. Si je construis ma vie, ce sera dans mon monde. La seule chose que je peux faire pour me rendre utile en attendant de regagner mon pays, c'est me battre pour sauver ma famille.

Il se pencha vers moi, sur l'air de la confiance. Cette proximité me fit frissonner.

— Vous avez un grand destin, ne vous en montrez pas indigne.

L'éclat de son regard me fit baisser le mien. Son impassibilité m'effrayait, je ne savais pas où étaient les bornes et ne savais donc pas quand je les dépassais. J'émergeai de mes songes et me rendis compte que plus que quelques centimètres — cette unité de mesure n'est qu'un doux euphémisme... — séparaient nos visages. Un éclair amusé traversa son regard avant qu'il ne se redresse et se racle la gorge dans le but de me mettre encore plus mal à l'aise, ce qui fonctionna mieux qu'il n'aurait pu l'espérer.

— Majesté, vous êtes le roi des Laeavans, vous êtes obligé de participer à la guerre. Vous savez que la Magie a tellement de pouvoir qu'elle pourrait briser l'équilibre magique du monde.

— J'ai le pouvoir d'empêcher les Elfes et les Nains... enfin, toutes vos troupes d'aller combattre.

— Vous ne feriez pas cela... Vous savez que dans le cas où vous refusez de coopérer, je peux soulever votre peuple contre vous et créer des émeutes d'une violence peu commune jusqu'à ce que j'aie votre

peau et votre trône pour vaincre la Magie.

Le coin de ses lèvres tressauta, il était indubitablement amusé par mes menaces, ce qui m'agaça encore plus.

— J'ai le pouvoir de vie ou de mort sur vous. Si je veux vous laisser vivre, je vous laisse vivre. Si je veux vous torturer, je vous torture. Si je veux vous tuer, je vous tue. Si je veux abuser de vous, j'abuse de vous. J'ai tous les droits sur votre personne. Je vous contrôle. Et vous ne pouvez rien faire contre cela.

Je faillis disjoncter à ces paroles. Non pas parce qu'elles me faisaient peur mais parce qu'elles étaient vraies ; il pouvait faire de moi ce qu'il voulait et je ne pouvais me battre.

— Il y a toujours un moyen de se soustraire à l'autorité de quelqu'un. Je l'ai jadis fait plus d'une fois, dans mon monde.

Il arqua le sourcil, visiblement appréciateur de ma témérité.

— Probablement, mais les personnes dont vous vous êtes échappée de l'emprise n'étaient pas moi. J'ai des yeux et des oreilles partout : je vois tout, j'entends tout, je sais tout et surtout, je *peux* tout. (Il se cala dans le fond du fauteuil). Néanmoins, cessons de nous menacer, jeune fille, car pour le moment, la situation n'a rien de dramatique. Dans le cas où j'accepte, je pense que vous n'avez pas l'expérience pour mener une armée, je le ferai moi-même. Vous pouvez être aussi chevronnée que possible, être chef d'armée ne s'improvise pas.

— Vous ne perdez pas le nord !

— Cela fait partie du prix. Je ne veux pas vous donner des soldats pour que ceux-ci meurent inutilement dans un plan foireux.

— Je vois que vous ne me surestimez pas.

Il se leva prestement.

— Vous êtes tellement prévisible que je n'ai pas besoin de vous estimer.

Sa Majesté s'en alla. Quand il posa sa main sur la poignée de la porte, il se retourna néanmoins.

— Votre chemisier est à l'envers. Bonne soirée.

Il s'éclipsa au moment où je baissais les yeux pour m'apercevoir de ma bourde en rougissant comme une écrevisse.

— *Ekatherina, c'est au prix de grands sacrifices que se gagnent les guerres*, me chuchota une voix spectrale.

Je me sentis engloutie par le vide. Je tombais durant des minutes qui me parurent des années entières. Mais, bizarrement, j'atterris comme une plume... sur un champ de bataille. D'un côté, il y avait Cameron, un carreau dans le thorax, agonisant. Je pensais pouvoir le soigner. Je me dirigeai vers lui quand je m'aperçus que plus loin, il y avait des soldats Laevans se faisant massacrer par des Conspirateurs. Je pouvais également les sauver. Mais si je les aidais, Cameron mourait. Si j'aidais Cameron, ils mouraient. Je compris immédiatement le piège. La voix voulait tester ma capacité à rester lucide et à réfléchir impartialement même dans les pires moments. Cette mascarade allait trop loin. Je regardais Cameron ; il avait des difficultés à respirer, il suffoquait même, saignait abondamment, ses yeux roulaient dans leurs orbites, il se tordait de douleur. Cette vision me fendit le cœur.

Tant pis, quitte à rater le test et à mourir... Ou j'essaye de tous les sauver. Je réfléchis à toute vitesse. Il faudrait idéalement que je parvienne à séparer mes capacités magiques en deux pour pouvoir secourir les soldats et Cam. Je me concentrai et me séparai de tout ce qu'il y avait autour de moi, fis le vide dans ma tête mais rien à faire, je n'y parvenais pas. Quelle perte de temps ! J'envoyai un éclair du côté des soldats qui, je l'espérais ne frapperait que les Conspirateurs puis me précipitai sur Cameron. J'arrachai le carreau de son corps. Il n'avait même plus la force de crier. Je lui pris la main, impuissante : il n'y avait plus grand-chose à faire. Le désespoir m'assaillit aussi violemment que les remords ; j'avais perdu trop de temps.

— Ta... nya, you could... tell me... I...never heard you...sing...just a last song...

Je réfléchis à une chanson. Je finis par en choisir une : la seule dont je me rappelais un peu les paroles à vrai dire. Ohne Herz, de WBTBWB. Une chanson allemande, étrangement mais qui m'avait énormément marquée. Selon moi, elle demeurerait l'une des plus belles

chansons d'amour jamais créées. Elle parvenait toujours, par je ne savais quel miracle, à m'arracher quelques larmes. Bien avant que je ne reçoive des cours d'allemand à l'école, j'avais ressenti une immense tristesse filtrer ces mots... Chaque phrase prononcée par le chanteur sonnait comme un appel au secours. Je me mis à doucement chanter. C'était à la base du metal bien hard mais j'en avais fait presque une berceuse, comme pour alléger sa douleur, qu'il s'endorme pour toujours sans peur ni regrets.

“ Jetzt steh ich hier

Und halte fest

Das was von dir

Geblieben ist ”

* Je me tiens debout ici maintenant

Et m'accroche à ce qu'il reste de toi

Je fondis en larmes : cette chanson voulait tout dire pour nous, à chacun de nos meilleurs souvenirs ensemble, elle sonnait comme un hymne.

“Nahmst mir mein Herz

Nahmst mir mein Leben

Ich würde es dir wieder geben”

* Tu as pris mon cœur,

Tu as pris ma vie,

Et je te les redonnerais encore

La douleur déformait son beau visage. Sa main bougea imperceptiblement dans la mienne tandis qu'une larme coulait le long de sa joue, dévalait sa peau comme une perle de diamant au creux de la paume d'un joaillier. Un joaillier maître dans l'art de la souffrance et du déchirement. Je sanglotai mais continuai la chanson.

« Nur reicht nicht die Erinnerung

Drum steh ich auf und wag den Sprung

Und halt dich fest »

* Les souvenirs ne sont juste plus suffisants

Alors je me lève et ose le saut

Et je m'accroche à toi

Son corps fut agité de convulsions.

— Tanya...

« Ich würde es

Dir nochmal geben

Doch ohne Herz »

* Je te les redonnerais encore

Mais sans cœur,

Son regard se perdit dans le vide. Il arrêta de respirer, de convulser, de pleurer, de souffrir.

« Kann ich nicht leben »

* Je ne peux plus vivre

Je serrai sa tête contre moi et embrassai ses cheveux. Je pleurai comme jamais je n'aurais cru qu'un humain en était capable, serrant son corps exsangue contre moi. Je hurlai. De rage, de chagrin, de haine, d'impuissance. Les soubresauts dans ma respiration devinrent incontrôlables.

J'entendis le cri d'un soldat. Je me retournai et le vis en train de se faire trucher par un Conspirateur. Je déchargeai tout mon désarroi sur mes pseudos ennemis. Ils avaient déjà massacré une bonne partie des soldats mais il en restait encore quatre et je pouvais les sauver. Je les brûlai, les électrocutai, les gelai, les empalai, les décapitai, les éventrai, tous, jusqu'au dernier Conspirateur, par la simple force de ma pensée. Ma tâche terminée, je m'effondrai près du cadavre de Cameron, complètement anéantie.

Je me réveillai en sueur, toute transpirante en hurlant et pleurant ma douleur, comme si un monstre sauvage me dévastait de l'intérieur, dévastait ma raison. Je vis Cameron assis juste à côté de mon lit sur un tabouret, penché sur moi. Je m'agrippai à lui, lui griffai le dos tellement je ne pouvais me résoudre à le lâcher. Jusqu'au moment où je réalisai qu'il était bel et bien vivant et que j'étais réveillée. Je relâchai un peu mon étreinte dans un sanglot hystérique. Il m'assit sur ses genoux et me frotta le dos.

— Chuuut... simmer down...

Il attendit que je me calme.

— Que s'est-il passé ?

J'écoutai les battements réguliers de son cœur et je lui racontai tout de puis le cours d'histoire de Preaphasar. Pourquoi le spectre m'avait-il menti ? Pour me mettre la pression ? À moins qu'il ne m'ait pas menti et que je n'ai juste pas su décrypter ce rêve correctement ? Puis soudain, je tiltai :

— Que faisais-tu assis à mon chevet ?

Cameron rougit jusqu'à la pointe des oreilles.

— Hum... J'étais venu... pour réfléchir à propos... de nous deux... enfin... tu sais, m'éclaircir les idées après... hum... bref. Tu t'es réveillée en hurlant, tu m'as fait une sacrée frayeur !

J'enfouis mon visage dans son cou.

— Je ne veux pas que tu partes.

Cameron me rallongea et posa un baiser sur mon front, incontestablement ému par ces six mots que j'avais sortis très spontanément.

— Si tu veux, y a des livres dans le salon, soufflai-je, encore abasourdie par ce cauchemar.

Le jeune Anglais s'y dirigea sans plus attendre, non sans m'avoir fait promettre de l'appeler en cas de pépin. Durant dix minutes, je me tournais et me retournais dans mon lit. À chaque fois que je fermais les yeux, des images d'horreur m'assaillaient. Devinant que jamais je ne dormirais cette nuit, je me levai, lissai distraitement ma chemise de nuit puis partis rejoindre mon ami dans le salon. Je l'observai, inlassablement, tourner une à une les pages d'un livre visiblement ancien, froncer de temps en temps les sourcils lorsqu'il tombait sur un mot inconnu... Cameron était un ange parmi les hommes, j'en étais consciente. Sa gentillesse ne possédait aucune limite, il était altruiste, doux, attentionné, courageux, débrouillard... en somme, il était infiniment bon. Il m'aimait, moi, mon indigne moi, qui représentait pourtant le contraire de tous ses principes. Techniquement, il n'avait aucun défaut. C'était un très joli garçon de surcroît !

Il ne demandait qu'une chose : que je m'abandonne à ses bras. En dépit de ses innombrables qualités, je ne parvenais pas à l'aimer

comme il aurait voulu que je l'aime. Pourquoi ?!

Au fait, étais-je sûre de ne ressentir que de l'amitié pour lui ? Même pas. Même pas ! Et ce cauchemar que je venais juste de faire intensifiait mon doute !

Sentant mon regard peser sur lui, le jeune Anglais finit par lever la tête. Mes nerfs disjonctèrent littéralement : je me pendis à son cou telle une petite fille en pleurant toutes les larmes de mon corps. Surpris, il faillit lâcher le livre. Il referma ses bras autour de moi. Je me sentis comme isolée de tout danger.

— Je m'en veux de t'infliger tout cela, sanglotai-je dans son cou.

Il m'installa sur ses genoux et je me blottis contre lui, le corps secoué de petits spasmes.

— Tanya Tanya... tu ne dois pas t'en vouloir, rien n'est de ta faute... En soi, tu n'as rien fait de mal, bien du contraire ! Tu m'as montré ce qu'est Aimer avec un grand A. Tu as fait briller mes yeux, naître des centaines de papillons dans mon ventre, éclairé ma vie,... Chaque jour, tu rends mon environnement plus beau par ta simple présence. Pourquoi devrais-tu t'en vouloir de m'offrir tout cela ? Évidemment, j'aurais préféré que tu partages mes sentiments. Évidemment, j'aurais préféré pouvoir t'embrasser pour faire signifier à tous les autres qui te tournent autour que ton cœur m'appartient, te répéter à longueur de journée à quel point tu es resplendissante sans paraître lourd, vivre tout en sachant que je mourrai dans tes bras, puis le soir, en face de l'âtre, poser ma tête sur tes jambes, fermer les yeux et sentir que tu me caresses les cheveux,... Tout cela me manque. Ça restera toujours un petit trou de mon cœur que personne ne saura venir combler. Mais je t'aime assez pour passer outre. J'essayerai de passer outre tout en sachant qu'un autre homme, ici ou sur Terre, recevra de toi tout ce qui m'aura toujours manqué. Mais jamais je ne supporterai que tu broies du noir à cause de cela. Ni que tu pleures, acheva-t-il en essuyant les larmes qui roulaient sur mes joues.

Cameron se mit lentement à me bercer, jusqu'à ce que mes pleurs cessent presque totalement. Il ouvrit le livre et se mit à le lire d'une voix douce agrémentée d'un petit accent anglais jusqu'à ce que je m'endorme.

Elliane, ma duègne, comme dirait ce damné roi, venait me voir souvent.

Ce jour-là, elle m'avait habillée comme un sapin de Noël et m'avait proposé des jeux avec les jeunes filles de mon âge à la cour ! J'avais juste envie de lui en coller une, à cette mégère ! Si le roi me voyait faire ce genre de choses, c'était la fin de mon opération séduction ! Je l'avais envoyée balader, mais elle n'était pas ma gouvernante pour rien : elle avait de l'autorité et n'hésitait pas à en abuser.

— Je vous préviens, si vous ne venez pas, j'appelle le roi ! menaçait-elle.

J'eus trop peur. Si le roi se mêlait de cela, il me verrait dans ces jupons de cinq mètres de diamètres, maquillée comme une voiture volée. Ne parlons même pas de mes extensions de vingt mètres pour me faire une espèce de tas de bouclettes sur la tête ! Même Cameron avait éclaté de rire en me découvrant accoutrée de la sorte !

— Elliane, soyez gentille avec Tanya, vous ne pouvez tout de même pas lui infliger cela !

— Si. Le roi m'a demandé de faire de cette enfant mal élevée une jeune fille d'un charme éthéré et c'est ce que je vais faire !

— C'est une guerrière !

— Non. Au revoir, Monsieur Hightley, passez une bonne journée.

Cameron fut contraint de prendre congé de nous et moi, de me sociabiliser avec toutes les gamines des seigneurs avec lesquels j'étais plutôt censée faire des plans d'attaque. Je descendis dans les jardins en évitant les regards des gens que nous croisions. D'autres filles dans le même état que moi mais ne semblant pas s'en apitoyer nous attendaient en gloussant comme des dindes dans le jardin. Ce dernier était grandiose : de partout tapissé d'herbe d'un vert éclatant, qui paraissait si douce que j'en aurais presque eu envie de me mettre pieds nus, des fontaines, étangs se dressaient un peu partout dans l'immense étendue de verdure, parmi les buissons, fleurs...

- Bonjour, mesdemoiselles, salua Elliane sur un ton placide.
- Bonjour, répondirent les filles toutes en cœur.
- Je vous présente Tanya, elle est arrivée à la Capitale il y a peu.
- De qui est-elle la fille ? demanda une fille rousse.

Avait-ce une quelconque importance ? Eh bien non ! Je décidai de répondre moi-même, tâchant de ne pas laisser l'acribité de mes pensées transparaître dans mes paroles.

— Je suis la fille de personne.

— Mais c'est impossible !

Quelle perspicacité !

Elliane clos le sujet gênant qu'étaient mes origines.

— De toute façon, elle est sous la tutelle du roi jusqu'à sa majorité.

Je faillis disjoncter à cette annonce.

— Hein ?

— On ne dit pas " hein", mais " plaît-il ?". Tanya, soyez consciente que vous êtes orpheline. Sa Majesté a jugé bon de vous remettre sur le droit chemin afin que vous partiez sur de bonnes bases. C'est un immense privilège que d'être la pupille de Sa Majesté. Sa première de surcroît.

Mon opération séduction s'enterrait six pieds sous terre. En fait, je m'enterrais moi-même six pieds sous terre avec toute ma dignité.

— Alors à quel jeu voulez-vous jouer ?

Les dindes se concertèrent un moment entre elles, dans un tourbillon de froufrous et de parfums écoeurants.

— Cache-cache !

Je pris cela comme un don du ciel. C'était trop beau ! Quelle aubaine !

— Qu'en penses-tu, Tanya ?

Je trépisais de joie : j'étais peut-être née sous une bonne étoile, tout compte fait !

— Oui !!!

Nous tirâmes au sort celle qui compterait. Par chance, ce ne fut pas moi. Je n'avais pas fait de commentaire, mais j'aurais aimé qu'elles m'expliquent la technique à adopter pour se cacher en portant une robe de trois mètres de diamètres aux couleurs criardes.

Qu'importe, c'était leur problème !

La perdante du tirage au sort se mit à compter jusqu'à cent. Je courus aussi vite que possible jusqu'à la fontaine et m'aspergeai le visage d'eau glacée afin d'effacer tout le maquillage. Je retirai une par une toutes les épingles de ma coiffure et toutes les extensions capillaires, arrachai carrément l'armature de ma robe pour que ne reste que le premier jupon en satin. Au loin, j'entendis :

— Soixante-cinq, soixante-six, soixante-sept,...

Je courus encore à en perdre haleine jusqu'à la cour, grimpai les escaliers du donjon. Puis, je percutai quelqu'un violemment. Je levai la tête vers cette dernière, me déconfis totalement en réalisant l'identité de la personne se dressant sur mon chemin.

— Vous fuyez quelque chose, Mademoiselle Hightley ?

— Monsieur... Monseigneur... Majesté...

Son parfum exquis me faisait tourner la tête. Venant de plus bas dans la volée d'escaliers, la voix furibonde d'Elliane résonna :

— Tanya, revenez immédiatement !!! Quelle sale gamine !

Dans un élan de désespoir volontairement théâtral, je m'agenouillai devant le monarque :

— S'il vous plaît euh ! Je n'ai rien fait pour mériter ça...

Elliane arriva et me saisit par les coudes. Je me défis de son étreinte et m'accrochai aux bottes d'Erriks comme si ma vie en dépendait pendant qu'elle me tirait par les pieds.

— Veuillez l'excuser, Majesté. Elle... me donne quelque peu du fil à retordre.

— Lâchez-la, Elliane, je me charge d'elle.

— Mais, vous avez sûrement des choses plus urgentes à faire qu'élever une sauvageonne ! protesta-t-elle avec véhémence.

— Ne vous en faites pas, bonne journée.

Mon ex-duègne me lâcha brutalement et c'est ainsi que je fus libérée de mes affres. Je me relevai durement.

— Merci.

— ...

— C'est quoi cette histoire de pupille ?

— Les Chefs ont décidé de vous mettre sous la tutelle de quelqu'un.

Je leur ai bien fait savoir que c'était inutile pour si peu de temps, d'autant plus qu'un représentant mâle et majeur de votre famille vit constamment avec vous mais ils se sont montrés intraitables.

— C'est injuste ! Je proteste !

Erriks leva les yeux au ciel et me reconduisit à mes appartements. Sur le chemin, nous avons conclu un pacte : je devais lui prouver que j'étais à même d'être considérée comme adulte et en échange, il laissait mon éducation à Cameron malgré l'avis des Chefs. Je le fis poliment entrer (je n'avais jamais été aussi gentille et courtoise qu'à cet instant. Après tout, il en allait de ma liberté !), lui proposai de s'asseoir et de prendre un verre... tout ce que je pouvais faire, selon moi.

Nous discutâmes jusqu'à tard dans la soirée, sans aucune phrase déplacée, ce qui m'étonna de sa part. C'était trop beau pour être vrai. Comme j'avais la fâcheuse habitude de mettre les pieds dans le plat, eh bien... cela ne changea pas. Dans un excès de zèle, n'y tenant plus, je m'assis sur les genoux d'Erriks et attirai son visage au mien. Ses lèvres étaient douces et sa langue avait un goût sucré très agréable. Très très très agréable... J'étais consciente de commettre un acte d'une indicible gravité mais... je m'en fichais. Et de toute façon, Sa Majesté paraissait apprécier mon dévouement... Il me serra un peu plus fort contre lui, glissant une main sous mon chemisier. Le contact de nos peaux nues m'inspira des pensées fort peu chastes, mais il n'alla pas plus loin. À la place, il me serra contre son torse et posa son menton sur le sommet de mon crâne, comme il l'aurait fait avec une petite fille.

— Pardonnez-moi ce débordement, mademoiselle. Je... suis navrée de vous avoir... placée dans cette position délicate.

Il se mit limite à me bercer ! J'étais au comble de l'indignation ! Et puis... et puis mince, alors ! L'homme que je l'imaginais être ne se serait pas retenu !

— Mais...

— Je suis vraiment confus.

— Non mais...

Je me défis brutalement de son étreinte, folle de rage. Il arqua le

sourcil, malgré cet air impavide qui persistait sur son visage chaque moment du jour et de la nuit, me semblait-il.

— Voyez-vous la façon dont vous me traitez ?!

— Oui, je suis vraiment navré de cette bévue...

— Mais non, espèce d'idiot ! Vous me berchiez ! Je suis quasi majeure, bon sang ! Vous imaginez-vous ?! Vous avez arrêté de m'embrasser pour... pour ça ?!

Je distinguais presque un point d'interrogation se dessiner au-dessus de sa tête ; il devait vraiment se demander si je n'étais pas folle.

— Hum... Je ne suis pas sûr que nous nous soyons compris...

C'était la première fois que je le voyais pris de cours.

— Si, exactement ! Nous nous sommes très bien compris ! Je vous aime !

Son incrédulité s'accroissait encore. J'en profitai pour prendre son menton entre mes doigts et plaquer mes lèvres contre les siennes encore et encore mais il ne réagissait pas, complètement pétrifié sur place. Il paraissait englouti par d'intenses réflexions, peut-être même des doutes ? L'idée de le faire se remettre en question ne me déplut pas... Je laissai mes doigts courir dans ses cheveux (combien de fois avais-je rêvé de faire cela ?), si doux que j'en frissonnais. Roi Erriks posa sa main sur mon poignet puis enlaça ses doigts aux miens et m'éloigna de lui le plus possible.

— Vous me pensez peut-être guère vertueux, vous n'avez pas tort, mais j'ai des limites à ne pas dépasser. Calmez-vous, Mademoiselle Hightley. Vous n'êtes plus lucide. Je vous souhaite une bonne soirée.

Erriks me darda un moment d'un regard critique avant de se lever et de me lancer qu'il avait à faire. Il partit en claquant la porte derrière lui. Je restai là, à maudire le monde entier en me répétant que j'étais trop stupide. Ah ça oui, pour être débile, j'étais débile. Je venais de prendre mon premier râteau, et pas des moindres ! J'avais furieusement manqué de tact et je m'étais peut-être lancée sur quelqu'un de trop grand pour moi. Enfin, il était tout de même roi ! Puis zut ! Il avait vingt-quatre ans, il était Laevan, mon roi et mon tuteur de surcroît... j'aurais pu choisir quelqu'un qui avait moins de

défauts ! De toute façon, sa réaction ne laissait planer aucun doute : je n'étais pas assez bien pour lui. Ce qui était compréhensible ; mon méprisable moi... pour son incroyable lui. Contre mon gré, je me mis à pleurer comme une madeleine. J'enfilai une cape de fourrure et sortis prendre l'air, le corps presque convulsant sous l'assaut des sanglots. Hélas, je croisai Cameron dans le couloir.

— Tanya? Que se passe-t-il ?

— Rien... (reniflement) tout va bien... dis-je, des trémolos plein la voix.

— Arrête de me prendre pour un idiot. Tu crois que je n'ai pas vu le roi qui partait dans la même direction que toi, il y a à peine quelques minutes !? C'est sa faute, hein ?

Son amertume et sa rancœur étaient palpables. Il posa les mains sur mes épaules.

— Raconte-moi tout dans les moindres détails.

Je ne voulais pas de sa compassion ni de sa présence ; je voulais être à l'air libre et seule, ce château m'opprimait, tous ces visages me dégoûtaient.

— Je ne suis pas sûre que tu veuilles entendre ça ! lui crachai-je à la figure, dans la plus grande ingratitude.

Cameron se déconfit totalement. Ses yeux s'emplirent de larmes qu'il ne laissa pas couler, ses mains se crispant sur mes deltoïdes.

— Oh my God, tu n'as pas fait ça ?! Vous n'avez pas fait ça ?!

Je lui adressai mon pire regard venimeux avant de me mettre à courir pour sortir, me sentant étouffer dans cet environnement qui n'était pas le mien. Je courus à en perdre haleine pour me retrouver dans les jardins royaux, me perdis dans ce dédale de rosiers, de buissons et de fontaines. Cameron hurla mon nom au loin, je me remis à courir pour me cacher, ne pas avoir à affronter ses sermons. Épuisée, je fis une pause près d'un étang. Mes jambes flageolaient et mon cœur palpitait sous l'effet de la fatigue, des émotions contradictoires... Je me sentis glisser dans un monde de néant inconscient.

SA MAJESTÉ, LE ROI ERRIKS L'USURPATEUR,
PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DES ÎLES MÛIREANN.

Je vis la délicate silhouette aux cheveux blonds devenus argentés sous le clair des lunes, emmitouflée dans son manteau s'effondrer. Mon sang ne fit qu'un tour : je courus jusqu'à elle. Son étincelant visage demeurerait figé dans une expression de peine et de souffrance. Heureusement, hormis les dommages que j'avais moi-même causés, elle n'avait rien. Dans les temps sombres qui couraient, un espion pouvait très bien lui avoir tiré une flèche ou quelque chose de ce genre, c'était déjà arrivé plusieurs fois. La mort de la jeune femme me briserait le cœur. Monsieur Hightley déboula comme un fou furieux à nous, me gratifiant du regard le plus hargneux dont il pouvait faire preuve. Je me demandais ce que j'avais bien pu lui faire pour mériter tant de haine... Nous nous affrontâmes du regard un long moment et Tanya remua un peu dans mes bras.

TANYA.

Je me sentais très vaseuse. Erriks me couvrit d'un regard soucieux qui, en toute franchise, me rassura. Au moins, il s'était inquiété quant à mon sort ! Cameron était là, lui aussi. Je remerciai faiblement Erriks qui s'éclipsa, devinant qu'un scandale " familial" allait éclater et qu'il valait mieux pour lui ne pas être là.

Cameron me conduisit dans ses appartements, toujours aussi crispé et maussade. En même temps, je n'avais pas été très tendre avec lui.

— Explique-moi tout.

— Qu'y a-t-il à expliquer ?

Il abattit rageusement son poing sur la table du salon.

— Tu viens de me balancer à la gueule que tu baisais le roi de Laeava avant de t'évanouir et tu me demandes ce qu'il y a à expliquer ?! Eh bien tout, ma chère ! T'as intérêt de descendre illico de ton petit nuage parce que tes sales histoires, ça va mal tourner !

— Mais je ne sais pas ce qu'il se passe, Cam ! Je n'ai jamais dit que j'avais couché avec Erriks !

— Non, tu me l'as très explicitement sous-entendu dans l'intention plus que volontaire de me rendre plus que fou de jalousie ! Eh bien tu sais quoi ? Tu as réussi. Je suis fou de jalousie. J'ai même hésité à aller le noyer dans l'étang ! Je voulais le trucider tellement je lui en voulais !

— Il n'y a rien entre nous, justement, je venais de me prendre un râteau. Tu voulais tous les détails ? Allons-y donc ! J'étais avec ma duègne et je me suis enfuie. Il m'a sauvée de cette abominable bonne-femme et m'a demandé de lui prouver qu'il pouvait me débarrasser d'Elliane pour de bon pour me mettre sous ta tutelle ces deux prochains mois. Alors, nous avons glosé toute la journée sur la pluie et le beau temps comme si j'étais une dame de la cour. Comme une écervelée, je l'ai embrassé. (Je le foudroyai du regard.) Enfin... nous nous sommes embrassés, précisai-je, acide. Il a même poussé la témérité jusqu'à glisser une main sous mon chemisier.

Cameron se passa les mains sur le visage, complètement effaré.

— Tanya... mais que va-t-on faire de toi ?! Nous sommes dans un monde où le moindre faux-pas peut nous coûter la vie et toi, tu te comportes comme une idiote ! Le roi, Tanya, LE ROI !

Je m'affaissai dans le fond du fauteuil, désespérée. J'étais vraiment au fond du trou. Il grinça des dents.

— Tu ne le connais même pas ! Ce que tu ressens pour lui, c'est de la simple attirance physique ! Tu ne l'aimes pas !

— Qu'est-ce que tu en sais ?! Si je t'avais désiré toi, tu ne te serais pas posé beaucoup de questions !

Ses veines saillaient sous la pression de la colère. Ses efforts pour ne pas me secouer comme un prunier étaient évidents.

— C'est vrai. Mais il n'y aurait pas eu de questions à poser. Ta situation est différente.

— Non, elle ne l'est pas. C'est toi qui la rends différente. Lorsque nous étions à Chizungu, je t'avais promis que ta déclaration ne changeait rien à notre amitié. Tu sais quoi ? Je me suis trompée, tout a changé. Tu me regardes autrement, je te regarde autrement, nous

nous disputons à longueur de journée...

— Laeava nous a changés, pas le reste. Nous n'y serions pas allés...

— Nous n'y serions pas allés, nous serions actuellement séparés. C'est ça que tu veux ? Alors OK, faisons comme si...

— Non, tu sais bien que ce n'est pas ce que je veux. Je veux que tu mesures les conséquences de tes actes et que tu prennes soin de toi.

— Voilà que tu fais ton saint ! Oui, Saint-Cameron, patron des bienheureux, je jure...

— Arrête ça tout de suite ! Oublie Erriks et concentre-toi sur l'essentiel: retourne à Basingstoke. Après, tu retourneras en Belgique, je continuerai mes études et voilà.

Une information capitale me vint à l'esprit, au moment où il prononça le mot " études". Aujourd'hui, nous étions le 320^e jour Dairasanaya, soit le 17 novembre, sur Terre. Je m'empourprai, toute gênée que mes problèmes personnels aient troublé ma mémoire, et bredouillai :

— Hum... joyeux anniversaire...

Il leva les yeux au ciel, excédé.

— C'est clair, pour être joyeux, il est joyeux !

— Je... on fait la paix ? Juste pour tes dix-huit ans...

— Jure que tu ne me feras plus jamais un coup pareil !

— Juré. Promets que tu n'assassineras pas mon futur petit-ami.

— Hum, on verra ça le moment venu... dit-il en me gratifiant d'une moue narquoise. On sort une bouteille pour fêter ça ?

Il se leva et ouvrit une grosse commode en chêne remplie des alcools les plus prestigieux de Laeava, issues de la collection même de Sa Majesté, réservés aux invités de marque. Sans hésiter, il tendit la main vers une petite bouteille en cristal remplie d'un liquide ambré.

— Ton Très Cher Ami me l'a conseillée lors de ma visité de ses distilleries dans la Capitale, il y a quatre jours.

— Depuis quand joues-tu au soûlard avec Sa Majesté ? lui demandai-je sur le ton de la plaisanterie.

— Depuis que tu me fais pousser des cheveux blancs, répliqua Cameron en retirant la cire du bouchon à l'aide d'un canif.

— Je t'inquiète tant ? repris-je sur un ton plus sérieux.

— Ouais. Dès que tu n'es plus dans mon champ de vision, je me fais des films. Du plus basique où tu tombes des escaliers à celui où tu te fais bouffer par un dragon.

Il s'assit devant moi et me tendit un verre.

— Que faisais-tu au même moment, l'an dernier ?

— Je fêtais mon anniversaire avec mes parents, mes grands-parents et mon oncle. Emily m'avait offert un bonhomme en pâte à sel qu'elle avait fabriqué à la garderie. (Il sourit nostalgiquement face à ces réminiscences). Je revenais du Québec, où j'avais fait un stage de trois semaines. J'étais loin de me douter d'avec qui et où je passerais ce jour l'année suivante !

— ...

— Tu sais, j'ai commencé le français à treize ans, seul. Cette idée étrange m'était comme tombée du ciel. C'est trois ans après que j'ai continué à l'école et cetera. Je pense que... ce n'était pas une simple intuition, que depuis le départ, j'étais conditionné à me retrouver ici. Quelque chose est plus grand et plus fort que nous, Tanya. Je crois que nous sommes ses armes et qu'il nous contrôle.

— S'il te plaît, ce n'est pas le moment de m'exposer tes théories flippantes... Je n'ai vraiment pas besoin de cela aujourd'hui...

Je trempai les lèvres dans mon verre, sceptique ; ce n'était pas une boisson qui vous arrachait la gorge et qui vous faisait bien savoir où se trouvait votre œsophage, mais un alcool doux, légèrement sucré sans être liquoreux. Lorsque je relevai le nez du liquide ambré, je surpris Cameron à me dévisager, troublé.

— Quoi ?

— Rien, je me disais juste... qu'Erriks avait aussi bon goût en matière d'alcool qu'en matière de femme.

Cameron se leva sans plus de cérémonie et s'enferma dans la salle de bain, pour décompresser certainement.

Je restai un moment assise dans le salon, à méditer sur son mal. Je connaissais une fille de seigneur d'une vingtaine d'années, non-mariée qui en pinçait pour Cameron depuis notre arrivée à la Capitale : je pourrais un peu le pousser vers elle, histoire de... lui changer les idées. Ce n'était pas étonnant qu'il fasse une fixette sur

moi étant donné que j'étais quasiment la seule femme qu'il ait vue depuis deux mois ! Je ne pus m'empêcher de terminer d'une traite son verre qu'il avait laissé presque intact sur la table et de lui écrire un mot qu'il ne verrait probablement que le lendemain matin.

Ça me fend le cœur de te voir ainsi et je voudrais pouvoir faire quelque chose pour toi. Les événements de la soirée ont sûrement remué le couteau dans la plaie. Ne te rends pas malade, s'il te plaît... Je veux bien te laisser du recul pour que tu puisses te remettre un peu les idées au clair car je crois que Laeava et la disparition de ta sœur nous ont tous les deux ébranlés. J'en suis navrée. Je veux juste que tu saches que... avant toi, j'étais une pauvre fille qui voyait le monde en noir. Tu m'as fait sortir du trou et tu resteras toujours la première personne à qui j'ai tenu plus qu'à moi-même. Merci pour tout.

En entrant dans la salle à manger, un homme m'interpella.

— Alors comme ça, c'est toi la petite qui a massacré l'gros Pierrard l'aut' fois ?

— Oui, répondis-je en supposant qu'il s'agissait de Gros Biscoteaux.

— Dommage que j'aie été en voyage d'affaire à c'moment ! T'sais, Pierrard nous a tout raconté. Il dit même que si t'avais voulu, t'l'aurais spotché. Pourtant, ch'te dis, c'est castard d'tuer l'Pierrard à mains nues, j'ai fait l' test et y'm'a ratatiné la gueule.

Je souris, assez flattée d'avoir fait mon petit effet et m'assis à côté de Cameron qui avait décidé d'adopter le même masque impavide que Sa Majesté. Le roi arriva et s'installa en face de nous sans me jeter

un regard. Il m'ignorait. J'eus un petit pincement au cœur.

— J'ai longuement réfléchi et me suis finalement décidé sur le prix que je trouve le plus adapté contre une armée Humaine d'élite.

— Et qu'en avez-vous conclu ?

— Un mariage.

— Qui et qui ?

— Vous et moi.

Je m'aplatissais sur le dossier de ma chaise, la tête me tournait. Le roi sortit une bague, la posa sur la table et la poussa vers moi. Pourtant, j'avais cru comprendre que je ne l'intéressais pas le moins du monde. Depuis mon Mémorable-Accident-Dû-À-Un-Soudain-Problème-Technique-Synaptique, le roi n'avait plus daigné me parler. Et miracle, il me demandait en mariage.

— C'est quoi ce bordel ? laissa échapper Dariss de sa petite voix d'enfant.

Cameron s'étouffa presque avec un bout de pomme tant il ne s'attendait pas non plus à commencer si fort de si bon matin. Personne ne l'avait vue venir, cette demande en mariage. Certes, j'aimais attirer l'attention du monarque mais... au point de me marier directement alors que j'étais loin d'être prête, c'était un peu fort... Je devais trouver un événement dirimant ! Qui ne mettrait pas ce début de relation naissante en péril, si possible...

« Si je veux vous laisser vivre, je vous laisse vivre. Si je veux vous tuer, je vous tue. Si je veux vous torturer, je vous torture. Si je veux abuser de vous, j'abuse de vous. » Ses paroles prenaient tout leur sens, à présent. Il était le maître. Et j'étais le pantin.

L'Elfe qui sait tout intervint (mais pour une fois, j'aurais préféré qu'il ferme sa grande bouche) :

— Le roi a parfaitement le droit. Selon les lois, il peut de choisir n'importe quelle femme non-mariée de haut rang.

— C'est impossible !

— Il faut croire que si.

Un Elfe richement paré se pencha à l'oreille de Sa Majesté :

— Enfin ! Avez-vous perdu l'esprit ?! Cette fille n'a aucun rang, aucune dot, aucune lignée... Elle peut aussi bien être l'Étranger qu'une

vagabonde, quelqu'un de mal attentionné... Elle pourrait très bien se jouer de vos sentiments pour accéder au trône !

Le monarque grinça des dents en le fusillant du regard :

— Je ne laisse aucun sentiment prendre le dessus. Cette gamine est loin d'être innocente mais je ne la juge pas assez dangereuse pour mettre en péril la monarchie. Elle ne connaît rien de notre réalité. Elle ne connaît rien de la prophétie. Elle ne connaît rien de ce que je suis et ai été. Rassurez-vous, Eöghan. Si je m'unis à elle, c'est que j'y trouve mon compte.

L'homme se recula, résigné face à l'air buté de son maître. Je fus fort attristée d'apprendre qu'Erriks ne désirait se marier à moi que pour ses intérêts. Mais où trouvait-il son compte, en agissant ainsi ? Voulait-il mes pouvoirs ? Se faire une meilleure image en se mariant au nouveau symbole de la propagande ? Ou simplement me faire passer quelques nuits dans son plumard, concevoir son héritier et se choisir maintes autres concubines ?

— Si je refuse ? lâchai-je en remarquant que mon absence de réaction commençait à inquiéter l'auditoire.

— Des milliers de vies en pâtiront. Je peux vous offrir plus que personne ne pourrait en désirer. Amour, or, pouvoir...

Je continuai sa phrase à ma sauce, un peu piquée par sa remarque. Il croyait vraiment que j'en voulais après son pognon !

— Guerre, violence, mort, souffrance, privation.

Un silence gêné s'installa. Personne n'osait contester. J'étais mal prise. Le silence dura et dura. Je compris que si je ne le brisais pas, il ne se finirait pas. Je regardai Cameron qui hocha affirmativement de la tête, grave. Je vis qu'il avait mal et que ce n'était que par dépit ; il serrait si fort les poings que ses jointures blanchissaient.

— J'accepte.

Un sourire effleura les lèvres du roi. Mon petit cœur immature en chavira... mais en fuguant de chez moi, je n'imaginai pas devoir me marier quelques petits mois plus tard ! De plus, ce mariage n'arrangerait en rien la crise de jalousie du jeune Anglais...

Je pris Cameron par la main et l'entraînai dans un coin de la pièce.

— Cam, Cam, Cam ! C'est la galère ? Que fait-on ?! Aie un plan, s'il te plaît...

— Je ne sais pas, on est coincés. Tu te marieras avec lui, quoi qu'il advienne dorénavant. Tu pourrais l'assassiner pendant la nuit de noces ! L'attaquer en justice pour détournement de mineurs...

— Là est bien le problème, Cam ! Je ne suis pas mineure !

— Tu pourrais lui mener la vie dure en jouant avec ses sentiments, il finira par se lasser de toi. Vous ne pourrez jamais divorcer puisqu'à Laeava, le mariage est un lien sacré. Mais, disons qu'il te laisserait tranquille. Tu pourrais le séduire vraiment et tu fais en sorte et endormir sa vigilance assez pour le dépouiller de tous ses pouvoirs. De toute façon, j'ai cru comprendre qu'il ne te déplaisait pas non plus... ce pourrait être un mariage heureux, ajouta-t-il, acide.

Il devait ne pas avoir entendu les bribes de chuchotements entre l'Elfe et mon futur-fiancé pour réellement croire en la sincérité de sentiments d'Erriks.

— J'aviserais. On va s'en sortir, tu vas voir.

Je sentis un anneau froid glisser le long de mon annulaire gauche et sa main prendre la mienne doucement. Je scrutai l'anneau, pensive, puis levai les yeux à lui, la lèvre inférieure toute tremblotante.

— D'où la sors-tu ?

— Je l'ai toujours sur moi, elle appartenait à ma mère. Je sais que c'est fort fleur bleue mais c'est tout ce que j'ai trouvé pour que tu te souviennes de moi.

— Merci. Ton cadeau me touche beaucoup. Tu sais, la situation serait plus simple, je t'aurais serré dans mes bras. Cela dit... on devrait peut-être éviter, constatai-je en jaugeant le regard de tous les invités et partisans qui nous dévisageaient, avides de nouveaux potins probablement.

Cameron me fit un clin d'œil et nous allâmes nous rasseoir mais Erriks demanda à me parler en privé. Cette fois-ci, nous pûmes nous mettre à l'abri des oreilles indiscrètes dans un genre d'alcôve destinée d'ordinaire à un tout autre genre de discussion : lors de réceptions mondaines, certains seigneurs s'y retrouvaient afin de projeter des

assassinats ou des sièges vicieux, voire se payer du bon temps avec les épouses de leurs alliés.

— Alors ? Vous avez toujours envie de me menacer ? me demanda-t-il, cynique.

— Non, mais vous en tout cas, l'idée d'abuser de moi ne vous a pas quitté.

— Je suis le maître. Et vous... l'esclave. Regardez-moi. (Il prit mon menton entre ses doigts). Dites-le.

Je le défiai du regard avec la furieuse envie de lui coller ma main dans la figure. Et puis... j'avais un peu peur. Certes, je l'appréciais beaucoup mais... qui était-il ? Je savais qu'il était dominateur, mais jusqu'à quel point ? Ou alors était-ce seulement encore une autre facette de sa personnalité qu'il créait de toute pièce ? M'aventurais-je sur un terrain glissant ? Me mettais-je en danger ? Raaahh ! Tout semblait compliqué avec lui !

— Je suis la Magicienne, Rêveuse et Mutante venue d'un autre monde pour sauver le vôtre et vous, le roi indigne qui ne sait pas sauver son pays tout seul.

Il sourit de plus belle.

— Incroyable...

— Je croyais que vous m'en vouliez.

— Vous aviez tort. Depuis quand maniganciez-vous ce mariage ? Êtes-vous amoureux ?

— Plus que vous ne pourriez l'imaginer. L'ennui était que je devais régler quelques... détails politiques pour...

— Vous ne me connaissez même pas !

— Qui vous le dit ? Et puis-je vous rappeler que vous aviez dit m'aimer ? Vous ne me connaissiez pas non plus. À vrai dire, avec votre coopération, je serais prêt à vous faire confiance.

Je posai sur lui un regard interrogateur auquel il répondit par un sourire mystérieux. Il avait piqué ma curiosité, j'allais être obligée de le harceler.

L'après-midi même, les fiançailles eurent lieu, entérinant enfin mon choix. Pour l'occasion, le souverain et moi-même portions le traditionnel costume vert émeraude — ce vêtement dépassait ma

vision de la mocheté — et mon futur époux avait fait quérir prêtres et wansems. Ces derniers récitèrent des prières en une langue antique et nous bénirent en faisant couler le long de nos dos des perles de sève de lierre. Cameron assistait aux fiançailles et me toisait jalousement, la mâchoire contractée, les lèvres pincées, les sourcils froncés et... bref, rajoutez tous les signes physiques prouvant qu'il n'agréait vraiment pas à ce mariage arrangé.

Seules une trentaine de personnes assistaient à l'événement dans une petite chapelle privée. Des dessins d'une surprenante finesse formaient des formes abstraites sur les murs, au sol, au plafond... Il y avait de l'or partout, je n'en avais jamais vu autant. Mais ce décor somptueux ne paraissait impressionner que moi...

Roi Erriks fit soudain pression sur mes épaules, me forçant à m'agenouiller devant lui.

— Tanya Nadhezda Philippe Hightley, acceptez-vous de jurer allégeance à votre souverain et, de par ce geste, devenir une parfaite citoyenne Laeavane malgré vos origines peu communes ?

J'allais renier mes racines. Pour une poignée de guerriers. Je me prosternais devant cet homme que j'allais devoir épouser que je le veuille ou non pour sauver ma peau. Je me soumettais aux idéaux de cet individu. Je me soumettais. Encore. Peut-être même faisais-je une erreur ?

— Je jure allégeance à votre royale personne, Majesté. De par ces paroles, je promets de ne jamais trahir votre confiance: dans le cas échéant, je me condamne moi-même au bûcher, à la torture ou à la décapitation, selon votre gré. Je m'engage à être à votre service, de respecter chacune des lois écrites par votre main et vous dois obéissance jusqu'à la fin de mes jours.

Le souverain se tourna vers Cameron, dans l'assemblée.

— Et vous, Monsieur Hightley ?

— Je refuse l'allégeance.

Mon estomac faillit me trahir : à la place, je hoquetai de surprise. Bon sang ! Il était censé ne rien gâcher et voilà qu'il ne voulait pas s'engager auprès du roi ! Imperturbable, Erriks conclut simplement :

— Bien. Cela écourtera un peu la cérémonie.

Il me prit les mains afin de m'aider à me relever et, pour sceller nos vœux de mariage, nous nous embrassâmes. Un baiser sans saveur, un baiser protocolaire. C'en fut trop pour Cameron, que j'entendis quitter brusquement la salle.

CAMERON.

Je croyais enfin avoir réappris à être heureux, je croyais avoir réappris à contrôler ma honte, je croyais avoir trouvé ma place parmi les vivants mais... c'était comme si ma médiocrité me collait à la peau. Pourquoi étais-je ainsi ? La jalousie et la haine étaient-ils mortels ? Malgré moi, mon esprit repassa ces moments ignominieux, les seringues, les larmes brûlantes d'amertume, l'ecstasy... je me souvenais de tout. Tout comme si c'était hier. Ce sweat noir et cette capuche que j'avais détestés autant que je les avais aimés. Ils me susurraient tous à l'oreille de perfides paroles, m'intimaient de me cacher. Me cacher pour ne plus être jugé, raillé, blessé, rabaissé, abandonné, trahi.

J'étouffais sous mon masque de fer, les pleurs transformaient chacune de mes blessures en un feu ardent, brûlant de ma géhenne.

TANYA.

Cela faisait deux jours que j'avais emménagé dans les appartements du roi, ceux-ci même dans lesquels j'avais tant de fois rêvé dormir... Nous faisions toujours chambre à part car selon les coutumes Laeavanes, le future épouse devait rester vierge jusqu'à sa nuit de noces mais rien que l'idée de vivre avec lui me réconfortait. Même si je persistais à dire que ce mariage n'était pas une bonne idée, il y avait tout de même un bon côté des choses !

Erriks était très aimable malgré mon acharnement à lui soutirer des informations sur la phrase qu'il m'avait chuchotée, le jour de nos fiançailles.

Il cherchait nerveusement quelque chose dans le fond d'un

tiroir, les mains tremblantes. C'était le seul signe qui m'indiquait qu'il était sur les dents.

— Mais, Erriks, pourquoi ne vous expliquez-vous pas ? Savez-vous la torture que c'est ? En fait, vous avez dit ça juste pour me mettre la puce à l'oreille !

— Je ne dis jamais de paroles en l'air.

Je détestais les personnes qui cachaient ce qu'il se passait dans leur tête, ce qu'ils ressentaient. Je voyais tout de suite quand Cameron était fâché, triste, vexé... alors qu'Erriks, je ne savais rien.

— Erriks, soyez moins distant. J'ai l'impression que vous êtes intouchable, que tout ce que je dis vous est égal... je veux savoir et connaître.

— Savoir quoi ?

— De un : pourquoi vous me connaissez déjà, de deux : pourquoi vous êtes impassible à tout, de trois : j'ai l'impression que quelque chose vous turlupine et je ne sais pas quoi.

— Premièrement, je vous connais parce que l'Elfe qui sait tout me renseigne sur votre personnalité depuis votre premier pas à Laeava ; vous êtes un livre ouvert. Tout se voit dans vos yeux. Je suis impassible parce qu'avouer ou montrer ses sentiments à un ennemi c'est comme lui montrer vos forces et vos faiblesses et alors, vous n'avez qu'à tout de suite leur crier : « Hé ho ! Viens taper là, je tomberai à genoux ! »

— Je ne suis pas une ennemie.

— J'y venais. Du coup, j'ai du mal à me débarrasser de ce masque avec les personnes en lesquelles j'ai confiance. Enfin... je ne vous fais pas confiance, mais je suppose que cela viendra avec le temps. Et puis, cet air d'homme parfait et de roi dur est très bénéfique et inspire le respect. Troisièmement, quelque chose ne tourne pas rond dans cette histoire.

Mon estomac fit une embardée. S'il devinait pour mon faux lien de parenté avec Cameron ou pour l'ambiguïté de nos relations, c'en était fini de moi.

— Quoi ?

Erriks haussa les épaules, l'air évasif.

— Quelque chose dans votre jeu n'est pas logique, vous avez accepté trop facilement... vous devez avoir un plan. Votre frère qui refuse l'allégeance et part avant la fin de la cérémonie ne fait que me conforter dans mon pressentiment.

CHAPITRE VI : *Malentendu.*

Cameron me prit la main. Même si je mourrais d'envie de le faire, je ne lui avais pas encore demandé ce qu'il était parti faire le jour de mes fiançailles car je connaissais peut-être une partie de la réponse. Je chipotais nerveusement à sa cape d'un vert foncé un peu bleuté, attachée à son épaule droite et plongeai mes yeux dans les siens. Vêtu ainsi, il ressemblait tellement aux princes charmants des contes de fées... Nous étions dans une grande pièce aux murs de pierre. La lumière du soleil filtrait à travers les gigantesques vitraux représentant les étapes de la Création, faisant danser des halos lumineux de mille et une couleurs sur nos visages respectifs.

— Cameron... crois-tu que nous devrions dévoiler notre mensonge ? Au moins à Dariss, il saurait nous conseiller et ne nous veut aucun mal...

— Non. Ça ne changerait rien et risquerait peut-être de nous mettre en danger.

Il me serra contre lui. J'avais le cœur lourd, pour une raison dont je n'avais pas encore identifié la nature. Je vérifiai que personne ne nous regardait : à Laeava, les contacts physiques tels que celui-ci pourraient s'interpréter de mille et une façons — dont certaines que je préférerais éviter.

Les grandes portes de la salle dans laquelle nous étions s'ouvrirent en un grand fracas. Erriks, l'Elfe qui sait tout et Zgul s'arrêtèrent brutalement en nous apercevant. Mon cœur défaillit. Cameron s'éloigna rapidement de moi tout en prenant un teint écarlate comme il savait si bien le faire.

Les ennuis commençaient...

Erriks reprit vite contenance :

— Que faisiez-vous ?

— Nous... de... stratégies.

Je lui avais menti droit dans les yeux tout en sachant que ce serait inutile, il avait tout vu.

Il s'avavançait lentement vers nous. Son impassibilité me dérangeait, elle avait quelque chose de menaçant. Il s'arrêta alors que sa tenue grise bleutée rajoutait encore un austérité presque effrayante à son attitude. Erriks dévisagea Cameron un moment puis, avec une rage et une vivacité étonnante, il le gifla, le frappa encore et encore. Cameron recula en titubant, complètement désarçonné par les coups du monarque. Je me plaçai devant Erriks pour éviter au jeune homme de se faire massacrer.

— Votre frère.

Ses mots étaient glaciaux, la terreur s'insinua en moi : cet homme savait inspirer la peur mieux que quiconque. Je le regardais droit dans les yeux.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dans notre monde, ce n'est qu'un geste amical. Il me semble que nous avons encore le droit de suivre notre coutume !

Il continua son blâme, imperturbable malgré mes paroles censées être convaincantes.

— Cet acte de dévergondage est punissable de mort et pour lui, et pour vous. Vous avez de un: trompé votre roi...

Je levai les yeux au ciel en respirant le dédain.

— Vous vous attendiez vraiment, en me mariant de force, que je serais fidèle ? Navrée de vous apprendre que nous ne vivons pas au paradis ! Et de toute façon, je n'ai rien fait de mal !!!

— Vous êtes coupable d'inceste.

— Mais vous n'y êtes pas du tout !

— Et dire que vous aviez prétendu m'aimer...

Il se massa les tempes, apparemment pleine tergiversation intérieure.

— Mais c'est vous que j'aime, abruti !!!

— Ah bon ? Je suppose que c'est aussi une coutume dans votre monde de tromper son conjoint, n'est-ce pas ?

— D'accord, allez-y, décapitez-moi ! dis-je en essayant de paraître désinvolte.

— Il y a une chose que je ne pense pas que vous ayez intégrée : je tiens à vous. Je tiens à ce que mariions en bonnes et due forme. Votre

frère par contre, on ne peut pas dire que je le porte dans mon cœur...

Le temps s'arrêta alors que je réalisais seulement l'ampleur de l'affreux sous-entendu qui venait de sortir des lèvres de mon fiancé. Dès lors, la panique déferla sur moi, mit chaque fibre de mon corps en émoi. Le décor autour me parut soudain très oppressant, ma respiration devint moins aisée...

— Vous ne feriez pas cela...

— Si. Je suis...

— Oui, je sais, vous êtes le maître, le coupai-je, peu encline à ce genre de remarques arrogantes et égocentriques.

— Toutefois, je vais être clément : Monsieur Hightley, vous avez trois heures pour quitter ma demeure et Laeava.

Il se retourna, signifiant que sa décision était irrévocable.

— Non !!! Erriks, ne faites pas ça !!!

Il fit volte-face, le visage n'exprimant que douleur.

— Alors, que fais-je ? Si je ne l'aliène pas de votre personne, vous continuerez. Toute ma vie, je vous verrais quitter votre lit pour rejoindre le sien. Je vivrais dans l'espoir vain de pouvoir un jour susciter de l'amour. Avec votre frère dans le même château, cela n'arrivera jamais. Et s'il s'en va...

— Je vous détesterais plus que personne ne l'a jamais fait avant moi. Si je vous dis que ce n'est pas ce que vous croyez !

— Avec le temps, votre animosité disparaîtra pour pouvoir laisser enfin place à une once d'acceptation.

— Je vous jure devant les dieux d'être une femme exemplaire s'il obtient l'autorisation de rester, au moins à Laeava.

J'oubliai ma fierté et m'agenouillai à ses pieds avant de fondre en larmes.

— Je vous en supplie, Erriks... je jure par les dieux et les éléments de ne plus jamais approcher mon frère, de... vous aimer chaque jour comme vous l'entendez, d'être celle que vous voulez que je sois mais pitié, épargnez-lui, épargnez-moi la case Ebwyn et séparation perpétuelle. Pardonnez mes frasques... enfin, soi-disant frasques...

Il me regarda un moment prosternée à ses pieds, parmi le flot de satin gris de ma robe.

— Non.

Son refus avait claqué dans l'air, la sentence était tombée.

— Vous m'avez déjà pris ma liberté, vous n'allez maintenant pas me prendre ma famille... murmurai-je en ayant l'impression que l'univers s'écroulait, ce qui était peut-être le cas.

Cameron n'avait pas prononcé un mot. Mais il s'agenouilla derrière moi et m'enlaça. IL n'avait pas pleuré mais je sentis lorsqu'il enfouit son visage dans le creux de mon cou que les larmes avaient fini par tomber.

— Erriks, vous allez le payer !

Écœuré par le spectacle, Sa Majesté tourna les talons et sortit de la pièce en tornade. L'Elfe qui sait tout et Zgul restèrent plantés là, à nous observer, complètement sonnés par la scène. Erriks allait le payer cher ; il allait me sentir passer, même si je devais y laisser ma peau. L'Elfe qui sait tout prononça ces mots :

— Le roi... est juste.

— Savez-vous juste lequel de nous deux est tenu par la prophétie ? demanda Cameron, afin de s'assurer que son exil n'ait pas trop de conséquences à ce niveau.

— Oui. C'est Tanya, vous devriez déjà avoir acquis vos pouvoirs et ce n'est pas le cas. Je pense que... vous n'êtes qu'une simple erreur magique et c'est pour cette raison que vous êtes à Laeava à l'heure qu'il est.

Mon cœur se serra un peu plus et tenta plusieurs fois de sortir de mon corps.

— Une erreur... Je suis une erreur... s'étrangla le jeune Anglais.

— Et Erriks, nous l'avons appris depuis peu, l'Acier. Dans la prophétie, l'Acier est garant de la protection de l'Étranger. En somme, ce mariage se déroule sous les meilleurs auspices, même d'un point de vue prophétique.

Cameron et moi restâmes pantois de surprise et d'anéantissement : nous n'allions plus jamais nous revoir et en plus, j'allais devoir affronter seule mon destin pré écrit. Seule. Comme nous l'avions redouté.

Zgul acquiesça, silencieux et tous deux prirent congé. Je

sanglotai :

— Cam... que va-t-on faire maintenant ?

— Je... vais partir. Je suis exilé dans les Ebwyn, autant en profiter et repérer Quaya.

— Je ne m'en sortirai jamais sans toi.

— Bien sûr que si, tu le peux.

— Je vais lui rendre la vie impossible, grinçai-je, pleine de rancune.

Il sourit, ravi que son rival fasse enfin l'objet de mon mépris.

— C'est une très bonne idée.

Trois heures plus tard, comme promis, deux gardes armés et cuirassés de vert entrèrent bruyamment dans la suite de Cameron et l'empoignèrent assez peu délicatement. Je ne revis Erriks qu'au soir, après avoir passé ma journée à pleurer toutes les larmes de mon corps, à me laisser aller à l'abattement bien que j'aie juré à Cameron de garder la tête haute.

J'entrai dans la chambre sur la pointe des pieds en faisant tourner la bague que Cameron m'avait offerte autour de mon annulaire. Celle de mes fiançailles, ornée de lierre en émeraude, se trouvait à l'autre main, je ne la regardais jamais, pour oublier qu'elle représentait les menottes qu'Erriks m'avait passées aux poignets, en symbole d'un amour que j'étais sensée lui porter. Que je lui avais un jour porté, en dépit de son ignominie dont j'ignorais l'existence à cette époque.

Mon nouveau bourreau était dans le salon, accroupi contre le mur, le visage enfoui dans les mains. Lorsqu'il releva la tête, je vis ses yeux brillants de larmes. Il étouffa un sanglot. Cette vision me fit réfléchir : il m'aimait, au moins un peu. Je pouvais le relever et faire de lui un homme bien aussi bien que je pourrais l'enfoncer et le faire sombrer dans la folie. Mais qu'avait-il vécu avant ? Peut-être n'étais-je que l'une de ses multiples conquêtes. Ou peut-être au contraire étais-je sa première chance de bonheur ? Quoi qu'il en soit, je ne pouvais plus l'encadrer. Si la vie du monarque avait été difficile avant, c'était uniquement parce que ce dernier l'avait bien mérité.

Il était vrai qu'il m'avait un jour fascinée... mais il avait fait preuve d'une telle cruauté envers moi que cette fascination s'était

volatilisée.

Je reculai et claquai la porte d'entrée pour simuler une arrivée fracassante.

— Erriks !

Il sortit du salon, la tête baissée et se servit un verre de vodka en me tournant le dos. Lorsque le monarque me fit enfin face, aucune trace de ses larmes ne subsistait sur son visage.

— Oui ?

— J'aurai votre peau !!!

— Vous l'avez déjà.

— Ce matin, vous avez signé votre perte.

Il haussa les épaules, complètement détaché : il devait probablement être habitué à ce qu'on le traite comme un monstre de la pire sorte.

— L'amour, la haine, ça passe avec le temps et la distance. Si les sentiments persistent chez vous, c'est chez Hightley que cela passera. Lorsqu'il partira, vous serez anéantie et vous vous direz que votre mépris s'est dirigé vers la mauvaise personne.

— Bouclez-la. Et surtout, ne vous avisez pas d'essayer de la rouvrir ou je vous en colle une. Il n'y avait rien entre Cameron et moi, c'était vous que j'aimais et cette bévée a tout cassé.

ERRIKS.

Malgré sa colère, Tanya s'endormit assez rapidement. Je me sentais fourbu, las de tout. Quoi que je dise, quoi que je fasse, elle s'obstinerait. La rage m'envahit : son frère ! Non mais vraiment... c'était dégoûtant ! Comment cet espèce de neuneu incapable avait-t-il pu séduire Tanya ? Il y avait un truc qui ne tournait pas rond, toujours ce pressentiment que je n'avais pas encore toute la situation en mains qui me tenaillait depuis plusieurs jours... Je caressai doucement sa joue.

Je réfléchissais : à part les récents événements, qu'est-ce qui ne lui plaisait pas chez moi ? Mon âge ? Mon statut ? Mon attitude ? Avant ma demande en mariage, elle m'aimait, elle l'avait elle-même

déclaré. Tanya était follement amoureuse de son frère mais... elle avait tout de même un certain penchant pour moi. Et j'avais tout gâché.

La Magie m'avait offert la proposition d'un sortilège d'amour. Peut-être pour finir devrais-je commencer à réfléchir à sa proposition ? Non, c'était très malhonnête et égoïste. Que penseraient les dieux de ma misérable personne mauvaise au point d'utiliser des filtres d'amour privant une femme de son âme ? De toute façon, ce n'était pas cela que je voulais, c'était son âme. Si le filtre la lui prenait, il ne me resterait qu'une coquille vide...

TANYA.

Les jours suivants, je fis subir les pires humiliations à Erriks. Durant cette période, j'abusais beaucoup de l'alcool mis à ma disposition en tout impunité. J'avais décidément moins bien accusé le coup que je m'y attendais... Me voir m'autodétruire consternait Erriks au plus haut point. Cependant, j'avais une autre idée qui atteindrait Sa Majesté droit au cœur.

Il entra dans ses appartements, las de la journée qu'il venait de passer. Comme à son habitude, il était censé travailler sur ses dossiers encore des heures et des heures après être rentré, s'attelait avec diligence à ses travaux. Sauf que j'avais mis le feu à tous ses dossiers. Sous ses yeux. J'avais craqué une allumette et l'avais lancée sur la pile. Avant cela, il m'avait bondi dessus pour m'empêcher de tout cramer, m'avait implorée de ne pas toucher à son travail. J'étais restée sourde à ses suppliques. Il avait essayé d'éteindre le feu mais n'y fut jamais parvenu. Après que tout ait brûlé s'ensuivit notre première dispute. Les autres fois, il s'écrasait mais son travail représentait le point sensible majeur.

— Tanya ! Vous ne savez pas ce que vous venez de faire !

— Si !!! Je vous ai promis de vous rendre la vie impossible et je tiens toujours mes promesses !!!

— Ce n'est pas à moi que vous venez de rendre la vie impossible !

Dans cette pile de dossier se trouvait l'attestation de décès d'une petite fille que je devais envoyer à son père pour qu'il puisse la bénir et l'enterrer ! Dans cette pile se trouvait également le permis d'achat d'une maison pour une famille nombreuse pauvre... Tous ces gens qui comptaient sur moi et qui n'auront plus jamais ce que je pouvais leur offrir ! Je n'ose même pas imaginer le nombre de doléances que je vais recevoir ! Tout cela pour l'un de vos caprices prétentieux ! Jusqu'ici, j'ai supporté vos frasques chacune plus grave que l'autre sans broncher mais je commence à en avoir plus que marre ! Alors vous allez arrêter la gnôle ou je vous jure que je vais sévir ! m'admonesta-t-il sévèrement.

— Caprices prétentieux ?! Me vouloir pour vous tout seul, n'était-ce pas un caprice de pourri-gâté ?!

— Pardon ?! Je fais énormément d'efforts pour réprimer mes envies et vous, vous me sautez littéralement dessus. Un jour, je trouve une solution pour satisfaire nos désirs à tous les deux puis vous me répudiez ! Il faut savoir ce que vous voulez, bon sang !

— Ce n'est pas possible... Il y avait des jours entiers de travail, là-dedans ! Vous avez tort. Vous le savez. Maintenant, laissez-moi trouver une solution.

— Jamais.

Il me lâcha et s'assit par terre en se passant nerveusement les mains sur le visage. Il avait serré tellement fort mon avant-bras que je distinguais encore la marque exsangue de l'endroit où il avait fait pression. C'était la première fois que je le voyais s'emporter ; je savais que j'avais frappé là où ça faisait mal, il était au bout du rouleau.

— Non... Mais non !

— Vous savez ce que ça fait maintenant. Il ne me reste plus que des souvenirs de Cameron. Toutes les nuits, je repasse tous nos moments ensemble, en me remémorant le son de sa voix, son sourire, son rire, ses tics,... tout. Je me souviens de tout. Toutes ces choses qu'en tant que geôlier, vous m'avez enlevées. J'ai détruit le fruit de votre labeur et vous serez contraint à passer des nuits entières à vous torturer l'esprit pour trouver une solution. Ainsi, nous serons quittes. Aucun de nous deux ne dormira ce soir.

Il me fusilla du regard puis cracha ces paroles venimeuses :

— Vous êtes cinglée.

Il se servit un shot de vodka avant de claquer la porte derrière lui et de me laisser seule dans cette prison.

UN MOIS PLUS TARD.

Erriks s'assit en face de moi pendant que je mangeais mon petit-déjeuner. Je l'ignorai royalement comme je le faisais toujours depuis un mois durant lequel nos relations avaient été plus que tendues. Le roi avait mis en application ses menaces au sujet de la " gnôle ", Sa Majesté avait lui-même arrêté la vodka, afin de ne rien laisser de mauvais augure à ma vue. Rien ne traînait dans le château, ils ne servaient même plus de vin aux repas ! Les caves avaient toutes été transférées dans la demeure d'un autre seigneur, rien. Il ne restait plus rien.

Cameron ne m'avait donné aucun signe de vie, je commençais à craindre pour lui mais faisais taire mes doutes, peu prompte à affronter une vérité qui pourrait faire ployer mes épaules. Erriks me dévisageait avec insistance, l'affliction ayant durci ses traits cependant ce long mois d'hostilité conjugale. Il attendait probablement que j'amorce une conversation, ce que je ne fis pas, bien décidée à l'humilier jusqu'au bout.

— Tanya, hormis l'exil de votre frère, qu'est-ce qui vous dérange chez moi ?

Je réfléchis assez lentement pour le faire mariner puis gardai le silence.

— Je pourrais tout à fait comprendre que vous me trouviez trop vieux... vous avez quinze ans, j'en ai vingt-quatre, il est compréhensible que cela puisse vous gêner...

— Je me fiche de cela. J'aime tout chez vous. Vos secrets et votre air impassible compris. Vous êtes plutôt singulier Mais vous avez commis l'irréparable. Jamais je ne cesserai d'essayer de retrouver mon frère. Pour l'instant, j'attends encore le bon moment, mais ne vous inquiétez pas que lorsqu'il sera venu, je n'hésiterai pas à frapper. Je frapperai fort et partirai loin.

Il passa ses mains sur son visage.

— Seriez-vous prête à me pardonner et à me donner une seconde chance si je faisais revenir Monsieur Hightley ?

Une lueur d'espoir s'alluma dans mon cœur.

— Une seconde chance ? Vous... retirez votre demande en mariage ?

— Impossible, mais nous n'avons qu'à faire comme si. Sauriez-vous oublier la haine ?

— Oui ! Oui, oui, oui, oui, oui ! OUI !

Il sourit, laissant libre cours à la vague de gratitude qui le plongeait dans un état d'alacrité que je ne lui avais jamais vu.

— Je vous remercie.

Je me levai et le serrai dans mes bras, infiniment reconnaissante de cette résipiscence.

Je me tournai et me retournai dans le lit, ne parvenant pas à trouver le sommeil tant l'excitation me tirait l'estomac : Cameron allait revenir !

Je m'enfermai dans la salle de bain et me métamorphosai pour faciliter la conversation télépathique.

— *Cam ?*

— *Je ne veux plus entendre parler de toi. Je t'ai aimée, tu m'as repoussé. On m'a exilé, tu ne m'as pas retenu, n'as pas essayé de faire bouger les choses, voilà. Je ne compte pas pour toi, tu ne comptes pas pour moi,* assena-t-il avant que je n'aie eu le temps d'annoncer la grande nouvelle.

— *Non... Cameron... Tu es mon ami... je tiens à toi comme je n'ai jamais tenu à personne d'autre...* déclarai-je, ne comprenant guère ce revirement de situation.

— *Salut.*

— *Attends ! Erriks accepte de te faire revenir...*

Aucune réponse.

Je repris ma forme initiale, complètement anéantie. Les personnes que nous aimons le plus sont toujours celles qui nous font le plus de mal. Lorsque je rouvris la porte, Erriks était plongé dans ses (nouveaux) dossiers. Il vit mes larmes et mon visage ravagé par la peine.

— Que s'est-il passé ? C'est lui ?

— Arrêtez de me parler ! Je sais ce que vous allez me dire ! S'il était

réellement votre frère, il accepterait de revenir et blablabla ! Eh bien, bien figurez-vous que c'est ce que je pensais aussi ! Cameron était amoureux de moi et je l'avais repoussé à l'issue de ses avances ! Vous l'avez séparé de moi et c'est votre faute si maintenant, il ne reviendra plus ! Je me suis laissée pigeonner toute seule comme une grande ! Je suis vraiment une grosse conne et vous, le pire des manipulateurs !!!

De rage, je renversai la commode et son contenu s'étala à terre. Je me coupai la main à un débris de vase puis essayai d'ouvrir la porte pour partir mais elle resta obstinément fermée.

— Ouvrez-la !

Il mit sa paperasse à l'abri ; me voir péter les plombs près de son bureau lui faisait peur plus que tout.

— Non.

Je saisis une bouteille de parfum et lui envoyai à la figure, emportée dans une rage folle. Alors que je m'attendais à ce que le verre se brise sur son visage et lui fasse un mal de chien, il attrapa la bouteille avant qu'elle ne l'atteignît avec un vivacité et une adresse étonnante.

Son regard irisé me transperça.

— Calmez-vous.

— Cameron est mon frère...

J'éclatai en sanglot et posai mon front contre le mur. Non, je n'allais rien lâcher, j'allais être encore plus méchante. Plus pour récupérer Cam, pour faire souffrir l'homme qui me l'avait enlevé. Juste pour voir. Je fis mine de me calmer, me retournai et l'embrassai passionnément. Erriks me repoussa aimablement, sans aucunement se départir de son calme olympien.

— Je ne veux pas être le lot de consolation ou un quelconque défouloir.

— Pourquoi ? Après tout, vous savez que quoi qu'il puisse arriver, vous serez toujours le lot de consolation, vous ne pouvez pas aller contre votre destin.

Cette remarque cinglante parut lui faire mal, l'atteindre droit au cœur.

Je lui tapotai la joue comme le font les grands-mères, au détail

près que mon geste s'avérait purement cynique.

— Pauvre petit homme parfait ! Il y a des gens qui naissent ainsi : le destin s'acharne sur eux jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Sa mâchoire se bloqua et il grinça des dents. Je ne voyais pas vraiment comment quelqu'un pouvait réellement grincer des dents mais cet épisode de ma vie m'avait vraiment fait comprendre le sens de cette phrase que je croyais à tort métaphorique : vous voyez, ce bruit absolument abominable propagea des frissons le long de votre dos.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Vous me croyiez gentille. Je veux prouver que les apparences sont trompeuses.

— Effectivement. Vous croyiez que Monsieur Hightley était quelqu'un de bien. La preuve en est que non.

Un point pour lui. Manifestement, il avait plus de répartie que je ne le soupçonnais. Je me perdis momentanément dans mes pensées puis me réveillai soudainement de ma rêvasserie.

— C'est fini pour aujourd'hui, j'en ai marre de cohabiter avec vous, de discuter de choses qui n'ont ni queue ni tête.

— Vous savez, il y a des choses que vous ignorez à propos de votre frère. Il est en ce moment même en charmante compagnie...

Je le giflai, complètement excédée. Il n'avait rien esquivé mais n'avait pas bougé non plus. Un coup pareil aurait ébranlé n'importe qui. Sauf lui.

— Arrêtez de raconter de telles imbécillités ! Espèce de sale pervers ! Vous essayez de me convaincre que plus rien ne me retient de tomber dans vos bras, mmmmh ? Bah c'est raté !

— Vous n'êtes probablement pas prête pour entendre la vérité.

— Je me moque complètement de tout ce que vous direz ! Espèce de monstre !

Je crachai par terre. À Laeava, c'était le pire signe de mépris qu'il existe. Mais, grande déception pour moi, il arqua simplement le sourcil.

— Je vous ai vu pleurnicher comme une fillette recroquevillé par terre comme une larve ! Eh bien vous savez quoi ? ! Je ne vous

souhaite qu'une chose, c'est de crever de désespoir !!!

Cette phrase anamnétique le fit enfin réagir. Nouvelle expression de douleur sur son visage, la même que lorsqu'il avait exilé Cameron.

— Pleurnicher comme une fillette ? C'est vous qui dites ça ? Je veux dire, lorsque j'ai, avec assez de clémence, épargné à votre frère mort et humiliation, avez-vous retenu vos larmes ? Vous êtes-vous comportée comme toute femme de haut-rang l'aurait fait ? Comme un chef d'armée ? N'avez-vous pas eu honte de votre faiblesse ? N'aviez-vous pas une raison de pleurer ?

Je lui lançai un regard hargneux, le plus expressif dont j'étais capable.

— Vous défoulez votre déchirement sur moi, mais suis-je vraiment le responsable de la pusillanimité de Monsieur Hightley ? J'ai justement essayé de vous mettre en garde et vous êtes restée sourde à toutes mes tentatives. Maintenant, vous voyez et vous aurez peut-être le bon réflexe de réfléchir avec votre tête et non votre cœur.

— Cam n'est pas un lâche !

— Ah non ? Vraiment ? Alors vous qualifiez comment les gens qui commettent des actes comme les siens ?

— Taisez-vous !

— Vous savez que vous avez tort.

Je ne savais plus ce qu'il m'arrivait. Pourquoi agissais-je ainsi ? Cameron m'avait lâchée et avait brisé notre amitié pourtant si forte. J'aimais Erriks malgré ses derniers agissements et n'étais pas du tout certaine que la mauvaise foi de Cameron vaille réellement la peine de gâcher mon histoire d'amour.

Je serrai le souverain très fort dans mes bras avant que mon cerveau n'ait le temps de protester.

— Je suis perdue...

— Je sais...

Je m'enivrai de son doux parfum tout en enroulant mes bras autour de son cou. Cameron devait avoir un plan, il était impossible qu'il m'ait abandonnée juste parce qu'il avait envie de voir si j'allais le pleurer, je lui faisais totalement confiance. Peut-être voulait-il du recul

? Je lui en laisserais autant qu'il en voudrait. Cette "réconciliation" ne m'empêcha pas de pleurer toute la nuit les paroles de mon ami.

LA MAGIE.

J'ouvris un œil puis l'autre. Je mis un certain temps avant de me souvenir de l'agréable soirée passée en compagnie du charmant jeune homme arrivé peu de temps avant à Quaya. Je l'observais un moment dans son sommeil avant de glisser ma main dans ses cheveux blond cendré. Il ouvrit à son tour les yeux et sourit. Des yeux d'un bleu... de la couleur de l'océan déchaîné. Certes, il était très plaisant à regarder — extrêmement plaisant à regarder — mais il était également très intelligent.

— Cela faisait très longtemps que je n'avais pas passé une si agréable nuit, Monsieur-Le-Félon.

— Il en va de même pour moi.

Il avait un adorable petit accent que je n'avais jamais entendu nulle part...

TANYA.

DEUX SEMAINES PLUS TARD.

Ce jour-là, une réception avait lieu à la forteresse pour le millionième anniversaire du plus vieil Elfe de Laeava, le seigneur Eöghan, maître de la ville d'Elmofyrinn, dans l'extrême sud de Laeava, à quelques kilomètres à peine de l'Eau Salée (l'océan). Erriks me l'avait décrit comme un homme assez séduisant, intelligent, très stratège et pas trop mafieux pour quelqu'un de son rang, chose que je compris être une qualité. Selon lui, la soirée était l'occasion rêvée de me promouvoir. J'étais vexée d'être exposée ainsi comme une simple œuvre ostensible mais selon lui, plus ma cote de popularité serait haute, plus ma tête avait de chances de rester sur mes deux épaules, je ne protestai donc pas plus. Je m'étais en conséquence vêtue d'une des robes les plus extravagantes qu'il y avait à ma disposition : elle était entièrement dorée, totalement prohibitive. Le corset me comprimait la

poitrine tant il était serré et mon diadème en or massif pesait une tonne. La cape était attachée dans mon dos traînant encore un mètre derrière moi, se perdant dans les plis de ma robe, au sol.

— Erriks, je ne vais quand même pas sortir vêtue de cette façon !

— Si.

Lui était nettement plus sobrement vêtu, néanmoins également couronné massivement dans un style typiquement Laeavan.

— Pourquoi n'êtes-vous pas affublé comme un lingot d'or ?!

— Les gens me connaissent. Croyez-moi qu'avant d'être roi, j'ai été exhibé également, et vous ne vous en sortez pas trop mal !

Je pris donc mon mal en patience et attendis sagement de pouvoir me départir de ce costume clownesque.

Le seigneur Eöghan était en effet un homme charmant, bien qu'il ait visiblement certains problèmes d'yeux qui louchent et une certaine tendance à courtiser tout le monde, sexes et races confondues. En effet, il avait flirté avec au moins sept dames à la réception et ne s'était pas gêné à me coller la main aux fesses ! Enfin, Erriks l'avait gratifié d'un regard cinglant qui avait pas mal refroidi ce brave Eöghan. Bref, la soirée fut donc bien arrosée. Nous étions rentrés tous les deux passablement ivres morts. Lui plus que moi.

Erriks me caressa la main, ce qui me fit frémir : avec lui, ce simple geste paraissait être tout ce qu'il y avait de plus sensuel. Il me gratifia ensuite d'un baisemain concupiscent, censé me souhaiter bonne nuit avant que nous nous quittions. Ce soir cependant, ce geste voulait dire autre chose. En ayant marre de le voir tourner autour du pot ainsi, je l'embrassai lascivement et lui retirai sa tunique. Combien de fois avais-je rêvé de ce moment ? Des centaines ? Des milliers ?

Son corps était d'une blancheur immaculée, contrairement à celui de Cameron qui était légèrement doré malgré le climat humide tempéré — plus humide que tempéré — de son pays d'origine. Erriks n'avait rien à voir avec un gros gaillard, deux-cent kilos de muscles durs comme de la pierre, non, les siens formaient des courbes douces et harmonieuses, sublimant sa silhouette svelte. Je l'ignorais mais il avait un énorme tatouage dans le dos. Ce dernier partait de ses reins et remontaient par endroit jusqu'en-dessous de son omoplate droite. Il

représentait un lierre grimpant. Je l'effleurai ; le lierre frissonna, je l'entendis presque pousser un petit soupir de contentement.

Je devinai que ce tatouage n'était pas un bête dessin sous la peau : il avait des pouvoirs. Ou une profonde signification.

Il me plaqua face au mur. Ses doigts délacèrent habilement le corsage de ma robe après m'avoir déparée de ma cape. Le contact de nos peaux était électrisant, j'en avais la chair de poule. Était-ce la fièvre qui faisait inexorablement monter la température de son corps ? Il était encore temps de faire demi-tour. Il était encore temps de protester et le repousser. Je paniquai soudain : je n'avais franchement aucune idée de ce qui allait se passer, de ce que j'étais censée faire... Mon dieu ! Et s'il me trouvait nulle ? Et s'il n'aimait pas mes cicatrices ?

Ma robe glissa le long de mon corps alors que l'affolement s'emparait de moi. Si j'avais bu plus, je n'aurais pas stressé ainsi ! Erriks m'embrassa le cou sans retenue. Était-ce bien sa bouche qui venait de laisser la trace d'un suçon sur mon épaule ? Il me souffla quelques mots à l'oreille.

— Détendez-vous, vous êtes toute crispée...

Aïe, aïe, aïe ! Si même lui le sentait ! Tanya, du calme ! Inspire, expire, inspire, expire, surtout, ne pas oublier de respirer. Progressivement, pour ne pas m'effrayer, les mains de Sa Majesté s'aventurèrent franchement plus bas que mon nombril. Je me surpris à lâcher un gémissement que je réprimai.

— Ne vous retenez pas... murmura-t-il en intensifiant son indécente caresse de sorte que je ne puisse plus me retenir.

J'étais dans la pièce blanche. Cameron se tenait debout devant moi. Il était habillé comme avant, en Angleterre. Nous nous dévisagions.

— Par tes actes, tu m'as trahi.

Derrière, je vis le roi Erriks et un autre moi arriver et saisir Cameron par la gorge. Ils la lui tranchèrent : un jet de sang gicla de sa

bouche en m'aspergeant. Je ne pouvais bouger, comme enracinée au sol, emplâtrée dans une statue. D'impuissance, je commençai à pleurer. Sa dépouille retomba au sol telle une poupée de chiffons. Puis, du coin gauche de la pièce ressortit un autre Cameron cette fois-ci vêtu comme le jour de son exil. Son expression n'était que dédain.

— Par tes actes, tu m'as détruit.

Sa voix résonnait maintenant dans ma tête.

— *Tu m'as enfermé dans l'amour que j'éprouve à ton égard... Ce sentiment m'a perdu et tu es l'unique responsable de ma déchéance...*

ERRIKS

HUIT ANS PLUS TÔT.

Je raffermis la pression de ma main autour de mon poignard et pris une grande inspiration ; j'allais enfin accéder au trône. Dans quelques secondes, Téglys ne serait plus et moi, roi de Laeava, l'homme le plus puissant du monde. Je prouverais enfin à ma mère que je n'étais pas une erreur, à Kaodè que ces années de torture n'avaient pas été vaines, au monde entier qu'un moins que rien avait su se hisser au plus haut titre et excellait dans tout ce qu'il entreprenait.

J'avais tenté mille et une folies, et, je puis vous avouer mes extravagances, eu droit à toutes les frivolités imaginables, mais mon plus grand vice était d'en vouloir encore et toujours plus. Roi de libertines, des grosses beuveries aux grands bains de sang, je gouvernerais ! Qu'il en soit de ma volonté ! Longue vie au roi !

J'ouvris hautainement les portes de la suite royale, après avoir tué quelques gardes, plus fort que jamais. Le fracas de mon arrivée avait sûrement déjà alerté le souverain. Celui-ci m'attendait donc de pied ferme, armé jusqu'aux dents.

— Alors ainsi, tu serais le jeune officier Kô dont j'ai tant entendu parler...

Savoir que j'animais les conversations de la cour gonfla un peu plus mon orgueil.

— Erriks Rolmadyr l'Invincible, en chair et en os, Majesté.

Téglys se mit à tourner lentement autour de moi, m'inspectant de la tête aux pieds. J'avais beau n'avoir que seize ans, j'avais déjà un corps d'homme accompli qui trompait généralement l'œil sur mon âge, comme Tanya après moi. Une autre de mes innombrables fiertés...

— Quelle tristesse de constater que vous êtes déjà fou à votre âge, s'apitoya-t-il.

Je ne ripostai rien, trop occupé à m'imprégner de son image que pour m'offenser de ses piques. Sans crier gare, je bondis sur lui et assenai un premier coup de couteau dans le flanc : je l'avais surpris. Il était un excellent guerrier, il fallait bien se l'avouer, mais l'entraînement surhumain que j'avais reçu prenait toujours le dessus ; ma technique était parfaite, la dextérité de mes gestes, irréprochable.

En quelques minutes de corps à corps, je sus lui porter le coup mortel. Néanmoins, je trouvais un plaisir inouï à m'acharner sur son cadavre, à le défigurer totalement jusqu'à ce qu'il devienne méconnaissable. Une fois ma besogne terminée, l'humanité en moi récupérée, je me relevais ; j'entendis soudain un petit reniflement mouillé. Alerté, j'adoptai à nouveau une position défensive et lançai un regard circulaire sur la pièce. Un sanglot étouffé se fit entendre, il venait de l'armoire.

Je m'avançai prudemment vers la source du bruit et... découvris une Elfe recroquevillée au fond du meuble. Les soubresauts de son corps endeuillé me firent un peu mal au cœur. Je dégageai ses cheveux bruns de son visage et saisis doucement son poignet. Elle me repoussa sauvagement et s'éloigna de moi autant que l'armoire lui permettait.

— Ne me touchez pas, espèce de monstre !

Piqué au vif, je l'empoignai violemment par les cheveux et la traînai hors de sa cachette. L'Elfe hurla de toutes ses forces pour amener les gardes qui ne viendraient pas, neutralisés par mes soins quelques minutes auparavant, jusqu'à ce qu'elle soit sonnée par le choc de son dos contre le mur. Ses pieds ne touchaient plus le sol. Elle gesticulait pour se défaire de mon emprise, le visage baigné de larmes.

— Laissez-moi !

—Sa Majesté, la reine Malgaïedzad, n'est-ce pas ? Oh non, désolé, vous n'êtes plus reine, maintenant. Parce que j'ai tué votre mari brutalement sous vos magnifiques yeux...

— Vous avez eu ce que vous désirez, que me voulez-vous ?!

Je la giflai, encore et encore, mes gantelets ensanglantant ses joues délicates qui n'avaient sûrement jamais eu l'occasion de recevoir de tels coups. Au bout d'un certain temps, elle s'effondra comme une poupée de chiffons à mes pieds, le visage maculé de sang au point de ne plus pouvoir en discerner ses traits.

— Implorez-moi de vous laisser en vie, de ne plus vous faire de mal, lui ordonnai-je tandis que nos visages se rapprochaient de plus en plus.

— Vous êtes malsain.

— Dites-le, ou je vais devenir méchant, susurrai-je.

Elle se mit à convulser de terreur lorsque je retroussai ses jupes en délaçant mes braies. Je mordillais le lobe de son oreille pour lui faire encore plus peur.

— Je... j... s'il... non, pleurnicha-t-elle tandis que je remontais lentement mes mains le long de ses jambes.

— Je... je vous en supplie (trémolos), ne... ne... ne me faites pas cela...

Je me stoppai, soulagé qu'elle ait cédé ; violer une Elfe, Son Ex Majesté Malgaïedzad, de surcroît, me répugnait au plus haut point. Je n'étais pas sûr d'en être capable !

— Encore, murmurai-je, simulant la délectation de la situation peu plaisante et très dégradante dans laquelle je me trouvais.

— Je vous supplie, Votre Majesté (elle insista bien sur mon nouveau titre), de ne plus me faire de mal, répéta-t-elle d'une voix claire.

Satisfait, je le relâchai et déclarai du haut de toute ma royale bonté.

— À toi donc, je laisse la vie sauve.

Elle se releva durement et s'enfuit en courant, se cacher dans un endroit où jamais personne ne troublerait son deuil.

TANYA.

Je me réveillai allongée contre Erriks qui me caressait les cheveux. J'étais en larmes mais essuyai celles-ci rapidement. Je passai la pièce en revue, regardai le soleil se lever par la fenêtre et le rideau translucide filtrer ses rayons, les meubles en ébène, les mille et une dorures du plafond, la chemise d'Erriks en boule par terre, la couverture en satin me couvrir jusqu'à mi-cuisse, mais mon regard s'arrêta sur nos doigts entrelacés. Entrelacés. Comme... comme le font les vrais couples. Cette pensée me troubla.

À vrai dire, je regrettais ce que j'avais fait plus que tout. J'avais trahi Cameron par mes actes. J'aimais tellement Erriks... Mais comment être sûre que je n'étais pas dans une impasse, que je ne me mentais pas pour alléger ma douleur... Avec Cameron, j'avais toujours été mi-figue, mi-raisin. Si Cam avait raison ? Et si je n'éprouvais pour Erriks qu'une simple attirance physique ?

Ma seule envie était de faire un flash-back pour réparer cette erreur grossière. Cette pensée menaça de faire remonter mes larmes. Erriks le vit. Il les essuya lorsqu'elles finirent par couler.

— Chuuut... pourquoi pleurez-vous ?

— Je regrette.

— Moi aussi. Bien que je vous considère comme une adulte, vous demeurez mineure aux yeux de la loi et les dieux répudient ce genre d'union... J'étais à moitié saoul, à rajouter mon désir... et je me suis oublié. Je n'aurais jamais dû. Je vous ai déshonorée, c'est vraiment mal. Ma dérogeance me fait honte. Mais... c'est fait.

— Dites, Erriks, j'ai une question.

— Allez-y.

— Avez-vous déjà eu quelqu'un avant moi ?

— Non. Deux, trois amourettes mais rien de plus. Si vous parlez de sentiments, évidemment. Si vous parlez d'aventures, je dois avouer que j'ai arrêté de compter au bout des cinq-mille.

— Est-ce que... je suis réellement votre... plus grande erreur ?

— Vous n'êtes pas une erreur. Loin de là. Vous comprendrez un jour. Ce que nous avons fait par contre, c'est une énorme erreur.

Irréparable. J'ai déjà fait des choses bien basses mais à ce point-là, jamais.

— L'avez-vous déjà fait avec un homme ?

— Vous en avez des questions tordues !

J'arquai un sourcil moqueur.

— Ça veut tout dire !

Il leva les yeux au ciel en prenant une teinte écarlate ; c'était la première fois que je le voyais gêné.

— Oui. C'est déjà arrivé.

J'eus une moue gênée.

— J'avais dix-sept ans et il était vital de faire passer mon armée par la ville d'Evadi. Le seigneur de cette ville était clairement orienté vers les hommes, malgré qu'il soit déjà marié à une quinzaine de femmes. Il aimait ses partenaires jeunes. Très jeune. Alors j'en ai profité.

— Comment était-ce ?

Erriks grimaça.

— Vraiment pas très plaisant, il n'a pas été très délicat. Mais mes efforts ont payé et après que mon armée ait pu passer, je l'ai assassiné.

— Beurk... Mais c'est de la prostitution !

— Non, Tanya. C'est la guerre. Pour gagner, je dois exploiter la faiblesse des autres. Sa faiblesse, c'était le sexe, je l'ai exploitée à mon avantage. Je n'avais pas le choix.

— Votre première fois ?

— Avec ma première épouse.

— Ce n'est pas la première fois que vous allez vous marier ?!

— ...non. Durant la guerre, il y a onze ans, j'ai dû me marier. Certes, je n'avais pas atteint la majorité mais à cette époque, Laeava n'avait plus de foi ni de loi ainsi donc des petites filles de dix ans s'étaient retrouvées mariées à des hommes encore plus vieux que moi pour l'honneur de leur famille et moi, avec cette femme, qui avait environ trente-cinq ans. Je n'étais pas encore roi et n'avais le choix de dire oui ou non. Elle était insupportable ! J'ai consommé le mariage et puis après, elle a décidé de partir en croisière avec quelques-unes de ses amies jacasseuses. Je ne l'ai pas retenue, c'était un don du ciel qu'elle décide de partir ! Il y a eu une tempête et le bateau a coulé avec tous

ses passagers.

— J'ai encore une question.

— J'ai peur... soupira-t-il narquoisement.

— Lors de mes cours d'histoire, personne ne m'avait jamais parlé d'une guerre il y a onze ans.

— Oui. Ce ne sont pas vos affaires. Enfin... c'est un passage de l'Histoire Laeavane très douloureux et cela reste un sujet très sensible ici, tout le monde s'en souvient, tout le monde en a souffert... La cicatrice est encore trop fraîche pour tous, attendez... attendez. La patience est une noble vertu.

— Et... Preaphasar m'avait vaguement parlé du Grand Hiver. Il avait dit que celui-ci avait duré cinq ans et que durant cette période, il a fait toujours nuit, dans les alentours de moins soixante degrés Celsius. Preaphasar nous avait également raconté que tous les nouveaux nés de cette période étaient morts ainsi que plus de la moitié de la population Laeavane. C'est pourquoi il n'y a personne à Laeava âgé d'entre vingt et vingt-cinq ans. Or, vous avez vingt-quatre ans.

— Oui, c'est exact. En fait, ce qu'il vous a dit est faux. Un seul nourrisson a survécu au Grand Hiver. Et c'est moi. C'est de là, par ailleurs, que vient la couleur de mes yeux. Ils avaient gelé et un Barengan a réussi à sauver ma vue.

Erriks se leva et enfila son pantalon, me racontant distraitemment quelques anecdotes au sujet des Barengans, de temps en temps ponctué par un mot d'amour ou un baiser quand Elliane entra dans la chambre. Erriks et moi tressaillîmes. Je remontai vivement la couverture sur moi afin de dissimuler ma nudité. Elliane entrouvrit la bouche, choquée. Je l'avais presque oubliée, celle-là !

— Je...

Erriks masqua sa surprise en prenant un air fâché.

— Elliane, vous avez intérêt à m'expliquer ce que vous faites ici !

— Euh... Majesté, il est midi et je dois nettoyer vos appartements à cette heure-ci. Les portes étaient ouvertes et...

— Il est midi ?! Ce n'est pas vrai ! J'avais une grosse réunion à dix heures !

Elliane m'adressa un regard cinglant.

—Quant à vous, ma chère dévergondée, vous serez punie ! Vous imaginez-vous la gravité de votre geste ?!

Mon fiancé s'approcha d'elle, l'air menaçant.

— Vous ne direz rien. N'est-ce pas ? Si la rumeur se dissémine, vous le payerez de votre vie. Ai-je bien été clair ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Allez chercher des vêtements à Mademoiselle Hightley. Et vous n'oublierez pas de nettoyer toutes les traces et de changer les draps.

La camériste-femme-de-ménage-duègne s'éclipsa rapidement. Erriks se pencha sur moi et m'embrassa.

— Au repas, je vais devoir trouver une excuse bidon à propos de mon absence, je dirai que j'ai fait une migraine, vous êtes priée de ne rien dire de compromettant. Je suis dans une bien piètre situation, et c'est peu de le dire ; il y aura probablement des doléances et des émeutes suite à cela. Si en plus, court la rumeur que je m'affairais avec une jeune fille mineure, ma fiancée, en somme... Je ne vous raconte même pas la réputation que cela va me faire ! Si ça tourne mal, n'hésitez pas à dire que je vous ai forcée. Moi, j'encours bien moins que vous et l'affaire se tassera vite. Mais si quelqu'un apprend que vous étiez consentante, votre tête sera mise à prix par les prêtres.

Je hochai du chef avec véhémence.

— Navré de vous avoir mise dans une telle situation.

— Vous n'y êtes pour rien... le pardonnai-je après avoir goûté une dernière fois à ses lèvres.

Elliane revint peu après qu'Erriks fut parti avec de nouvelles affaires propres.

— Il me semble que vous vous amusez follement ici, dit-elle, acide.

J'ignorai sa pique.

— Il est impoli de ne pas répondre à votre interlocuteur.

— Ma vie privée est, comme l'indique son nom, privée. Ce qui veut dire qu'elle ne concerne que moi.

— Non. Elle concerne également Sa Majesté, visiblement. Vous avez brisé ses vœux et profité de son ébriété. Si le scandale éclate, je ne vous donne pas trois jours avant que votre tête se retrouve plantée au bout d'une pique par les prêtres. Ils sont irascibles envers les jeunes

dévergondées dans votre genre, surtout lorsqu'elles sont suspectées d'inceste au préalable.

— Vous avez un certain faible pour mon fiancé, n'est-ce pas ? l'interrogeai-je au hasard pour la mettre mal à l'aise.

Elle cessa de serrer mon corsage. La venimosité de son regard me fit frissonner : les femmes de bonne éducation se trouvaient être parfois les pires vipères...

— Quelle perspicacité. Le monde est mal fait. Une putain de bas étage comme vous se fiance à mon roi et moi qui me suis engagée depuis des années à servir ses moindres désirs, il me répudie et me menace de mort.

— Il ne veut pas que l'on s'occupe de lui. Il veut du frisson, de l'aventure. Laquelle de nous deux peut lui offrir ceci ? Moi.

— Vous n'êtes qu'une sale gamine qui veut s'envoyer en l'air, cracha-t-elle.

— Je ne parlais pas spécialement de ce genre de frissons.

Je descendis pour le repas, vêtue d'une robe en velours vert émeraude. Les paroles d'Elliane me trottaient en tête, ternissant considérablement le tableau de l'idylle amoureuse avec un roi Laeavan beau comme un dieu, riche et attentionné... Dans une autre histoire, cette situation aurait paru à n'importe qui des plus bienheureuses. Hélas, c'était un peu plus compliqué que cela.

— Ne vous inquiétez pas, Majesté, Zgul a su vous remplacer...

Les répercussions de la réunion manquée de ce matin s'avéraient moindres, visiblement. Grâce à Zgul, le Chef des Nains. Je ne l'avais jamais rencontré mais j'avais déjà une dette envers lui...

L'ambiance était même plutôt détendue. Je bus une gorgée d'un délicieux vin Elfique (depuis notre réconciliation, le roi avait assoupli les règles quant à l'alcool), mais sa saveur avait quelque chose d'étrange, un goût inhabituel. Soudain, ma respiration se bloqua. Je m'effondrai de la chaise en suffoquant, ma coupe se renversant sur les pierres froides du sol. Erriks se leva brusquement et s'agenouilla près de moi, complètement paniqué. Les gens de la cour invités au repas nous dévisageaient tout ébaubis, estomaqués par la scène surréaliste.

— Un Barengan, vite ! La princesse est empoisonnée !

Un épais liquide violet coulait de ma bouche. Je roulais des yeux et me convulsionnais en me griffant la gorge avec mes ongles, cherchant désespérément de l'air. Un Barengan du nom de Loriss intervint. Il était plutôt rondouillard (plus que la moyenne, disons, bien que les Lutins le fussent déjà de base) et rougeaud. Il avait d'énormes yeux bruns qui couvraient cinquante pour cents de son visage, un nez en trompette et une petite bouche pincée qui avait l'air figée dans cette moue anxieuse depuis sa naissance. Erriks me fixait maintenant, complètement horrifié, se disant probablement " c'est moi qui l'ai tuée", "elle était si jeune" ou " pauvre petite, elle n'aura pas eu une mort des plus paisibles ! ".

— C'est l'effet du chakt, Votre Majesté. Je vous expliquerai plus tard. Amenez du wisha et de la guliche !!!

Je mourais, je le sentais. Loriss mélangea les ingrédients dans une coupe en bois grossièrement taillée puis me fis boire sa solution. Mon appareil respiratoire se fluidifia instantanément. Je recrachai des glaviots de sang mélangés à l'antidote et plein d'autres choses répugnantes qui pouvaient remonter à ce moment-là avant de pouvoir à nouveau respirer (comme un bull-dog asthmatique, mais au moins, je respirais. Erriks m'aida à me relever, soulagé). Nous suivîmes Loriss dans un coin de la pièce. J'étais encore toute tremblotante ; j'avais du mal à me tenir sur mes deux jambes.

— Le chakt est une matière soluble incolore vendu à petit prix au marché noir. Il est utilisé pour tuer ou... pour les examens de virginité dans les cliniques modestes.

Erriks jura comme un charretier un moment. En dépit de la gravité de cette réponse, cette dernière m'avait indiqué l'auteur de mon empoisonnement.

— Le liquide est violet lorsque la femme a eu des relations dans les vingt-quatre heures précédent ingurgitation du produit et vert dans le cas contraire.

— Est-ce un poison connu ?

— Les gens de haut rang ne la connaissent généralement pas, car ils ont les moyens de s'acheter des choses beaucoup plus perfectionnées

et moins dangereuses mais les serveurs ayant assisté à la scène ont sûrement tilté.

Erriks réagit immédiatement.

— Serfs ! Ici !

Tous se dirigèrent vers nous ; il y en avait cinq.

— Vous connaissez tous le chakt, je présume.

Ce n'était guère une question mais plutôt une affirmation lourde de sens ;

Ils baissèrent la tête honteusement, comme pris en flagrant délit.

— Si vous tenez à votre poste et à votre vie, je vous conseille vivement de tourner sept fois votre langue dans votre bouche avant de dire quoi que ce soit, menaçait Erriks dans tout son professionnalisme.

Ils repartirent tous en cuisine, le dos voûté. Ne restait plus qu'à espérer qu'ils gardent le silence... Je me tournai gravement vers le monarque, digne malgré ses dérogances.

— Je sais qui m'a empoisonnée.

— Qui ?

— Elliane. Elle... est folle de vous et m'en veut à mourir d'avoir euh... bref avant le temps de prorogation nuptiale et me considère comme une " putain de bas étage " selon ses mots.

Sa Majesté mit rapidement terme au dîner. Bientôt, le château fut en émoi. Tous cherchaient Elliane qui s'était brusquement volatilisée. Erriks la trouva, pendue au-dessus de mon lit. Des gardes évacuèrent le macchabée pour un enterrement sommaire, traditionnel pour les traîtres. L'odeur de la mort flottait encore dans l'air le soir venu. Sous mon oreiller, je trouvai plus tard sa lettre d'adieux.

Le roi Erriks est quelqu'un de formidable et mérite mieux qu'une petite pétasse blonde éprise de frissons. Je me suis ôté la vie pour ne pas que l'homme que j'ai aimé ne me tue de sa main pour cette horripilante gamine qui a détruit ma vie et la sienne.

Cette lettre me tourmenta non pas par sa signification ou sa circonstance d'écriture. Je repensai à l'amour incompris de

Cameron. Connaissant son tempérament volcanique et fougueux, il aurait pu faire une bêtise... Je le contactai, juste... pour être sûre qu'il allait bien.

— *Cameron ?*

— *Personne ne t'a jamais appris à foutre la paix aux gens ?*

Dieu soit loué ! Il était vivant !

— *Je voulais juste savoir si tu allais bien.*

— *Depuis que j'ai découvert ta véritable nature, je ne vais plus jamais bien.*

— *Je n'ai pas changé, c'est toi qui n'est plus le même. Tu étais mon ami, tu comptais plus que tout pour moi. Ce n'est pas ta faute ni la mienne si tu es tombé amoureux et que tu t'es fait de fausses illusions.*

— *Tu savais que j'en pinçais pour toi. Tu as développé en moi cette passion obsessive en maintenant la flamme, me volant de temps en temps un baiser... j'étais fou. J'aurais tout sacrifié pour toi...*

— *Mais visiblement, tu vas mieux puisque tu arrives à m'ignorer et à me haïr.*

— *Chaque jour qui passe, je suis plus épris de toi. Plus je t'aime et plus je te hais.*

— *Tu t'enfermes tout seul dans ta folie. Je ne peux rien faire pour toi. Erriks me plaît et je n'y peux rien. Et même s'il n'était pas là, je ne suis pas amoureuse, Cameron.*

— *C'est pour cette raison que je ne suis pas revenu.*

— *Tu es cinglé, conclus-je, atterrée de voir combien une personne infiniment bonne avait été détournée du droit chemin...*

Quelques jours plus tard, nous organisâmes une sortie officielle dans les rues de la Capitale. Pour l'occasion, je portais une somptueuse robe rouge vermillon. Le décolleté en cœur était orné de fins motifs floraux sur tout le long du bord. Ma taille était marquée par une ceinture d'un style assez médiéval, décorée des mêmes dorures fines et délicates que la bordure du décolleté. Erriks était assorti à moi, toujours aussi resplendissant. Une épée d'apparat était ceinte à sa taille. Il portait des bottes noires qui remontaient jusqu'en-dessous de ses genoux, un pantalon en cuir et un veston fermé jusqu'en haut, très

strict. Nous montâmes à cheval, escortés par de grandes gens et des héros de guerre. Je m'efforçai de tenir une attitude digne malgré mon cheval qui avait probablement décidé de me faire tomber avant la fin du cortège. Notre escorte déambula dans les rues en grande pompe, sous les acclamations de la foule. Erriks et moi bénissions des enfants, saluions le peuple, et cetera. Certaines jeunes filles lorgnaient Sa Majesté en soupirant et en papillonnant des yeux. L'une d'elle tenta même de lui faire la conversation. Évidemment, d'une austérité peu commune, il les remballa très soigneusement, sans aucun débordement.

Puis, parmi l'assemblée, je discernai un homme qui me suivait des yeux depuis le début du cortège. Ses cheveux blonds étaient rassemblés en un catogan, sa barbe longue de quelques centimètres bouffait son visage. Il avait des yeux bleus... bleus d'océan en pleine tempête. Mon cœur s'emballa. Des yeux comme... ceux de Cameron. Mais peut-être hallucinai-je ? Peut-être cette rupture m'avait-elle monté à la tête ? Pour m'en assurer, je hurlai à son attention.

— Sir, are you... I can't believe it...

* Monsieur, êtes-vous... je ne peux pas le croire...

Je savais qu'Erriks reconnaîtrait le nom de Cameron même dans un dialogue en anglais.

— You know who I'm talking about, I suppose ?

* Vous savez de qui je parle, je suppose ?

Les yeux de l'homme s'emplirent involontairement de larmes. Mais après un simple battement de paupières, l'homme s'était volatilisé. Je repris contenance, me traitant de vieille folle. Erriks me tira par le bras, se demandant ce qu'il m'arrivait, les sourcils froncés d'inquiétude. Je tremblais comme un petit animal terrorisé.

— Vous avez eu une vision ?

— Non...

Je retins mes larmes.

— Tanya, venez.

Il m'emmena un peu à l'écart, un endroit où personne ne pouvait ni nous voir, ni nous entendre.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai... enfin... c'est absurde !

— Racontez quelque chose !

— J'ai vu Cameron.

Les muscles de sa mâchoire se contractèrent.

— Vous avez raison, c'est absurde.

Malgré le fait que je me répète que j'étais complètement folle, que cette vision n'était que le fruit de mon imagination, stimulée par ma nervosité presque quotidienne, je savais au fond de moi que j'étais proche de la vérité.

— Tanya, continuez le cortège sans moi, j'ai deux trois affaires à régler.

— Quelles affaires ?

— Acheminement de cognac Nain jusqu'à l'Île de Müireann. Énormément d'argent à la clé.

Il m'embrassa furtivement, l'esprit déjà ailleurs et s'enfonça dans le dédale de ruelles.

ERRIKS.

Tremblant de rage, je marchais d'un pas décidé vers l'impasse d'un quartier malfamé. Des clochards borgnes aux extrémités noires se jetaient à mes pieds, me demandant l'aumône. Je me dégageai et repris ma marche, de plus en plus hors de moi, chacune de mes fibres exsudait la haine. J'aperçus l'homme au catogan qui n'était autre que Monsieur Hightley, en réalité. Notons que ce déguisement, bien qu'ignoble, avait failli le faire passer inaperçu, si Tanya n'avait pas eu la judicieuse idée de m'en parler. Je l'empoignai par le col et le plaquai violemment au mur, le sang battant dans mes tempes.

— Vous êtes revenu, espèce d'enculé !!!

Je lui assenai un coup de genou dans les bourses qui lui arracha un hurlement de douleur.

— Je croyais avoir été clair : si tu revenais à Laeava, je te butais. C'est quoi que t'as pas compris ?

Son regard s'enfuit derrière moi. La voix de Tanya retentit à ce même moment.

— Une affaire de cognac dans l'Île de Müireann, dis-tu ? Tu te moques vraiment de moi !

— Je ne suis pas revenu pour toi, Tanya, affirma le revenant, sûr de lui.

Interloqué, je me tournai vers Cameron dans l'intention de trouver des réponses dans son regard mais celui-ci me saisit par la nuque pour attirer mon visage au sien. Monsieur Hightley m'embrassa ardemment avec toute la fougue du désespoir. Je compris le but de son geste : il voulait rattraper le coup. Probablement devait-il laisser Tanya croire qu'il était amoureux de moi également pour sauver sa peau à cause de cette bévue. Néanmoins, je ne savais pas trop comment je devais réagir à son baiser. Cameron me serra contre lui et ne se gêna pas pour me coller sa main aux fesses ! Ah le saligaud ! Quand notre petit théâtre serait terminé, je lui remettrais les yeux en faces des trous ! Ma fiancée lui tira les cheveux, l'aliéna de moi, puis gifla son frère.

— Cameron, qu'est-ce qui ne va pas dans ta tête ?! Tu voulais faire quoi, là ?! Violer mon futur mari sous mes yeux ?! Pars ou je te botte le cul !!!

— Mais...

— Fous le camp, je te dis ! m'époumonai-je.

Cameron déguerpit sans demander son reste tandis que Tanya prenait une teinte rouge écarlate que je ne lui avais jamais vu. Juste après que les rues crasseuses aient englouti jusqu'à son ombre, l'Étranger s'effondra dans mes bras. La puanteur étouffante de l'impasse ne parvint pas à masquer les effluves de son parfum délicat. Mes bottes étaient toutes boueuses et nous n'étions plus tout-à-fait présentables pour la suite du cortège.

— C'est impossible... Pourquoi fait-il cela ? Pourquoi ?!

— Je l'ignore, Tanya, lui dis-je, en lui frictionnant les deltoïdes.

En réalité, j'avais bien peur de savoir pourquoi mais... l'avouer à la jeune femme l'aurait brisée à coup sûr.

TANYA.

TROIS SEMAINES PLUS TARD.

Ce jour-là, c'était le Jour De Kethi. À cette occasion, comme chaque année, il y avait une grosse réception où toutes les bonnes familles de Laeava (excepté les Fées pouvant créer une ambiance électrique) se retrouvaient. Faire la fête était vraiment la dernière chose dont j'avais envie en ce moment, mais c'était la culture Laeavane, il allait bien falloir que je m'y fasse. Les entregents mondains ne se trouvaient pas être la matière en laquelle j'excelsais le plus.

Je n'avais pas encore digéré la scène que Cameron m'avait faite, à la Capitale. Erriks soutenait le fait qu'il n'y avait rien entre eux. Cependant, la suspicion était à l'ordre du jour.

Pour l'occasion, je portais une longue robe prune. Une camériste posa la couronne royale sur ma tête et s'éclipsa toutes deux en une révérence cérémonieuse. Comme d'habitude, les couturiers et stylistes Laeavans avaient fait un boulot exceptionnel.

Erriks vint me chercher et nous descendîmes ensemble à la salle de réception, bras dessus, bras dessous, droits et solennels. Déjà, un grand nombre de personnes de toutes les races, bavardaient un verre à la main. À notre arrivée, ils s'inclinèrent tous.

— Bonjour à tous. Je suis heureux de vous revoir en l'occasion de ce jour sacré. Je vous invite donc à vous diriger vers la salle de l'apéritif et de passer un agréable moment en notre demeure.

Deux valets vêtus de vert et doré ouvrirent d'immenses portes. Une dame d'une petite cinquantaine d'années vint me saluer. Elle avait de longs cheveux noirs parsemés de blanc par endroits, quelques ridules au coin des yeux et un regard brun noisette assez vicieux. À côté de moi, Erriks se raidit sur-le-champ. Mon cœur battit à tout rompre : c'était la femme que j'avais vue dans mon rêve simultané dans les rues de Worting avec Edward, Sean et Adam.

— Ravie de vous voir enfin, Votre Altesse. J'ai tellement attendu d'enfin voir de mes propres yeux la future reine de mon fils !

Mon estomac fit une embardée : la mère d'Erriks ! Il ne manquait plus que cela !

— Ravie également de vous rencontrer, Dame Rolmadyr, dis-je en

feignant réellement l'être.

— Oh, appelez-moi Lyzaa ! ria-t-elle en un gloussement flatté particulièrement agaçant.

— Mère...

— Mon très cher fils, je suis très fière de toi, elle est très jolie, bien élevée (à cette phrase, je ne pus m'empêcher de penser « si elle avait su la splendide éducation que j'avais reçue, elle aurait fait une crise cardiaque cette peau de vache ! ») et charismatique ! Très joli parti ! D'ailleurs, à quelle date est prévu le mariage ?

— Tu n'y es pas invitée, susurra Erriks, sur un ton sentencieux qui aurait glacé le sang à n'importe qui.

— Comment ? Je suis la principale invitée de cette journée ! Surtout que ta future épouse n'a pas de famille dans ce monde donc, il n'y aura que la tienne !

Je grinçai des dents à ces paroles ; bien sûr que si, j'avais des personnes à inviter à mon mariage mais l'une d'elle avait été kidnappée par un Ensorceleur complètement cinglé et l'autre était exilé je ne savais où, avec je ne savais qui, soumis à je ne savais quelles lois, à vivre ou survivre dans je ne savais quelles conditions,... Et cette Dame Rolmadyr le savait sûrement. Cette allusion n'était que méchanceté gratuite.

— ...

— Et puis, c'est grâce à moi que tu es ce que tu es devenu aujourd'hui ! Si tu n'avais pas été roi, crois-tu qu'elle t'aurait ne serait-ce que remarqué ? À moins que tu ne veuilles que je délivre tes secrets, si profondément enfouis dans ton passé ?

— Je ne plierai pas à tes volontés.

— Tu l'auras voulu.

Elle se tourna vers moi et rétrécit ses yeux.

— Je pourrais vous être utile. Si vous avez besoin de *deux objets précis* ou de connaître deux, trois *choses* sur mon fils.

Encore cette phrase... Mais que voulait-ce dire ?!

Elle s'éloigna avec un petit air satisfait propre au gens sachant qu'ils viennent de déclencher un véritable raz-de-marée. Erriks me fixait gravement. Je me tournai vers lui.

— Je pense qu'après la soirée, nous aurons des choses à mettre au point.

Il fusilla Dame Rolmadyr du regard. Bizarrement, je ne leur trouvais aucun air de famille... Erriks avait-il été adopté ? Me faisais-je des idées ? Après tout, son passé demeurerait un mystère pour tout le monde... Quand j'entrai dans la salle, il n'y avait aucune musique, comme toujours. La musique à proprement parler n'existait indubitablement pas, à Laeava...

Je fermai les yeux et me concentrai pour ne les rouvrir que lorsque j'eus entendu le morceau que j'avais mentalement (et très approximativement) recomposé. La neuvième symphonie de Beethoven. Je n'avais pas tenté quelque chose de plus contemporain, leurs nerfs n'auraient pas supporté le choc culturel. Tout le monde cherchait d'où provenait le son. Évidemment, il venait de ma tête, mais ils ne l'ignoraient. Je fis un clin d'œil complice à Erriks.

— Alors c'est ça « la musique » ? s'exclama-t-il en se remémorant l'une des conversations que nous avons eues à ce sujet. C'est... magnifique !

Les autres dames et seigneurs eurent l'air d'apprécier également ! Un seigneur Nain d'une quarantaine d'années se tourna vers moi.

— Est-ce vous qui faites cela ?

Je me sentis rougir comme une idiote.

— Oui...

Tous les invités se tournèrent vers moi. Une voix féminine cria dans la foule.

— Gloire à la princesse ! C'est une fille de Kethi !

Une clameur d'approbation s'éleva ; d'insupportables nausées torturèrent mon pauvre estomac. Je ne voulais guère être assimilée à aucun dieu et surtout à aucune *déesse* de leur panthéon.

— Non, c'est faux, dans mon monde, chaque personne en écoute tous les jours et beaucoup savent en faire !

Après ce moment de malaise, la soirée continua. Très ennuyante. Les invités avaient du mal à me parler normalement étant donné qu'ils s'étaient mis dans le crâne que j'étais surhumaine. Dans un certain sens, ils n'avaient pas tort ; mes dons de Magicienne étaient

surnaturels. Exceptée cette très chère Dame Rolmadyr, bien évidemment, qui n'arrêta pas de me coller aux baskets.

La nuit tomba brusquement à travers l'immense dogme en verre du plafond. J'entendis le murmure d'un Elfe, le Seigneur Iréngo :

— La lumière de Kethi s'éteint pour laisser place au froid de Kô...

Je ne pus m'empêcher de répliquer

— Non, c'est faux.

Il me lorgna de biais, offusqué.

— Vous ne le savez pas, mais dans mon monde, nous avons été voir derrière le ciel pour savoir le pourquoi du comment et comprendre comment notre monde est né, comment il évolue et comment il fonctionne.

— Vous avez été derrière le ciel ?!s'exclama-t-il, complètement émerillonné.

— Non, pas moi mais d'autres personnes ! Ils y sont allé en volant dans des énormes structures de fer construits de leurs propres mains et capable d'aller plus vite, plus loin et plus haut qu'un oiseau. Grâce à cela, nous avons pu être sûrs et certains que toutes les planètes sans aucune exception sont rondes ! Enfin, nous nous en doutions déjà avant, mais ce fut la confirmation de toutes nos spéculations à ce sujet.

— Quoi ? Mais c'est impossible, nous serions tous tombés de Laeava comme des mouches, si ce que vous dites est vrai ! Comment pouvons-nous vivre à l'envers! Ce que vous avancez est ridicule !

Erriks parut un peu surpris, lui aussi.

— Non. Tout tient la route. Parce qu'il y a la force d'attraction. Et d'abord, dans l'univers, il n'y a ni en droit ni en vers. Prenez ce djid (un djid était un fruit qui ressemblait fort à une pomme mais plus sucré et semblable à une cerise), par exemple.

Je le laissai tomber sur la table.

Ils me regardaient tous, en attendant de voir la chose extraordinaire qu'ils pensaient bientôt voir. Ils furent sûrement déçus !

— Il tombe à terre. Pourquoi est-ce lui qui est venu au sol et pas le sol qui est venu à lui ? En temps normal, je vous aurai dit "question débile, réponse débile" mais il se trouve que dans ce cas, la question

est débile mais pas la réponse. Tout simplement parce que dans l'univers, le plus lourd attire le plus petit. Nous tenons debout aussi bien qu'en haut, en bas ou sur le côté de Laeava parce que nous sommes attirés par le sol qui lui, est plus lourd que nous tous.

J'avais quelque peu simplifié ces explications mais l'admiration que je lus dans leurs yeux, même dans ceux d'Erriks, valait le coup.

— Chez nous, la magie n'existe pas. Pour survivre, nous avons donc dû la remplacer par ce que nous appelons la science. C'est de cette façon que nous évoluons. Vous, vous n'évoluez pas. Parce que vous vous sentez bien comme vous êtes et que vous n'avez pas la curiosité d'aller comprendre plus loin. Pour vous, le monde marche ainsi, point. À la limite, s'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, vous expliquez d'office le phénomène par de la magie et le raisonnement s'arrête là. Alors que nous, nous ne cessons d'évoluer : pour cause, notre incontrôlable soif de savoir.

Grand silence puis, grand débat. Bonjour les potins à la cour...

Erriks ferma la porte derrière nous et se tourna vers moi en me transperçant du regard, comme pour y déceler des réponses.

— Tanya, j'ai eu vent de la crise visionnaire durant un cours d'histoire, chez les Elfes. En avez-vous refaites dont je ne suis pas au courant ?

J'étais bloquée : il se doutait de quelque chose, il prenait conscience d'une identité que je ne soupçonnais pas, si j'étais réellement Ekatherina, le roi m'avait démasquée, je ne dépendrais plus que de son bon-vouloir, il...

— Je suppose que ce silence veut dire oui. Tanya, accepteriez-vous de me parler du contenu de ces visions ?

Le doute n'était plus permis. Je décidai néanmoins de jouer le jeu jusqu'au bout, juste au cas où ce serait ma paranoïa qui me ferait douter quant à son ignorance au sujet de mon secret.

— Erriks, votre requête est ridicule ! dis-je sur un ton creux que moi-même ne sentais pas crédible. Ce n'étaient même des visions,

juste de simples rêves.

Sa mâchoire se bloqua ; je sentis sa colère monter en lui comme un volcan en éruption ; il détestait les mensonges, de surcroît lorsqu'ils étaient aussi facilement décelables que les miens.

— Tanya, accepteriez-vous de me parler si je vous disais que... je croyais en Ekatherina et au Livre Évincé ?

— ...

— Ekatherina, me croiriez-vous si je vous disais que je crois en vous, à vos futurs exploits ?

Je tressaillis lorsqu'il m'appela par le même nom que celui de la déesse.

— Erriks, vous êtes ivre. Je ne suis pas Ekatherina. Rien en moi n'est divin !

J'étais piégée. Ma respiration se saccada.

— Bien sûr que si ! J'irais même jusqu'à dire que tout en vous est divin... À commencer par vos pouvoirs, dont l'étendue doit surpasser celle habituellement conférée aux Magiciens normaux. Sans parler de votre visage... (Il effleura ma joue), ni de vos lèvres... (Nos bouches se frôlèrent), ni de vos yeux..., ni de votre peau... (Sa main s'aventura dans ma nuque), ni des courbes de votre corps...

Il caressa mes fesses nues sous mes jupons. Je ne sus réprimer un frisson. Alors que ses attouchements se faisaient de plus en plus insistants, je restais de marbre, complètement pétrifiée sur place. Il se fit plus pressant, m'invitant à répondre à ses gestes.

— Vous n'aurez pas plus d'informations en vous confondant en flagorneries ni en couchant, Votre Majesté.

Il soupira, exaspéré par mon mutisme.

— Tanya, vous êtes une teigne.

— Je ne connais personne ici. Même vous, je ne vous connais pas. Vous êtes un potentiel ennemi. Cameron était la seule personne en qui je *pouvais* vouer une confiance indéfectible. Je suis seule à présent. Si je me confie à vous, je mettrais ma vie entière entre vos mains, ce que je ne suis pas certaine de vouloir pour le moment.

Son regard s'obscurcissait à chaque mot que je prononçais.

— Je comprends parfaitement que vous ne me faisiez pas confiance.

Cependant, si les informations que vous détenez son capitales, si vous êtes réellement Ekatherina, vous pourriez changer la guerre.

— Je m'en fiche. Je ne veux sauver pas sauver votre pays. La seule chose que je veux, c'est retourner chez moi avec Cameron et Emily. Je me fous de la guerre comme de la dernière pluie. Laeava n'est pas mon monde. Les Laeavans ne sont ni mon peuple ni mes amis. Rien ne m'attache à eux. Si quelqu'un doit les sauver, c'est vous. Ce n'est pas ma mission. Cette bataille n'est pas la mienne.

— Si je meurs, ils seront seuls.

— Si vous mourrez, c'est fini. Ils mourront tous. Et je ne les aiderai pas. Je me serais déjà enfuie. La fuite est une seconde nature chez moi, j'ai toujours fui et je fuirai toujours.

— Donc vous qui tenez une place si importante dans le conflit qui se prépare et dans la prophétie, vous ne comptez rien faire...

— Si. Je compte survivre. S'il s'avère que j'ai besoin de gagner la guerre pour survivre, alors je gagnerai la guerre. Si je dois gagner la guerre pour sauver ceux que j'aime, je le ferai. Je n'irai pas plus loin, sachez-le.

Mes paroles paraissaient perturber ses méninges. Il fronçait les sourcils, évaluant certainement l'impact que mon égoïsme aurait sur ses plans et son royaume.

— Dans ce cas, je vous retiendrai.

— Vous n'êtes pas de taille à me retenir. Et même si vous l'êtes, jamais vous ne saurez me forcer à accomplir vos desseins.

— Si vous tombez amoureuse et que je deviens l'un des vôtres ?

— Il m'est ardu d'anticiper mes propres actes. Mais je suppose que je me battraï.

Un sourire satisfait éclaira brièvement son visage. Je changeai néanmoins de sujet afin de ne pas penser au funeste destin qui m'attendait à l'issue de notre mariage.

— Votre mère a parlé de secrets.

— C'est exact. Vous avez vos secrets comme moi, j'ai les miens. Vous vous attendiez à quoi ? À un homme sans histoires parfaitement droit dans ses bottes ?

— Juste une petite correction dans votre phrase : j'*avais* des secrets

et une vie privée, depuis que vous vous en êtes mêlé, je suis un livre ouvert.

— Faux. Je ne connais pas votre passé dans votre monde.

— Pourquoi n'aimez-vous pas votre mère ? l'interrompis-je, n'ayant pas spécialement envie de relater ces déboires qui me paraissaient si lointains.

Il parut longtemps hésiter avant de me dévoiler une part de son passé qui n'était guère négligeable.

— Elle a vendu mon frère à l'armée puis m'a vendu moi. Son acte a détruit mon enfance. Toute mon innocence y est passée. À six ans, j'ai retiré la vie à un être humain, à neuf ans, j'étais à l'armée. J'ai reçu l'entraînement que l'on appelle Kô parce qu'il est sadique et cruel, sans pitié. Je me battais contre des hommes accomplis. J'ai commencé l'entraînement à dix ans. Le Kô consiste à supporter la douleur sans rien dire. En résumé, je passais ma journée à me faire torturer. Le premier qui criait était immolé. Je n'ai jamais hurlé ni même gémir ou pleuré, même après les heures d'entraînement. Je n'ai montré aucun signe de faiblesse. Pourquoi ? Je voulais avoir un jour la force de redresser Laeava et d'éviter cela à d'autres enfants. Après cette étape, on nous apprenait à nous battre. Quand on en ressortait, on était des machines à tuer. Enfin, les trois seuls sur quatre cent qui en sont ressortis étaient des machines à tuer. Plus j'étais fort, plus ma mère gagnait des pensions, à chaque vie que je prenais, elle était récompensée. Neuf ans, Tanya. Quand j'ai fini ma première session de service, à treize ans, plus rien ne restait de moi, la folie s'était emparée de mon être, les gens me vénéraient par pure crainte. Ils vénéraient par crainte quelqu'un à qui l'on avait volé l'humanité. Vous pouvez croire que vous avez déjà souffert, que vous connaissez la douleur mais le pire est encore à venir.

Il respirait la colère, la haine envers un passé qu'il n'avait aucunement désiré. J'étais bouche bée, encore trop surprise.

— Je l'ignorais... balbutiai-je.

— Non, vous ne le saviez pas parce que vous n'avez rien voulu entendre de moi. Au lieu de comprendre, vous avez préféré vous évertuer à faire payer les autres pour votre malheur.

— Vous avez un frère. Qu'est-il devenu ?

— Le Kô l'a rendu fou, comme moi. Sauf que j'ai su sortir la tête de l'eau il y a peu, lui n'en a jamais eu la force. Je lui écrivais, avant. Puis, il y a trois ans, les pigeons que je lui envoyais revenaient systématiquement. Je me suis fait à l'idée qu'il était mort. Il s'appelait Jerrdisk. Jerrdisk Rolmadyr.

Une vague de culpabilité me submergea : effectivement, j'avais préféré lui imaginer un passé joyeux et dans l'opulence que de chercher à comprendre.

— Avez-vous interdit la pratique du Kô ?

— Impossible: ce sont les Conspirateurs qui le pratiquent en-dehors des frontières de mon pouvoir.

— Vous étiez Conspirateur ?

— Non. Mais ma mère voulait l'argent et ils en av...

Un gros bruit de porte brisée et de bottes retentit dans la pièce d'à côté. Erriks sursauta mais reprit très vite ses esprits.

— Allez vous cacher !!!

— Non.

— J'ai dit : « allez vous cacher !!! »

— Et moi, j'ai dit non.

Il m'empoigna par le bras et me poussa vers une sortie de secours.

— C'est un raid Conspirateur, je ne veux pas qu'il vous arrive malheur !

Il n'eut pas le temps de finir de me sermonner que la porte de la salle de bain craqua. Huit Conspirateurs entrèrent dans la pièce. Une flèche fut tirée vers moi. Erriks bondit sur un Fée, le désarma et le tua, avant que je n'ai pu réaliser ce qu'il se passait, déviant ainsi la flèche tirée de sa trajectoire. Il était fort. Trop fort. Je me transformai en loup puis déchiquetai la gorge d'un Nain qui tentait vainement d'attaquer Erriks par derrière. Un autre Fée m'enfonça son poignard dans l'épaule. Étourdie par la douleur lancinante qui embrasait mes deltoïdes, mes jambes fléchirent. Je perdus l'équilibre et m'effondrai lourdement au sol. Quelle ne fut pas l'horreur que je lus dans les yeux du monarque lorsqu'il assista à ma chute...

La blessure, bien qu'impressionnante, était superficielle, je ne risquais pas d'en mourir. Aller, Tanya, courage !

Je repris ma forme humaine et raflai l'arme qui m'avait blessée en grimaçant de douleur. Je lançai le couteau qui atterrit pile-poil entre les deux yeux d'un Nain. Ma blessure saignait abondamment. Erriks s'occupa des derniers Conspirateurs avec une technique et une vitesse incroyable: il était beaucoup, beaucoup plus fort que moi qui n'étais pourtant pas si mauvaise.

Il m'aida à m'installer sur un tabouret. Je m'adossai au mur, déjà éprouvée par un « petit » combat de corps à corps.

— Je vous avais dit de vous cacher !

— Oui. Je ne vous ai pas obéi primo : parce que vous n'avez rien à m'ordonner, secundo : je suis capable de me battre, tertio : vous n'auriez pas pu tous les avoir sans subir plus de dommages que ceux que vous avez.

En effet, il avait une petite estafilade dans le cou et il saignait du nez.

— Qui vous le dit ?

— Arrêtez de prétendre que vous les auriez tous tués et que je ne suis qu'une gamine bonne à rien et désobéissante. Sinon, je vous refais la face. Ai-je été claire ?

Je me changeai rapidement et m'armai. Après, Erriks et moi descendîmes dans la cour ; le combat y faisait rage. Nous marmonnâmes tous les deux une patenôte à Makteh, le dieu de la guerre. Cela pouvait paraître étrange mais j'avais une réelle foi en les dieux Laeavans.

Deux Conspirateurs demeuraient inactifs dans la mêlée: Preaphasar, qui regardait la scène avec un sourire meurtrier et une jeune femme. Elle était grande et élancée, ses longs cheveux noirs retombaient en cascade sur ses hanches. Elle avait des yeux rouges marquaient cet air impérieux que son visage bien dessiné et parfaitement symétrique possédait déjà. Je devinai sans mal son identité: la Magie. Une brise lui caressa le visage. Elle respira profondément comme si elle voulait sentir quelque chose puis sourit. Elle ouvrit subitement les yeux et me fixa avec son sourire carnassier

qui n'augurait rien de bon pour moi. Elle m'avait reconnue grâce à mon odeur, j'en aurais mis ma main à couper. Elle sentait l'odeur du maléfice de Preaphasar l'Ensorcelleur. Elle s'avança vers moi avec la grâce d'une panthère. Autour de nous les combats cessèrent. La tension monta en moi. Je n'avais qu'une envie, c'était vomir. J'avais très peur. Jamais je n'avais eu l'occasion de danser au bord d'un gouffre avec ce sentiment si fort. Si jamais je faiblissais, faisais un faux-pas, son étreinte me pousserait droit dans le vide...

Inspire, expire, inspire, expire, inspire, expire... Tanya, ne laisse pas terreur prendre le dessus, la Magie en tirerait profit à coup sûr ! Tu ne voudrais tout de même pas lui accorder la fierté de t'avoir terrorisée ! Tu ne risques rien, Erriks est là, il te protégera si tu fais une erreur !

Elle prit la parole de sa voix froide et profonde :

— Bonjour, Tanya. J'espère que vous avez passé une bonne soirée.

— Va droit au but, je n'ai pas envie traîner le moment en longueur.

Pas très royal comme façon de s'exprimer, Tanya. Applaudissements, s'il vous plaît : tu venais de passer pour une paysanne !

— Ne t'inquiète pas, ce sera rapide, tu ne souffriras pas. Commençons immédiatement si tu ne veux pas t'éterniser. Saches cependant que ma désillusion est grande : moi qui m'imaginais enfin un adversaire à ma taille !

J'eus à peine le temps de réagir et de me protéger qu'elle tenta déjà de me tuer. Les éclairs noirs de ses pouvoirs explosèrent sur les parois de mon bouclier magique. Je ripostai rapidement. Le feu qui se dégagea de mes doigts la caressa sans jamais vraiment la toucher. D'elle émana soudain une onde de choc qui propulsa tout le monde à des mètres. Même moi, je ne sus résister à l'onde de choc. Je retombai lourdement à terre, le souffle coupé mais me relevai très vite : je n'avais guère le temps d'être étourdie par la chute ou la douleur, je ne pouvais lui laisser le temps de m'achever. Je décidai d'utiliser des sorts plus sophistiqués ; je n'avais aucune chance de la vaincre en utilisant les éléments dans leur état pur.

Je la fixai dans les yeux tout en tentant de faire entrer de l'air

dans une veine de son bras qui saillait plutôt bien. Si cela marchait, elle mourrait dès que l'air arrivait à son cœur. Mais un énorme dragon argenté sortit de nulle part et se dressa devant moi, empêchant toute tentative d'attaque directe sur la Magie. Il était un peu translucide ; je compris aussitôt qu'il n'était qu'une formation de l'esprit. Cette dernière était tout de même dangereuse. J'en créai une aussi. C'était un minuscule oiseau muni d'un long bec extrêmement fin. Le sort s'acharnait sur moi ; mon oiseau microscopique et tout frêle contre son énorme dragon, écailles de quarante centimètres d'épaisseur, solides comme une cotte de mailles !

Elle partit dans un rire cristallin :

— Pauvre Étranger ! Tu as raté ton sort ! Un misérable oiseau est sorti de ton esprit ! Quelle sottise es-tu pour oser espérer venir à bout de moi ? Affligeant.

Les Conspireurs se mirent à rire grassement à leur tour. C'en fut trop pour ma petite fierté personnelle. Mon oiseau s'envola rageusement, passa au-dessus du dragon écroulé de rire et plongea en piquet sur la Magie. Il commença à lui assener des coups de bec, la blessa grièvement. Le sang envahit son visage. Elle hurla de douleur.

— Alors, il est toujours aussi misérable mon oiseau ?

Son dragon aussi, était blessé. Ce fut alors que je réalisai que les dégâts physiques infligés au maître se répercutaient également sur l'animal. Mon oiseau n'avait pas intérêt à être touché...

Mes doigts me faisaient très mal et visiblement, à elle aussi ; elle m'attaqua à mains nues, ne pouvant sûrement plus supporter la souffrance que causait sa propre essence magique lorsque cette dernière émanait de son corps. Son dragon disparut dans un nuage de paillettes argentées.

Elle me plia le bras dans le dos et le tira vers le haut, encore et toujours. Je hurlai jusqu'à ce qu'elle parvienne à me déboîter l'épaule. Une fois que mon assaillante m'eut relâchée, je lui envoyai un pied dans la figure. Erriks accourut et bondit sur la Magie. Ils commencèrent à se battre tellement vite que je ne parvins pas à identifier tous les coups ; je n'avais jamais assisté à un duel d'un tel niveau. Au fond de moi, je m'inquiétais : si je n'étais pas en mesure de

me battre seule contre la Magie, je ne donnais pas cher de ma peau ! Le souverain avait simplement attendu qu'elle ne puisse plus utiliser tous ses pouvoirs pour s'en charger. Pour Erriks, je n'étais qu'une personne de plus à protéger à tout prix. Une épine de plus dans son pied.

— Étranger, connaissez-vous l'histoire de la vie de votre roi ? me dit-elle en se battant comme une chiffonnière.

J'étais tentée : mon fiancé gardait tellement de mystère ! C'était l'occasion rêvée de connaître son passé. Puis, je me demandais si ce n'était pas un piège : comment elle, Magie vivant à l'autre bout de ce monde pourrait connaître le vécu d'un homme sans racines ? Elle ne pourrait dire que des inepties sur le compte d'Erriks.

Elle continua sa phrase sans attendre mon approbation.

— C'est un lâche ! Plus pusillanime que n'importe qui ! Pour toi, il a vendu son pays et ses pouvoirs, c'est lui qui m'a rendue forte ! À moi, il...

— Taisez-vous, diablesse !

Il lui envoya son poing dans la figure.

Dans mon esprit, je formai une flèche. Cette flèche, je l'imaginai s'enfonçant dans son cœur. Au moment où j'imaginai le projectile, la Magie hurla à nouveau. Elle saignait abondamment. Initialement, j'étais assez fière de mon sort, même s'il avait un peu raté (je l'avais touchée à l'épaule) , ce fut l'après-coup qui se corsa un peu. De rage, mon ennemie dégagea une magie surpuissante qui tua autant de soldats dans son camp que dans le mien ; ceux qui n'ayant pas eu le temps de se protéger. Ce sort avait dû lui pomper toute l'énergie qui lui restait ; elle s'effondra sur les pavés, inconsciente. Dès lors, ce fut la panique chez les Conspirateurs qui prirent la fuite pendant que les Laeavans se ruaient sur eux, jugeant la voie libre. Preaphasar ramassa sa maîtresse et s'enfuit à son tour après m'avoir lancé un regard torve. Une marée de Conspirateurs se forma au seuil de l'unique sortie possible : la herse. J'accourus près d'Erriks, violemment touché par le sort, étant donnée sa proximité avec la Magie lors de l'explosion surnaturelle.

Il était inanimé. Pourtant, il ne souffrait d'aucune blessure

apparente. J'espérais qu'il n'était qu'assommé par le choc... Le Seigneur Iréngo s'agenouilla à côté de moi.

— Altesse, va-t-il bien ?

— Je n'en sais rien. Mais pour le moment, il est vivant, il respire très irrégulièrement et faiblement, mais il est vivant. Pouvez-vous vous charger du commandement de l'armée ? demandai-je en jugeant avec inquiétude mes soldats qui se ruaient tels des sauvages sans foi ni loi sur leurs ennemis.

— Je ferai de mon mieux, promit-il.

L'Elfe courut dans l'immense masse de soldats et créa un semblant d'ordre dans les rangs Laeavans. Je tapotai les joues d'Erriks puis, voyant que cela ne suffirait pas, mouillai son visage d'eau fraîche grâce à mes pouvoirs. Il entrouvrit les yeux en grimaçant, posa sa main sur son front.

— La salope... maugréa-t-il faiblement.

— Ça va ?

— Migraine, répondit-il compendieusement.

Il tressaillit et se mit vélocement sur son séant en étouffant un juron.

— Qui dirige l'ar...

— Seigneur Iréngo.

— Ouf...

Il se rallongea en soupirant.

— Vous avez des responsabilités, Tanya. Acquittez-en vous seule car vous n'êtes jamais mieux servie que par vous-même.

CHAPITRE VII : Serments.

Les dégâts étaient énormes. Dès lors, nous organisâmes les funérailles de tous les cadavres restés dans la cour, amis comme ennemis. Il n'était d'ailleurs par rare de retrouver encore des dépouilles dans certains recoins, que personne n'avait encore dénichées.

Après le raid, une infirmière vient me remettre l'épaule en place (ce qui ne fut pas très agréable) et soigna minutieusement chacune de mes blessures, sous le regard attentif d'Erriks, muré dans son silence. En tant que future épouse, j'étais censée savoir décrypter ces paroles silencieuse mais il me rendait la tâche bien trop difficile : il était trop lunatique, trop mystérieux, il jouait solo. Cameron était bien plus facile à cerner.

Rien que penser à lui me donnait l'envie de pleurer. Une larme, puis deux, trois, quatre roulèrent sur mes joues ; à cet instant, j'aurais tout donné pour pouvoir le serrer dans mes bras.

Le regard dans le vague, Erriks n'avait même pas encore réalisé ma peine, il fixait un point dans le vide. L'infirmière ? L'infirmière était fort jolie, c'était certainement elle qu'il fixait avec tant d'insistance. Possible, un homme à femmes ne change jamais de nature.

Je tressaillis lorsque l'aiguille traversa les lèvres de ma blessure. Ma vision se brouilla. Des yeux bleus me dévisageaient, je sentis presque ses cheveux blonds me chatouiller la nuque... Je voulais tellement sentir la chaleur de ses bras, goûter à nouveau à ses lèvres, m'écouter des heures durant parler de tout et de rien avec son accent...

Cam, je n'en peux plus, s'il te plaît...

Je me répétais intérieurement cette phrase, elle tournait en boucle dans ma tête, je voulais que la télépathie fasse son boulot. Il devait entendre ma prière. Je calai ma tête contre un torse : Cameron était là, j'allais mieux. Il me porta un long moment, alors que je voguais entre éveil et sommeil, puis s'assit. Des heures durant il me

caressa doucement le dos.

Cameron me déposa doucement sur un lit et je l'entendis lentement s'éloigner vers la grande fenêtre donnant vue sur l'immense ville qu'était la Capitale. J'ouvris les yeux pour le regarder mais fus déçue de constater que personne n'avait entendu mes suppliques, l'homme que j'avais cru être le jeune Anglais n'était autre qu'Erriks lui-même, le visage maussade, la mine sombre. Mon cœur se serra.

Les accusations de la Magie au sujet de mon fiancé me revinrent en tête et, malgré ma déception, je lui posai cette question restée suspendue à mes lèvres jusqu'à ce moment-là.

— Que racontait-elle sur votre passé ?

Il se raidit, peu enclin à supporter un autre de mes interrogatoires.

— Le passé est passé. Mieux vaut ne pas déterrer les secrets cachés si jalousement par leur propriétaire, répliqua-t-il sans quitter l'horizon des yeux.

— Sauf quand ces souvenirs, entachent le présent. Ils me concernent et je pense avoir le droit de connaître.

— Non. Vous devez simplement savoir que j'ai commis des erreurs. Le reste ne vous concerne pas.

Il se pencha un peu plus sur l'appui de la fenêtre ouverte et clôt un moment les yeux en se massant les tempes.

— Ces secrets vous accablent, les partager avec quelqu'un vous ferait du bien.

— Non. Ça ne ferait qu'empirer la situation, vous me détesteriez encore plus que vous ne l'avez fait.

— C'est faux...

— Le sommeil vous fait dire toutes les vérités, Tanya. « Il m'a arrachée à la vie, ce n'est pas ce genre d'existence que je veux mener. »

Super... Si je me mettais à raconter ma vie dans mes rêves, j'étais bien mal partie !

— ...

— Laissez-moi seul.

Je m'assis sur l'appui de fenêtre, juste à côté de lui. J'emprisonnai son visage entre mes mains pour le forcer à me regarder mais il baissait obstinément les yeux. Je posai finalement mon front contre le sien.

— Le désespoir fait faire des choses atroces. Et l'amour est toujours à l'origine du désespoir. J'y ai cédé.

— De quelle façon ?

— Je... non, je ne peux pas.

— Si. Racontez-moi.

— Vous détestez être à Laeava et votre plus grand souhait est de remonter le temps pour n'être jamais arrivée ici, ne jamais m'avoir rencontré, ne jamais avoir dû souffrir et faire souffrir, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je après quelques secondes d'hésitation.

— Tout est de ma faute.

— C'est... votre faute si je suis ici ?

Une larme roula le long de sa joue. Je la cueillis sur mon pouce.

— J'étais le seul et unique héritier de Rrogder, fils de Kethi. J'étais le fils du Fils. Par cela donc, j'étais un demi-dieu et mes origines me conféraient une puissance magique supérieure à celle d'un Magicien ordinaire. Je priais au pied de l'arbre du temple. Ensuite, j'ai rouvert les yeux et vous étiez là. Je vous ai regardée, complètement abasourdi par... ce que vous m'inspiriez. Après quelques instants, vous vous êtes évaporée. Persuadé de votre existence, j'ai passé Laeava au peigne fin mais rien, je ne parvenais pas à vous retrouver. Je sombrais peu à peu dans la folie. Enfin... m'enfonçais de plus en plus dans le vice, disons. Mon obsession, ma raison de vivre était de vous retrouver. Un jour, désespéré, je suis allé seul, dans les Ebwyn. J'y ai trouvé la personne que je cherchais, la seule capable de m'aider : la Magie. Elle a accepté, après que j'aie respecté ses conditions. Elle vous a fait venir à Laeava. Mais pour cela, j'ai dû payer le prix : je devais lui céder mes pouvoirs divins et lui promettre que lorsque j'aurais connaissance de l'identité de l'Étranger de le vendre à elle. J'ai vendu mon pays, en quelque sorte. Vous êtes arrivée, j'étais l'homme le plus heureux du monde.

J'ai... été des plus maladroits avec vous mais vous connaissez cette histoire. Puis, vous m'avez aimé. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais su vous protéger de ses foudres mais je pense qu'elle a découvert l'identité de l'Étranger par ses propres moyens. Je vous aime, mē drebádhyl. J'ai réellement honte de mes agissements mais je ne pouvais faire autrement.

Je restais sans voix, mon cerveau s'était mis en pause sans ma permission, m'avait laissée figée après un récit aussi rocambolesque. Le souvenir des brèves paroles de Preaphasar au sujet du Livre Évincé me revint en mémoire, puis mon altercation avec mon fiancé au sujet de la légende d'Ekatherina.

— Vous êtes le fils illégitime de Rrogder dont Ekatherina est censée ravir le cœur.

— Et vous êtes Ekatherina, acheva-t-il.

Un long silence suivit cette phrase remplie de sous-entendus et de conséquences.

— Me croyez-vous lorsque je vous affirme qu'il n'y a jamais rien eu entre mon frère et moi ? finis-je par lâcher lorsque la connexion me revint soudain.

— Je ne sais pas... Cette histoire est assez confuse. Même dans votre sommeil vous déclarez l'aimer ! Comprenez que je ne peux vous croire aveuglément sans nourrir aucune suspicion lorsque toutes les preuves se retournent contre vous !

— ... En effet.

— Vous... m'en voulez, je suppose.

— Pour quoi ?

— Pour tout.

— Non.

J'ignorais pourquoi, je ne parvenais pas à lui en vouloir. Par sa faute, ma vie était devenue un enfer. Par sa faute, Cameron était parti. Par sa faute, je n'étais plus l'adolescente que je devais être à mon âge. J'avais vécu ce que personne d'autre sur Terre n'avait vécu et le pire, c'était que le pire n'était pas encore arrivé. Malgré tout cela, le fait que ce soit lui qui m'ait attiré ces ennuis ne m'offusquait pas outre mesure.

Je respirai le parfum de ses cheveux noirs de jais puis soupirai alors que toutes mes pensées se mélangeaient, s'entrechoquaient.

— Je n'ai pas vu dans vos yeux, le jour de notre rencontre, le trouble que vous avez dû ressentir.

— Je l'ai dissimulé de mon mieux. Un œil plus avisé ne se serait sûrement pas trompé sur mon attitude.

Il hésita de me poser une nouvelle question. Puis, après plusieurs minutes, de réflexion, finit par regarder le paysage qui s'offrait à lui dehors. Il se massa les tempes avant de la poser :

— Qu'avez-vous ressenti, vous ?

— J'ai eu comme des hallucinations où je nous voyais dans différentes situations, heureuses et malheureuses. Je me souviens avoir été très irritée par vos propos sexistes. Vous m'agaciez au plus haut point mais paradoxalement, je me sentais aimantée à vous.

Il s'empourpra :

— On m'a souvent reproché d'être arrogant.

— Ce n'était pas à tort. Mais je suppose que vous utilisez cette insolence comme bouclier.

Il ne répondit pas, résolu à ne pas quitter l'horizon des yeux. Il refusait de me faire face.

— Vous mentez.

— À quel propos ?

— Cameron.

Mon estomac fit une embardée. Il m'avait dévoilé un de ses secrets, il allait découvrir l'un des miens pour compenser !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Cameron et Tanya. Vos noms ne sonnent pas du tout pareil, surtout quand c'est lui qui prononce le sien, il fait un truc bizarre avec son "r". On dirait... qu'ils ne sont pas issus du même langage. Votre frère a un accent assez atypique... et pas vous. Vous parlez parfaitement Laeavan, votre accent est impeccable mais lui, il fait des fautes, a un accent très...

— Nous n'avons pas grandi ensemble.

J'avais répondu du tac au tac.

— Développez.

Surtout, ne pas hésiter, ne pas bégayer : pour dire des âneries qui ont l'air pertinentes, il faut que tu aies l'air de savoir ce que tu dis.

— C'est très simple, notre mère nous a mis au monde à deux ans d'intervalle, tout allait très bien. Elle courait un grave danger : une organisation terroriste l'avait menacée d'enlever son fils pour le torturer à mort alors qu'il n'avait que six ans. Moi quatre donc. Elle s'est enfuie en me confiant à sa sœur pour mettre Cameron à l'abri. Puis, on s'est rencontrés à nouveau un peu moins d'une dizaine d'années plus tard et voilà. Il a grandi dans un autre pays que moi.

N'importe qui aurait pu déceler facilement le mensonge, qui ne tenait absolument pas debout, tant l'histoire était absurde mais étant donné qu'à Laeava, ce genre de récits était tout à fait plausible, Erriks ne tilta pas.

Il me fixa droit dans les yeux des minutes entières. Je me sentis défaillir face à son regard implacable.

— Vous mentez.

Je l'avais sous-estimé.

— Non.

— Vous n'êtes pas sa sœur.

— Arrêtez de jouer aux durs avec moi !

— Cameron est-t-il votre frère ?

— Oui !

Il réitéra sa question et ma réponse resta la même, malgré une petite note aiguë qui m'avait dépourvue de toute crédibilité.

— Vous mentez mal.

Je l'embrassai fiévreusement en espérant que cela lui ferait oublier le mystère de mon lien de parenté avec Cam. Il se laissa un moment prendre au jeu puis me repoussa en souriant malicieusement.

— Ça ne marche pas avec moi !

Je pris un air bougon.

— Vous ne savez pas ce que vous ratez !

Dans une tentative désespérée de m'esquiver, je me précipitai vers la porte. Il me bloqua.

— Oui, vous avez gagné, il n'est pas mon frère ! Je peux passer ?

— Maintenant, oui.

En serrant l'anneau de la mère de Cameron, je m'enfuis dans le dédale de couloir, m'y perdis de longues minutes avant de trouver la sortie. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, ma respiration s'emballait. Les grandes herbes de la prairie dans laquelle j'avais trouvé refuge me lacéraient les mollets mais je me sentais bien. Incroyablement bien. Je me sentais libre. Là, je pouvais crier à en recracher mes poumons si je le désirais, je pouvais frapper quelque chose si je le désirais et même... et même rejoindre Cameron. Bon sang, je m'étais enfuie ! Comme je l'avais promis à Erriks lorsque nous étions encore en de mauvais termes : « Je partirai loin et frapperai fort » ! Tu l'avais fait, Tanya, tu l'avais fait !

Je laissai un moment la joie et la fierté prendre le dessus mais retombai bien vite de mon petit nuage : j'étais vêtue d'une simple robe en soie bleue, une paire de sandalettes, je n'avais ni eau ni nourriture : en somme, aucune chance d'arriver vivante jusqu'aux Ebwyn. Et puis... je ne voulais pas trahir Erriks. Je ne voulais plus.

Ainsi donc, je passai le reste de la journée à errer dans la forêt, en totale harmonie avec le monde qui m'entourait, jetant de temps en temps un coup d'œil nostalgique à la bague que je portais toujours, en symbole d'un amour que je n'avais pas saisi et... que j'aurais dû détecter avant de commettre ce qui s'avérerait peut-être l'une des plus grosses erreurs de ma vie.

Erriks venait de donner une conférence à des seigneurs Nains et il m'avait donné rendez-vous dans la salle de réunion pour discuter. La salle était assez sombre. Une immense table de cinq mètres de long en chêne trônait en son sein. Une odeur de papier poussiéreux et de cire brûlée flottait dans l'air. Erriks était debout en face d'une fenêtre, me tournant le dos. Je vins l'enlacer amoureusement, me laissant bercer par les battements de son cœur et la caresse de sa main dans mes cheveux.

— Tanya, vous allez avoir seize ans dans une semaine.

— Oui, il me semble en avoir vaguement entendu parler. Et alors ?

— Vous savez ce qu'il se passe à Laeava, à ce moment-là ?
— Non, mais cet air sérieux me fait peur.
— Vous devrez vous faire baptiser.
— Mmmmmh, je m'attendais à pire.
— Est-ce que vous croyez ?
— Eh bien... je suis une entité du panthéon et vous le fils du Fils donc...

— Oui, je sais, mais les autres dieux. Ceux dont vous ne percevrez jamais la présence à moins d'avoir la foi.

— Votre religion me correspond plus que n'importe laquelle existant dans mon monde. Cependant, je voudrais savoir une chose : si je n'avais pas accepté, que serait-il arrivé ?

— Normalement, à Laeava, chacun naît avec ces convictions établies depuis la création. Pour nous, aucune autre possibilité n'est plausible. Mais pour vous...

— Que serait-il arrivé ?

— De mon règne, nous n'avons jamais eu affaire à ce cas, mais une loi existe. Je crois que... hum... c'est le bûcher, bredouilla-t-il en se tordant les mains, l'air gêné.

— Enchantée de ne pas avoir refusé !

Le lendemain, nous nous baladâmes dans les jardins du château pendant qu'il m'expliquait les procédures. Un moment, il s'arrêta de parler, ses paroles ne passaient plus la limite de ses lèvres, bloquées par un mur invisible.

— Que se passe-t-il ensuite ? demandai-je, histoire de lui forcer un peu la main.

— Le déroulement n'est jamais révélé aux futurs adultes. Autrement, ils ne se laisseraient sûrement pas faire.

Le jour de mon anniversaire, avant la cérémonie (à laquelle seulement Erriks pouvait assister), les caméristes me drapèrent d'une chlamyde. Mes cheveux restèrent détachés.

Malgré mes nombreuses recherches et questions à ce sujet, je n'avais su récolter comme informations au sujet de la cérémonie que ce qu'Erriks m'avait déjà révélé.

J'attendais devant la porte du temple, accompagnée de mon fiancé, les entrailles broyées par le stress. Il posa sa main sur mon épaule, me faisant presque sursauter tant mes nerfs étaient à vif.

— Êtes-vous sûr de ne vraiment pas vouloir me révéler ce qu'il se passera dans le temple ?

— Oui, vous ne devez pas savoir. Cela pourrait nuire à la cérémonie.

— Je ne suis pas rassurée !

Il sourit, amusé par cette remarque que je n'avais guère l'habitude de prononcer.

— Vous avez raison d'avoir peur. Ayez la foi.

— Justement, à propos de foi, je ne suis plus sûre de croire...

Les portes s'ouvrirent et deux prêtres en toge apparurent. Derrière eux, j'aperçus de l'eau. La tension et le stress qui me tiraillaient l'estomac disparurent d'un coup : la cérémonie ressemblerait à celle que nous exécutions sur Terre, je n'avais aucune raison de me méfier.

Une fois qu'ils m'eurent mise en place, les prêtres tournèrent autour de moi en esquissant des gestes religieux et en psalmodiant des prières. Suite à cela, je dus faire plusieurs serments :

— Promets-tu d'adorer chaque jour de ta vie Kethi, Makteh, Eliadgar, Rrogder, Lorant, et Cloviss ? De croire aux origines du monde, à la vie après la mort, à la création de nous, humbles êtres vivants ?

— Je promets.

— Promets-tu d'être dévote au culte et aux dieux ? De les prier et les vénérer chaque jour de ta vie ? De leur vouer ta dilection ?

— Je promets.

Ils se mirent à dessiner des runes au charbon sur mon corps. Sur toute ma peau découverte, ils dessinèrent la Vie et l'Histoire dans le langage des dieux. Chaque prêtre posa une main sur mon épaule et ils me conduisirent au bord. Le temple était entièrement fait de marbre le blanc. Tout était tellement blanc que cela m'en faisait presque mal aux

yeux. Puis, ils me firent descendre dans l'eau. Elle était plus pure que n'importe quelle autre à Laeava et sur Terre. Très froide, aussi. Nous avançâmes jusqu'à être immergés jusqu'à la taille. Le charbon forma un nuage noir autour de moi au cours de l'ablution. Je regardai Erriks afin qu'il me dise ce que je devais faire maintenant. Des mains de fer me plongèrent la tête sous l'eau. Je me débattis : mourir noyée aurait été vraiment bête après tout ce que j'avais enduré pour survivre. Mes idées s'embrumèrent, l'eau inonda mes poumons. Je commençais à sombrer quand les mains me prirent la racine des cheveux et sortirent violemment ma tête de l'eau. J'inspirai aussi fort que je pouvais, crachai environ quatre litres d'eau et jetai un coup d'œil à Erriks: il ne réagissait pas. Il me regardait impassiblement me faire tuer par cette bande de brutes enragées. Cette trahison me déchira mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur la douleur qui s'ensuivait : le prêtre de droite me saisit la mâchoire, tira brutalement dessus et mes cervicales émirent un abominable bruit de succion.

J'avais l'impression de voler, dans un espace infini, seule avec le vide. Ou peut-être tombais-je ? Je ne saurais le dire. Prudemment, j'ouvris un œil, puis l'autre. Ce que je vis me retourna l'estomac tant je m'y attendais peu: Eykthnyr. Cette créature mythologique Laeavane se trouvait être en fait un homme de trois mètres environs, dont l'organisme n'était fait que de diamant d'une pureté incomparable. Cette particularité le rendait translucide, et laissait transparaître un réseau compliqué de fils d'or qui formaient un énorme sac de nœuds à l'endroit où devrait se trouver un cœur. Ses traits masculins parfaitement symétriques lui accordaient une immense beauté. Cette beauté tellement... belle frôlait la laideur. Comment décrire ce mélange de tout et de rien auquel j'étais confrontée ? J'avais déjà lu bien des passages du Livre qui décrivaient ce personnage mystique mais le voir en face de moi me faisait bien plus d'effet que je ne l'aurais cru.

— Fý talaa témaglû lo viðálf þygg ? demanda-t-il d'une voix qu'on

aurait pu qualifier de grave si elle l'avait réellement été, d'aiguë, de douce, de sèche à la fois, d'amicale, rocailleuse, comme elle était antipathique et stridente.

Il venait de prononcer la Question en Laeavan antique. Je ne parlais pas cette langue, comme quatre-vingt-dix-neuf pourcents des gens mais je savais précisément ce qu'il venait de me demander.

Est-ce que je voulais survivre à mon baptême ? Eh bien... oui, tant qu'à faire, ce serait bien pratique !

La créature m'indiqua d'un geste de la main un énorme propylée blanc comme celle qui se trouvait dans la pièce blanche, ce qui attira mon attention à l'endroit où je me trouvais : une pièce blanche qui ressemblait à s'y méprendre à celle de mes rêves. Le seul détail qui les différenciait était les cristaux semblables à de l'hématite incrustés dans chaque angle des murs.

— Je veux... euh... do you speak French ? bredouillai-je, un peu prise au dépourvu.

Et pour cause ! Si mon idiot de fiancé m'avait expliqué comment procéder pour sortir de ce pétrin, je ne me serais pas retrouvée à parler à une créature mythologique en anglais !

— Glàtyfhei.

Bon, réponds-lui en français, Tanya, tu n'es sûrement pas la première nouille qui passe par-là sans connaissances en matière de Laeavan !

— Euh... oui...

— Tøsh.Tikki dē duil talaa mhü sektâh tikki afh duilo lo émeidh ñuhutulü,egt rÿyl hah sektâh ual Démeter,hah sî rÿyl hah Bânahðäp,hah sîa rÿyl hah Pfló,hah sîe rÿyl hah Bûkka-Sîa-Démeter,hah sîo rÿyl hah Mytfh,gËe hah sîu gËe ttol rÿyl hah Mâsküyl.Bhø talaa byggagu ñõũto rël lo ghå gËe mahafu rël ghår teÐ,talaa kîotu maashs gâroÿ byggagu fhei talaa.

En même temps qu'il parlait, un galet d'hématite tout lisse se matérialisait à mes pieds. Elle se gravait au fur à mesure qu'Eykthnyr parlait, comme par magie, retranscrivant chacun de ses mots. Lorsqu'elle eut fini son monologue, la créature se pencha de toute son énorme taille pour ramasser le caillou dans sa main et ensuite me la

tendre. Hésitante, je la lui pris, l'estomac tordu à l'idée de faire un faux-pas qui pourrait l'énervé, ce qui serait probablement la dernière chose que je ferais, si cela venait à arriver car ce Gardien était réputé pour sa susceptibilité. Étrangement, m'attirer ses foudres ne m'enchantait pas.

Accidentellement, j'effleurai sa paume en prenant l'hématite ; sa peau était dure mais chaude et un petit courant électrique traversa mon extrémité. Toujours impavide, l'Eykthnyr me conduisit à la porte. Quand il posa sa main sur la poignée, les filaments dorés à l'intérieur de son corps s'enroulèrent comme des serpents autours des moulures du propylée pour l'ouvrir. Une lumière blanche aveuglante pénétra la pièce.

Les prêtres et Erriks étaient penchés sur moi.

— Bande de psychopathes ! soufflai-je, outrée.

L'hématite de l'Eykthnyr se trouvait toujours dans ma paume mais je la dissimulai, consciente que ce qu'il venait de se passer lors de ma soi-disant mort n'était pas normal. Je ne voulais absolument pas alerter Erriks.

— Tanya, c'est la procédure. Le baptême est le passage de l'enfance à la majorité, c'est le symbole du début d'une deuxième vie. Et pour commencer une deuxième vie, tu es obligée de faire mourir la première.

— Vous auriez pu me prévenir et le faire plus délicatement ! Je crevais de mal ! La renaissance, machin truc muche ça va un moment mais faut pas abuser de mon bon-vouloir !

Je me levai comme une furie et sortis du temple. Erriks me rattrapa, il semblait amusé.

— Vous avez toutes les qualités mais un défaut : vous partez au quart de tour pour rien.

— Pour rien, pour rien ! J'ai frôlé la mort !

Face à son sourire cependant, j'eus du mal à garder mon air fâché. Il parut le voir.

— L'important est que vous ayez survécu, vous avez maintenant la bénédiction des dieux. Më drebádhyl, rajouta-t-il à la fin de sa phrase.

Ce surnom, bien qu'il m'eût déjà appelée ainsi une fois, me réchauffa le cœur.

Il s'agissait d'ancien Laeavan, langue extrêmement compliquée qui, pour cette raison, avait été remplacée par le français au fil du temps. Malheureusement, je n'en comprenais pas un traître mot, ce qui s'avérait plutôt embêtant étant donné que c'était en ce dialecte qu'était rédigé le message sur mon galet ! Cependant, certains mots comme ceux-ci subsistaient encore. Cette expression, démonstration d'un amour infini, n'avait aucun équivalent en français.

Erriks se pencha sur moi et m'embrassa tendrement. Je l'enlaçai, m'enivrai de son parfum. Seule l'absence de Cameron ternissait le tableau. Ensuite, mon fiancé posa simplement son front sur le mien.

Quelques heures plus tard, je pris un bain, après un cours d'escrime qui m'avait fait suer des litres. En me frottant le dos, je me rendis compte que je ne sentais plus mes cicatrices. Alertée, je sortis à toute biture de la baignoire et constatai dans un miroir que plus aucune trace de mes stigmates ne subsistait. J'appelai Erriks, furibonde mais surtout pressée de recevoir les... quelques explications qui s'imposaient.

— Je n'ai plus de cicatrices... c'est à cause du baptême !

Je me tournai vers lui.

— Vous ne vous êtes pas demandé si je voulais les garder ?! Elles symbolisaient mon passé, la trace de ce que j'avais un jour été !

Il recula, étonné mon irritation.

— Vous deviez renaître ainsi, tous les Laeavans ressortent de leur baptême lavé des cicatrices de leur passé...

— Mais je ne suis pas Laeavane !

J'enfilai une robe en voile violet très clair, sortis comme une furie quand Erriks m'attrapa le coude et me força à me tourner vers lui :

— Pardonnez-moi, je ne m'étais pas un instant douté de la valeur sentimentale que vous vouiez à vos cicatrices, je vous avais entendu

vous plaindre d'elles et je n'ai pas pensé qu'il pourrait vous déplaire de les perdre...

— Mais je sais que vous ne pouviez pas savoir ! Ce qui me dérange, c'est que vous ne m'ayez pas parlé des conséquences du baptême ! Vous me privez de mon monde, de ma liberté, de Cameron, de la seule chose qui me liait à mon passé... C'est quoi la prochaine étape ?!

— Je le regrette profondément.

— Ce qui ne vous empêchera pas de faire encore une fois la même erreur la prochaine fois que l'occasion se présentera !!!m'écriai-je avant de m'échapper rageusement.

ERRIKS.

J'étais atterré par mon attitude. Je venais juste de l'embrasser, elle m'avait rendu mon baiser, j'étais presque au but ultime de mon entreprise et... je venais à nouveau de tout gâcher. Que devais-je faire ? La poursuivre dans les couloirs pour essayer de lui parler ou la laisser seule ? Comment être dévoué à quelqu'un sans y laisser sa dignité ?

Je sortis de la suite et courus sur ses pas.

— Tanya, s'il te plaît, reviens !!!

Les serviteurs présents dans le couloir me regardèrent curieusement. Ils m'avaient toujours cru comme quelqu'un d'infiniment solitaire et intouchable que me voir dans cet état dut les choquer. En effet, j'étais totalement décoiffé, essoufflé et au bord des larmes (chose que j'avais su cacher après plusieurs minutes) mais pour le moment, c'était le cadet de mes soucis. Je courus encore et encore. Au loin, j'entendais le clappement de ses pieds nus sur la pierre : elle me savait à ses trousses. Elle sortit de l'enceinte de la forteresse et lorsque je la rejoignis, elle était assise au bord du Boccliffe, une rivière Laeavane traversant les Contrées Humaines d'est en ouest.

Les hautes-herbes courbées par le vent lui caressaient les épaules et les rayons du soleil baignaient son visage d'une douce lumière. Je restai un moment ainsi, à observer la beauté de la scène. Elle tourna la tête vers moi. Je me sentis défaillir. Malgré cela, j'allai

m'asseoir à côté d'elle. Nous restâmes assis côte à côte plusieurs minutes, peut-être une demi-heure. L'émotion me nouait la gorge.

— Vous... je peux vous tutoyer ? me demanda-t-elle pour briser le silence.

— Comme tu veux.

— Je sais que tu n'y es pour rien... et que tu as eu raison de ne pas juger bon de me révéler ce en quoi nécessitait le baptême parce que je peux te dire que je n'y serais jamais allée si tu n'avais pas fait cela. Je n'aimais pas mes cicatrices, c'était un défaut physique qui me complexait beaucoup mais c'était aussi un souvenir. C'est pour cette raison que quand j'ai vu mon dos... j'ai un peu pété les plombs parce que c'est... voilà.

— Je comprends parfaitement.

— Tu sais, je ne veux pas te faire de mal. C'est juste que j'ai la sale manie d'en faire à tous ceux auxquels je tiens. Parce que oui, je tiens à vous. Je vous aime, Erriks. Depuis le début. Je suis consciente de mettre à rude épreuve vos nerfs, de vous pousser à bout. Mais s'il vous plaît, ne doutez pas un instant de la véracité de mes sentiments. D'accord, vous m'avez entendue à plusieurs reprises dire que j'aimais Cameron. C'est vrai. Je ne peux rien y faire, c'est ancré en moi. Néanmoins, c'est vous que j'ai choisi. Il va falloir me prendre avec. Jamais aucun écart ne sera fait, je le promets. Jamais vous n'aurez de raison de le jalouser, car c'est vous que j'aurais choisi.

Mon cœur battait à la chamade. Pour finir, ma cause n'était-elle pas si désespérée que cela. Tanya posa même sa tête sur mon épaule ! Mon cerveau réfléchit à toute vitesse : que devais-je faire ? Bon sang, Erriks ! Ressaisis-toi ! Tes pensées ressemblent plus à celle d'une gamine de treize ans qu'à celles d'un roi de vingt-quatre ans !

J'optai pour la réponse « rien ». Oui, juste profiter de l'instant présent. Un moment si parfait... juste avant le chaos.

TANYA.

— Houhou, levez-vous, une servante t'attend.

— Je ne vois pas pourquoi je me lèverais, marmonnai-je d'une voix ensommeillée, souriant néanmoins en constatant qu'il avait encore du mal à me tutoyer.

— On est le quarante-troisième jour Dairasanaya.

Je me mis sur mon séant d'un coup, en un sursaut, cognant par la même occasion ma tête contre celle d'Erriks.

— Pardon ?! Oh ! Pas vrai, pas maintenant, je ne suis pas *du tout* prête...

Je me frottai le front en étouffant quelques jurons.

— Tu es déjà prêt ?

Il avait revêtu ses vêtements d'apparat. Bien qu'il fût déjà magnifique de base, ce jour-là, j'allais sûrement épouser le plus bel homme que l'univers ait connu... Durant plusieurs minutes, Erriks me fixa de ses incroyables yeux gris.

— Ouais c'est bon, j'ai compris, je me lève, ronchonnai-je en me levant durement.

Je n'étais définitivement pas une personne du matin.

Je m'enfermai à double tour dans la salle de bain, enlevai ma chemise de nuit et me plongeai dans la baignoire qu'une camériste avait déjà fait couler.

Tanya, reste calme, tu vas seulement te marier à l'individu le puissant de ce monde, pas de quoi faire de l'apoplexie !

Je sortis, mis des sous-vêtements et revins dans ma chambre, toujours bouillonnante de pensées sarcastiques. La jeune servante à peine plus âgée que moi m'attendait, dansant d'un pied à un autre. Elle déballa la robe puis m'aida à l'enfiler. Son alacrité à peine dissimulée me faisait presque croire que c'était elle qui allait se marier en ce faste jour. J'enfilai une longue robe blanche pigmentée de fragments d'émeraude aux manches tellement amples que je pouvais balayer tout le château rien qu'en déambulant dans les couloirs. Fabriquée dans la plus belle et luxueuse étoffe Laeavane, le mduidh, le vêtement semblait m'envelopper de rayons de lune. Une ceinture de lierre ceignait ma taille. Mes épaules étaient découvertes. Elle me laissa les cheveux détachés et posa une tiare sur ma tête. Je me

regardai dans le miroir, pour ensuite constater que jamais je n'avais été aussi belle. J'avais l'air plus âgée, quelque chose me rendait plus attirante. Mon reflet paraissait avoir la vingtaine d'années. La servante m'agrafa sur les épaules une cape.

Comme dans un rêve, je me retrouvai devant la grande porte aux côtés d'Erriks.

— Tu es magnifique.

— Tu parles, ils m'ont déguisée en arbre ! grommelai-je sur le ton de la plaisanterie.

— Alors, j'épouserai le plus bel arbre de Laeava.

Il m'offrit son bras, un magnifique sourire éclairant ses traits fins.

— J'ai peur.

— Tu n'as pas peur de te mesurer à Pierrard et tu as peur d'un bête wansem ?

— Oui, quelque chose dans l'optique !

Le couloir était décoré des bannières Laeavanes et les invités qui n'ayant su se procurer une place dans la salle de réception étaient restés dans le corridor, nous lorgnant curieusement.

Tout à coup, les propylées s'ouvrirent. Je me retrouvais devant plein des centaines de personnes qui me dévisageaient. En supplément à tout ce stress, il y avait aussi ces maudites chaussures (le terme échasse aurait été plus approprié) avec lesquelles j'avais de grandes chances de me vautrer devant tout le monde.

Ce fut une abomination ! J'avancais tant bien que mal jusqu'au giwa en tripotant la bague de la mère de Cameron, les larmes aux yeux. Quelques instants durant, je m'imaginai à son bras, comme si c'était à lui que j'allais mêler mon sang, à lui que j'allais m'assermenter... avec lui que j'allais vivre le reste de ma vie. Tanya Hightley. Cela sonnait plutôt bien. Tanya Rolmadyr. Aussi. J'enfonçai mes ongles dans la chair de la main d'Erriks jusqu'à le faire saigner.

— Tanya, tout va bien se passer, détends-toi.

Il paraissait impassible mais ses mains démontraient le contraire ; elles étaient moites. Mon roi balaya la salle du regard, ce qui eut pour effet de faire soupirer ces dames. La moitié d'entre elles

voulaient sûrement m'assassiner et l'autre moitié priait probablement pour qu'Erriks décide de les prendre pour concubine. Au fait, je ne lui avais jamais demandé s'il en avait. Autant le savoir avant de se marier !

— Erriks, as-tu des concubines ?

Il sursauta, arqua le sourcil de surprise et réprima une envie de rire.

— C'est une question très inattendue venant de toi !

— Répondez.

— Bien sûr que non ! Je suis un homme de vertu, Tanya, il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

— Oui, homme de vertu gnagnagna, des échos que j'en ai eu, tu aimais quand même bien culbuter un peu n'importe qui, alors... ronchonnai-je, froissée qu'il prenne ma question aussi peu au sérieux.

Son hilarité fut plus forte que lui et l'obligea à s'arrêter pour maîtriser son fou rire. Je me mordis la lèvre pour ne pas devoir en faire de même.

— Ça va ? Tu vas t'en remettre ? On dirait que tu vas t'étouffer !

— Ce n'était peut-être pas le moment de me poser tes questions existentielles...

Je souris, peu incommodée par les regards réprobateurs des négociants assis sur les sièges à ma droite. Nous finîmes la procession, tous les deux très solennels.

Le wansem se mit à parler et bientôt, nous dûmes échanger nos vœux.

— Monsieur Erriks Lyzaa Jhorrge Rolmadyr, promettez-vous un amour infini éternel à Mademoiselle Tanya Philippe Nadhezda Hightley ? Lui promettez-vous d'être partie intègre d'elle-même ? Lui jurez-vous de lui fermer les yeux et de l'accompagner à la Cité Des Dieux lorsque son jour sera venu ? Acceptez-vous de vivre et vous consumer dans ses bras ?

Le décor se mit à tourner autour de moi et des vertiges nauséeux m'indisposèrent.

— Je te promets, Tanya Philippe Nadhezda Hightley, de t'aimer chaque jour un peu plus fort, de te donner mon amour infini et éthéré

pour l'éternité, de faire partie de toi. Je te jure que lorsque le jour sera venu pour toi de rejoindre la Cité des Dieux, de te fermer les yeux et de t'y accompagner. J'accepte et désire plus que tout me consumer dans tes bras.

Ses paroles me firent peur et me rassurèrent en même temps.

— Mademoiselle Tanya Philippe Nadhezda Hightley, promettez-vous un amour infini éternel à Monsieur Erriks Lyzaa Jhorrge Rolmadyr ? Lui promettez-vous d'être partie intégrale de lui ? Lui jurez-vous de lui fermer les yeux et de l'accompagner à la Cité Des Dieux, lorsque son jour sera venu ? Acceptez-vous de vous consumer dans ses bras ?

— Je... te promets Erriks Lyzaa Jhorrge Rolmadyr de t'aimer chaque jour un peu plus fort, de te donner mon amour infini et éthéré pour l'éternité, de faire partie de toi. Je te jure que lorsque le jour sera venu pour toi de rejoindre la Cité des Dieux de te fermer les yeux et de t'y accompagner. J'accepte et désire plus que tout me consumer dans tes bras.

J'avais prononcé ces phrases la gorge un peu sèche.

Erriks et moi nous mîmes à genoux. Deux petites filles nous posèrent le tidinla sur les épaules puis nous lièrent les mains avec une tige de lierre qui me piqua le bras. Je sentis de la chaleur l'envahir puis, envahir tout mon corps. C'était son sang. Je me concentrai sur les pulsions de mon cœur et la sensation de son sang dans mes veines. J'étais toute flageolante. Il ne manquait plus que je m'évanouisse !

— Je vous déclare donc unis par la force du sang, des éléments et des dieux.

— Ça va ? me demanda Erriks après que nous nous soyons relevés.

Je hochai affirmativement la tête, consciente d'avoir probablement à ce moment même une merveilleuse tête de déterrée.

— Tu es toute blanche et tu trembles.

Il me semblait bien.

— Le stress qui retombe, me justifiai-je, le cœur au bord des lèvres

Après, une interminable séance de salutations des invités (Bon sang ! Pourquoi y en avait-il tant !?) je discutai avec Tima Ké Sathi. Il disait qu'il faudrait que je pense à partir, l'armée était prête. De plus,

nous possédions les soldats d'élite d'Erriks. Je fis également connaissance avec Zgul, le Chef des Nains. Il devait avoir quatre-vingt ans, soit d'âge moyen pour un Nain. Zgul faisait un mètre trente, était assez trapu. Sa barbe et ses cheveux brun-roux étaient tressés et décorés de centaines de perles de mille et une couleurs chatoyantes. Son air bougon et sa diduction machinale lorsqu'il s'ennuyait me faisaient rire. Un chouette type. Qui accepta immédiatement de faire la peau aux Conspirateurs, par ailleurs.

Suite au repas, Erriks me prit par la main et m'entraîna dans un coin éloigné de la salle.

— Je pense que ceci t'appartient.

Il me tendit mon portable.

— Où... où l'as-tu trouvé ?

— L'Elfe qui sait tout a trouvé un objet étrange dans ta suite à Dachifumu après ta fuite et il l'a pris pour l'étudier. Ensuite, il me l'a donné. C'est quoi ?

— Un GSM. Mon *fucking* téléphone portable, murmurai-je en le retournant dans tous les sens afin de vérifier de son état.

— À quoi sert-il ?

— Dans mon monde, chacun ou presque en a un, en l'allumant, tu peux communiquer avec eux à distance en envoyant des messages, en leur parlant, on peut même les voir. Il y a d'autres fonctions, si tu veux, je te montrerais, lâchai-je, émerveillée de constater qu'il fonctionnait encore comme au premier jour. Mille mercis ! m'exclamai-je en sautillant comme une petite fille autour de lui tout en posant de temps en temps un baiser sur l'une de ses joues.

Aux petites heures du matin, nous obtînmes la permission d'aller nous coucher. Je m'assis sur le lit, complètement esquinée de la journée riche en émotions que je venais de passer.

— Tu me montres ?

J'allumai mon téléphone, Erriks sursauta de frayeur.

— Est-ce normal qu'il brille si... étrangement ?

— C'est le principe !

J'avais des messages en absence de Monsieur Cooperly.

03 août 2013,14 : 45.

Où êtes-vous ? Je vous préviens, si vous n'êtes pas revenus ce soir, j'appelle la police.

06 septembre 2013,21 : 32.

Qu'est-ce que vous fichez ? Je suis super inquiet, la famille de Cameron et Emily est hystérique, j'ai l'impression que c'est de ma faute. Ça fait plus d'un mois que vous avez disparu. Si vous voyez un jour ce message, je veux que vous donniez signe de vie.

Monsieur Cooperly devait être désespéré et la famille de Cameron, en deuil d'avoir perdu deux enfants. Je ne montrai pas que ces messages (écrits en anglais) me troublaient à Erriks et fis comme si de rien n'était.

— C'est incroyable !

— Aucune idée. Peut-être que la magie, absente dans mon monde, a influencé l'évolution des êtres vivants. On a peut-être inventé la technologie pour compenser notre manque de magie. C'est ce que je pense, en tout cas.

Je tombai sur ma playlist. Je cliquai sur les chansons m'ayant le plus manqué sans me tracasser du choc culturel pour Erriks : quelque chose me laissait penser qu'il avait l'esprit très ouvert.

J'avais l'impression d'être plus près de chez moi, ainsi.

— C'est étrange, je ne connaissais pas. Comment font ces personnes pour faire des sons si... improbables ?

— Nous avons créé des objets dont la conception et la forme influencent positivement les vibrations du son. Nous les appelons des instruments de musique. La quelle préfères-tu ?

— Je ne sais pas, tu m'as fait écouter tellement de genres différents...

— Sinon, il y a les réseaux sociaux. Ceux qui le veulent s'inscrivent

et tu crées des groupes où tu partages des photos et cetera.

— Des photos ?

— Ce sont des moments de notre vie que l'on arrive à capturer dans un appareil. Attends, je te montre.

J'allai dans l'option photo et lui montrai le fonctionnement. Le principe lui plut énormément. Je pus même constater qu'il était extrêmement photogénique.

— Ensuite, tu peux imprimer ou faire développer tes préférées.

— Nous devrions mieux nous connaître. Dis quelque chose sur ta famille.

— J'ai une demi-sœur.

— Elle doit te manquer beaucoup.

— J'aurais voulu l'aimer mais elle me répugnait tellement que je n'ai jamais su. Mon beau-père l'a toujours montée contre moi, ce n'est pas vraiment de sa faute.

Derrière moi, tandis que ces réminiscences affluaient dans ma tête, je sentis Erriks enrouler ses bras autour de ma taille et poser ses lèvres sur mon épaule. Puis, nous fîmes ce que la tradition voulait que chacun fît durant leur nuit de noce.

Cameron, Emily et moi sommes enfermés dans un énorme sablier rempli à un quart. Preaphasar est derrière l'une des parois.

— Attention, le temps est la seule règle.

La semaine suivante, au conseil des Chefs, nous parvint une mauvaise nouvelles : nous ne pouvions pas aller directement à Quaya. Des espions Nains avaient repéré une partie de l'armée Conspiratrice se diriger vers Bora Pèra où était restée une grande partie des femmes et enfants Elfes de Laeava.

— N'allons pas à Quaya. De toute façon, il est impossible de pénétrer dans les Ebwyn. La Muraille Verte est *infranchissable*. Allons à

Bora Pèra.

— À Quaya se trouve Preaphasar le Traître ! Sans la Mort d'Encre, Tanya meurt ! protesta Erriks avec véhémence.

Zgul le toisa sévèrement.

— Serais-tu en train d'insinuer que la vie de ta dulcinée vaudrait plus que les milliers de vies sans défenses de Bora Pèra ?

Erriks le foudroya du regard.

— De toute façon, nous avons encore le temps de faire la Capitale-Bora Pèra, Bora Pèra-Quaya. Mais il faut partir immédiatement, intervins-je, de peur que cet affront tourne au vinaigre.

L'Elfe qui sait tout leva la main en signe d'assentiment.

— Je suis pour l'idée de la reine.

Cette fois-ci, ce fut Erriks qui alla à l'encontre de mes idées.

— C'est soit Quaya, soit Bora Pèra. Nous ignorons le temps que pourrait durer la bataille contre les Conspireurs chez les Elfes. Et aller à Quaya est extrêmement risqué. Je ne m'y aventurerais pas avec toute une armée, si cela venait à mal tourner, Laeava mourrait inéluctablement. J'irais plutôt avec une poignée de soldats d'élite. Nous ne savons pas où est Quaya, en somme. Ni ce qu'il y a derrière la Muraille Verte. Ou alors, vous allez à Bora Pèra et moi, Tanya et quelques soldats allons à Quaya.

L'Elfe qui sait tout émit un claquement de langue désapprobateur.

— Mais enfin, Erriks ! Nous avons besoin de *tous* nos effectifs pour aller à Bora ! Si tu n'avais pas été roi, nous t'aurions laissé aller faire le guignol dans les Ebwyn mais ici, tu as des responsabilités et tu ne peux t'y soustraire.

— Puis-je vous rappeler que ma femme est l'Étranger ? C'est-à-dire que sans elle, la Magie reste dans nos pieds, par conséquent, l'équilibre magique de Laeava s'écroule et paf !, c'est l'anarchie !

— Puis-je te rappeler que si nous sacrifions un tiers de la population Laeavane pour l'Étranger, celui-ci n'aura plus grand-chose à sauver ?

Je m'impatentai.

— Vos deux idées sont mauvaises, Erriks et Zgul. Notre seule et unique chance de nous en sortir à bon compte, c'est de tenter le tout

pour le tout. Pour le problème de l'endroit où se trouve Quaya, il y a moyen de découvrir où la forteresse se situe.

Erriks m'interrogea du regard, ce qui m'incita à continuer.

— Cameron est dans les Ebwyn, il connaît son emplacement. Nous pouvons communiquer par télépathie.

Je n'avais aucune nouvelle du jeune Anglais en réalité. Peu importait, je saurais bien le faire parler à un moment donné...

Nous finîmes par conclure que ma solution était la meilleure : le départ était prévu deux jours plus tard.

Erriks contint sa colère et sa peine jusqu'à ce que nous soyons en privé, dans nos appartements. Ensuite, tout dérapa. Il se passa les mains sur le visage et dans ses cheveux. Chez lui, cela voulait dire qu'il était soit stressé, soit fortement enclin à un pétage de câble violent. Dans ce cas, j'opterais plutôt pour la deuxième solution. Puis il me cracha ces paroles d'un ton aigre :

— Je le savais.

Son regard brillait d'une lueur folle et sombre.

— De quoi ?

— Je savais que vous aviez un plan tous les deux. Comme tu dis, « il y a des gens qui naissent ainsi. Le destin s'acharne sur eux jusqu'à ce qu'ils en meurent. » Tu m'as tué. J'étais ton pantin, tu me faisais faire ce que tu voulais. Tu as utilisé l'amour que j'éprouve pour toi pour te hisser au rang de reine de Laeava puis retrouver Cameron. Tout était prévu ! TOUT !

— Mais c'est faux ! As-tu perdu l'esprit ?! Me crois-tu vraiment si vicieuse ?! Je t'ai dit qu'il n'y avait rien eu entre Cameron et moi ! Je t'ai promis ! *Promis !*

— Il n'est pas ton frère, tout est possible ! Vous êtes tous les deux aussi insidieux qu'un prédateur tapi dans l'ombre, attendant le moment propice pour me lyncher !

— Il est mon ami !

— Ton ami, ton ami, ton ami, c'est faux, Tanya ! Et tu le sais mieux que moi ! Tu l'as avoué ! Ne l'as-tu jamais embrassé ? N'as-tu jamais désiré de lui ce que je te donne ?

Je gardai le silence. Que dire ? Je ne pouvais rien contester. Il

prit mon mutisme comme un non. Il se servit un verre de vodka qu'il but d'une traite avant d'envoyer le verre se briser contre un mur.

— Qu'attends-tu là à ne rien faire ?! Vas-y ! Tu n'attendais que ça !

Je m'approchai de lui et tentai de lui prendre la main mais le souverain esquiva avec une moue de dégoût imprimée sur le visage.

— Tu n'as plus à jouer la comédie. Votre plan a fonctionné. Ne fais plus semblant, et montre-moi ton deuxième visage. Tu sais, celui qui a eu l'idée de jouer la comédie en faisant croire à une personne pour laquelle tu représentais sa vie entière que tu avais fini par lui pardonner la lâcheté de Cameron ? Que tu avais fini par soi-disant tenir à lui ? Ce plan qui consistait à le contraindre à te laisser aller dans les Ebwyn pour que cette fois rien ne puisse jamais vous séparer ?

— Mais Cameron est parti !

— Tu as joué la comédie ! Comme tu as dû me trouver ridicule quand tu me voyais entrer dans ton jeu, piège devrais-je dire, te consoler d'une fausse trahison, t'aimer... y croire !

Vivement, je pris son visage entre mes mains pour essuyer ses larmes. Il tremblait comme une feuille.

— Erriks, je ne peux me permettre de te perdre. Crois-tu vraiment que j'ai comploté contre toi ?

Puis soudain, la rage fit place à la tristesse et à la perte dans ses yeux. Il s'assit par terre, replia ses jambes contre lui et posa son front contre ses genoux. Il fondit en larmes. Pas uniquement pour cette trahison qu'il s'était imaginée, mais bien pour toutes ces innombrables fois où il n'avait pas pleuré.

— Je ne sais pas... j'ai touché le fond. Je suis complètement cinglé !

Je m'assis à côté de lui.

— Je connais un peu. Mais tout seul, tu n'arriveras pas à remonter la pente. Je te promets d'être là.

Erriks s'endormit dans son chagrin quelques heures plus tard. Sans le réveiller, j'effleurai ses lèvres des miennes. L'une de mes larmes finit sa course sur sa joue.

En entrant dans ma chambre, je vis mon époux faire son tonneau pour partir à la guerre. Il se tourna vers moi et me serra dans ses bras silencieusement. Le monarque attacha un fin bijou autour de mon cou. C'était la plus belle chose au monde ; elle était si finement gravée que j'avais l'impression qu'à chaque fois que je poserais mon regard dessus, je découvrirai de nouvelles subtilités. L'émotion me serra la gorge. Erriks m'enlaça, enfouissant son visage dans le creux de mon épaule. — C'est... magnifique.

— Je suis heureux que ce cadeau te plaise.

J'observai plus attentivement certains dessins ressemblant étrangement à des runes.

— Que veulent dire ces symboles ?

— Ega meli da. C'est la langue des dieux. Cela n'a aucune traduction, cela veut juste dire ce que tu ressens lorsque tu prononces ces mots. La langue des dieux, c'est la langue du cœur. Souvent, ils t'éclairent sur les questions taboues enfouies au plus profond de toi et t'indiquent le meilleur chemin à prendre, parfois de façon très abstraite, malheureusement.

— Y as-tu déjà eu recours ?

— Oui. Rrogder me l'a offert quand j'étais encore un demi-dieu.

— Tu as vu ton père ? Enfin... le dieu protecteur des Humains ?

— En rêve. Nous avons longuement parlé. Il m'a offert l'éga meli da en gage de sa protection. Quand je me suis réveillé, le pendentif était posé sur ma table de nuit.

— Pourquoi ce cadeau, maintenant ?

— Parce qu'aujourd'hui, c'est peut-être le début de la fin

Je me retournai pour prendre son beau visage entre mes mains, touchée par la tendresse qu'il me portait. La guerre allait sans aucun doute emporter l'un de nous — si pas les deux — mais l'espoir qu'il me vouait le rendait encore plus craquant qu'il ne l'était déjà, ce qui me fit oublier cette sombre perspective. Il m'embrassa.

— Il faut que j'y aille, j'ai déjà du retard avec tes "Dames Glousseuses" qui ne m'ont pas lâchée d'une semelle !

Je filai à la salle de bain. Je pris mon tonneau pour bourrer à

l'intérieur la tenue que je portais, une réserve de flèches. J'enfilai mon armure. Je ceignis mon épée à ma taille, accrochai mon carquois dans mon dos par-dessus une épaisse cape et mis mon arc à l'intérieur. J'étais complètement perdue dans mes pensées. Des questions... j'en avais plein ! Seulement celles enfouies au plus profond de moi... Sûrement par-là voulait-il dire m'aider à faire les bonnes décisions, adopter les bonnes attitudes lors de ma mission prophétique. Je pris le tonneau sous mon bras et descendis à la salle du trône, entourée de trois gardes en armure verte.

— Nous vous attendions.

On m'amena un cheval.

Erriks s'approcha de moi, l'air complètement affolé.

— J'ai complètement oublié le discours ! S'il te plaît Tanya, je n'ai pas d'inspiration ! Trouve quelque chose ! Je dois superviser tous les équipements aaaaaaaahhhhhh !!! Je suis débordé je ne sais pas quoi dire !!! Mon cerveau est en ébullition ! Occupe-toi de ça s'il te plaît...

Je scrutai l'armée, la bouche ouverte. Heureusement, je m'en rendis vite compte et la refermai aussitôt. C'était impressionnant de savoir que tous ces hommes étaient à mes ordres, que toutes leurs vies reposaient sur mes épaules. Mais surtout leur improviser un discours. Enfin... l'ébauche d'un discours tout au plus. J'allai poser mon tonneau dans les énormes charrettes prévues pour contenir toutes les bagages de l'armée, le cerveau bouillonnant d'idées toutes plus mauvaises que les autres.

Lorsqu'il ne fut plus possible de reculer l'échéance, je pris une grande inspiration et lâchai :

— Laeavans ! Nous partons aujourd'hui pour écraser les Conspireurs et reprendre le contrôle de notre monde ! Sauvez les nôtres et léguez un monde meilleur à nos descendants ! La Magie veut nous détruire pour assouvir sa soif de pouvoir mais nous n'allons pas la laisser faire ! La Magie veut nous détruire pour assouvir sa soif de pouvoir mais nous n'allons pas la laisser faire ! Battez-vous vaillamment, sauvez votre pays ! Car par-delà les enjeux militaires, il y a aussi des enjeux divins d'une importance capitale ! Soyons justes dans nos jugements ! Alors, à nous la victoire, à nous Laeava !

— À nous la victoire et à nous Laeava ! hurla l'armée entière.

Je poussai un soupir de soulagement ; certes, ce que je venais de sortir n'était vraiment pas terrible mais au moins, ç'avait eu son petit effet.

J'allais partir à la guerre. J'allais sauver des milliers et des milliers de personnes. En tuer des milliers et des milliers d'autres. Avais-je réellement le mental d'acier nécessaire pour mener ce genre de vie ?

CHAPITRE IX : *Qu'on lui coupe la tête !*

Le soir venu, nous montâmes nos tentes, dans un champ, à proximité d'une taverne dont le gérant avait eu l'amabilité de nous servir un repas chaud. Alors que ce départ en guerre prenait plus des allures de réjouissances, l'Elfe qui sait tout s'approcha de moi de sa démarche distinguée, le port de tête altier. Nous restâmes un moment l'un à côté de l'autre, à se demander lequel de nous deux commencerait la conversation en premier. Il se racla la gorge avant de chuchoter très bas – tellement bas que je fus la seule à l'entendre.

— Il est temps pour l'Acier de mourir pour vous. Vous devez absolument, avant de commencer votre quête à travers notre monde, vous être lavé les mains du royal sang de l'Acier prophétique, Votre Majesté. Tuez-le à l'aide de cette dague, sans quoi, il vous achèvera. Vous êtes arrivée à une période bien sombre de Laeava. Une période où une femme est obligée d'assassiner son époux pour survivre à ses complots tous plus dangereux les uns que les autres et... à une macabre prophétie.

Ses paroles déclenchèrent une série de frissons le long de ma colonne vertébrale : nul doute que ses idées avaient été mûrement réfléchies avant d'être prononcées à voix haute. Discrètement, il glissa l'arme dans ma main. Je n'eus pas le temps de lui poser plus de questions que des Nains me tirèrent par les poignets pour me placer au centre des soldats qui avaient formé un large cercle.

— Une histoire ! Une histoire ! Une histoire ! scandaient les plus enthousiastes en cœur.

Par une histoire, je savais qu'ils demandaient en fait des anecdotes sur mon monde, comme j'en avais racontées le jour de Kethi. Peu d'entre eux avaient été présent lors de ma première allusion à l'astronomie mais la rumeur au sujet de la grandeur de mon savoir s'était d'ores et déjà répandue jusque dans leurs quartiers.

J'eus juste le temps de voir l'ombre de l'Elfe qui sait tout s'évanouir dans l'ombre d'une tente avec tous ses secrets avant de devoir commencer la narration de la Seconde Guerre Mondiale et de ses armes nucléaires, de ses millions de morts, de l'endoctrinement,...

Je refusais de croire en une énième trahison. Surtout de la part d'Erriks. Certes, l'Elfe qui sait tout était un grand sage, il avait traversé les âges, les guerres, tellement d'horreurs que je ne saurais en compter et amassé durant des milliers d'années une quantité de savoir astronomique mais ne pouvait-il pas se tromper juste une fois ? Le passé d'Erriks faisait de lui un coupable idéal : il avait déjà commis de graves crimes pour le trône, la richesse, le pouvoir et l'argent, avait-il réellement changé ? Voulait-il se servir de ma puissance à des fins... fort peu honorables ? Ou comptait-il m'éliminer en tant que pion gênant sur son échiquier ?

J'avais peine à y croire, il se comportait si tendrement à mon égard ! « Comme le loup dans un troupeau de moutons », me chuchota une petite voix dans ma tête, qui était probablement celle de l'instinct de survie. « Car aujourd'hui commence peut-être le début de la fin », avait dit Erriks en ces termes. Ces mots ressemblaient fort à une mise en garde contre les futurs agissements, non ? Ou à une menace masquée ? Erriks, Cameron, Preaphasar,... tous ceux en qui tu avais eu confiance, tous ceux dont tu avais cru les discours avaient tous fini par te trahir et partir en te plantant un couteau dans le dos.

Le monarque entra dans la tente s'étirant. Il se figea instantanément en voyant mes yeux brillants des larmes que j'essayais tant bien que mal de contenir.

— Më drebádhyl... souffla-t-il en tentant de m'enlacer.

J'esquivai son étreinte, n'ayant envie d'aucun contact physique avec lui. Même si ce câlin se voulait rassurant, je ne me sentais guère capable d'être tranquille dans les bras de mon éventuel meurtrier.

— Je vais bien, mentis-je.

Il me lança un regard dont la signification était probablement « Tu me prends pour un idiot ? » mais ne répliqua rien d'autre à part cette petite phrase un peu teintée de mélancolie :

— Si tu ne peux pas m'en parler, tu sais à qui (enfin à quoi) tu pourrais demander conseil...

Je hochai simplement la tête, peu encline aux grandes conversations. À dire vrai, j'avais surtout hâte de fuir son regard qui

mettait mal à l'aise ma suspicion. En effet, il ne laissait rien paraître, ce qui me menait à suspecter l'Elfe qui sait tout de manipulation, lui aussi. Sauf que le Chef des Elfes était un grand sage et Erriks, un régicide à peine sorti de la folie. Lequel des deux croiriez-vous le plus facilement ? De plus, l'ega meli da était un cadeau offert par le principal suspect, qu'est-ce qui me prouvait qu'il n'avait pas été conçu dans l'unique but de parvenir à ses fins ? De plaider en sa faveur afin de me faire tomber dans le panneau ?

Malgré mes doutes quant aux pouvoirs du bijou, je partis m'isoler près d'un pommier, aux alentours de la taverne.

— Ega meli da.

J'attendis plusieurs minutes, où rien ne se passa. Puis, des centaines de voix charmeuses résonnèrent dans ma tête, me chuchotèrent ces paroles aussi incompréhensibles que le Laeavan antique lui-même :

— Les gens se trompent sur ton identité

La prophétie ne dicte aux grands destins leurs devoirs

Mais façonne leur vie.

Si du meurtre et de la trahison tu as peur,

Saches que si tu meurs de la main d'un ami,

Ce dernier n'aura guère décidé de te tuer par obligation.

Je ne connaissais pas la prophétie mais l'Elfe qui sait tout, si. Erriks aussi. Si ma compréhension de ces paroles n'était pas erronée, Erriks ne me tuerait pas par obligation vis-à-vis de la prophétie mais plutôt pour ses propres desseins.

Je rentrai à la tente et m'affalai sur une chaise, lessivée, vidée de toute substance. Mon roi m'observa attentivement puis me posa cette question :

— Que t'ont dit les dieux ?

Devais-je dire la vérité ? Et s'il décidait de me tuer sans plus attendre si je lui avouais connaître ses desseins ? Au bout de quelques minutes de vaine réflexion, je tranchai : très romanesque mort qu'était celle d'être tuée par mon cher et tendre ! Digne d'un Shakespeare !

— Tu projettes de m'assassiner, lâchai-je.

Son visage se décomposa. Il s'agenouilla en face de moi,

affichant une mine déconfite que je ne lui avais jamais encore vue :

— Non, c'est faux. Peut-être as-tu mal interprété ce qu'ils t'ont dit.

Sa lèvre inférieure tremblotait ; il avait soudain perdu toute couleur, chose qui ne lui ressemblait vraiment pas. Il devait être choqué. Ou jouait-il la comédie ?

— Ils ont dit que la prophétie ne dictait pas la conduite des gens mais façonnait leur vie, que si tu me tuais, ce serait parce que tu en avais envie, parce que la prophétie t'en aurait donné envie...

Erriks posa cette question tant redoutée :

— Qui t'a mis dans le crâne que je voulais te tuer ?

— L'Elfe qui sait tout, avouai-je après avoir pesé le pour et le contre à nouveau : je savais pertinemment qu'une seule parole de travers à cet instant pouvait faire voler mon couple en éclat.

Un voile de tristesse ternit l'étincelant gris limpide de ses yeux.

— Erriks ?

— Oui ?

— Tu as mal.

— L'Elfe qui sait tout est un ami très proche.

— Pourquoi a-t-il fait cela selon toi ?

— Dans la prophétie, l'un de nous deux doit mourir de la main de l'autre avant le combat.

— Je ne vais pas te tuer.

— Moi non plus. Mais l'Elfe qui sait tout fera tout pour. Selon lui, nous ne pouvons aller contre ce destin pré-écrit. Je ne sais trop que penser de cette prophétie. Elle disait que l'Étranger serait un homme et tu n'en es pas un, elle ne mentionnait nulle part que l'Acier serait follement amoureux de ce petit bout de femme qui n'a pas froid aux yeux (il remplaça une mèche derrière mon oreille), qu'elle ne viendrait pas seule de ce monde si différent et j'en passe ! Je crois que nous sommes allés contre le gré des choses et que nos actes auront une conséquence sur les futurs événements. Nous avons dérogé la prophétie et ces dérogeances auront un indéniable impact sur la guerre et ses vicissitudes.

Il me serra très fort contre lui. À quelques centimètres de mes yeux, une superbe fleur blanche se développa à une vitesse

déconcertante. Je souris : une réponse du ciel, peut-être ?

Le jour suivant, je décidai de mettre les choses au clair avec l'Elfe qui sait tout ; Erriks déprimait chaque jour un peu plus.

Nous étions dans la Forêt Mère, en direction de Bora Père, ainsi donc tous les Elfes étaient très nerveux. Je me rapprochai de lui :

— L'Elfe qui sait tout ?

Il se tourna vers moi et me sourit. Ce regard qui voulait dire « nous sommes complices, nous avons un lourd secret » me répugna tant que de longs frissons me parcoururent jusqu'à l'échine. Je gardai mon visage fermé pour ne pas laisser transparaître ma haine :

— Je vous écoute, Votre Majesté.

— Je ne tuerai pas le roi. Jamais.

— Alors, il s'occupera de vous. Si tel est votre choix.

— J'ai confiance en lui.

— Vous êtes trop naïve.

Je le foudroyai du regard.

— Je garderai votre honneur mais ne vous avisez plus jamais de prononcer encore ces mots ou je jure devant les dieux sur mon honneur que je vous décapite de ma main.

Il m'adressa un petit sourire faussement niais qui m'inquiéta plus qu'autre chose...

Je tombai lourdement du hamac et vis l'horreur qu'il s'y déroulait : l'Elfe qui sait tout venait de poignarder Erriks dans notre sommeil. Le souverain vomissait des glaviots de sang, à moitié étouffé par ceux-ci. L'Elfe retira le poignard du corps puis contourna le hamac pour m'empoigner sauvagement. J'appelai à l'aide en hurlant de toutes mes forces, tentai d'utiliser mes pouvoirs mais rien ne se passa. Je ne parvins pas à me défaire de sa force implacable. Il me traîna jusqu'à ce que je me retrouve face au hamac. J'essayai vainement de gesticuler, de le frapper... Erriks regardait la scène, impuissant et agonisant sans pouvoir faire quelque chose. Cependant, il ne montrait

aucun signe de douleur apparent, juste de la tristesse. Le Kô. Même dans les pires moments, cet entraînement refaisait surface, il s'empêcherait toute sa vie de montrer l'étendue de sa douleur. Physique comme morale.

L'Elfe qui sait tout s'empara de mes poignets et plongea mes mains dans la blessure de son roi. Je pleurais, car c'était bien la seule chose que je pouvais faire. Le sang ruisselait sur mes mains, sur mes vêtements, son odeur envahissait peu à peu la tente. Je hurlai encore. Pourquoi ne pouvais-je utiliser mes pouvoirs ? Pourquoi ?! Déchaînée, je me mis à scander des prières à m'en arracher les cordes vocales :

— Kethi, bénissez sa royale âme et accompagnez-le là où je ne pourrai le suivre !!! Makteh, aidez-moi, venez à ma rescousse, prouvez que vous m'entendez, que vous empêcherez la prophétie de ruiner ma vie, je vous en supplie, entendez-moi, daignez me répondre !!! Rrogder, vous ne pouvez pas laisser votre propre fils périr aux mains d'un Elfe qui a caché derrière une grande intelligence une énorme idiotie !!! Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour lui ! Cloviss, vous qui avez le pouvoir de guérir toutes les blessures, accordez à Dariss le pouvoir et la force de ramener mon mari et de guérir toutes ses blessures, quelles qu'elles soient ! Eykthnyr... vous n'êtes pas un dieu mais vous êtes de loin celui qui a été le plus sympathique envers moi ! Donnez réponse à vos mystères ! J'ai gardé l'hématite gravée en votre souvenir... Je suis la chair de votre chair, le sang de votre sang, l'os de vos os, la vie née de la vôtre, je suis votre création, votre servante et je voue en vous toute ma dilection, mon âme, mon corps, ma vie vous appartient tout comme ils appartiennent à cet homme que vous laissez mourir sous mes yeux !!! Si vous êtes réellement bons, pourquoi donc laissez-vous le mal et l'injustice vaincre vos soldats !? Son sang a coulé en votre honneur, tout comme le mien, ses larmes ont coulé en votre honneur, tout comme les miennes, son destin a été tracé en votre faveur, tout comme le mien, il s'est battu contre la monstruosité humaine, sa propre monstruosité, le vent, la pluie, la maladie, la faim, la soif, la douleur, le désespoir, il a vaincu toutes ces choses en votre honneur !!! Je vous en supplie, ne le laissez pas trépasser de la main de son ami...

Des soldats arrivèrent à la tente, alertés par mes cris stridents et neutralisèrent l'Elfe qui sait tout alors que je continuais à implorer de toutes mes forces, de toute mon âme, de tout mon cœur les dieux leur clémence. Je serrai Erriks contre moi en pleurant tandis que Dariss s'affairait déjà sur la blessure. Erriks cessa subitement de respirer. Ce fut le coup de grâce.

— Dariss... dis-je d'une voix tremblante.

— Ne vous en faites pas, nous sommes arrivés à temps.

Il déballa son fil et ses aiguilles après avoir désinfecté la blessure et referma d'abord un intestin qui avait été touché, puis ensuite, referma les lèvres de la plaie béante. Il appliqua une solution favorisant la cicatrisation sur son travail.

Erriks, resta dans le coma trois jours durant lesquels je ne quittai son chevet. Je ne me lassais jamais de contempler son visage qui peu à peu reprenait les couleurs que la vie lui avait accordées, avant de se réveiller. Il chuchota, entre rêve et réalité :

— Tanya... père russe te cherche... Svyatoslav... déclarée disparue...

— Erriks ! Que dis-tu ?

Il avait vu quelque chose dans son coma, j'en étais certaine. Sinon, comment saurait-il pour ma fugue ? Pourquoi parlait-il de cela ? Il avait fait allusion un père. Le mien ? Non, impossible, il ne m'aurait jamais cherchée. À moins qu'il ne parle de mon père *biologique* russe ? Comment pouvait-il savoir ? J'étais déclarée disparue et personne ne savait que j'étais encore vivante. Svyatoslav... son nom ?

— Cooperly, chercher ton passé... il est mal de chercher à déterrer les secrets d'un passé si profondément enfouis dans le creux d'une âme si belle...

— Parle encore !

— Ri... en ne pourra venir ...à bout de... perso... nne qu'il n'a aucune importan... ce que ce qui compte, c'est la personne que l'on est maintenant et pas celle que nous étions hier...

Mon passé ! Pourquoi les gens, moi incluse, accordaient-ils tant d'importance aux choses qui n'en avaient plus ?

Erriks ouvrit les yeux alors que je fondais en larmes malgré moi.

— Continue, dis-moi !

— De quoi tu parles ? dit-il en un souffle.

J'enrageais contre moi-même : il parlait. Il parlait de choses qu'il n'aurait pas dû savoir, connaître ! Quelque chose nous échappait !

— Erriks, que sais-tu de mon passé ? Connais-tu mon père ?

— Non, pas que je sache. Comment pourrais-je si tu ne m'en as jamais parlé ?

Il essaya de se mettre assis mais étouffa un gémissement (et un juron) puis se recoucha alors que son nez se remettait à saigner.

— Pourquoi cet interrogatoire ?

— Durant ton réveil, tu m'as parlé de choses que tu ne devrais pas savoir. L'Elfe qui sait tout est emprisonné, j'attendais ton réveil pour avoir ton autorisation pour le condamner à mort, enchaînai-je en enterrant mon trouble.

— Dès que je serai remis, je le décapiterai en public.

— C'est moi qui le ferai.

Il tourna sur moi un regard surpris.

— Soif de sang ?

— Moi ? Jamais ! J'ai juré sur mon honneur devant les dieux que s'il touchait à un seul de tes cheveux, je le décapiterais publiquement. Chose promise, chose due.

Je laissai mes doigts courir dans ses cheveux. En réalité, je commençais à regretter d'avoir été aveuglée par la rage et l'incertitude au point de jurer de tuer quelqu'un de ma propre main.

En prenant garde à ne pas toucher sa blessure, je m'allongeai contre son corps brûlant de fièvre pour caler ma tête au creux de son épaule. Cette allusion anamnétique incita mes larmes à rouler encore et encore sur mes joues, tant ces visions d'horreur m'accablaient.

— Du calme, më drebádhyl, je suis immortel, à ma façon, me rassura-t-il. Quand je serai mort, je resterai vivant, quelque part.

J'empoignai l'épée d'exécution fermement dans mes mains. L'Elfe qui sait tout posa docilement sa tête sur le bloc de bois prévu à cet effet. Préalablement, Zgul m'avait expliqué les procédures pour couper une tête sans trop faire souffrir le condamné, l'attitude à adopter, et cetera. Néanmoins je craignais de demeurer inapte à cette tâche. J'étais stressée : ce que je m'apprêtais à faire me répugnait au plus haut point. Je pris une grande inspiration, la gorge nouée. À vrai dire, ma jambe droite tressautait sans que je ne puisse la contrôler réellement, chose qui m'agaça au bout d'un moment.

— L'Histoire se souviendra de moi comme l'Elfe qui a sauvé la destinée de l'Étranger. Grâce à moi, vous êtes sauvée.

Je m'accroupis pour être à sa hauteur et lui chuchoter ces mots :

— Je me débrouillerai pour que l'Histoire ne se souvienne pas de ton nom.

Il me fusilla du regard.

— Deyja.

Je me redressai et pris de l'élan pour frapper. Le sang gicla, m'éclaboussa. Je retapai une seconde fois pour bien détacher la tête. Celle-ci roula au pied du billot. Je retins mes nausées. Ce fut ma première décapitation. Dariss pleurait : l'Elfe qui sait tout était l'un de ses plus proches amis, Zgul (qui lui, n'avait jamais vraiment apprécié l'Elfe qui sait tout) lui frottait l'épaule affectueusement. Je m'autorisai quelques larmes. Tous les Elfes de l'armée s'agenouillèrent, en deuil.

— L'élection du prochain Yraïdh se fera en cours de route !!! Que les dieux lui pardonnent sa lâcheté !!!

Je posai l'épée à côté du billot puis partis rejoindre Erriks qui regardait la scène parmi la foule. J'avais les mains tremblantes et je titubais un peu, la tête me tournait, la culpabilité me dévorait. Mais Erriks, appuyé sur sa béquille, l'air lessivé estompa ma culpabilité : l'Elfe qui sait tout avait bien cherché son destin. Cette fois, il n'avait pas vu dans ces maudites étoiles que sa fin était proche. Les astres ne dévoilaient que ce qu'ils daignaient bien nous dévoiler après tout.

La foule se dispersa, les embaumeurs vinrent chercher la

dépouille du Chef déchu. En relevant la tête du col d'Erriks, je vis une silhouette vêtue d'un manteau brun, une capuche masquant son visage, à une vingtaine de mètres de nous. Elle nous considérait, Erriks et moi, un moment. Je lançai un regard interrogateur à mon époux qui me le renvoya. Je m'approchai de la personne et me décidai à l'interpeller.

— Puis-je vous aider ?

Une voix féminine me répondit :

— Vous êtes une reine exceptionnelle, comme Laeava n'en a jamais eue et comme elle n'en aura jamais plus.

Elle regardait Erriks. Je sentis son regard peser sur lui, sous la capuche qui masquait l'identité de la nouvelle venue. L'intensité de son œillade finit par mettre le souverain mal à l'aise.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, assez intrigué.

Elle retira sa capuche, dévoilant son visage. Erriks se décomposa et recula d'un pas, sous le choc. La femme était une belle Elfe, aux cheveux brun soyeux rassemblés en une queue de cheval qui lui descendait jusqu'au bas de son dos. Son visage était bien dessiné. Son incroyable prestance réveilla en moi le réflexe de m'incliner.

La réaction d'Erriks m'inquiétait qu'avaient-ils vécu ensemble ? L'Elfe le dardait d'un regard froid chargé de haine et cela me rassura quelque peu : elle n'était pas une potentielle rivale si elle détestait Erriks comme son regard le laissait supposer.

— Malgaïedzad... cracha-t-il les yeux exorbités par la surprise.

— Tu as une formidable épouse.

— Si tu lui fais le moindre mal, je te jure de transformer ta vie d'immortelle en un calvaire...

Je sentis le danger planer sur moi. Par conséquent, je posai ma main sur la garde de mon épée.

— Pourquoi lui ferais-je du mal ?

— C'est vrai, ça, Erriks ! Pourquoi me ferait-elle du mal ? Que m'as-tu encore caché ?

— N'est-elle pas au courant de la façon dont tu as accédé au trône ?

Je sentis qu'une vérité que je ne voulais pas forcément entendre allait bientôt me tomber dessus.

— Non. Elle peut le savoir, nous nous sommes jurés que notre passé n'aurait plus aucune importance.

Elle se tourna vers moi et planta son regard vert feuille dans le mien.

— Il a assassiné mon mari, le roi Téglys.

Je mis un petit temps avant d'intégrer l'information. Puis, je me passai la main sur le visage, à cet instant préoccupée par les desseins de cette veuve. Pourquoi n'était-elle pas venue régler ses comptes avant ? Cette histoire devait sûrement dater ! Je fusillai Erriks du regard.

— Condoléances. Mais dites-moi, Malga... gleizda... daglei...

— Malgaïedzad.

— Malga... iedzad, vous n'êtes pas venue ici dans le seul but de me révéler des secrets sur mon mari. De plus, je savais qu'il avait usurpé le trône. Les secrets à la cour, ne restent pas bien longtemps secrets vous savez. Je ne doute pas que vous soyez bien placée pour en attester. Néanmoins, j'ignorais que l'ex roi Laeavan avait une femme.

— Non, en effet. J'ai eu écho de votre récent mariage avec Sa Majesté (elle dit ces deux derniers mots avec une acidité à peine dissimulée) et également entendu vanter votre beauté (je ne pus m'empêcher de ricaner intérieurement à l'ouïe de ces mots ; à cet instant, comparée à elle, je ressemblais plutôt à un souillon), votre savoir et votre courage et... je voulais vous voir. C'est à propos du jeune homme blond qui parle bizarrement.

Je pris cette phrase comme un poing dans la figure.Cameron. Rien que de penser à lui, l'envei de pleurer refaisait surface. Erriks s'approcha de nous et me serra dans ses bras, protecteur.

— Pars, Malgaïedzad !

— Non, s'il vous plaît, restez et dites-moi.

Erriks se raidit et me lâcha. Il était triste de voir que je n'avais jamais guéri du départ du jeune Anglais.

— Eh bien, il est vivant.

Les larmes menacèrent de couler. Je ne voulais pas blesser Erriks que j'aimais follement. Et puis, je me souvins de la télépathie : je parlerai à Cam seule, ce soir et garderai une attitude impassible

devant Erriks et Malgaïedzad. Celle-ci m'entraîna un peu plus loin, jugeant préférable de tenir Sa Majesté loin de la confidence.

— Il a un plan.

— Qui êtes-vous pour lui ?

— Il mourait de faim près de la Muraille Verte, je l'ai aidé à atteindre Quaya. Il m'a dit que tant que vous ne disiez pas que vous m'aviez parlé, il ne répondrait pas. Il a certaines révélations à vous faire. C'est grave mais il a un bon plan, comme je l'ai déjà dit. Je ne sais pas de quoi il s'agit exactement, je ne peux donc guère vous en dire plus. Tentez donc de lui envoyer un pigeon ou d'entrer en contact avec lui d'une quelconque manière, je pense que si vous lui dites m'avoir parlé, il mettra vos différends de côté.

Nous revînmes tandis qu'un silence pesant s'abattait entre nous.

—Merci de votre information. Vous pouvez rester au camp si vous le désirez, lâchai-je finalement lorsque nous eûmes rejoint mon régicide d'époux.

Erriks protesta :

— Nous n'aurons pas assez de vivres si tu commences à accueillir n'importe qui alors que nous n'avons pas encore de prisonniers...

— Tu sais mieux que moi qu'elle n'est pas n'importe qui, le coupai-je.

Malgaïedzad et moi nous éloignâmes, laissant un souverain écumant de rage derrière nous.

— *Cameron ?*

Je sentais son agacement.

— *Quoi ?*

— *Tu peux tout me dire, j'ai vu Malgaïedzad.*

Puis soudain, son agacement fit place à de la honte et de la culpabilité.

— *À ma rencontre avec Malgaïedzad, cela faisait trois semaines que j'errais sans jamais trouver refuge. Elle m'a conduit jusqu'à Quaya. J'ai tué un garde Conspirateur et ai volé ses vêtements. Ainsi, j'ai passé l'enceinte de la forteresse sans ennui notable. J'ai demandé audience à la Magie. Je l'ai obtenue au bout d'une semaine, sans autre souci que celui d'être peut-*

être repéré. Hélas, Preaphasar était présent à cette audience et m'a bien évidemment reconnu. À ma plus grande surprise, la Magie a simplement souri. « L'inceste amant parjure de l'Étranger. » a-t-elle dit. Tu aurais dû voir la gueule à Preaphasar ! Il devait être certain qu'elle me buterait dès qu'elle aurait appris mon identité ! Il devait être au comble de l'incompréhension ! Apparemment, les fausses rumeurs se sont disséminées jusqu'à l'autre bout du monde. Je lui ai répondu (je dois dire que je n'avais pas tout-de-suite réalisé que ma remarque était un tantinet trop audacieuse pour la situation dans laquelle je me trouvais) que je n'étais pas un parjure. Je lui ai donc expliqué que j'avais besoin d'un refuge car je m'étais fait exiler par le Roi Erriks l'Usurpateur ! Elle a tout accédé à toutes mes requêtes sans ciller. Écoute, au début, j'étais étonné de la facilité avec laquelle j'avais infiltré le réseau Conspirateur. Dans ma tête, je me disais qu'il devait bien y avoir quelque chose qui clochait. J'ignore très sincèrement comment elle est tombée amoureuse de moi, mais ça s'est fait. Un peu coincé dans cette posture délicate de l'espion, je suis devenu son amant. J'étais donc un peu perdu, je ne voyais plus les limites, si j'étais un méchant ou un gentil, un parjure ou un exilé, de laquelle de vous deux j'étais réellement amoureux, pourquoi j'étais allé à Quaya au lieu d'être resté t'attendre chez Malgaïedzad... J'étais en phase de perdition totale.

— Et ? Tu as omis de me parler de tes sentiments pour elle, pour moi, pour Erriks (n'oublions pas que tu lui as roulé un patin dans une rue pouilleuse et ce n'est pas rien), dans quel camp es-tu, si tu es marié, si tu as vu Emily...

— Ah oui ! Je l'ai vue, elle vit à nouveau avec moi. Lorysane est très attentionnée avec elle (j'irais même jusqu'à dire qu'elle est devenue complètement gâteau). Emily est en pleine forme mais elle m'en veut de t'avoir trahie et abandonnée entre les griffes d'Erriks. Je suis dans notre camp. Pas celui des Laeavans, pas celui des Conspirateurs, le nôtre. Je ne suis pas marié. Le jour où j'ai embrassé Erriks, il menaçait de me tuer et commençait déjà à frapper. Tu m'as sauvé en nous surprenant mais je ne pouvais pas encore tout te révéler alors, j'ai créé la première diversion qui me traversait l'esprit. Et elle a fonctionné. Jamais je ne cesserai de t'aimer. Même si je sais que je n'ai plus aucune chance, que tu

as tourné la page... Pas moi.

Cameron et la Magie ! Je fus soulevée d'un haut-le-cœur. Cette ignoble bonne-femme... Son visage flottait encore dans mon esprit. Les images affluèrent dans ma tête. Je serrai la mâchoire. Je m'imaginai les mains légèrement abîmées de Cameron parcourir la beauté ténébreuse de Lorysane, ses yeux brillants d'un désir que je ne voulais voir seulement lorsqu'il me regardait moi, ses lèvres explorer d'autres que les miennes... Le dégoût que je ressentis à ce moment-là fut tellement fort qu'il m'en fit presque peur. De la jalousie pure et simple.

— *C'est quoi ton plan ?* dis-je, brusquement très motivée.

— *Je continue à jouer double jeu. Tu fais ton possible pour arriver à temps à Quaya, j'ai cru comprendre que vous étiez déjà plus ou moins en route. Tu accomplis la Mort d'Encre, je laisse tomber le masque. Vu la ferveur de ses sentiments, elle va sombrer et tenter de me récupérer à n'importe quel prix. Dans tous les cas, ceci créera une faille psychologique très exploitable.*

— *OK, ça marche.*

— ...

— *Pourquoi avoir été si cruel avec moi ?*

— *J'avais honte de ce que je faisais. Pendant que je tentais de me faire bonne conscience, tu t'amourachais de l'Usurpateur, et ce fut trop tard pour retourner sur mes pas. Et je voulais pouvoir disparaître si quelque chose tournait mal. Mais ma situation est stable, à présent.*

— *Tu ne peux pas savoir à quel point je suis soulagée de te retrouver.*

— *Tu ne peux pas savoir à quel point je regrette tout ce que j'ai fait.*

Un petit coin dans mon esprit lâcha un « J'espère bien que tu t'en mordras les doigts encore longtemps ! » mais sa voix fut bien vite couverte par une autre qui ne tenait pas tout-à-fait le même discours : « Je savais que tu n'étais pas mauvais et qu'il était impossible que tu sois parti sur un coup de tête ! »

— *Tu t'es rasé et coupé les cheveux, j'espère !* plaisantai-je nerveusement pour combler le silence : j'étais littéralement sans voix.

— *T'inquiètes, j'ai remédié dès que j'ai pu à ce léger problème capillaire,* répliqua-t-il sur le même ton.

Nous mêmes fin à la conversation. J'avais soudain moins peur. Mais mon dilemme était terrible. Cameron ou Erriks ? L'Angleterre ou Laeava ? Ma liberté ou celle des autres ? Erriks avait renoncé à tout pour moi... Cam aussi. Erriks se noierait dans la dépression si... mais Cameron avait décidé de garder la tête haute quoi qu'il arrive. Mais au fond, laquelle des deux réactions était une preuve d'amour ?

J'étais un petit peu perdue, à cet instant. Je savais depuis longtemps que Cameron m'aimait mais... je lui avais fait savoir que ce sentiment n'était pas réciproque. Cependant, je commençais très sérieusement à me poser des questions. De toute façon, le problème serait vite réglé : j'étais à jamais liée au monarque par des serments tandis que rien ne me reliait au jeune Anglais, mise à part la flamme grandissante d'un amour à éteindre au plus vite avant qu'elle ne nous mette en danger.

CAMERON.

Je sortis du salon, les jambes en coton. La voix de Tanya avait fait jaillir en moi un flot de souvenirs qui prenaient une saveur amère, dans ce château. Mon cœur était serré, mais ces souvenirs m'enveloppaient dans un cocon de chaleur qui me faisait immensément du bien. Emily courut sur moi et se pendit à mon cou. Elle avait beaucoup grandi durant mon absence. Grâce à l'année de captivité qu'elle avait subie avec d'autres jeunes prisonnières, elle savait plus ou moins parler français. Son accent était déplorable, de multiples anacoluthe ponctuaient ses phrases, elle avait du mal à conjuguer des verbes ou utilisait même des mots qui n'avaient rien à voir avec ce qu'elle voulait dire mais elle parlait français : les amies qu'elle s'était faites la comprenaient. Je respirai le parfum de violette qui imprégnait ses cheveux. Voilà, Emily était de retour, nous étions tous les trois sains et saufs. Pour le moment.

Je la serrai aussi fort que je pouvais, même si ce geste ne saurait démontrer tout l'amour que j'avais pour ma petite sœur. J'approchai mes lèvres de son oreille.

— Tanya et moi, on a un plan. On va gagner la guerre et tuer la

Magie, chuchotai-je presque joyeusement.

Elle me fixa, la bouche à demi ouverte.

— Tu ne dois le dire à personne, me sentis-je obligé de préciser.

Elle agita la tête affirmativement, toujours trop surprise pour sortir une phrase cohérente.

— Maintenant que tu es au courant, j'ai une mission pour toi. Attention, c'est dangereux, tu vas devoir faire gaffe et être discrète.

— Absolument ! C'est ma spécialité.

— Je n'ai pas le droit d'assister aux conseils de guerre. Tu pourrais t'infiltrer dans la salle et me communiquer tout ce qu'il s'y est raconté ? Avec Tanya, on a besoin d'anticiper chacune de nos actions.

— Sans problèmes. Je peux même espionner la Magie vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Parfait. Si je passe ma main dans mes cheveux quand je suis dans la même pièce qu'elle, tu dois partir. OK ?

— D'ac !

Elle partit rejoindre d'autres filles de son âge me dévisageant en papillonnant des yeux. Je me sentais mal de lui faire prendre un si gros risque mais... je savais qu'elle aimait se rendre utile, surtout depuis que la Magie l'avait sortie de sa cellule. Elle y avait beaucoup souffert, et vécu dans des conditions qui se rapprochaient fort de celles dans un camp de concentration durant la Seconde Guerre Mondiale. Cette expérience l'avait transformée. Elle n'était même plus une petite fille normale, non, elle était devenue une survivante.

Lorysane rentra dans notre suite complètement esquintée. Elle se lamentait :

— Nous n'avons aucune nouvelle des déplacements militaires Laeavans et cette connasse d'Étranger a décapité l'Elfe qui sait tout !

Mon estomac se rétrécit à la taille d'un petit pois : Tanya ? Décapiter l'Elfe qui sait tout ? ! Eh bien... j'avais loupé un épisode !

— Pour quel motif ?

— Apparemment, il aurait assassiné ou tenté d'assassiner l'Usurpateur. On ne sait pas si ce dernier est toujours en vie. Quelle bande d'incapables, ces Laeavans !

Je la calmai de mon mieux.

Si Erriks était mort, Tanya m'en aurait forcément informé ! Ce morveux avait donc survécu ! Et Tanya avait tué l'Elfe qui sait tout avant qu'il n'ait pu nous révéler comment revenir à Basingstoke ! Pour un simple règlement de compte ! L'amour rend aveugle, n'est-ce pas ?!

— Heureusement que tu es là pour moi. Tu ne serais jamais intervenu dans ma vie, je ne sais pas comment je m'en serais sortie.

C'était parfait. Certes, j'avais fini par découvrir en elle une autre image que celle de la méchante sans pitié qui me plaisait beaucoup, je m'étais considérablement attaché à elle mais... je ne pouvais le faire davantage car elle ou Tanya mourrait inévitablement à la fin. Le simple attachement que je vouais à cet esprit diabolique ne rivalisait pas avec l'amour démesuré que j'éprouvais pour Tanya depuis mes quinze ans. Je devais faire un choix et il serait vite fait.

Lorysane m'embrassa fougueusement. J'entrai dans son petit jeu lorsque je me souvins qu'Emily l'espionnait tout le temps qu'elle était éveillée. Je jetai un regard circulaire sur la pièce, mais ne la vis pas. Le but était qu'on ne la voie pas ! Je passai ma main dans mes cheveux en espérant qu'elle le verrait. Je vis une petite ombre se dissimuler dans une armoire. Génial ! Ma sœur serait cachée dans une armoire toute la nuit cependant que je m'affairais avec la Magie !

— Lor... ysane... je ne me... sens pas bien...

Elle arrêta immédiatement.

— Pas bien comment ? Moralement ou physiquement ?

— Les deux... Tu sais, je suis follement amoureux de toi, tu es la femme de ma vie mais...

Son regard s'assombrit un peu. Bien.

— C'est elle, hein ?

— Malgré tout ce qu'elle m'a infligé, j'ai le sentiment de la trahir à chaque seconde que je t'aime un peu plus fort.

— Tu vas voir, son règne s'achève. Tu ne te sentiras bientôt plus coupable.

Je lui adressai un sourire forcé. D'elle-même, elle proposa un remontant que j'acceptai. Je savais bien que mon excuse de suffirait pas et qu'elle me relancerait plus tard dans la soirée. Elle remplit nos

verres. Je profitai de cet instant d'inattention pour discrètement ouvrir la porte à Emily qui put s'enfuir.

TANYA.

— J'ai vu ton mari trancher la gorge du mien puis, sous le coup de l'adrénaline, assener de violents coups de couteau à son cadavre, le défigurer, une fois calmé, il m'a vue. Téglys m'avait ordonné de me cacher dans l'armoire, et j'avais obéi. Il m'a bondi dessus comme un forcené. J'avais très peur. Trop peur pour dire quoi que ce soit. Puis il s'est calmé. « À toi je laisse la vie sauve. » m'a-t-il dit avant de sortir de la pièce.

J'étais sans voix. Malgaïedzad aurait dû me vouloir du mal après ce qu'Erriks lui avait infligé.

— Pourquoi ne m'en voulez-vous pas ?

— J'estime que votre mari n'est pas une personne fréquentable. Son âme est sombre et mauvaise, il est le mal incarné. Mais je ne pense pas qu'être son épouse fait de vous quelqu'un comme lui. De plus, il vous a forcée au mariage.

— Oui. Mais maintenant, mon dégoût envers lui s'est transformé en amour.

— Il est un grand séducteur, faites attention. Et Cameron est prêt à tout pour vous. Pourquoi vous compliquez-vous la vie à vous forcer ?

— J'ai une totale confiance en lui. Je ne me force pas à aimer Sa Majesté, sachez-le.

Elle leva les yeux au ciel, comme si elle connaissait mes questionnements sentimentaux qui n'avaient guère leur place dans une guerre sans pitié.

Erriks s'était remis de ses blessures grâce aux soins de Dariss. Comme prévu, c'était l'engouement chez les Elfes : deux jours plus tard, la seule nuit du mois où toutes les lunes étaient complètes aurait

lieu. Lors de cette fameuse nuit, tous les prétendants Elfes se rassemblent et s'asseyent tous en tailleur, formant un cercle. Ils attendent que toutes les lunes illuminent le visage du nouveau Chef des Elfes, l'Yraïdh. Tima Ké Sathi m'avait confié qu'il allait participer à la cérémonie.

J'étais l'unique élément pas blanc de la scène, entièrement habillée en noir. Je portais un voile et une cape noire translucide, seule, assise dans la neige. Autour de moi, il y avait des cadavres estropiés, défigurés, démembrés. Je sentis une crise d'angoisse monter en moi. Je criai, appelle à l'aide, j'appelai Cameron, Erriks, personne ne vint. Je pleurai. Une larme me coula le long de la joue et tomba. Je constatai avec horreur que je pleurais mon sang. J'entendis des pas dans la neige et là, je ne parvins plus à me maîtriser, je laissai ma crise prendre le dessus. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Des auras lumineuses traversèrent ma vision, des pensées morbides m'envahirent. Je revis la grande allée à Quaya et tous ses cadavres enflés, puants, dont le stade de putréfaction devait être plutôt avancé, le grand bûcher d'après la première bataille brûlant amis et ennemis, Pramukha déverser son sang sur moi, la tête de l'Elfe qui sait tout rouler au pied du billot, je me revis éventrer un officier Conspirateurs, éclater la tête d'un homme avec une pierre, la tête d'un Fée sauter sous le passage de ma lame, ma flèche traverser la tête d'un Nain juste entre les deux yeux. Je revis passer, dans une rue d'Agula, un enfant plus jeune qu'Emily, squelettique, la peau dévastée par la gale et la lèpre, vêtu de haillons, pousser les cadavres de ses semblables pour se frayer un chemin à une flaque et commencer à boire avidement toute l'eau croupie qu'il pouvait,...

Je rouvris les yeux pour voir de quoi il s'agissait. Je me calmai d'un coup en voyant que c'était Cameron. Il tenait Emily par la main. Ils s'accroupirent tous en ligne. Le jeune Anglais me tendit une rapière à la magnifique garde stylisée avec un savoir-faire typiquement Elfique, et m'enjoignit de prendre le talisman. Un talisman ? Mon esprit ignorait de quoi diable il pouvait parler mais mon corps obéit. Je retirai de mon cou un sautoir avec une sorte de pendentif

d'obsidienne. Je l'accrochai autour de nos cous en rallongeant au maximum. Cameron termina d'aiguiser la rapière puis la plaça de façon à ce que le coup fatal nous atteigne tous.

— Vous êtes prêts ?

Une boule d'appréhension me nouait les entrailles. Je touchai la lame et le talisman. Cameron récita l'incantation.

— Arélya othys da frodhyr émarui.

« Seule la mort peut franchir la Barrière des Mondes. »

— C'est quand tu veux.

Je sentis la lame glisser dans ma chair et prendre ma vie.

Quand je me réveillai, complètement terrorisée. Erriks me caressa la joue.

— Je... viens de faire le pire de tous les cauchemars de tous les temps.

— Je l'ai senti, tu avais un sommeil quelque peu... agité. Tu me racontes ?

Je lui expliquai mon rêve dans tous les détails, encore frappée par l'horreur de ces scènes d'une violence dont je ne me savais même pas capable.

— Ça veut peut-être dire que nous serons obligés de mourir pour nous en sortir. Si tu es habillée en noir, c'est peut-être que tu seras en deuil, ou que tu auras dû faire des choses mal pour t'en sortir, que tu auras dû, entre guillemets, te sacrifier. Entre guillemets parce que logiquement, tu ne peux pas te sacrifier jusqu'à la mort puisque si tu meurs, il n'y a plus d'histoire. Le truc de la crise d'angoisse, je ne sais pas trop. As-tu déjà fait de ce type de crise ?

— Non.

— Bon, eh bien, cela veut dire qu'une fois qu'on aura vécu des choses vraiment traumatisantes, tu seras sujette aux crises d'angoisse, conclut-il simplement.

— Non... j'espère que cela n'arrivera pas. Je n'ai aucune idée de ce que je vais vivre, je prie juste de toutes mes forces pour être assez forte.

Une pensée glacée m'effleura l'esprit : il ne faisait pas partie du

rêve. Avait-ce une signification ?

PIHAMOH.

Une puissance inconnue m'entraîna vers le bas. Quelques étoiles de ma peau s'ébrouèrent à ce mouvement brusque que j'avais esquissé pour me maintenir au-dessus du sol de mon domaine. J'avais, durant ce court instant perdu le contrôle de mon pouvoir. Les murs de la Dimension avaient tremblés lors de ce phénomène étrange. Je compris tout lorsqu'une brume noirâtre avait caressé le sol pour s'évaporer en m'atteignant : le Lémure Noir, cet imbécile de première avait encore forcé les propylées !

— *Tu es un idiot fini !* le sermonnai-je en sachant pertinemment que de là où il se trouvait, il m'entendait.

— *Si tu faisais ton boulot correctement, je n'aurais pas besoin de te forcer la main, mégère !* riposta-t-il.

— *Tu as fait peur à cette pauvre femme, maintenant ! Était-ce nécessaire, toutes ses images sanglantes ?!*

— *C'était juste pour la mettre en garde !*

— *Si tu t'avises encore une fois de te mêler de mes affaires, je te préviens, tu vas le regretter ! Va t'occuper de tes âmes errantes au lieu d'embêter mes Rêveurs !*

CHAPITRE X : Première bataille.

L'art de la guerre ne m'était pas inconnu. Ainsi donc, il m'avait été donné de constater que beaucoup baissent les armes avant la bataille. Mais d'autres, — non pas par soif de de sang mais de justice — décident de se battre. Lorsqu'ils le font, ils sont bien conscients d'une chose : une fois plongés dans la mêlée, la seule issue est un combat. Un combat à mort.

*Extrait du journal de guerre d'Erriks l'Invincible,
Officier de premier grade, 15^e jour Dairasanaya 14 598 143.*

Après cela, nous repliâmes les tentes et chevauchâmes. En après-midi, alors que nous progressions tranquillement dans une clairière de la Forêt Mère, l'un de nos éclaireurs revint affolé, le cheval écumant sous l'effort qu'il venait de fournir.

— On va tous mourir !!! hurla-t-il, alors que l'hystérie injectait ses yeux de sang.

Je m'avançai devant lui. C'était un Nain d'environ un mètre trente, une quarantaine d'année, les cheveux bruns chocolat

— Aziz, je ne vois pas pourquoi cette soudaine crise de panique...

— Ils sont là !

Une clameur horrifiée parcourut les rangs: nous savions tous qui le « Ils » désignait. L'adrénaline monta d'un coup dans mon organisme, ce qui faillit me faire tituber.

— Ils ont... ils ont des catapultes !!!

— Combien ?

— Une dizaine !!!

— Où sont les autres ?

— Warluz s'est fait littéralement couper en deux, Durzul a perdu sa tête et Atime ressemblait à une pelote d'épingles lorsque je suis arrivé !!!

Pauvre Aziz, il devait être traumatisé par ce qu'il avait vu.

J'ordonnai à Malgaïedzad d'aller se cacher en reprenant mes

esprits : certes, eux pouvaient se laisser aller à un petit élan de panique mais pas moi. J'étais la reine.

— Ressaisissez-vous, ils vont bientôt nous tomber dessus à notre tour !

Allait bientôt arriver ma première véritable bataille. J'avais peur car elle pouvait tout aussi bien être la dernière.

Je me redressai fièrement sur mon cheval, dégainai avec grâce mon épée en prenant une grande inspiration : si je devais mourir bientôt, ce serait dignement, fière d'avoir défendu ce à quoi j'avais tenu, même au prix de ma vie.

— Archers !!! Grimpez dans les arbres environnants !!! Erriks, occupe-toi de tes hommes !!! Tima, organise le commandement lorsque les Elfes seront en place !!!

Ses yeux trahissaient son inquiétude :

— Humains, choisissez un Nain et battez-vous en binôme avec votre partenaire !!! Zgul, veillez à ce que chaque binôme soit bien équipé !!!

Soudain, une énorme pierre envoyée par les Conspireurs tomba du ciel. La voyant se diriger inexorablement vers mes troupes, je fermai les yeux pour ne pas voir les dégâts qu'elle allait causer. Elle écrasa un vingtaine d'hommes dans un abominable bruit de suction. La nausée me prit, mais je tâchai de garder mon sang-froid, malgré les cris d'horreur silencieux qui se déchaînaient dans tout mon être.

Les quelques prochaines munitions terminèrent leur course de la même manière.

Ne pouvant en supporter plus, je talonnai mon cheval et galopai vers l'endroit d'où provenaient les projectiles. Erriks m'appela et, m'ordonna de revenir, mais je continuai mon chemin jusqu'où se trouvaient les éclaireurs au moment où ils s'étaient fait attaquer sans tenir compte de ses protestations. Je laissai mon cheval sur un terrain couvert et me cachai dans les buissons. Une troupe de Conspireurs, tous vêtus de rouge et de gris, passa devant moi. J'aperçus les monstrueuses catapultes qui faisaient tant de morts parmi les miens, un peu plus loin. Je me faufilai dans les ronces qui m'écorchèrent féroceement le visage jusqu'à la première catapulte, puis essayai mes yeux d'un revers de la main car le sang obstruait ma vision. Elle était

gardée par trente Conspirateurs chargés de la diriger, de tirer,...

Je réfléchis. Trente, je n'avais aucune chance, même en comptant sur la magie. Il fallait que je brûle leurs machines... Un Elfe Conspirateurs me vit et décocha une flèche avant que je m'aperçoive de la grotesque erreur que je venais de commettre. Le coup m'atteignit en pleine poitrine mais s'était enfoncée dans mon ega meli da, sous ma cuirasse.

Pour être un coup de chance, c'était de la chance !

Malgré tout, pour éviter qu'il ne m'achevât, je mimai l'agonie de mon mieux. Avec tout le sang qui ruisselait sur mon visage à cause des ronces, il ne verrait pas qu'en réalité, je n'avais aucune blessure, ni hémorragie interne. Je m'effondrai à terre en fixant un point, sans cligner des yeux. C'était difficile, ils me piquaient atrocement. L'Elfe qui m'avait tiré dessus et quelques-uns de ses collègues vinrent voir le « cadavre » de leur prise.

— C'est une femme... lança l'Elfe, incrédule.

— T'es entré dans la légende !

— Pourquoi ?

— C'est la reine Laeavane !

Un Humain se pencha sur moi pour me fermer les yeux. Ils fêtèrent ensemble leur victoire.

— Hey ! J'ai une idée ! On pourrait aller montrer sa belle défunte au roi ! proposa l'un dans son euphorie.

— Oh oui ! s'exclamèrent les autres en trépignant de joie.

L'Elfe me prit sur son épaule. Je me laissai faire comme un pantin. Me traiter avec si peu de soin ! Il le payerait cher !

Il marcha quelques minutes jusqu'au champ de bataille. Il devait être quelqu'un de haut placé chez les Conspirateurs comme chez les Laeavans car tout le monde s'écarta à son passage.

— Roi de Laeava !!! Nous avons un présent à vous accorder !!!

Il balança mon corps à terre ; je me fis violence pour ne pas réagir et rester inanimée : ma tête frappa violemment le sol, le choc m'ébranla un peu. Une clameur s'éleva, les premiers pleurs et cris aussi. Un hurlement déchirant fit vibrer chacune de mes fibres et s'enfonça tel un pieu dans mon cœur : ce cri venait d'Erriks.

— Tanya !!!

Je sentis ses bras m'enlacer, ses larmes me mouiller le visage. J'aurais tellement aimé le rassurer, lui dire que j'allais bien... mais je m'étais donné une mission, et j'allais aller jusqu'au bout, tant pis si le prix était de lui faire une petite frayeur. Au moyen de mes pouvoirs, je baissai artificiellement la température de mon corps, histoire qu'il ne trouve pas suspect que je ne refroidisse pas. Il me lâcha et se releva.

— Tu vas le payer de ta misérable vie, Kaodè. Ton peuple mourra dans le sang et la souffrance. Tu as osé t'en prendre à la personne que j'aimais, tu en payeras les conséquences. Au prix fort, jura-t-il, la voix tremblante entre deux sanglots.

— Ce n'est pas fini, Erriks, je ne te donnerai même pas l'honneur de récupérer sa dépouille et de lui offrir des funérailles dignes des dieux, je la reprendrai et la laisserai se faire dévorer par les charognes...

À Laeava, mourir ainsi est la pire des humiliations. Selon la superstition, cela empêcherait le mort d'accéder au paradis et le départirait de toute dignité. J'enrageais intérieurement: être cruel et sans scrupules à ce point, ce gars-là, j'allais lui casser la figure, m'étais-je juré, bouillonnante de rage.

Tima Ké Sathi paraissait lui aussi dévasté: il nous avait tous les deux perdus, Cameron et moi, les deux amis qui l'avaient aidé à sortir du cercle infernal de Pramukha. Il décocha une flèche à l'Elfe. Celle-ci fut déviée par une forte bourrasque de vent. Il ne fit pas une autre tentative et se contenta de lancer des menaces, jugeant probablement que si Kaodè devait mourir, ce serait dans des souffrances plus atroces que celles qu'une simple flèche pouvait infliger :

— On va se venger, Kaodè !!! Moi vivant, ton âme ne connaîtra jamais plus le repos !!! Je vais te faire regretter d'être né !!! Je te ferai tellement souffrir que tu vas en oublier ton nom de famille !!!

Les compagnons du Conspirateurs récupérèrent mon corps en courant, criant des invectives.

Je détestais me faire secouer dans tous les sens ainsi. Je me rappellerais de ne pas mourir.

Ils se retranchèrent dans leurs rangs puis bombardèrent encore.

Étant un supposé cadavre, ils ne se méfièrent pas de moi. Je parvins ainsi à approcher une des catapultes en rampant d'assez près pour la brûler. Dès lors, les Conspirateurs paniquèrent donc je pus aisément m'occuper des neuf autres engins. Ma mission accomplie, je retirai la flèche de ma cuirasse et courus à n'en plus pouvoir jusqu'au champ sur lequel la bataille faisait rage. Je plongeai dans la masse pour retrouver Erriks afin de le rassurer.

Quelques mois auparavant, cela m'aurait choquée de tant tuer. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze douze,... J'entallai, empalai, tranchai et décapitai tout ce qui se trouvait sur ma portée. Le sang m'éclaboussait tant que j'avais l'impression d'être immergée dans un océan. Des flèches pleuvaient et des hurlements d'agonie s'élevaient déjà alors que le combat reprenait dans toute sa sauvagerie après cette brève interruption. La supériorité numérique des Conspirateurs sautait aux yeux.

Un groupe d'ennemis se jeta sur moi. En plusieurs gestes rapides et précis, je décochai une demi-douzaine de flèches. J'étais, en peu de temps, devenue éminemment douée au tir à l'arc chose qui venait indubitablement de me sauver la vie. Un Humain bondit sur moi ; j'esquivai son épée de justesse, probablement était-elle passée à trois centimètres de mon visage. Je me chargeai de lui et passai mon chemin sans m'appesantir sur mon manque de pitié envers tous ceux que je tuais.

Durant un moment qui me parut une éternité, je traversai le champ de bataille, massacrant tout ce qui était vêtu de gris ou de rouge. Trente-deux, trente-trois, trente-quatre, trente-cinq, trente-six, trente-sept,... La douleur. Je ne sentais plus qu'elle. Ma cuisse saignait abondamment et je souffrais de multiples blessures que je jugeai bénignes avant de m'arrêter subitement : c'était une abomination. Ce que je faisais, ce qu'il se passait autour de moi. Je vis soudain une hache voler sur moi. Je sautai au-dessus (c'était devenu un réflexe, étant donné que seuls les Nains les utilisaient et qu'ils étaient plutôt petits, dans leur genre) et tirai une flèche entre ses deux yeux.

Je revis mon macabre rêve défiler dans ma mémoire : c'était ce Nain-là que je voyais lors de ma crise d'angoisse. J'avais

l'indescriptible impression que les pièces du puzzle s'assemblaient mais j'avais beau tourner et retourner le tableau dans tous les sens, je ne discernais guère le sens de ce cauchemar. Le cauchemar que je savais être représentatif de ma vie.

J'aperçus Erriks, dans la marée.

Me retrouver face à la sauvagerie d'un Kô me faisait prendre conscience du danger auquel je m'exposais en me proclamant Étranger. Il tuait à une vitesse hallucinante et si proprement... Il avait un style de frappe et une élégance hors normes. La rage et le désespoir jouaient aussi un rôle dans sa technique, sans doute. Je dus rapidement me concentrer pour ne pas laisser un Conspirateur me tuer pour du vrai, cette fois.

— Erriks !!!

Il se retourna. Toute crispation sur son visage disparut pour laisser place à du soulagement et à un bonheur démesuré. Il courut vers moi, puis me serra dans ses bras plus fort qu'il ne l'avait jamais fait, tant que je crus étouffer.

— Qui était la femme que Kaodè portait dans ses bras, alors ? me demanda-t-il en pleurant ; de joie, cette fois.

— Moi. J'étais partie faire cramer les catapultes. Il m'a vue et tirée dessus. La flèche s'est plantée dans mon ega meli da, c'est ce qui m'a sauvée. Après, pour éviter qu'il ne m'achève, j'ai fait la morte. Cet idiot m'a rapportée au camp Conspirateur pour me servir en festin pour les charognards, selon ses mots et j'ai fichu le feu avant de revenir ici.

— Tu es incroyable !

— Attention !!!

Nous eûmes juste le temps de plonger à terre pour esquiver le poignard d'un Fée Conspirateur. Vite rattrapés par la dure réalité, nous recommençâmes à nous battre comme des forcenés, sans pour autant nous quitter d'une semelle.

Le soir tomba et les Conspirateurs se replièrent. Nous eûmes donc droit à un peu de répit. Enfin... si l'on pouvait réellement parler de répit.

J'étais blessée, courbatue comme jamais, anéantie et traumatisée.

Les ecchymoses recouvraient ma peau. Je ne saurais expliquer assez fidèlement ce que j'avais vu, entendu, fait pour que vous décrire l'horreur d'un champ de bataille. Comment un être humain, doté d'une conscience et d'une fierté pouvait-il être capable de faire des choses si horribles ? Même moi, durant ces interminables heures de combat, j'avais perdu mon humanité, j'étais devenue un vulgaire animal.

Je comprenais les Lutins et leur pacifisme qui frôlait quelques fois le flegme abusif. Ils se montraient bons envers tout le monde afin de ne pas... perdre quelque chose dans leur tête.

Je me tenais seule sur le terrain, un peu perdue avec moi-même. Des cadavres jonchaient le sol à mes pieds et à des centaines de mètres encore. Tima Ké Sathi se précipita sur moi pour me serrer dans ses bras.

— Tu es vraiment vicieuse ! soupira-t-il railleusement, le nez dans mon cou.

— Fièr de l'être, répondis-je d'une voix néanmoins éteinte

Malgaïedzad se joignit au câlin collectif, Zgul me gratifia d'une frappe amicale sur l'épaule avant de hurler :

— Soldats !!! Rassemblez les cadavres, nous allons faire un bûcher !!!

J'empoignai un corps et l'amenai là où s'amassait le monticule de corps déjà empilés. Après chaque bataille, il était coutume de brûler les corps afin de prévenir tout risque d'épidémie. Des râles et des hurlements d'agonie parvinrent à mes oreilles à nouveau : les blessés réclamaient de l'aide. Une dizaine de mètres en face de moi, un Fée — ou du moins, ce qu'il en restait — se tortillait en se vidant de son sang.

— Un Barengan, vite ! appelai-je à l'aide en me sentant pâlir d'horreur.

Dès lors, un petit Lutin courut aussi vite que lui permettaient ses courtes jambes pour parvenir à moi. Lorsqu'il vit le blessé, il se déconfit totalement.

— Ma magie ne peut rien pour lui. Maître Dariss n'est pas là, navré, Votre Majesté.

Je ne pouvais le laisser agoniser ! À chaque battement de cœur une gerbe de sang giclait du moignon de sa jambe, provenant de l'artère fémorale. Si cette artère était sectionnée, il n'y avait pas trente-six-mille solutions : il fallait amputer. Seulement, amputer un homme déjà dépourvu d'un grand nombre de membres, n'était-ce pas monstrueux ? Ne valait-il pas mieux mourir que vivre une vie entière de souffrances infinies et d'isolement ?

Je déchirai ma tunique et lui nouai un garrot autour de la cuisse, faisant abstraction de toutes ces interrogations morbides qui traversaient mon esprit. Le saignement cessa en même temps que sa jambe prenait une teinte violacée. J'enjoignis le Lutin de surveiller le blessé pendant que j'allais chercher une scie dans la tente de l'infirmerie. Je revins en courant puis me mis de suite à la tâche. Trois soldats tenaient le malheureux en place car celui-ci se débattait comme un diable aux portes de la mort. Je lui murmurai quelques conseils et paroles lénifiantes qui, pour ainsi dire, n'eurent aucun effet.

— Calmez-vous, monsieur, tout va bien se passer... Ne regardez pas.

— J'ai... mal...

— C'est bientôt fini.

À vrai dire, je n'en savais rien. Allait-ce durer des heures ? Ou seulement quelques minutes, le temps qu'il meure ?

Bref, je n'ai encore à ce jour aucune idée de combien de temps l'opération avait duré. J'avais dû m'interrompre deux fois pour vomir. Mon travail était assez bien fait, l'os était coupé droit et le Fée, toujours vivant. Le Barengan me tendit un linge propre avec lequel j'enroulai le moignon, les doigts engourdis par le sulfureux cocktail d'émotions qui faisait disjoncter par moment mon corps mis à mal par des heures entières de combat acharné. Les soldats l'emportèrent dans la tente des blessés. Je me remis à vomir de plus belle tandis que le jeune Barengan qui m'avait assistée me tapotait le mollet en signe de compatissance.

Des soldats versèrent du téka, substance très inflammable, sur le monticule de macchabées et y mirent le feu. On aurait dû offrir une

tombe décente à nos défunts mais c'était la guerre, nous n'avions ni les moyens ni le temps. L'ombre de mes coéquipiers dansait derrière les flammes, tombaient peu à peu en cendres. Un passage du livre mythologique me revint en mémoire : « J'ai créé l'espèce Humaine dans le feu de mon cœur, nul doute que ceux-ci disparaîtront dans le même feu duquel ils viennent. Les flammes emporteront toute trace de leur passage, restera seulement d'eux les souvenirs qu'ils ont laissés à d'autres qui disparaîtront eux aussi au fil de ce temps assassin qui dilacère toute beauté, décolore leur visage, meurtrit leur peau... »

Je me promis de graver cette image à jamais dans mon esprit.

Erriks vint près de moi, le dos un peu voûté par la fatigue.

— Je ne veux plus faire de mal, soupirai-je en posant ma tête sur son épaule.

— Tu en feras. Chaque jour. Et tu tueras jusqu'à devenir la mort toi-même, tu t'arrogeras le droit de choisir qui vit, qui meurt. La seule chose que tu ne contrôleras pas, c'est le moment où ton esprit craquera, où tu mourras intérieurement. Ce sera la fin de toi et le début d'un autre massacre.

La quasi-totalité des Elfes de l'armée revêtirent donc des toges blanches et s'agenouillèrent en cercle dans la prairie, à la nuit tombée. La cérémonie dura six longues et ennuyantes heures, durant lesquelles, confortablement installée contre Erriks, je m'étais sans doute endormie. Puis soudain, les rayons des lunes éclairèrent le lieu, en une demi-heure, elles se fixèrent toutes sur le visage d'un Elfe. Enfin... d'une Elfe. C'était Malgaïedzad, qui ne participait même pas à la cérémonie. D'ordinaire, l'élue ne pouvait être qu'un Elfe de sexe masculin. Je souris, enchantée : les mentalités de Laeava changeaient. Peut-être que ce monde cristallisé dans les mêmes mœurs depuis des millions d'années finirait par se révéler. Nous élûmes donc Malgaïedzad en tant que Chef des Elfes et Yraïdh, chose que Sa Majesté n'appréciait pas réellement étant donné leurs... différends.

À l'aube, le lendemain, je fus réveillée non pas par le chant des oiseaux, mais par le tintamarre des bruits rythmés des bottes des Conspirateurs. Les dits soldats attendaient que nous soyons prêts et rassemblés avant de nous aborder.

— Nous sommes venus trouver un accord avec vous !!! hurla Kaodè pour être sûr que nous l'entendions.

Erriks fut parcouru d'un frisson de dégoût pur et simple : il n'avait pas encore digéré (et ne digérerait probablement jamais) l'affront que lui avait fait l'Elfe Conspirateur en traitant avec si peu de soin mon âme si précieuse à ses yeux.

— Tout dépendra de l'accord que vous proposerez !

— Un duel à mort ! Votre meilleur guerrier contre le nôtre ! Si nous sommes gagnants, vous nous donnez la reine et si nous perdons, nous nous retranchons dans notre territoire et laissons Bora Pèra à vos mains !

Je me tendis. C'était moi qu'ils voulaient.

— Qui est votre champion ?

Erriks sentait l'arnaque arriver gros comme une maison.

— L'identité du champion ne sera dévoilée qu'après votre réponse ! Aucune magie n'est acceptée pendant l'affrontement ! À part celle-la, aucune règle n'est imposée ! À moins que vous ne vous rendiez tout de suite et nous offriez une panthère ?!*

*Le dieu de la guerre, Makteh, offrait une panthère dont la tête était transpercée de son épée en signe de capitulation, c'est pourquoi, dans chaque guerre, l'ennemi souhaitant se rendre offrait ce symbole au vainqueur.

— Jamais !

Erriks se tourna vers moi.

— Alors ?

— Tu es le roi, tu prends les décisions.

— Tu es la reine, tu prends les décisions.

J'appelai les Chefs d'urgence, jugeant que la situation ne devait pas être traitée à la légère.

— Qu'en pensez-vous ?

— Cela peut nous être fortement bénéfique, chuchota Malgaïedzad.

— Ou défavorable, objecta Zgul. Nous devrions être plus sûrs de notre coup.

— Je suis pour ! dis-je, motivée.

Erriks céda donc assez facilement ; l'offre était plutôt tentante.

— Qui élisons-nous donc pour ce duel ?

Zgul et Malgaïedzad se tournèrent simultanément vers moi. Erriks sortit littéralement de ses gonds.

— Il en est hors de question ! Et si nous la perdions ?

— Tu es encore en train de dire que le sort de ton peuple t'importe moins que celui de ton épouse, Erriks. Prends garde, ce n'est pas une attitude digne de ton rang, le sermonna le Nain.

— Zgul, oublierais-tu la prophétie ?! Et la Magie, si Tanya meurt, qui s'en chargera ?!

— Je pense que la personne concernée devrait plutôt donner son avis à elle, les interrompis-je, vexée du fait qu'ils disputaillaient entre eux de mon sort.

Leurs regards se tournèrent vers moi. Je continuai :

— Je suis prête. Si nous allons à Quaya, c'est pour moi. Pour ma Mort d'Encre, pour mes amis, nous ne serions pas obligés d'y aller sans moi et nous serions donc plus disposés à protéger d'autres territoires. Alors j'y vais.

Erriks posa ses mains sur mes épaules.

— As-tu perdu la raison ?

— J'ai vaincu Pierrard en combat amical. Excepté les Kô, je suis plus forte qu'un lutteur ! Et tu as toi-même dit qu'il ne restait que toi comme Kô, les deux autres étant morts durant le régicide de Téglys.

Je vis les affres intérieures que provoquait ma décision en lui.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Je ne veux pas te voir mourir...

Je serrai Erriks dans mes bras et l'embrassai. Il tressaillit, mais comprit le message que je voulais faire passer par cet acte purement cynique. À Laeava, aucun couple n'avait jamais osé faire cela, en-dehors du jour des fiançailles. Encore moins un couple royal ! En

l'embrassant, je levai mon épée victorieusement puis la balançai au sol. Mon acte souleva un " HOURRA " général.

— Laissez-nous vous présenter notre champion !

Les Conspireurs s'écartèrent au passage d'un grand gaillard dont le visage était balafré, ses longs cheveux bruns lui descendaient jusqu'au milieu du dos, et ses yeux bruns étaient injectés de sang me foudroyaient, l'air patibulaire. Il n'était pas spécialement musclé, juste de corpulence normale. Afin de prouver sa bravoure, il lança également son épée à terre. Nous étions d'égal à égale.

Je pris une grande bouffée d'air, mais Erriks s'interposa entre nous deux.

— Non !!!

Un sourire malsain se dessina sur les lèvres de Kaodè.

— Tu es un roi de valeur. Tu n'oserais pas briser un serment. Tu sais que dans tous les cas, ta bien-aimée est condamnée. TU l'as condamnée à mort tout seul.

Il se tourna vers moi, dévasté par le chagrin.

— Tanya...

— Quoi ?

— Il est Kô.

— Comment le sais-tu ?

— C'est mon frère, Jerrdisk.

D'horreur, je faillis m'évanouir. Je n'avais aucune chance. Mon adversaire se jeta sur moi. Je ne pouvais pas me métamorphoser, ce serait de la tricherie... Il me tabassa. Je ne me défendis pas pour privilégier ma réflexion car je savais qu'elle était ma seule issue, les Kôs étant de pures machines de guerre. Jamais je n'avais jamais ressenti telle douleur auparavant. Elle contrôlait votre corps, emprisonnait votre esprit dans une cage de souffrances. Une idée incroyable me traversa l'esprit. J'imitai le jappement du coyote, le huchai. Plusieurs fois. Les moqueries s'élevèrent. Mais je m'enfichais car je savais que plus personne ne rirait dans peu de temps. Quelques minutes (durant lesquelles je pris les plus grosses raclées de ma vie), j'avais senti mes os se broyer sous les coups et la douleur cuisante qui s'ensuivait. Plus tard, un coyote arriva. À partir de ce moment, comme

escompté, plus personne ne rit. De sa démarche majestueuse, il s'avança vers moi et mon assaillant en train de se défouler sur moi comme il l'aurait fait sur un mannequin d'entraînement. Le regard chaleureux et bienveillant du coyote me rendit confiance en moi, bien j'aie espéré qu'il fasse plus. Je commençai à frapper. Le coyote arracha une partie du cuir chevelu du frère d'Erriks en un coup de mâchoire pour faire diversion le temps que je me remette du nombre relativement impressionnant de coups que je venais de recevoir. Je rampai jusqu'à une grosse pierre que j'avais aperçue à terre quelques secondes avant. Je tins fort mon arme de fortune dans ma main. Je me relevai, les jambes flageolantes. Jerrdisk avait blessé l'animal qui l'avait alors lâché en glapissant. Avec mes dernières forces, je bondis sur lui et le frappai avec mon arme de fortune. Je le frappai encore et encore comme une forcenée. Au bout d'un moment, sa mâchoire inférieure se détacha. *Deyja*. Je continuai jusqu'à ce que son front cède et qu'il arrête de se démener. Sa boîte crânienne était littéralement défoncée.

Je me relevai trempée sueur et de sang et m'inclinai devant le coyote qui me renvoya ma révérence. Puis, il s'évanouit dans l'ombre de grands séquoias. Un silence pesant régnait dans les rangs. Erriks avait blanchi jusqu'à ne devenir que l'ombre de lui-même. Je posai mon regard sur ma victime et frissonnai d'effroi. Mes oreilles bourdonnaient. Ceci était mon œuvre.

— Embaumeurs Conspirateurs, vous êtes priés de récupérer votre mort !!!hurlai-je pour briser ce silence qui m'oppressait de plus en plus.

Lesdits embaumeurs arrivèrent et ramassèrent le corps affreusement mutilé de leur défunt champion. J'avais mal partout. J'étais sous le choc. Je venais d'éclater la tête de mon beau-frère avec une pierre. Je regardai une dernière fois son visage. Enfin, ce qu'il en restait, c'est-à-dire par grand-chose. J'avais peur du moment où je devrais affronter le regard d'Erriks. Je me tournai lentement vers les Laeavans puis levai le poing en l'air, en signe de triomphe. Tous explosèrent de joie.

Pendant que nos hommes exprimaient leur liesse, je gardai un

visage fermé et m'approchai de mon mari sans pour autant le regarder.

— Condoléances.

Ma voix paraissait comme un son lointain, chimérique. Son regard se perdait dans le vide, il ne paraissait pas me voir. Après un long moment de silence, il finit par dire d'une voix blanche.

— Tu n'en peux rien, c'est moi qui t'ai précipitée dans la gueule du loup. Je n'ai pas été le bon roi que j'aurais dû être à ce moment-là.

Malgaïedzad posa sa main sur mon épaule. Elle tremblait. Je pense qu'elle était un peu ébranlée, elle avait sûrement rarement eu l'occasion d'assister à un spectacle d'une telle violence.

— Bien joué, Tanya.

Mes jambes devinrent comme du coton. Je m'évanouis.

CHAPITRE XI : *La rapière et l'obsidienne.*

À mon réveil, Dariss me fixait déjà de ses énormes yeux doux.

— Majesté, quel bonheur de vous revoir ouvrir les yeux !

— Mmmmmh.

C'est la seule chose que j'avais su articuler. Une horrible migraine me vrillait la tête.

— Alors, nous avons fait un petit bilan de votre santé avec le roi, et je peux d'ores et déjà vous affirmer que vous êtes dans un piteux état.

Non, je ne m'en doutais pas ! J'aurais apprécié lui faire la remarque, mais ma langue était toute pâteuse et semblait avoir doublé de volume. Je posai le regard sur mon corps. J'étais allongée dans un hamac, dans la tente du Barengan, en sous-vêtements. Chaque centimètre de peau était marqué d'une ecchymose ou d'une écorchure.

— Donc, votre quadriceps gauche est déchiré, votre clavicule droite est broyée, vous avez quatre côtes cassées, par miracle, vos dents n'ont pas été atteintes, en répartition à cela, votre pommette droite est fêlée, le cubitus du bras gauche est euh... passé à travers votre peau...

Je sursautai et regardai mon bras gauche. J'avais d'énormes points de suture à l'avant-bras. Ma tête retomba lourdement sur mon oreiller. Il énonça encore une demi-douzaine de blessures puis finit tout de même sur un point positif.

— J'ai, par un procédé magique réussi à "réparer" tous vos membres cassés, à replacer votre épaule déboîtée et voilà. Toutes les blessures restantes sont des blessures superficielles. Il est cependant possible que vous n'en ressortiez pas indemne et que des séquelles persistent, comme un léger boitillement, des cicatrices ou une fragilisation des os.

Il me donna à boire. Une sensation normale revint à ma bouche. Je pus à nouveau parler un peu.

— M... merci.

— Je n'ai fait que mon travail, Majesté.

Il s'éclipsa. Je me retrouvai seule dans la tente. Après un compte-rendu de l'endroit où je me trouvais rien ne parvint à

accrocher mon regard ou à me distraire. Une simple tente verte avec des hamacs et du matériel médical. Erriks arriva, épuisé et cerné comme jamais. Il évita de me serrer dans ses bras, bien heureusement pour moi.

— Ça va, Tanya ?

— Non, tu crois ? Je viens de me faire tabasser par un fou furieux pendant une demi-heure et tu me demandes si je vais bien ? Aaaaargh oui ! Figure-toi que je n'ai jamais été aussi bien ! Tu t'en doutais ? ! Je ne me suis jamais sentie aussi vivante !

L'esquisse d'un sourire effleura ses lèvres.

— En tout cas, t'as retrouvé ton caractère de cochon.

Il prit un tabouret et s'assit près de moi.

— Tu t'es battue comme un chef.

— Blablabla, maugréai-je en souriant. Que s'est-il passé pendant que je dormais ?

— Les Conspirateurs ont tenu leur promesse et ont levé le camp, certains ont même en secret rejoint notre armée pour « la noblesse de la reine », ont-ils dit. Pas pour avoir assassiné leur champion, évidemment, juste parce qu'ils t'ont vue lorsque tu as amputé un Fée Conspirateur, lui sauvant ainsi la vie.

— Je... suis vraiment navrée... pour Jerrdisk, bégayai-je d'un ton hésitant.

— Tu n'aurais pas su faire autrement.

— Je veux dire... si tu ne voulais plus de moi à cause de ça, je te comprendrais parfaitement...

— Non, Tanya. Je ne t'en veux pas. C'est à moi que j'en veux. Je t'ai précipitée dans cette galère. Si tu étais morte de sa main... je ne m'en serais probablement jamais remis. Non, franchement, tu es innocente. Mais... j'aimerais tout de même que... tu n'y fasses plus allusion. Le temps que je fasse une nouvelle fois mon deuil. C'était... plutôt violent et je pense mettre un peu de temps pour déchirer tout cela.

— Tout ce que tu voudras, acceptai-je en pressant sa main.

— Toutefois... hum. Je suis navré de t'annoncer que Dame Rolmadyr sera là ce soir, à cette occasion.

Je clos mes paupières, atterrée.

— Ce n'est pas vrai...

— Comme tu dis. Mais elle ne restera pas longtemps, juste assez pour te casser les pieds. Prépare-toi. Néanmoins, Zgul et moi avons jugé nécessaire de prendre des mesures de sécurité avancées au cas où elle projetterait de te nuire.

— Comme si je ne me sentais déjà pas assez coupable... Il faut encore que cette vieille peau vienne remuer le couteau dans la plaie !

Il baissa les yeux.

— Tu sais, Tanya, après qu'un guerrier ait fait un acte noble et vaillant, un Barengan peut le marquer du Tyshaace.

— Un Tyshaace ?

— Laeava a un emblème: la feuille de lierre. Il existe un passage de la mythologie décrivant la création de la magie par Kethi qui a mêlé son sang à une feuille de lierre pour créer la magie. Ce passage de la vie du Grand Dieu a marqué les esprits de ses fils qui décidèrent de faire du lierre une plante sacrée. Rrogder, Makteh, Eliadgar, Cloviss et Lorant instaurèrent ensemble la tradition de marquer chaque homme brave du Tyshaace.

Erriks souleva sa tunique et me montra son énorme tatouage. J'avais toujours affectionné ce dessin sans jamais vraiment m'interroger sur sa signification.

— C'est un Tyshaace. Et tu seras la première femme à en obtenir un.

L'après-midi venue, le roi m'aida à enfiler une tunique ouverte dans le dos et me soutint péniblement jusqu'au centre du camp où étaient rassemblés les soldats encore en bonne santé afin d'assister à la remise de mon tatouage. Je m'assis dans l'herbe, le dos découvert tandis que Dariss préparait son matériel. Il récita quelques prières accompagnées en écho par celles des Chefs.

Le Lutin plongea sa petite main dans un bol en terre cuite rempli d'encre noire et la posa sur ma peau. Des petits picotements me parcoururent. J'entrais officiellement dans l'histoire Laeavane.

Le soir venu, comme prévu, Lyzaa Rolmadyr arriva, vêtue de ses atours de deuil. Elle était légèrement de moins bonne humeur qu'au

jour de Kethi, la dernière fois que nous nous étions vues. J'avais dû faire un effort surhumain pour me lever une nouvelle fois et enfiler une très longue robe noire décolletée jusque dans le bas du dos, pour mettre en évidence mon nouveau Tyshaace. Je me regardai dans un miroir. J'avais l'air d'une épave, malgré le certain prestige des vêtements que je portais. Mon visage était couvert de bleus, de tumescences et d'écorchure, mon bras gauche, parcouru de points de suture d'une quinzaine de centimètres de longueur... enfin bref, j'étais effroyable. Erriks m'enlaça délicatement pour ne pas me faire mal.

— Ne t'en fais pas, tu es toujours la plus belle reine que Laeava ait connu.

— Je ne veux pas faire pitié à ta mère.

— C'est elle qui fait pitié, mē drebádhyl.

Nous sortîmes de la tente et nous avançâmes jusqu'à Dame Rolmadyr. Ses lèvres s'étirèrent en un rictus lorsqu'elle me vit.

— Chère Tanya, comment allez-vous ?

Je ne sus que répondre. Si je lui disais que j'allais bien, elle croirait peut-être que tuer son fils aîné ne m'avait pas dérangée, lui dire que je n'allais pas bien serait probablement soit impoli, soit lui donnerait une satisfaction personnelle que je ne pouvais me résoudre à lui accorder. Erriks prit les devants :

— Elle va très bien, merci. Que fais-tu là ? Si tu voulais la dépouille de Jerdisk, c'est chez les Conspirateurs que tu devais aller.

— Je voulais que tu te rendes compte de l'énormité que ta vie est devenue.

— Pardon ?

— L'amour brise les grands destins. Tu étais quelqu'un... Puis elle est arrivée. Oui, je sais, elle est un bon parti... Mais même ! Elle assassine ton cher et tendre frère... et tu l'aimes encore et toujours ! Es-tu empaffé ?!

Erriks grinça des dents. Un sautoir pendait au cou de Lyzaa. Un sautoir... d'obsidienne !

— Dame Rolmadyr ?

— Oui, ma belle ?

— D'où tenez-vous ce collier ?

Elle eut un sourire terriblement malveillant qui m'indiqua qu'elle n'était pas aussi ignare que je le croyais.

— Le Lémure Noir.

Ce fut comme si elle m'avait assené un coup dans le ventre. Je savais de quoi... enfin de *qui* elle parlait. Le spectre à la capuche noire des rêves dans lesquels j'étais Ekatherina. J'en étais quasi certaine. Inconsciemment, j'avais posé ma main sur le poignet d'Erriks.

— Que...

— L'Elfe qui sait tout vous a fait croire, à vous et à votre famille qu'une fois que vous aurez libéré Laeava de la Magie, vous pourrez revenir chez vous. Mais c'est faux. Un mensonge typiquement politique. En réalité, tu...

— Je sais, la coupai-je, voyant déjà où elle voulait en venir. J'aurais besoin de votre collier et...

— Je possède également la rapière. Je vous propose un pacte : vous sortez de ma vie avec votre bande de parasites et laissez mon dernier fils (vous savez, celui que vous n'avez pas encore tué) être le roi dur et ferme qu'il était avant.

Je me sentis entrouvrir la bouche comme un poisson. M'y voilà ! Je pouvais choisir entre me la jouer héroïne ou aller droit à mon but. Perdue, je demandai à Cameron afin de ne pas faire un choix avec lequel il n'agrèerait pas.

— *Cam, j'ai du neuf. Nous pouvons revenir maintenant.*

— *Maintenant ? Tu veux dire... le maintenant d'aujourd'hui ?!*

— *Oui !!! m'exclamai-je, surexcitée.*

— *Comment ?*

— *Tu vois le rêve avec tous les cadavres et...*

— *Oui, je l'ai aussi fait.*

— *La mère d'Erriks a ces objets. La scène décrit le procédé à suivre pour rentrer chez nous. Enfin... selon Lyzaa Rolmadyr. Je suis prête à la croire sur parole, elle n'a pas pu inventer tout cela.*

— *Oh my God !*

Nous nous accordâmes un moment d'euphorie avant de reprendre nos émotions en main.

— *Je t'en supplie, ne prends pas ce boulet de roi avec toi...*

— *J'aime Erriks mais... je crois que ce qui est à Laeava reste à Laeava.*

— *J'arrive.*

Je rouvris les yeux en m'apercevant que je souriais. Erriks serrait ma main à m'en briser phalanges. Je le considérai, inquiète.

— Vas-y.

J'agrandis les yeux, effarée.

— Vas-y. Tu en meurs d'envie. Tu seras malheureuse si tu ne le fais pas.

— Mais...

Il me poussa vers sa mère. Les muscles de sa mâchoire étaient contractés, signe de frustration. Je sentis les longs doigts osseux de Lyzaa s'enrouler autour de mon avant-bras.

— Ne vous en faites pas pour lui.

— Erriks...

Tout à coup, la perspective de le quitter pour toujours m'effraya et me fit plus de peine que j'eusse pu l'imaginer. J'eus soudain très envie de pleurer.

Mon époux se retourna, résigné. Il avait maintenant l'air plus vieux, plus froid. La chose que j'avais su allumer dans le fond de sa rétine, ces derniers mois s'était éteinte, laissant place à l'expression impavide d'un homme à jamais déchiré. Il se fraya un chemin dans les rangs et entra dans notre tente comme une furie.

— Dame Rolmadyr, veuillez me lâcher, susurrai-je.

— Votre détermination à rentrer chez vous s'est-elle amenuisée au point de disparaître ? Pensez au bonheur que vous éprouveriez avec votre frère et vos lointaines connaissances lorsque vous serez de retour. Pourquoi voudriez-vous rester ici et continuer à guerroyer ?

Non... évidemment, je ne voulais pas la guerre. Mais Erriks. Ma liberté... contre la sienne. Si j'avais été dans mon état normal, je n'aurais même pas pensé à céder au chantage. Mon roi. Pourquoi mes synapses ne réagissaient-elles pas ?! Je me souvins de notre dispute après le conseil des Chefs pour Bora Pèra. Lorsqu'il s'était endormi dans mes bras et que j'avais compris combien j'avais fini par l'aimer. Je me défis de l'emprise de Lyzaa et courut après Erriks.

— Më drebádhyl !!!

J'arrivai dans la tente fort essoufflée. Il était agenouillé au sol et... priait. Il adressait une patenôte à Kethi, visiblement. Il tourna la tête vers moi.

— Que fais-tu ici ?

— Je... non. Je sais pas, je ne peux pas. Je ne peux pas te laisser là. Je ne peux pas, je ne peux pas. C'est plus fort que moi ! Quitte à faire la guerre, à la gagner *puis* à rentrer chez moi *avec* toi.

Je m'agenouillai contre lui. Il passa son bras autour de mes épaules. Je posai ma tête sur la sienne. Une de ses larmes mouilla ma joue.

— Tu voulais... je... tu voulais partir... j'ai vu que tu avais parlé avec Cameron, tu lui...

— Je t'ai trahi, le temps de ces quelques minutes. J'ai dit à Cam que ce qui était à Laeava devait rester à Laeava. Mais ces paroles n'ont plus aucun sens, dès à présent. Ouch ! Tu as la main sur un bleu.

— Tu pourrais partir maintenant. Je ne sais pas si tu t'imagines. Cette occasion risque de ne plus se représenter avant très longtemps, pourquoi resterais-tu dans cet enfer ? C'est insensé. Totalement.

Je sursautai lorsque j'entendis Cameron se mêler à la situation.

— *Tanya? J'ai un gros problème. Je ne peux pas quitter Quaya.*

— *Pourquoi ?*

— *Tempête de neige. Au moins six mètres. Tout est bloqué, et même si je parvenais à passer, nous n'avancerions que de quelques mètres avant de tomber raides morts gelés.*

— *De la neige ?! Mais allons, Cameron, on est en plein été !*

— *Pas à Quaya. Là-bas, il n'y a aucune saison. Hier, par exemple, il faisait trente-cinq degrés celsius et avant-hier, juste vingt-trois. Et aujourd'hui, c'est l'apocalypse.*

— *De toute façon, je ne peux pas laisser Erriks.*

Cameron ressentit une rage aussi intense qu'incontrôlée.

— *J'étais certain que tu te raviserais, de toute façon. Enfin, Tanya ! Erriks ne te vaut rien ! Il complique notre situation déjà si absconse. Je le soupçonne de te maltraiter, même ! Des espions à mon service m'ont rapporté que tu semblais mal en point, que tu portais des marques de violences, ...*

— *Ils ne t'ont pas tout expliqué. J'ai été convoquée en duel aux alentours de Bora Père et me suis finalement battue contre un Kô.*

— *Quoi ?! Un Kô ?! Tu... as survécu ? Tu dois être vraiment très amochée... Comme j'aimerais être avec toi...*

Mes sentiments formaient un énorme vortex dans mon cœur qui m'engageait dans une lutte intérieure sans merci.

Erriks et moi ressortîmes de la tente et affrontâmes Lyzaa.

— Alors ?

— Je pars avec Erriks ou je ne pars pas.

— Dans ce cas, vous ne partirez pas.

Elle jeta l'obsidienne au sol et l'écrasa avec son talon. Un épais brouillard noir s'en échappa. Elle le dilacéra jusqu'à ce qu'il n'en reste que des miettes. En quelques secondes, ma vie s'était effondrée. Plus aucun moyen de retourner chez moi. Le brouillard forma la silhouette du Lémure Noir. Celui-ci ricana. Je tombai à genoux et hurlai. Je me mis à pleurer. Lyzaa me regardait froidement.

— Je t'avais prévenue.

Je me jetai sur elle.

— Espèce de grosse vache ! Je te préviens, j'aurai ta sale peau de vieille mégère !

— Évidemment, tu vas tuer le dernier membre de la famille d'Erriks.

Ce dernier me retint de la frapper.

— Tanya, calme-toi.

— Que je me calme ?! Je n'ai plus aucun but dans ma vie, maintenant ! Je ne reverrai plus jamais ceux que j'aime ! À cause de cette sale ...

— Tanya, je t'en prie...

Il plaqua finalement sa main contre ma bouche afin d'éviter que je ne m'enfonce encore plus en déblatérant des insultes bien plus fleuries à tours de bras.

Je voulus parler à Cameron, pour exprimer tout mon dégoût, toute ma rage...

— *Cameron !!!*

Il dut entendre mes sanglots.

— *Que se passe-t-il ?*

— *La mère d'Erriks !!!!*

— *Quoi la mère d'Erriks ?*

— *Elle a détruit l'obsidienne ! Tu sais ce que ça veut dire ! Il n'y a plus aucun moyen de rentrer chez nous !!!*

Je ressentis son désespoir. Le même que le mien. Aussi puissant. Il n'ajouta rien. Je ne m'en doutais pas, mais ce fut cet événement qui, en partie, me donna la détermination de me surpasser.

La nuit arrivée, Erriks avait pris le temps de me consoler.

— Je suis désolé, Tanya...

— Tu n'y es pour rien. C'est ta mère qui a l'esprit mal tourné, sanglotai-je, pas encore remise du fait que je demeurerais coincée là-bas pour toujours. Il est normal qu'elle se venge, j'ai tué son fils...

Il me caressa longtemps les cheveux en faisant bien attention à ne pas toucher mes ecchymoses.

— Tu sais, Erriks, maintenant que je n'ai plus rien, je me battrais toujours. Plus fort. Pour me prouver que j'y serais arrivée sans cet incident.

— Je suis désolé.

— Tu n'as pas à l'être.

— J'ai détruit ta vie. Je t'ai arrachée aux tiens, t'ai forcée au mariage, t'ai séparée de ton frère... enfin de Hightley... , t'ai contrainte à tuer, à ne plus jamais retourner chez toi...

Je posai mon index sur ses lèvres pour le faire taire.

— Et tu m'as rendue heureuse.

DEUX JOURS PLUS TARD.

Au crépuscule, je nommai Laeavan les dix-sept Conspirateurs repentis. Nos plans de guerre s'étaient tous effondrés fatalement, puisque les Conspirateurs n'allaient plus à Bora Père. Dans ces cas-là, nous dressions un conseil de guerre. Une grande table était installée. Tout le monde se tenait assis sur sa chaise sauf Erriks qui resta debout pour prendre la parole.

— Nous sommes ici parce que je vous ai convoqués pour faire part

d'un plan. Je pense personnellement que si nous prenions des villes à positions stratégiques et défensives, nous serions plus aises de grosses tueries et après Quaya, nous pourrions assiéger des villes telles qu'Agula, Edane, Filadolu et toutes celles-ci. Nous allons procéder à un vote, n'hésitez pas à poser des suggestions.

L'Elfe qui sait tout et Zgul levèrent la main en accord avec ce qu'Erriks venait de proposer. Dariss protesta :

— Vous devriez faire la paix et leur attribuer les Ebwyn également et chacun vit de son côté...

— Ce ne sont plus des chicaneries de territoires. L'équilibre inné du monde est en jeu. Nous n'avons plus d'autres alternatives que la violence pour ôter vie à la Magie. Elle est trop forte. Elle risque à tout moment de déséquilibrer tout ce que nous connaissons ! Une telle concentration de magie en un seul corps — une âme diabolique de surcroît — est trop dangereuse !

Erriks se tourna vers moi.

— Ma Dame ?

— Je pense très sincèrement que nous ne nous en sortirons pas sans les Fées. Nous devons conclure un pacte de paix, au moins jusqu'à la fin de la guerre. Notre plan de départ était d'aller à Quaya, faire la Mort d'Encre et commencer la guerre. Nous devons donc nous aventurer dans les Ebwyn. Nous savons tous que ce terrain n'est pas favorable à la guerre et que la végétation, à la frontière du moins, y est exubérante. C'est ce que vous appelez la Muraille Verte. Nous devons d'abord la brûler ; Les Conspirateurs ont un secret pour la traverser sans encombres, nous aurons le nôtre...

— C'est impossible, nous avons déjà essayé il y a un millénaire et...

— Le feu magique peut brûler la Muraille Verte. Après seulement, ton idée vaudra la peine d'être exécutée. D'abord la Mort d'Encre et puis les sièges. Nous laisserons onze mille hommes à Laeava et six mille pour les Ebwyn car, des descriptions de certains espions et Cameron, Quaya est une place forte extrêmement avantageuse si les combats se poursuivent dans les Ebwyn.

Trois contre deux, l'idée d'Erriks combinée à la mienne l'emporta.

CHAPITRE XII : Les Ebwyn.

Nous étions à la frontière tant redoutée : la Muraille Verte. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Même mon cheval sentit que le danger était proche : il s'ébroua plusieurs fois. La végétation verdoyante était tellement serrée que je ne parvins pas à apercevoir le moindre millimètre de ce qu'il se trouvait derrière. Certains arbres mesuraient jusqu'à vingt mètre de haut !

Je descendis de ma monture et m'approchai de l'un d'eux. Après avoir imploré à Eliadgar, le dieu de la végétation de me pardonner de l'outrage que je m'apprêtais à commettre, je posai délicatement ma main dessus. L'arbre s'embrasa subitement. Le feu se propagea à une vitesse hallucinante. De cet énorme brasier s'échappa une multitude de bêtes, toutes races confondues. Une fois la Muraille Verte totalement consumée, Erriks et moi nous attendîmes à ce qu'une armée de Conspirateurs se fût prête à nous cueillir. Pourtant, nous ne vîmes que cendres et braises à perte de vue. Personne ne nous attendait. Sentant le piège arriver gros comme une forteresse, j'avançai prudemment. La peur me nouait les entrailles. J'étais presque à mon but ultime : accomplir la Mort d'Encre, retrouver Cameron.

Je me sentais observée de toute part et jetai des regards craintifs et suspicieux partout autour de moi. Le soir venu, nous dressâmes notre camp dans les ruines d'une ancienne ville des Ebwyn. Il y avait un champ de blé abandonné ; nous profitâmes de cet approvisionnement inespéré. Ce champ se trouvait en banlieue de la ville elle aussi désertique, dont les murailles d'une impensable hauteur formaient l'enceinte. Je l'examinai attentivement. C'était un endroit hautement protégé, une place forte. Comment se faisait-ce qu'elle eût été abandonnée alors qu'elle n'avait subi aucun dommage ? Une chose était sûre, je ne saurais pas dormir sur mes deux oreilles !

Contrairement à ce que j'avais préalablement redouté, la nuit

s'écoula sans encombres.

Nous continuâmes donc à progresser dans les Ebwyn. Son étrange paix et sérénité me donnait la chair de poule. Il était impossible de pénétrer dans le territoire de nos ennemis aussi facilement, il devait y avoir un piège quelque part !

Bientôt, les conditions météorologiques se firent plus rudes. Une forte odeur arriva à mes narines. Cette odeur si particulière que je n'avais que trop sentie. Le cheval d'un cavalier s'affola puis se cambra. Celui-ci tomba lourdement au sol en se prenant le pied dans l'étrier. Le cheval entama une course folle, traînant son cavalier dans la poussière. Le fantassin allait se faire piétiner à coup sûr si je ne trouvais pas une idée pour arrêter la bête. Plus rapide que moi, Erriks talonna sa monture et rattrapa le cheval affolé par l'odeur de cadavres en putréfaction. Il mit la pauvre bête en confiance en interagissant avec elle. Je commençai à parler à l'animal, lorsque ce dernier fut plus prompt à l'écoute. Le cheval écumait et sentait la peur. Je lui expliquai patiemment qu'il n'était pas en danger malgré l'odeur de la mort, chose qui affolait beaucoup ces bêtes.

Je cherchai la provenance de l'odeur de putréfaction. Erriks se mit à chercher avec moi. Nous descendîmes dans une cavité. Un énorme propylée ornemental en pierre bleue bouchait l'entrée d'une grotte. La porte était couverte de gravures de runes.

— Erriks, sais-tu les lire ? demandai-je en priant pour que ce soit bien du Laeavan antique et non la langue divine.

— Oui. C'est une crypte. Il est gravé que les cadavres reposant ici ont payé le prix de leur inconscience. Les dieux les ont punis et ont chargé tous les rongeurs de propager une maladie incurable à ces habitants qui avaient refusé de prêter allégeance à la Magie.

Je pris peur : ces phrases faisaient appel à un épisode bien noir de l'Histoire de mon monde.

— La peste... Les dieux ne les ont pas maudits, c'est juste... heureusement qu'ils vivaient confinés dans leurs murailles autrement, la maladie se serait répandue partout. La peste est une maladie létale extrêmement contagieuse, Erriks. Et mortelle.

— Tous les Conspirateurs auraient pu mourir sans que nous ayons à

nous battre !

—Non, nous en aurions pâti également. Crois-moi, n'utilisons pas comme arme ce que nous ne pouvons contrôler.

Je m'arrêtai brutalement en faisant signe aux autres d'être silencieux. Comme pour confirmer mes craintes, des rires s'élevèrent, à quelques dizaines de mètres seulement de notre position. Tout le monde se figea. Je chuchotai, sur mes gardes :

— Erriks, Tima Ké Sathi et Zgul, avec moi. Je donne à Malgaïedzad et à Dariss le pouvoir de décider du sort des Laeavans en cas de danger.

Nous progressâmes à couvert. Je tressaillis : à maintenant quelques petits mètres riaient une centaine de soldats Conspirateurs, leur ébriété à peine dissimulée. Ils avaient allumé un feu de camp, ce qui prouvait clairement qu'ils n'avaient pas remarqué la présence de dix mille Laeavans dans leur territoire. Nous étions justement le sujet de leur conversation...

— Ah ces Laeavans ! Quelle bande d'idiots finis ! Leur blondasse contre la Magie, vraiment, cette fille leur a mis de la poudre dans les yeux !!!

— Hey ! Je vais vous raconter une histoire ! Il était une fois, une petite pute blonde qui a débarqué de nulle part ! Elle profita de la crédulité du peuple Laeavan pour s'autoproclamer Étranger ! Comme des neuneus, ils tombèrent tous dans le panneau ! Pendant que ceux-ci menaient une guerre acharnée contre notre grande et puissante nation, la petite pute blonde se réchauffait tous les seigneurs, rois et riches négociants de Laeava ! Il paraît même qu'elle s'est entôlé son frère ! Mais vint le jour maudit où elle dut bouger son p'tit cul pour autre chose que baiser et elle se fit massacrer par le frère de son mari qui, je précise, est au moins un million de fois cocu ! Son adversaire fut hélas tué par un chien qu'elle avait probablement dressé pour l'occasion ! Nous, en tant que braves hommes et pieux chevaliers, nous débarrassâmes le plancher ! Ceci était la véritable histoire de la

fêlonne pas Laeavanne ! s'égosilla l'un d'eux.

Je tournai le regard vers mes compagnons, bouillonnante de rage :

— Celui-là, c'est moi qui m'en charge.

Tous m'adressèrent un sourire amusé. Les Conspirateurs rirent tous ensemble du magnifique conte de leur collègue puis se mirent à chanter (gueuler est un mot plus approprié) une chanson d'ivrogne :

— Bois bien plus que ta panse ne peut en contenir ! C'est bon pour le moral et la santé mentale !!!

Leur chant était assourdissant.

— Tima et Zgul, allez chercher trente autres chevaliers d'élite. Ils sont trop pour nous seuls. Erriks, agis seulement s'ils tentent de s'en prendre à moi.

Je sortis de ma cachette et me plantai devant leur joyeuse compagnie bras dessus, bras dessous. J'enfonçai la pointe de mon épée dans l'herbe en écachant une myrtille givrée entre mon pouce et mon index.

— Eh bien, messieurs, vous passez une bonne soirée ?

Leurs sourires s'évanouirent immédiatement : ils se doutaient probablement du sort qui les attendait.

— Toi, dis-je en collant la pointe de mon épée sur la glotte du conteur. La petite pute, elle t'emmerde, assenai-je en employant le même langage.

Ledit conteur déglutit difficilement. C'était un homme d'une trentaine d'années, roux. Il avait les cheveux parsemés. Ses favoris grossissaient fort son visage.

— Ne bougez pas.

Il balbutia en s'empourprant :

— Majesté, mon métier est rhapsode, il est en mon devoir de créer des chansons, des poèmes et des contes afin de distraire les soldats dans leurs temps morts. Ne me faites pas de mal...

— Qui vous dit que je vous veux du mal ?

Tandis que le dilettante bredouillait de vaines justifications, le regard d'un Conspirateur s'enfuit vers l'endroit où étaient entreposées leurs épées. Lorsqu'il prit conscience de mon œillade appuyée sur lui,

il se reprit et fit comme si de rien n'était.

— Vous n'espérez quand même pas vous battre, cher monsieur ?

— Non, non, bien sûr que non ! s'écria-t-il de plus en plus gêné.

— Oui, bien sûr ! Vous voulez du sang ? Vous en aurez ! Comprenez, je ne peux pas vous laisser filer, vous préviendriez vos supérieurs et nous aurions tous les Conspirateurs à nos trousses.

Dès que j'eus dit cela, ce fut la débâcle ; sachant qu'ils n'avaient rien à perdre, ils s'étaient jetés sur leurs armes. J'appelai ma troupe. Erriks, Zgul, Tima Ké Sathi et une trentaine de chevaliers d'élite surgirent. Nous nous battîmes vaillamment. Notre tâche ne fut pas difficile non plus, étant donnée leur ébriété totale. Nous ne déplorions qu'un seul mort dans nos rangs. Mais avant d'avoir pu crier victoire, j'aperçus une ombre filer en douce. J'étais certaine de son identité : le rhapsode. Je me lançai à sa poursuite et lui bondis dessus. Cependant, je ne le tuai pas, il pouvait être utile. Après tout, nous ne connaissions pas l'emplacement exact de Quaya.

Nous revînmes au camp avec notre prisonnier. Je l'attachai au poteau d'une tente et le fis garder. Je m'assis dans l'herbe en face de lui en chipotant à une pointe de flèche, gardant un temps mort pour laisser le doute s'instiller en lui.

— Quel est ton nom ?

— Marrius, madame.

— Ne m'appellez pas " madame", dis-je sèchement. Tu connais le chemin menant à Quaya ?

— Oui, comme tous les pseudo " Conspirateurs".

— Ne m'appelle pas tout court. Que sais-tu de moi ?

— Tu es une ennemie, le petit cadeau que ce damné Erriks l'Usurpateur s'est offert, une guerrière et que tes activités nocturnes sont douteuses.

— Tu n'as pas raison, je ne suis pas ton ennemie. Je suis l'ennemie de la Magie. La rumeur court que je suis infidèle, mais c'est faux. Contrairement à ce que tu pourrais penser, Erriks n'a jamais été cocu. Mais oui, à l'origine, je suis un cadeau que le roi s'est offert. Je me bats non pour créer la zizanie, mais pour retourner chez moi et sauver mes proches.

— Pourquoi vous expliquez-vous ? Avez-vous quelque chose à me prouver ?

Je baissai les yeux en grinçant des dents.

— Les gens répandant des rumeurs fausses me répugnent.

— Nous ne serons pas de bons amis, alors.

— Devenir amis n'a jamais été dans mes intentions, Marrius. Mais dis-moi, quels sont tes plans, maintenant ?

— Euh... pourrir dans une cage jusqu'à ce que quelqu'un vienne me chercher. Si quelqu'un vient.

— As-tu une famille ?

— Ouais, une femme et deux filles.

— Pourquoi es-tu parti à la guerre ?

Il haussa les épaules, comme si nous parlions d'une banalité.

— Les soldats impériaux sont un jour venus. On m'a empoigné et voilà, raconta-t-il, laconique dans sa désinvolture.

— Pourquoi es-tu Conspirateur ?

— Et toi, pourquoi es-tu Laeavane ?

Ce fut lorsqu'il me posa cette question que je réalisai que je n'en savais rien.

— Dis-toi bien que je ne suis qu'un simple bidasse. Je ne connais pas les plans des grands de ce monde. Je ne me bats que pour revoir un jour ma famille et me fiche plus que tout des enjeux politiques ou divins.

— Et si... je te disais qu'après Quaya, j'irais moi-même chercher ta famille ?

Il leva des yeux pleins d'espoir sur moi. Puis m'adressa un sourire moqueur.

— Donc toi, on t'insulte et tu proposes de sauver ma famille ?

— Non, je ne sais pas... une lueur de tendresse dans tes yeux quand tu parles de ta famille. Tu as été séparé de ce à quoi tu tenais par la guerre, j'ai été séparée par ce à quoi je tenais par la guerre. Je m'identifie à ta situation. Je sais que c'est dur, je sais que tu souffres, je sais que ça peut corrompre la plus pure des âmes humaines.

— Vous pouvez mal parler de corruption.

Je me relevai et retournai à ma tente, pensive. Certains soldats

Laeavans avaient été recrutés de la même façon que Marrius, et se fichaient royalement des causes de la guerre. Je me sentais... proche d'eux ; seuls à se battre contre des ennemis qui n'avaient rien fait.

Le sable me brûlait les pieds à chaque pas. À chaque bourrasque, une tonne de sable venait transformer mes yeux en un amas de picotements plus que désagréables. Mes lèvres n'étaient plus qu'un tas de croûtes de peau pelées saignant à chaque fois que ces dernières bougeaient. Mais elles ne bougeaient pas beaucoup étant donné que je ne pouvais même plus parler tant ma gorge était sèche comme du papier de verre. Il y avait disette d'eau, plus de vivres, plus de forces. Nous étions amoindris, faibles, infimes. Cinq-cent avaient déjà trépassé à la faim. Je sentais que je n'allais pas tarder à les rejoindre, au fond de moi. Nous avions mangé notre dernier repas — synonyme dernier cheval, nous les avions tous abattus et dévorés crus — , un peu moins d'un mois plus tôt.

Ce désert avait-il une fin ? Marrius n'était pas au courant de son existence. Pourtant, il assurait être passé par ce chemin. Il ne s'était pas téléporté de Quaya jusqu'à la forêt où nous l'avions trouvé, tout de même ! Au fond de moi, je me demandai si pour finir, les Ebwyn ne se protégeaient pas de nous. C'était ainsi que je le percevais, du moins.

ERRIKS.

Ça me faisait mal de voir Tanya dans un état pareil. Les deux dernières semaines où nous avons eu de la nourriture, j'avais voulu lui donner ma ration mais elle avait à chaque fois refusé. J'étais plongé dans mes pensées lorsque mon épouse s'effondra.

Je savais comme tout le monde à cet instant que si quelqu'un avait le malheur de tomber, il ne se relèverait pas et mourrait. Et elle était tombée.

La tristesse et la haine m'envahirent. La haine envers quoi ? L'injustice du monde, probablement. À bout de forces, je ne mis que

quelques secondes avant de décider de tomber avec elle. Je voulus lui chuchoter quelques mots lénifiants à l'oreille mais n'y parvins pas. Cela faisait six jours que je n'avais pas entendu le son de sa voix. J'avais peur que ce fût la dernière. Je la serrai aussi fort que je le pouvais dans mes bras. Depuis que nous étions arrivés dans le désert et que nous nous étions aperçus que les provisions s'amenuisaient sans que nous voyions le bout du désert, nous avons continué dans l'espoir que certains en rattraperaient. Je savais que j'étais mort.

Je mourais dans d'atroces condition sans avoir eu le temps de profiter des choses que la vie m'avait offertes. Malgré mon départ imminent, je ne pouvais m'empêcher de faire le point sur la vie que j'avais menée. Dans mon cas, rien de bien charitable à m'accorder, je n'avais semé que haine et chaos sur mon chemin, j'avais même été jusqu'à entraîner des milliers de personnes dans ma chute, dont ma reine. Les regrets et les remords me nouèrent la gorge, leur poison corrosif s'insinuant dans mes veines. Un son rauque et guttural s'échappa des lèvres de Tanya lorsque l'une de ses côtes transperça presque la maigreur de sa peau, comme pour signaler : « Attention, c'est bientôt la fin ». L'échéance arrivait, nous tendait ses bras décharnés, nous invitait de ce geste accueillant à la rejoindre là d'où personne ne revenait. Elle voulait notre passé, notre présent et notre futur. Elle ne nous voulait plus compagnons de souffrance mais compagnons d'éternité.

J'inscrivis donc mes dernières volontés dans le sable.

« Continuez, la reine et moi sommes perdus. Trouvez la fin de ce calvaire et reconstruisez-vous.

Bonne chance. »

Les soldats assistant à la scène lurent mon message. Zgul sut me chuchoter d'une voix gutturale et rocailleuse :

— Tu peux continuer, tu es encore assez fort.

« Sans Tanya, ma vie ne vaut plus la peine d'être vécue.

Elle n'a plus aucune chance de survivre alors, je meurs avec. »

— Tel est ton choix, céda finalement le Nain.

Ils continuèrent à avancer sans nous. Tanya me caressa la joue et je tournai la tête vers elle. Son regard voulait me dire quelque chose, mais la souffrance que j'y lus me révolta tant que je ne pus réfléchir à sa signification. Nous restâmes allongés dans le sable brûlant à regarder le ciel d'un bleu étincelant durant des heures. Puis soudain, Tanya sortit un poignard et serra ma main un tantinet plus fort. Je compris ses intentions immédiatement. Elle le colla à sa gorge ; je l'imitai. Nous décidâmes de compter jusqu'à trois avant de nous ôter la vie. Mais à peine arrivés à deux que Dariss nous bondit dessus pour nous obliger à lâcher nos armes.

Mon peuple était de retour, mais ils étaient en sale compagnie : des sauvageons. Et ceux-ci n'avaient pas une bonne réputation...

TANYA.

Les étrangers, comparables à des Indiens d'Amérique avec toutes les plumes dans leurs cheveux noirs et leur peau mate, étaient à cheval. Dariss se mit à nous expliquer la situation.

— Nous marchions, à moitié mourants, quand des sauvageons nous sont tombés dessus. Ils acceptent de nous emmener à leur camp, situé dans un oasis à quelques minutes.

— Nous être cléments avec vous, car vous, ennemis des Autres Gens, raconta celui qui paraissait être le chef des Indiens.

— Nous accepter prendre gens trop faibles pour marcher sur cheval, renchérit un autre.

Le chef me saisit par la taille et me monta sur son cheval sans attendre notre accord. De toute façon, personne n'était en mesure de protester.

Nous chevauchâmes plus ou moins une demi-heure avant d'arriver à ce que nous aurions pu appeler le paradis, dans ces circonstances. Il y faisait vingt-cinq degrés maximum, la végétation y était abondante, il y avait des animaux partout et des points d'eau turquoise à tous les coins. J'étais émerveillée, bien que transie

de fatigue, de soif et de faim.

Les femmes sauvageonnes nous accueillirent chaleureusement en nous apportant tout ce dont j'avais rêvé des semaines de diètes entières durant. Notre armée dévora tout. Je dus m'arrêter lorsque mon estomac ne put en supporter plus mais il fallait avouer que j'aurais mangé six fois plus si j'avais pu. Durant ce repas exotique, j'avais éprouvé quelques difficultés à boire... Je n'avais plus l'habitude.

Trois jeunes filles me prirent par la main et m'entraînèrent dans un tipi en peau d'animal, une fois que je fus à nouveau capable de marcher.

— Nous donner à tu vêtements comme nous.

Tout en m'habillant, elles me questionnèrent, en ponctuant de temps en temps leur bavardage de mots inconnus qui devaient être une langue typique de leur civilisation.

— Tu être très jolie, tu être sûrement la reine.

— Oui, c'est exact, confirmai-je en doutant de leur paroles : je ne devais plus être belle suite à des semaines d'inanition comme j'en avais passées.

Chaque mot m'arrachait un cri de douleur silencieux.

— Nous être aussi sûres que tu être l'âme sœur bel homme blanc.

— C'est possible. Dans tous les cas, je suis sa femme.

Elles papillonnèrent des cils.

— Tu avoir de la chance. Nous jamais avoir vu avant aujourd'hui gens blonds, blanc avec œil bleu comme toi. Nous croire avant vous légendes.

Les trois jeunes filles m'avaient revêtue d'une sorte de haut à manches courtes en daim s'arrêtant en flèche vers le bas à la hauteur de ma dernière côte et une jupe dans la même matière, se terminant de la même façon aux genoux. Elles m'attachèrent une trentaine de plumes dans les cheveux, en tergiversant sur la pluie et le beau temps et la meilleure façon de cuisiner des oiseaux aux noms imprononçables.

Nous sortîmes toutes les quatre nous baigner. Dire que cet endroit était un paradis était un euphémisme : les couleurs

chatoyantes, la végétation rebelle... tout semblait resplendissant de vie.

Nous nous éclaboussions joyeusement quand j'aperçus Erriks arriver. J'intimai à Aka, Sho et Thi de me laisser seule un moment. Sa Majesté en profita pour me rejoindre. Il m'attira à lui et m'enlaça doucement, comme s'il avait peur de me casser au moindre faux-mouvement. J'enroulai mes bras autour de son cou. Nous restâmes longtemps silencieux. Il posa son front contre le mien.

— J'ai eu tellement peur... dit-il d'une voix éraillée.

— Je voulais te dire quelque chose. Ton acte d'amour m'a énormément touchée mais... si cela se reproduit, je ne veux pas que tu meures avec moi. Je veux que tu te reconstruises.

— J'en serais incapable.

Je réfléchis un moment.

— Alors survis juste le temps de sauver ton peuple. Sauve-les tous.

— D'accord, accepta-t-il après une longue hésitation.

— Malgaïedzad va bien ?

— Oui. Tima Ké Sathi aussi.

— Ils sont des Elfes, pourtant.

— La faim n'épargne personne, même les plus prodigieuses créatures.

Je l'embrassai : des petits chuchotements enthousiastes s'élevèrent, en provenance de la berge.

— Je crois que tu as un nouveau fan-club, më drebádhyl.

— Un nouveau quoi ?

— Des nouvelles admiratrices.

Il leva les yeux au ciel.

— Nous venons de nous retrouver après des semaines d'agonie et toi, tu me parles d'admiratrices ? Décidément, je ne comprendrai jamais comment fonctionne l'étrange chose qu'est ton cerveau !

Je l'entraînai plus loin dans l'eau jusqu'à ce qu'il n'ait plus pied. Il se débattit comme un sauvage pour garder la tête hors de l'eau. Catastrophée, je fis de mon mieux pour le ramener aux endroits nettement moins profonds. Il crachait l'eau qu'il avait involontairement ingurgitée lorsqu'il me lança un regard torve :

— Mais qu'as-tu fichu ?! J'ai cru mourir !

Je répondis, toute penaude :

— Tu ne sais pas nager ?

— Évidemment que non ! Personne ne sait nager, Tanya ! Ce n'est pas dans les capacités physiques d'un être humain !

Je faillis éclater de rire mais me retins, de peur de le froisser.

— Évidemment que si ! Regarde !

Je lui fis une démonstration de ce que je savais faire. Mes cours de natation remontaient d'un bon moment, mais j'avais gardé quelques notions qui suffirent à ébahir Erriks.

— C'est complètement surnaturel !

— Peuh ! Je suis sûre que tu n'avais jamais essayé ! Regarde, fais comme moi : mets-toi sur le dos et laisse l'eau te porter.

Il tenta plusieurs fois, mais il était tellement effrayé à l'idée que ses pieds quittent le sol qu'il coula lamentablement comme une pierre, m'éclaboussant d'immenses gerbes d'eau. Erriks ne réussissait à se détendre que lorsque je le maintenais à la surface. Il ferma les yeux. Ce fut ce moment que je choisis pour le lâcher et barboter à mon aise. Le roi ouvrit un œil puis l'autre en se rendant compte que j'étais partie et qu'il flottait tout seul. Je lui appris également à se déplacer dans l'eau et à rester stationnaire même en position verticale, lorsqu'il fut moins réfractaire à l'idée de nager.

Le soir venu, les sauvages nous invitèrent autour de leur énorme feu de camp pour manger à leur " table". À vrai dire, j'avais attendu l'heure du prochain repas toute la journée, en espérant pouvoir y manger encore plus. Erriks entama une discussion diplomatique avec le chef des Indiens.

— Que voulez-vous précisément en échange de votre hospitalité ?

— Moi, Vhanhethoh et nous voulons nous battre contre les Autres Gens avec vous. Avant nous pas assez beaucoup mais très colère car ils tuer femmes et enfants quand nous être partis chasser ou guerre. Nous toujours vouloir leur mort et vous être notre chance.

— Nous acceptons de marcher à vos côtés aux conditions suivantes : jamais aucun de vous ne tuera un Laeavan, vous devez respecter nos

coutumes et lois et respecter l'ordre et la discipline instaurée par moi-même et mes collègues.

Ils se serrèrent la main en signe de pacte. Au fond de moi, je jubilais. Peut-être les sauvageons combleraient-ils l'absence des Fées ? Du moins, celle de ceux qui étaient mort dans le désert...

Durant la nuit, je fis à nouveau assaillie par mon cauchemar. Tant et si bien que je finis par me demander si Lyzaa n'avait pas brisé une fausse obsidienne. Si... enfin, je ne savais pas. Mais il me parut peu probable que je rêvasse de choses inutiles. Les battements de mon cœur ralentirent et Erriks me serra un peu plus dans son sommeil.

Nous reprîmes la route avec des chevaux sauvageons. Mais un kilomètre plus loin, le sable se mit à se changer en herbe seulement au moment où nous posions le pied dessus. C'était comme si l'arrivée de Vhanhethoh et sa troupe avait rassuré les Ebwyn: elle nous laissait enfin passer. Ce constat m'emplit de joie. Enfin tirés d'affaire !

Bientôt, nous fûmes dans une immense prairie. Durant la route, j'avais expliqué notre situation à Cameron et exprimé mes doutes quant au pendentif que Lyzaa avait écrasé. Pour sa part, il ne se passait rien de spécial.

Plus nous nous rapprochions de Quaya, plus il faisait froid et plus nous avions peur de tomber sur des Conspireurs.

Les pattes de mon cheval s'enfonçaient dans la neige. Mon nez était rouge et mes lèvres, bleues, le froid extrême pinçait chaque parcelle de ma peau.

Puis, les éclaireurs revinrent à nous, l'air dépités.

— Il y a une rivière. Impossible de la traverser.

Je fis volte-face vers Marrius, qui représentait mon seul espoir d'acquérir plus d'informations.

— C'est probablement l'Eika. Si oui, je vous préviens, on doit faire un détour de deux-cent kilomètres car il n'y a pas un endroit traversable, même pas un guet ! Cette rivière est une véritable saloperie !

Je décidai de lui faire confiance. De toute façon, avions-nous

réellement le choix ?

Nous déviâmes et marchâmes en amont durant une journée. À environ midi, le jour suivant, nous tombâmes par chance sur un embâcle. Des volontaires testèrent la solidité de la glace avant que chaque homme ne passe un par un. Si elle se brisait, non seulement ; nous perdriions encore des soldats inutilement mais en plus, nous devrions faire un détour assez conséquent pour que nous mourrions de froid avant d'avoir eu la chance d'assiéger Quaya. Bien heureusement pour nous, la nature fut de notre côté et nous passâmes presque sans encombres l'Eika, chose qui pourrait être considérée soit comme un exploit, soit comme un miracle.

Les Chefs commencèrent à organiser le raid, vibrant d'impatience. Mes sentiments quant à cette attaque se trouvaient bien mitigés : peut-être la date de ma mort se rapprochait-elle à grands pas mais d'un autre côté, l'idée d'être la première Laeavane à mener son armée jusqu'à la gloire de prendre d'assaut la forteresse la plus imprenable connue à ce jour m'emplissait de fierté.

— Selon Cameron, Quaya est entourée d'une enceinte de quarante mètres de haut et de vingt mètres de largeur. La porte fait la même épaisseur.

— Infranchissable.

— Non, les coupai-je en fronçant des sourcils.

— Comment comptes-tu entrer, alors ? me questionna Zgul en soupirant, comme si je l'agaçait à interrompre le fil de la conversation.

— J'ai des pouvoirs.

— Il serait plus sage de te ménager pour le moment où tu te battras contre Preaphasar et peut-être la Magie, me suggéra sagement Erriks.

— Malgaïedzad ?

J'eus soudain comme une illumination : un passage clé de la mythologie grecque avait ressurgit des abysses de ma mémoire : le cheval de Troie. Dans cette histoire, les Grecs ont pris Troie en se cachant dans le cheval de bois. Eh bien, je voulais trouver une solution similaire.

Malgaïedzad parut voir que je tenais une idée.

— Tanya, je crois que tu as une solution.

— C'est possible, répondis-je, sans grande conviction. Dans le culte des dieux, Makteh est le dieu de la guerre. Comment réagit-il lorsqu'il bat en retraite ? Il offre une panthère dont la tête est transpercée par une épée à son ennemi. Évidemment, nous ne savons pas si des panthères traînent dans le coin, mais de toute façon, là n'est pas la question. Je propose qu'avec le bois des structures de toutes les tentes, nous fabriquions une gigantesque panthère.

— Tu veux te rendre ?

— Non, je veux que nous nous glissions à l'intérieur. Les Conspirateurs récupéreront la panthère et l'introduiront *dans* Quaya en signe de trophée. La nuit, on sort du module et on allume le feu. Ce sera le chaos. Nous ouvrirons les portes aux autres soldats car, vous vous en doutez, six mille soldats n'entreront pas dans la panthère. Qui est pour ?

Les Chefs furent tous d'accord : mon idée était bonne. Seul Zgul émit une objection.

— Comment allons-nous apporter la panthère discrètement ? Si nous la déposons, les Conspirateurs sauront nous abattre sans mal du haut de leur muraille.

— Je suis assez puissante pour téléporter. De plus, j'aurai la nuit pour récupérer.

— D'accord, je suis convaincu.

Cinq jour plus tard, nous arrivâmes aux alentours de Quaya. Il y régnait une température digne des pôles. La neige cristallisée craquait à chacun de mes pas. Nous ne dormions plus en tente, mais à même le sol, emmitouflés dans d'épaisses couvertures en peau de bête, tous collés les uns contre les autres pour nous tenir chaud. L'idée de peut-être revoir Cameron me plongeait dans un état d'anxiété surexcitée assez difficilement dissimulable, ce qui avait pour don d'agacer Erriks au plus haut point...

CHAPITRE XIII : *Sad But True.*

J'étais déchirée de l'intérieur, recroquevillée au sol de la pièce blanche. Des mains me prirent par les aisselles pour me remettre sur pieds. C'étaient celles de Cameron. Nous portions tous les deux les mêmes vêtements, soit un pantalon, un t-shirt à manches courtes et une paire de chaussettes basses d'un blanc éclatant. Il me plaqua brutalement au propylée. Le choc m'ébranla jusqu'à la moelle. Les moulures stylisées s'enfoncèrent dans ma chair, me faisant gémir. Ni lui, ni moi ne savions ce qu'il y avait derrière. Il se mit à fredonner un air que nous aimions tous les deux.

— Hey

I'm your life

*Je suis ta vie

I'm the one who takes you there

*Je suis celui qui t'a menée ici

Hey

I'm your life

*Je suis ta vie

I'm the one who cares

*Je suis celui qui s'en préoccupe

They

*Ils

They betray

*Ils trahissent

I'm your only friend now

*Je suis ton seul ami, maintenant

I'm forever there

*Je suis là pour toujours

Cameron chantait d'une voix douce et envoûtante qui n'avait rien à voir avec la mélodie originale. Il glissa ses mains sous mon t-shirt et longea ma clavicule de ses lèvres, ne laissant planer aucun doute quant à ses projets pour le futur proche. Ses mains étaient

sèches et légèrement abîmées par le port de l'épée.

— I'm your dream, mind astray

*Je suis ton rêve, esprit égaré

I'm your eyes while you're away

* Je suis tes yeux lorsque tu es loin

I'm your pain while you repay

* Je suis ta douleur lorsque tu paies tes dettes

You know it's sad but true

*Tu sais que c'est triste mais vrai

Sad but true

*Triste mais vrai

J'eus soudain très envie de l'embrasser, et je saisis avidement sa mâchoire pour plaquer ses lèvres sur ma langue. Sans que j'eusse compris comment, je me retrouvai allongée par terre, Cameron effleurant tendrement chacune de mes courbes.

Je fermai les yeux et me concentraï seulement sur lui. Son cœur palpitait. Son corps chaud m'enveloppait dans un cocon de bien-être et son souffle me caressait. Cameron enchaîna :

— I'm your truth telling lies

*Je suis ta vérité qui dit des mensonges

I'm reasoned alibis

* Je suis tes alibis raisonnés

I'm inside, open your eyes

* Je suis en toi, ouvre les yeux

I'm you

*Je suis toi.

À SUIVRE...

REMERCIEMENTS.

J'adresse en premier lieu un tout grand merci à Sime Jadresin, le talentueux photographe qui a eu l'immense gentillesse de m'accompagner dans mon grand projet en réalisant les merveilleuses couvertures de ma trilogie avec une patience et une dextérité de pro.

À Priscilla Beaujean, le magnifique modèle qui accepté de rejoindre notre petite équipe sans trop savoir à quoi s'attendre et qui, malgré quelques différences physiques avec Tanya, a su l'incarner avec brio.

À mon parrain, Benoît Michelot et à Sophie notre assistante qui ont supervisé le shooting.

À Florian Dulaunoy (que j'ai rebaptisé Cameron, je m'en excuse) car même s'il ne figure finalement pas sur les couvertures, il a beaucoup participé en tant que modèle et assistant.

Je salue le boulot admirable de toute l'équipe d'Art En Mots ; correcteurs, graphistes, notamment Sophie Leseure, l'éditrice. Vous avez tous fait preuve d'une grande patience et m'avez fait confiance. J'espère ne pas vous décevoir.

Ensuite, il y a ma famille, sans qui je ne serais jamais allée au bout de mon idée. À Inès, ma petite sœur que j'aime très fort, a été ma première supportrice et m'a inspiré du début à la fin, quand tout allait mal... C'est grâce à toi.

À mon papa et ma maman qui sont restés derrière moi et m'ont encouragée dans ma passion en me permettant de ne pas me perdre. Vous êtes formidables. À Floppy mon bandit préféré, parce que tu es trop cool.

À Tonton Will car il a lu la toute première version (inachevée) de mon roman, alors que ce dernier se résumait à un amas de fautes d'orthographe à s'en arracher les yeux et à des personnages au caractère illogique. Tu as continué à croire en moi.

À mon papy chéri, mon petit pépère, ma petite nanou, parce que vous êtes les meilleurs grands-parents de la Terre.

À ma marraine et mes cousins, Sven (qui a eu une super idée), Loélya, Léonore, Typhaine et Romane.

À toute ma famille plus éloignée ayant fait preuve de beaucoup

d'enthousiasme.

Merci à mes plus grands amis qui ont supporté mes bavardages incessants sur la meilleure façon de décapiter un Elfe ou amputer un Fée.

À Livia et Myriam présentes depuis mes premiers pas dans l'écriture car elles savent me botter le derrière au bon moment. Rien de tel qu'un bon coup de pied aux fesses pour faire revenir l'inspiration !

À Anaïs J. car elle restait tard le soir pour trouver des solutions aux problèmes de mes personnages et s'est investie avec beaucoup d'honnêteté et de bons conseils.

À Isabelle et Maude, mes super amies du tir à l'arc parce qu'elles ont les mêmes délires bizarres que moi et me font sentir moins cinglée. Plein de cœurs sur vous.

À Antoine et Camille qui me supportaient déjà avant que je ne sache lire ou écrire, avant même avant que je sois capable de compter jusqu'à dix !

À Rosalie et notre binôme solidaire pour le douillage en latin et bien plus.

À Maelly (oui, j'ai enfin retenu qu'il n'y a pas de trémas sur le « e ») car tu rends les cours de physique plus supportables et me fais des câlins le matin même quand j'ai sué dans le bus.

Puis merci à tous mes potes pleins de gentilles attentions au quotidien.

Salomé et Adam, mes petits Français mignons. Chloé et puisque tu as tant insisté pour avoir une phrase baaaah... tu en as une. Shana la pote de l'école que j'ai rencontré en Angleterre. Zoé et Anaïs I. à qui ne parle plus beaucoup mais qui ont compté dans mes débuts. Sebastian car c'est lui qui m'a donné envie de rajouter quelques dragons dans le deuxième tome.

Jeanne et Laurent de la danse qui m'ont vue écrire ce roman dans les vestiaires entre deux blagues vaseuses. Et j'en oublie sûrement !

À tous les professeurs de français m'ayant accueillie dans leur classe, notamment Madame Jessica et Madame Rondelet.

Merci à Clive Staple Lewis, le premier et le plus grand, celui qui a changé ma vie en écrivant. À Georges R. R. Martin pour son monde à part si sombre et à Diana Gabaldon qui a gentiment répondu à mes questions.

Finalement (ce sont les derniers, promis juré), je remercie WBTBWB, Parov Stelar, Kaleo et tant d'autres dont la musique a été une source inépuisable d'inspiration.

Mentions légales

© Art en Mots 2017

ISBN : 978-2-37823-197-2

Site Internet : aem-editions.com

Adresse mail : artenmots@gmail.com